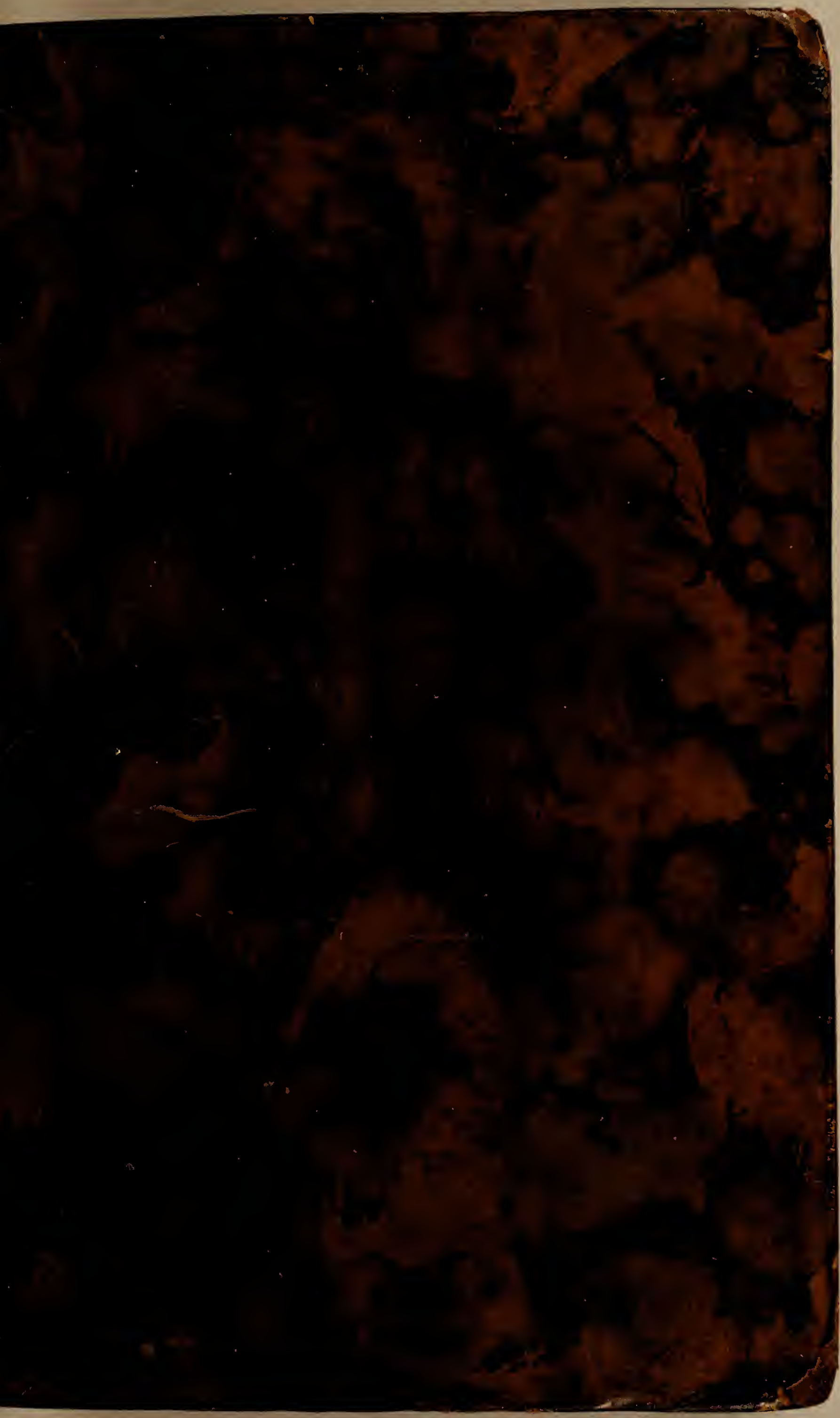


John Carter Brown.

A 7 d

JOHN CARTER BROWN

LETTRES
D'UN
CULTIVATEUR
AMÉRICAIN.

TOME SECOND.

LETTRES
D'UN
CULTIVATEUR
AMÉRICAIN.

TOME SECOND.

LETTRES

D' UN

CULTIVATEUR

AMÉRICAIN,

ÉCRITES A W. S. ECUYER,

Depuis l'Année 1770, juſqu'à 1781.

Traduites de l'Anglois par ***.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXIV.

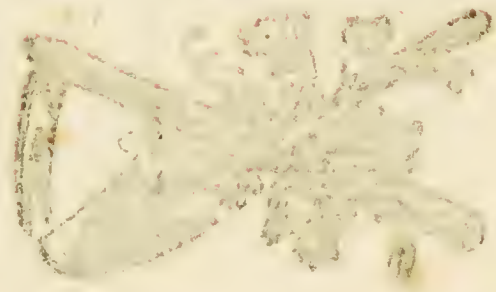
LETTRES

D'UN

CULTIVATEUR

AMÉRICAIN,

ÉCRITES A W. S. ECUYER,



AVERTISSEMENT ET ERRATA.

L'Auteur de cet Ouvrage l'ayant rédigé très-rapidement pendant ſon ſéjour en France, & l'Impreſſion s'en étant faite depuis ſon retour en Amérique, il s'y trouve beaucoup de fautes. Les plus nombreuſes ſont des fautes d'Impreſſion, pour leſquelles on demande l'indulgence des Lecteurs; & des fautes d'Orthographe dans les noms de lieux.

Celles-ci ſeront rectifiées dans l'Errata ci-deſſous.

Il étoit échappé auſſi à l'Auteur quelques erreurs de faits, qui ont été corrigées par des Américains, actuellement à Paris, de la manière qui ſuit :

Page 28, *lignes* 2 à 5, l'Etat de Maſſachuſets eſt ſeulement le ſecond pour l'ancienneté & le nombre d'Habitans; celui de Virginie ayant commencé en 1606, & par un dénombrement exact fait en 1782, contenoit 567,614 Habitans.

Page 33, *ligne* 7, les Aubergiſtes ne ſont pas *toujours* faits Juges de paix, mais cela arrive aſſez ſouvent.

Page 28, *ligne* 5, le peuple choiſit tous les Membres des trois Etats.

Page 234, *ligne* 4, l'Hôpital des fous de Philadelphie a été le premier d'Amérique; mais il n'eſt pas le ſeul

Page 235, *ligne* 5, l'oppoſition à ce projet eſt venue de la part des Etats par où ce Canal devoit paſſer, l'Etat de Virginie n'y entroit pour rien; ſes limites n'approchant pas de pluſieurs milles du Canal projeté.

ERRATA

Du ſecond Volume.

PAGE 4, *ligne* 5, effacez Ontario.

Pag. 15, *lig.* 3, *liſez*, coſty, *au lieu de* corty.

Idem. *lig.* 10, *liſ.* Ginſeng, *au lieu de* Guiſing.

Pag. 16, *lig.* 8, *liſ.* l'ance, *au lieu de* l'aiſance.

Pag. 25, *lig.* 15, *liſ.* valent, *au lieu de* vallent.

Pag. 26, *lig.* 11, *liſ.* Kennebeck, *au lieu de* Kennébuk.

Pag. 28, *lig.* 9, *liſ.* Cod, *au lieu de* Code.

Pag. 31, *lig.* 3, *liſ.* Newbury-Port, *au lieu de* Newberry-Poſt.

Idem. *lig.* 5, *liſ.* Sherburne, *au lieu de* Shearburn,

Idem. *lig.* 27, *liſ.* Cambridge, *au lieu de* Cambrigde.

Pag. 35, *lig.* 15, *liſ.* publicain, *au lieu de* pucain.

Pag. 37, *lig.* 18, *liſ.* d'uniformité, *au lieu de* d'uniforté.

Pag. 48, *lig.* 17, *liſ.* Green, *au lieu de* Grenn.

Pag. 83, *lig.* 19, *liſ.* Highlands, *au lieu de* High Landt.

Pag. 100, *lig.* 6, *liſ.* Neviſink, *au lieu de* Newayſinck.

Pag. 103, *lig.* 10, *liſ.* Shoals, *au lieu de* Schoals.

Pag. 187, *lig.* 1, *liſ.* Nantucket, *au lieu de* Nantuck.

Pag. 192, *lig.* 20, *liſ.* Keſiah, *au lieu de* Keſaih.

Pag. 203, *lig.* 19, *liſ.* narines, *au lieu de* narrines.

Pag. 211, *lig.* 28, *liſ.* Rariton, *au lieu de* Ravitan.

Pag. 215, *lig.* 7, 11, &c. *liſ.* Newark, *au lieu de* New-Arks.

Pag. 216, *lig.* 23, *liſ.* Baskingridge, *au lieu de* Baskind-Ridge; & la note (1) qui eſt indiquée après Baskingridge, placez-la après le mot Propriétaire, *ligne* 25.

Pag. 229, *lig.* 24, *liſ.* Lançaſter, *au lieu de* Lancaſte.

ERRATA

Pag. 230, *lig.* 18, *lif.* Rittenhouſe, *au lieu de* Wirtten-Houſe.

Pag. 234, *lig.* 24, *lif.* Black, *au lieu de* Balk

Pag. 276, *lig.* 11, *lif.* panis, *au lieu de* pannis.

Pag. 280, *lig.* 14, *lif.* maritimes, *au lieu de* maitimes.

Pag. 286, *lig.* 11, *lif.* beaux, *au lieu de* baux.

Pag. 377, *lig.* 27, *lif.* Turkey, *au lieu de* Jurney.

Pag. 381, *lig.* 18-19, *lif.* Gouverneur, *au lieu de* Gouvernement.

Pag. 391, *lig.* 18, *lif.* Marblehead, *au lieu de* Marbleheap.

Pag. 392, *lig.* 18, *lif.* Toméhawk, *au lieu de* Tomehacok.

Pag. 393, *lig.* 24, *lif.* appelle, *au lieu de* appeles.

Pag. 395, *lig.* 1, *lif.* buffaloes, *au lieu de* buffalots.

LETTRES
D'UN CULTIVATEUR
AMÉRICAIN,
ECRITES A W. S. ECUYER.

CANADA.

JETONS enſemble un coup-d'œil rapide ſur toutes ces Provinces : c'eſt le plus beau ſpectacle que préſente aujourd'hui l'Univers : c'eſt la venue d'une famille jeune, fraîche & vigoureuſe. Je ne vous en dirai que ce qui ſera abſolument néceſſaire pour vous donner une idée préciſe de chacune ; ce ſont dix-huit perſonnes que je veux vous préſenter, & dont en même-tems je veux vous apprendre le nom & les qualités. — Toutes les fois qu'un François parle de l'Amérique, il veut dire ſes Iſles ; un Eſpagnol, ſon Pérou & ſon Mexique. L'idée que j'attache à ce mot, eſt celle du Con-

tinent Septentrional, poſſédé & coloniſé par les Anglois.

La province du Canada en contient trois abſolument diſtinctes, quoique unies enſemble par le même mot; c'eſt un *tout* trop vaſte, pour qu'une ſeule idée puiſſe ſuffire à le comprendre. La première diviſion que je voudrois vous montrer, comprend tout ce qu'on connoît du Nord de la baie de Hudſon, tout le Territoire compris entre le fond de cette baie & les ſources de la rivière des *Outawas*, & les côtes de la Mer, connues ſous le nom de *Terre de Labrador*. Cette étendue immenſe de Territoire eſt plus imaginaire que réelle; il y fait un froid qui ne permet l'exiſtence d'aucune forêt, ni le progrès d'aucune végétation. Ce que je viens de vous expliquer ſe conçoit plus facilement ſur les Cartes, où les lignes coloriées déſignent des Rivages, & annoncent des limites très-reculées, & que jamais pied humain ne tracera. Toute cette pompe géographique ne ſert qu'à nourrir l'orgueil des Propriétaires, & à exprimer une amplitude de Territoire inutile. Les trois quarts de cette Région, ſi ſuperbement coloriée par les Deſſinateurs, peut être littéralement appelée *Terra Incognita*. — Dans le laps des ſiècles futurs, tout y ſera auſſi ſtérile & auſſi inculte qu'aujourd'hui; car la Nature, je ne ſais pourquoi, a été plus ſévère au Nord de ce

Continent, qu'à celui de l'Europe. — L'Angleterre a néanmoins diviſé cette partie de ſes Domaines, & leur a aſſigné les noms de *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Galle* & *Canada*. — Si vous connoiſſiez ce Pays-là comme moi, vous verriez que ces nouvelles dénominations ne ſont que le fruit du goût d'une Nation qui aime à poſſéder, & à ſe repaître de l'étendue de ſes conquêtes.

Il eſt vrai que ſi l'immenſité de ſurface peut être flatteuſe ou utile, nos Maîtres jouiſſent de cet avantage. — Promenez vos regards depuis le fond de la baie de *Hudſon*, juſqu'aux lacs *Témiſcaming*, *Népiſſing*, *Aſſianipy*; de là juſqu'aux rivages de la terre de *Labrador*, aux ſources du *Saguenay*, le long des côtes âpres & terribles du fleuve *Saint-Laurent*; de-là remontez le détroit de *Béliſle*, juſqu'à l'endroit que vous venez de quitter ſur ces affreux Rivages, vous verrez que tout eſt rocher, ou lac, ou marais, ou montagnes; que toutes les terres y ſont couvertes de pins, de lauriers ſauvages, de ſapinettes, de bouleau, &c. Tout ce que j'en ai vu, tout ce que j'en connois, n'eſt nullement propre à la charrue; & à quoi bon traceroit-elle des ſillons, ſi même il étoit poſſible, ſous un climat bien plus humide & ſouvent auſſi ſévère que celui de la Sibérie ? Il eſt plus aiſé à la Couronne d'Angleterre d'établir des limites, de donner des noms

pompeux à cet affreux Pays, que d'y envoyer des Colons qui n'y pouvoient exiſter qu'auſſi long-tems que dureroient leurs proviſions. — La ſeconde partie du *Canada*, eſt celle qui comprend les grands lacs *Ontario*, *Erié*, *Michigan*, *Huron* & *Supérieur*. — Quoiqu'immenſe & fertile, elle ne pourra jamais avoir de liaiſon civile avec les Capitales du fleuve *Saint-Laurent* : tout, dans cette Région, eſt trop vaſte & trop éloigné ; les communications en ſeront toujours longues, pénibles & dangereuſes. C'eſt aujourd'hui la Patrie des *Indigênes* ; c'eſt le Pays d'où nous viennent ces peaux, devenues un ſi grand objet de commerce : d'ici à bien des ſiècles, la charrue Européenne n'épouvantera leur gibier.

La troiſième partie eſt donc celle connue ſous le nom de *Canada*, qui commence du côté de la Mer, aux limites de la *Nouvelle-Ecoſſe*, ou plutôt aux monts *Notre-Dame* ; de-là traverſe le lac *Champlain*, & s'étend juſqu'au ſaut de *Niagara*. Le milieu du fleuve eſt habité & fort bien cultivé, depuis l'iſle aux *Coudres*, plus bas que *Québec*, juſqu'au coteau des *Cèdres*, quinze lieues au-deſſus de Montréal. — Cette première Ville fut fondée vers l'an 1625, à-peu-près dans le même tems que Boſton. — Cette Province eſt auſſi vaſte qu'un de nos grands Royaumes : — en voici l'idée. Repréſentez-vous le fleuve *Saint-*

Laurent, ſortant du lac *Ontario*, à trois cents trente lieues de la Mer, comme une grande artère; & le grand nombre de rivières qui y apportent leur eau, comme autant de veines. — Pluſieurs de ces rivages ſont cultivés, ainſi que ceux du Grand-Fleuve. Je ne crois point que dans aucun endroit, la profondeur des Etabliſſemens Canadiens excède quatre conceſſions, c'eſt-à-dire, deux lieues.

Cette manière de concéder les terres, après être diviſées en Paroiſſes ſur la longueur des rivières, étoit une idée Françoiſe bien juſte & bien adaptée à la localité de ce nouveau terrein; par ce moyen, tous les Cultivateurs ne peuvent jamais être très-éloignés d'une rivière qui leur ſert de canal de communication. — J'y ai vu, avec le plus grand plaiſir, bien des Cantons, où trois générations limitrophes cultivoient leurs champs dans la paix & l'union; le grand-père, établi ſur le rivage, avoit acheté une conceſſion, égale à la ſienne, pour ſon fils, qui s'étoit marié jeune: celui-ci en avoit fait autant pour ſon aîné. Ces trois familles avoient le triple avantage d'être parens, amis & voiſins: quelle heureuſe ſituation pour un vénérable grand-père! — J'en ai connu pluſieurs qui, ſenſibles à leur bonheur, me diſoient: — » Ah! Monſieur! Dieu nous a été bien

» miſéricordieux; nous ſommes plus heureux que » le Roi. «

Quel beau Pays le Canada ne ſeroit-il pas devenu, ſi on n'y eût point introduit les Seigneuries, ſi un quart n'en eût point été concédé à un Corps d'Eccléſiaſtiques (1), & l'autre quart à la Société des Jéſuites, excellens Prédicateurs de l'Evangile, mais mauvais Légiſlateurs ! — Ces bons Prêtres, croyant bien faire ſans doute, obligeoient les Emigrans qui arrivoient, de ſouſcrire à un grand nombre d'articles de foi; ſans quoi, ils ne vouloient pas les admettre, ou les chaſſoient vers les Colonies Angloiſes. — Vous avouerez que ce n'étoit pas-là le moyen de peupler un Pays où il ne manquoit que des bras. — N'auroient-ils pas dû, au contraire, comme Guillaume Penn, comme Locke, comme le Lord Baltimore, y inviter tous les hommes qui auroient voulu ſouſcrire, dans leurs Regiſtres, la promeſſe ſuivante : — » Nous promettons d'abattre autant d'arbres, » de cultiver autant d'acres de terre, & de pro- » créer autant d'enfans qu'il nous ſera poſſible. « — Ce Pays dur, mais fertile & ſain, bien plus étendu que la province de *Maſſachuſſet*, auroit produit, comme cette dernière, une population

(1) Séminaire de Saint-Sulpice.

de ſix cens mille habitans dans le même eſpace de tems, au lieu de quatre-vingt-dix mille que les Anglois y trouvèrent à la conquête : à bien des égards, ce fut une Colonie plutôt Eccléſiaſtique que Royale.

Il n'y en a point eu, ſur ce Continent, dont les commencemens aient été auſſi foibles, auſſi pénibles & orageux, parce qu'elle a toujours manqué de bras, parce qu'elle a eu des guerres cruelles à ſoutenir contre les Sauvages & contre les Anglois, dont les détails font frémir. — Pendant plus de cinquante ans, un Canadien fut plutôt un Soldat, qu'un Cultivateur; jamais Peuple, auſſi nouveau & auſſi foible, n'a montré plus de courage & de hardieſſe : c'eſt une hiſtoire bien intéreſſante à lire.

Rien n'eſt plus majeſtueux, plus beau à voir, que le fleuve *Saint-Laurent*, depuis le *Cap des Roſiers*, juſqu'à *Québec*; dans un eſpace de cent quatre-vingt lieues, les rivages, peu d'endroits exceptés, en ſont élevés à une hauteur prodigieuſe, & ne donnent qu'une idée frappante, mais peu agréable, de cette nouvelle Région : il eſt rempli d'écueils dangereux. — Rien n'eſt plus doux à voir que ce même fleuve, depuis *Québec* juſqu'à *Montréal*, dans un eſpace de quatre-vingt lieues; c'eſt-là le centre de cette Colonie : la diviſion des Paroiſſes, le nombre infini d'habitations répandues ſur ſes

bords, préſentent un coup-d'œil magnifique & riant. — Rien n'eſt plus beau à voir, ſur une Carte, que le fleuve *Saint-Laurent*, depuis *Montréal* juſqu'à *Catarakoui*, à l'embouchure du lac *Ontario*, dans un eſpace de plus de cent lieues; il eſt orné d'un nombre infini d'iſles, de lacs, de promontoires & de rivières. — C'eſt ici où le Peintre pourroit tracer mille eſquiſſes charmantes pour enrichir ſes tableaux; mais, en même-tems, rien ne peut être plus terrible & plus effrayant, lorſqu'on le remonte. — La rivière des *Outawas*, qui tombe dans le lac des *Deux-Montagnes*, n'approche pas du fleuve *Saint-Laurent*, pour la fureur & les dangers. — Ce dernier ne préſente, dans toute ſa courſe, (peu d'endroits exceptés) qu'une ſuite preſque perpétuelle de rapides, de caſcades plus ou moins longues, plus ou moins traverſées de rochers & de baſtures, & de mille autres difficultés que je ne puis exprimer, faute de termes; il faut un mois pour les franchir en bateau, & il ne faut que cinq jours pour revenir du *Grand-Lac* à *Montréal*. — Quel travail, quelle patience la première opération n'exige-t-elle pas! quelle adreſſe n'eſt-il pas néceſſaire d'avoir, pour accomplir impunément la ſeconde! — J'ai remonté ce fleuve dans un bateau Canadien, que nous fûmes obligés de décharger quatorze fois pour le ſortir de l'eau, & le rouler à travers autant de pointes ou de pé-

ninſules, qu'il auroit été impoſſible ou très-dangereux de doubler : je l'ai redeſcendu dans un canot d'écorce, avec deux Sauvages. — Il faut avoir vu l'impétuoſité du *Long-Saut*, les deſcentes rapides & ſoudaines, les ondulations prolongées, les fureurs de ce terrible courant, placé, comme je l'étois, dans une frêle machine ; il faut avoir vu l'adreſſe inimitable & le ſang-froid de ces gens-là, pour concevoir le degré de terreur & d'étonnement, néceſſairement inſpiré par une pareille ſituation : ma curioſité fut ſi complètement ſatisfaite, que je n'ai jamais revu ce fleuve depuis.

Le Canadien, exclu de la mer ſix mois chaque année par les rigueurs de l'hiver & les glaces de cette ſaiſon, donne carrière à ſon induſtrie dans ce qu'ils appèlent *les Voyages d'en-haut.* Nulle Nation Européenne n'a jamais oſé pénétrer ſi loin dans la profondeur illimitée de ce Continent ; c'eſt d'eux d'où nous tenons l'idée que nous avons des Lacs de la *Pluie*, des *Aſſiniboils*, de *Bourbon*, &c. ainſi que la connoiſſance d'une race de Sauvages douce & civiliſée, poſſédant quelque dégré de connoiſſance agricole. — J'en ai vu pluſieurs qui avoient été trois ans ſans revenir chez eux. C'eſt leur climat & leur ſituation qui les a ſi fort naturaliſés avec les bois & les navigations intérieures : bien différens de leurs anciens compatriotes, qui

ſe croyoient irrévocablement perdus, s'ils avoient ſeulement à deſcendre le fleuve Saint-Laurent. Preſque toutes les familles Canadiennes ſont aiſées ſans être riches : ils ſont patiens dans leurs travaux, rarement oiſifs, ſans avoir beaucoup d'induſtrie. Leur objet favori, eſt l'immenſité des Bois ; ils ſont contens de leur ſort, & connoiſſent que peu cette manie de projets & d'entrepriſes, ſi commune parmi nous : ils ſont ſimples & doux dans leurs ſociétés ; leurs mœurs ſont chaſtes & pures ; ils ſont auſſi intrépides & auſſi intelligens dans les Bois que les Sauvages ; ils ſont légers ſans turbulence, charitables & hoſpitaliers ; ils ſont ignorans. L'art d'écrire & de lire eſt fort rare parmi eux ; ſi ce n'étoit que cette privation ferme la porte aux connoiſſances utiles, je l'appelerois une heureuſe ignorance. — On leur avoit dit anciennement que les Pommiers ne viendroient pas bien, & à peine en voyoit-on dans tout le *Canada*. On leur avoit également dit, que le froment d'hiver ſeroit étouffé ſous la neige, & à peine le connoiſſoient-ils. Les choſes ont bien changé depuis la conquête. Il n'y avoit pas une ſeule Gazette dans tout le Canada, ni un ſeul Imprimeur ; ils ignoroient par conſéquent, Grands & Petits, tout ce qui pouvoit nourrir le génie, exciter la curioſité ou intéreſſer la politique.

Comme les Sauvages, les Canadiens adoptent des

enfans, quand la Nature leur en refuſe, par un acte paſſé devant Notaire. — Comme les Naturels, ils aiment la chaſſe, (1) les bois, les courſes éloignées, les navigations intérieures, &c. — De toutes les Nations Européennes qui ſe ſont établies ſur ce Continent, c'eſt la ſeule à laquelle les Sauvages ayent plus de confiance. En effet, je crois qu'ils les ont moins trompés que les autres, & que la pauvreté, & la ſimplicité des mœurs Canadiennes, les rapprochent de l'état primitif de ces Naturels plus que nous, qui ſommes plus ſavans, & plus ruſés par conſéquent. — Les Canadiens ſont les principaux agens du commerce que les Anglois font dans les *Pays d'en-haut*, au *Détroit*, à *Saint-Joſeph*, *Michilli makinack*, *Saut-Sainte-Marie*, &c.

Leurs chevaux ſont auſſi devenus une nouvelle race. Sans être grand connoiſſeur, je puis vous aſſurer qu'il n'y a rien de ſi ſain, de ſi fort, ni de meilleur qu'un cheval Canadien; ils vivent dans les bois, pendant les tems de leur plus forte gelée, ou bien dans l'écurie du Maître, ſans que ce différend régime ſemble les affecter : auſſi leurs étalons ſont-ils recherchés dans tout notre Continent.

Le climat eſt dur & ſain : j'ai vu la rivière Saint-Laurent couverte de glace le premier Mai, & qui

---

(1) La Chaſſe de Bêtes fauves.

plus eſt, j'y ai vu une très-jolie fête que donnoit la Ville de *Québec* aux Dames, ſous des tentes érigées ſur cette même glace. — Il eſt vrai que ce phénomène n'arrive pas tous les ans. Les chaleurs, comme dans tous les pays froids, y ſont fortes & courtes : la végétation y acquiert une rapidité de développement, qui eſt vraiment étonnante. — Tous les grains de l'Europe y mûriſſent : déjà on s'apperçoit que les deux extrémités du climat commencent à s'adoucir. Une des principales raiſons qui empêchent le Canadien de devenir riche, eſt que preſque tous les profits de l'Eté ſont conſommés pendant l'hiver : car le Canadien, comme les autres Colons Anglois, aiment la bonne chère & la ſociété pendant cette dure ſaiſon. — Mais, après tout, ne ſont-ils pas encore aſſez riches ? Oui, ſans doute, mille fois plus riches que le voluptueux, le cruel Planteur de la Jamaïque. — Le Canadien eſt ſain, robuſte & fort, & ne meurt que dans une vieilleſſe avancée : bien différent des Habitans du Tropique, qui ne deviennent riches qu'au prix du ſang & de la vie de leurs Nègres, qui, au ſein des jouiſſances de la volupté, & de toutes les paſſions, ceſſent à trente ans d'être hommes, & deviennent de bonne heure accablés de toutes les infirmités de la vieilleſſe. — Malgré leur mauvaiſe adminiſtration, les Canadiens étoient heureux, & leur bonheur venoit de ce qu'ils étoient ignorans, ſains,

& ſans ambition : nulle part je n'ai vu une ſociété ayant des mœurs plus ſimples & plus pures, moins litigieuſes & plus tranquilles. — Avant la conquête, le caractère Canadien étoit tout-à-fait original, & différoit autant de l'Européen que du nôtre : — ils étoient également éloignés de la brutalité d'un état Sauvage, & des rafinemens des Nations plus civiliſées ; également éloignés de leur *original François*, comme de celui de leurs voiſins Sauvages : — tel a été l'effet du climat & de la nouvelle manière d'exiſter.

Leurs Neiges profondes ne les empêchent pas de voyager, ou avec leurs traîneaux, ou avec leurs raquettes ; leurs maiſons ſont d'excellens aſyles contre le froid, par l'uſage de leurs doubles fenêtres, ainſi que par celui de leurs poëles : la culture de cette Province s'eſt beaucoup bonifiée depuis la conquête, par les lumières & les heureux exemples qui y ont apporté les Colons Anglois : — c'eſt le pays des Eaux, auſſi tout s'y tranſporte-t-il ſur cet élément. — Le ſang y eſt très-pur & très-beau : vingt-trois Officiers Anglois ſe marièrent à Montréal dans le premier hiver qu'ils y paſſèrent après la conquête. — S'ils ne ſont point devenus, comme nous, un Peuple maritime, c'eſt le climat qui les en a empêché ; leurs lacs, leurs rivières immenſes, leur ont procuré un nouveau genre d'énergie & d'activité, qui les rend infini-

ment utiles dans les voyages intérieurs qu'exige le Commerce avec les Sauvages.

C'eſt principalement parmi les Habitans de la *Pointe de Lévi*, (1) qu'on trouve des hommes uniques dans ce genre d'exercice; ils ſont ſans contredit les premiers du Continent pour ces ſortes de voyages : ils entendent parfaitement l'art de conſtruire & de réparer leurs Canots, celui de les conduire à travers tant d'obſtacles & de difficultés. Auſſi il n'y en a pas un ſeul expédié de la Chine, (2) pour le Détroit & les Lacs, qu'il n'y ait quelques perſonnes de ce Canton. — L'uſage continuel de paſſer de cette Pointe à Québec, dans quelque ſaiſon que ce ſoit, eſt la grande école qui forme tous les jeunes gens : c'eſt-là où ils apprennent l'art de Pagayer leurs Canots, de vaincre la force d'un courant impétueux, de les hâler & de les gliſſer enſuite ſur les glaces, que le courant (qui ne gèle jamais) entraîne avec une rapidité ſingulière; de les replonger enſuite dans l'eau & de s'y rembarquer : cette manœuvre vous étonneroit & vous effrayeroit, j'en ſuis ſûr.

Cette Province, qui à peine pouvoit ſe nourrir en 1759, exporte aujourd'hui beaucoup de grains;

---

(1) Grande Pointe ſituée vis-à-vis Québec, d'où viennent toutes les Proviſions de cette partie du Canada.

(2) Pointe de l'Iſle de Montréal, d'où partent tous les Canaux pour les Lacs.

déjà les Habitans commencent à s'intéreſſer aux pêches à huiles, dans le bas du Fleuve, à *Anticorty*, *Baye des Chaleurs*, *Saguenay*, *Golfe Saint-Laurent*; elles ſont très-lucratives & forment d'excellens Matelots. En 1774, la Province du Canada exporta pour . . . . . 76,000 l. ſt. de Pel.

En Huiles, Côtes de Baleine, &c. pour.	3,500
12,000 Quarts de Froment.	12,000
Guiſing, Serpentine, Capillaire, &c.	3,000
Bois de Conſtruction, &c.	11,000
Liv. ſter. .	105,500
Elle importa de Marchandiſes Angloiſes, pour.. .	105,000

ISLE SAINT-JEAN.

Cette Iſle eſt ſituée, comme vous le ſavez, dans le Golphe S. Laurent, proche les Côtes de la Nouvelle-Ecoſſe; les pêches de baleine, de marſouins, de veaux marins, de morues, ſont devenues, depuis la paix, un objet ſi conſidérable & ſi digne de l'attention du Gouvernement Anglois, qu'il a réſolu de donner toute la conſiſtance

poſſible à ce commerce induſtrieux & lucratif. — Pour cet effet, l'Iſle Saint-Jean a été érigée en un Gouvernement ſéparé & diſtinct de la Nouvelle-Ecoſſe. De cette Iſle devoit ſortir une multitude de barques & de vaiſſeaux, pour aller moiſſonner des richeſſes ſur les Côtes de l'Acadie, ſur celles de l'Iſle de la Magdeleine, dans la Baie des Chaleurs, dans toute l'aiſance favorable du Détroit de Belle-Iſle, & enfin ſur les Côtes poiſſonneuſes de Labrador. — Je me plais à étudier & à ſuivre l'organiſation d'un plan ſi régulier & ſi utile. — Rien ne pouvoit être mieux ordonné que ne le fut la diviſion de cette Iſle; elle abonde en excellentes baies, havres, rivières commodes, iſles inférieures, abris & creeks : jamais morceau de terre n'a été plus convenable à la Navigation, de tous les côtés. — Elle fut diviſée en trois Comtés & en quatorze Paroiſſes. — On y traça les fondemens de trois Villes; ſavoir, celle du *Roi*, de la *Reine*, & du *Prince*. Le tout fut encore ſubdiviſé en ſoixante-ſix lots ou cantons, diſtingués par des numéros depuis 1 juſqu'à *66* : il n'eſt pas poſſible de concevoir une plus belle idée d'établiſſement, quant à la Typographie. — Un Gouvernement y fut établi enſuite en 1772, avec tous les Officiers néceſſaires : les terres y furent offertes à bon marché; elles ſont excellentes, ainſi que les bois : des Pêcheurs y accoururent

de

de toutes parts, des Cultivateurs y vinrent auſſi en aſſez grand nombre, remplacer les trois mille François que le Gouvernement en avoit chaſſés. Tous les bords des rivières & des baies abondent en prairies ſalées, avantage très-important pour former des premiers établiſſemens : les arbres y ſont auſſi beaux que ſur le Continent même ; toutes ſes côtes fourmillent de clams, d'huîtres & de poiſſons de toute eſpèce : elle eſt environnée d'une mer orageuſe, mais riche & féconde : l'homme accoutumé à une vie laborieuſe & dure, peut ici trouver un aſyle & l'occupation la plus abondante. Le voiſinage de cette iſle de tous les endroits propres aux pêches à huiles & autres, & ſa ſituation, aſſuroient le paſſage du golfe, & devenoient la clef du grand fleuve. Cette Iſle, bien peuplée, établiſſoit un monopole certain ſur toutes les richeſſes de ces parages : richeſſes beaucoup plus importantes qu'on ne penſe, par rapport au Commerce & à la Navigation ; mais la Nature s'eſt en partie oppoſée à tous ces brillans deſſeins : l'humidité de l'air & du ſol, la quantité prodigieuſe de prairies, y ont de tous les tems produit une quantité immenſe de mouſtiches, qui ſemblent réclamer la ſouveraineté de cette Iſle, & en veulent chaſſer les hommes. Voilà le mal phyſique, qui afflige & déſole toute cette partie de l'Amérique. J'ai connu pluſieurs familles qui, épuiſées

par les fatigues d'une insomnie perpétuelle, & d'un tourment journalier, ont été obligées d'abandonner leur possession; les animaux même qu'on y a portés, à peine peuvent y vivre. — Pendant les chaleurs de l'été, ils sont obligés d'abandonner leurs pâturages, pour se plonger dans l'eau jusqu'au nez. — Quoique cet inconvénient affligeant ait retardé l'Agriculture, les pêches ont été poussées & étendues sur toutes les Côtes de ces parages, avec beaucoup de succès & d'activité. La quantité immense d'huile sert aux grosses peintures, à la préparation des cuirs, à l'illumination des Villes, & presque par-tout est devenu un supplément au suif.

Ne sachant si un de mes enfans n'auroit point du goût pour ce genre de vie, je crus qu'il étoit de mon devoir d'y aller acheter une concession convenable & pour la Pêche, & pour l'Agriculture —; mais quelle fut ma surprise, lorsque j'y arrivai : « Non, me dis-je à moi-même, je ne » serai jamais la cause qu'un de mes chers enfans » vienne dans ce purgatoire pour y souffrir tant « de vexations affligeantes; le Continent n'est-il » pas assez vaste, sans venir se fixer dans un Pays » abondant & sain, à la vérité, mais sujet à une » si grande calamité »? — J'abandonnai mon projet, & revins à Philadelphie. — A peine sur cinq nuits que j'y passai, pus-je y reposer une : c'étoit

dans le mois de Juin, & les insectes mordans y étoient dans leur plus grand nombre & dans leur plus grande activité. — Je fus obligé d'entourer mon lit de pierres plates placées sur le plancher, où j'entretenois une fumée perpétuelle : jugez de l'espèce de repos que je pus y prendre pendant ces nuits agitées.

La date de cette Colonie (1) est trop récente, pour que les habitans puissent avoir acquis un caractère distinctif : ceux qui habitent cette Isle sont presque tous des Navigateurs ; ils sont hardis, entreprenans, & très-experts à toutes les espèces de pêches usitées dans ces parages.

Je joins ici les détails de ce qu'elles produisirent sur les Côtes de Labrador & dans le Golphe Saint-Laurent, en 1774.

1470 tonnes d'huile de baleine, à 15 liv. st.	22050 liv.
300 d° — d° de veau marin — d°	3150.
27 d° tonneaux de baleine, à 300 liv. . .	21600.
12000 peaux de veau marin, à 6 d.	300.
Total.. . .	47100 liv.

Ces pêches emploient à peu-près 5000 hommes.

(1) 1765.

ACADIE ou NOUVELLE-ECOSSE.

CE ſont les Hiſtoires Françoiſes qu'il faut conſulter, pour trouver l'origine des premiers établiſſemens que cette Nation y fit de très-bonne heure. — Quelle peuplade cette Région ne contiendroit-elle pas aujourd'hui, malgré le ſol & le climat ! mais cette Colonie étoit deſtinée à ne jamais s'accroître & à périr enfin miſérablement. Une partie des rives de la rivière Saint-Jean, de la baie de Beau-Baſſin, & pluſieurs autres endroits, étoient jadis habités par un Peuple doux & humain, s'il en fût jamais : ils étoient profondément ignorans, & c'étoit la ſeule calamité à laquelle ils étoient expoſés ; mais ils ne le ſavoient pas : ils menoient une vie paſtorale & fraternelle ; ils auroient dû donner le nom d'Arcadie à leur nouvelle Patrie. — Leur innocence, leur vertu, leur patience, leur fidélité, auroient dû leur procurer un meilleur ſort ; hélas ! ils y ſeroient encore, s'ils avoient été des brigands, des gens ſans foi ni loi : c'eſt la première qui eſt devenue la ſource d'où eſt découlée leur ruine & leur banniſſement.

Sans le vouloir, & bien malgré eux, ils ont cauſé deux grands crimes ; l'un, commis par l'Angleterre contre la ſaine politique & l'humanité, en les arrachant de leurs foyers, ſous les prétextes les plus

frivoles ; l'autre, commis par leur Mère-Patrie, contre l'affection & la reconnoiſſance qu'elle leur devoit : oubliant dans ce moment malheureux ſa généroſité ordinaire, elle les abandonna à leur funeſte ſort, & les laiſſa mourir de faim dans tous les endroits où leur deſtinée les conduiſit. Les Anglois les répartirent dans pluſieurs Provinces, d'où ils revinrent dans la ſuite chercher leurs foyers, embarqués ſur de ſimples pirogues qu'ils avoient conſtruites eux-mêmes, au grand étonnement de tout le monde. — A leur retour, ils trouvèrent leurs terres, leurs maiſons concédées à des intrus : ſans murmure, & ſatisfaits de reſpirer leur air natal, ils ſe contentèrent de ſe louer pour labourer pour les autres leurs propres terres, dont ils venoient d'être dépoſſédés. — Ceux, au contraire, qui paſſèrent en Angleterre, en France, au Canada, aux Iſles, ſont preſque tous morts de misère, dans l'oubli & l'abandon. — Croiriez-vous qu'il y en a aujourd'hui juſque ſur les Iſles Falkland ? — Ainſi a péri une Nation laborieuſe & ſoumiſe, qui étoit compoſée de plus de quarante mille individus.

Cette Province a une étendue très-conſidérable ; mais elle eſt très-peu habitée, & même les Cantons peuplés ont à peine la plus foible liaiſon les uns avec les autres, parce qu'ils ſont diviſés par des bras de mer, des lacs, ou des montagnes. La grande Péninſule ſur laquelle ſe trouve l'Iſle

Royale & la Baie de Chédabouctou, eſt ſéparée du Continent par la Baie de Fundy, laquelle eſt diviſée elle-même en un grand nombre de ramifications : par-tout ici on ne trouve que des rivières, des golfes, des baies, des lacs, des marais éternels, & de très-mauvaiſes terres, peu d'endroits exceptés : toutes ces cauſes forment une maſſe d'humidité étonnante, & produiſent un nombre infini d'inſectes piquans. La marée monte dans la Baie de Fundy plus de vingt-cinq pieds ; ce qui laiſſe toutes les ſix heures, à découvert, des plages immenſes.

L'Iſle Royale, ou Cap Breton, eſt ſi proche de la grande Péninſule, qu'elle peut être conſidérée comme en faiſant partie ; elle n'eſt fameuſe que pour ſes pêches & ſes mines de charbon de terre. L'Iſle de Sable, qui en eſt peu éloignée, & tous les bancs de ces parages, abondent en morues ; de façon que preſque tous les habitans de la Nouvelle-Ecoſſe ſont plutôt Pêcheurs que Cultivateurs, & ils ont raiſon. Dans ce Continent, plus la terre eſt ingrate, plus la mer eſt féconde : heureuſe diſpoſition des choſes ! Les Allemands, les Irlandois, & le peu d'Acadiens qui y ſont revenus, forment une population très-foible, & répartie ſur un terrein & à des diſtances immenſes : chacun, par conſéquent, dans ſon Canton, a gardé les mœurs de ſon Pays.

Halifax, bâtie au fond de la baie de *Chéda-*

boucſtou, eſt déjà une Ville conſidérable, fameuſe par la bonté de ſon havre, & la commodité d'y radouber les vaiſſeaux ; ſa richeſſe ne vient point de la culture, mais des dépenſes de la Marine royale. A une lieue de cette Ville, les terres y ſont d'une ſtérilité affreuſe, il faut traverſer la Péninſule juſqu'à la baie de Fundy pour y trouver du grain & des beſtiaux.

Le Gouvernement de cette Province a été l'ouvrage de la Couronne, & par conſéquent n'eſt pas ſi avantageux aux Colons que celui des nôtres ; c'eſt proprement parlant un pays conquis, & il s'en reſſent bien. Plus la terre eſt ſtérile, plus le climat eſt dur ; & plus les Loix devroient être douces, plus les priviléges municipaux devroient être conſidérables ; alors quelqu'ingrat que ſoit le ſol, ce Pays ſe rempliroit d'hommes induſtrieux. — Pour vous convaincre du fléau des Mouſtiches, permettez-moi de terminer ce foible récit par l'anecdote ſuivante.

Au fond de la baie de Fundy on trouve une ancienne Bourgade, bâtie par les François, appellée aujourd'hui *Annapolis royale ;* depuis l'exil des anciens habitans, l'Angleterre y a toujours conſervé une garniſon de trente hommes ; ſur la liſte de cet Etabliſſement militaire, j'y ai vu 14 guinées par an, données à un ſoldat pour entretenir nuit & jour de la fumée ſous le Temple de Cloacina.

Les habitans de cette Province n'exportent que très-peu de choſe ; & la plupart de leurs Etabliſſemens pêcheurs ſont obligés de dépendre des autres Colonies pour ce qu'il leur manque, & c'eſt avec l'argent de la Marine royale qu'ils le font. — Ils ſont d'ailleurs dans un état de guerre preſque perpétuel avec les Sauvages, qui ne leur ont jamais pardonné, & l'exil de leurs amis les François, & les cruautés que les Anglois ont ſouvent exercées contre eux. Le lin & le chanvre deviendront un jour une branche lucrative de leurs exportations.

Pour vous donner une idée de ſa population & de ſa force, permettez-moi de joindre à ces détails celui de ſon importation & de ſon exportation en 1774.

La Nouvelle-Ecoſſe importa cette année pour la ſomme de . . . . . 25000 liv.

Elle exporta la même année,

3000 barils de maquereaux ſalés.	3000
2500 tonneaux de morue . . .	25000
300 dito d'huile de poiſſon . .	4500
5 dito côtes de baleine . . .	1500
Mats & bois, & charbon de terre	4000
Total . .	38000

TERRE NEUVE.

DANS la même année, cette Isle produisit à l'Angleterre,

30000 tonneaux de morue . .	300000 liv.
3000 dito d'huile de morue. .	45000
Total . . .	345000

Elle reçut cette même année de l'Angleterre, en différens articles, pour 273000

Cette pêche & le commerce a employé 390 navires, montés chacun de 12 hommes; 2000 barques, montées chacune de 8 hommes, ce qui fait 20680 Matelots & Pêcheurs, employés, nourris, vêtus & gagés.

Toutes ces pêches ne vallent-elles pas mieux que les mines dangereuses du Pérou? c'est ici l'école de la santé, de la tempérance & de l'industrie. La pêche de la morue, ainsi que toutes celles du Golphe & de la côte de Labrador, forme une pépinière de Matelots, accoutumés à une vie dure & laborieuse : c'est un des principaux nerfs de la Marine Angloise.

TERRITOIRE

DE SAGADAHOCK & DE MAIN.

LA rivière Sainte-Croix, au Sud-Oueſt, diviſe cette dernière Province du territoire de Maſſachuſſet, connu ſous le nom de Sagadahock & de Main. Le terrein, quoique moins fertile que celui de New-Hampshire, produit cependant de bonnes récoltes de ſeigle & de maïs. Les pâturages, ainſi que les beſtiaux, y ſont très-bons. — Ce Pays eſt arroſé par les belles rivières de Penobſcot, de Kennébuk, &c. qui abondent en poiſſons de toute eſpèce, & ſur-tout en ſaumon; les habitans y font avec leurs moulins à ſcies les plus belles planches du monde; ils exportent les plus beaux mats de l'Amérique, des vergues & du merrain. — C'eſt la Ruſſie de notre Continent. — Le Gouvernement Anglois y a fait arpenter un canton de 600,000 acres, contenant les plus beaux pins blancs; & y a envoyé un Agent intelligent qui les fait abattre ſur la neige, & les fait embarquer à bord de vaiſſeaux très-longs & conſtruits exprès. — La baie de Caſco, au fond de laquelle eſt la ville de Falmouth la Capitale, eſt ſûre & excellente,

abordable dans toutes les ſaiſons. — Je ne puis vous dire pourquoi ce grand Diſtrict appartient à la Province de Maſſachuſſet, quoiqu'il en ſoit ſéparé par le Nouveau-Hampshire. Les habitans de ces contrées ſont les deſcendans des anciens Puritains Anglois du dernier ſiècle; ce ſont les meilleurs gens du monde; ils ſont ſimples & très-hoſpitaliers. Un Etranger ne peut leur faire un plus grand plaiſir que d'aller paſſer quelque tems avec eux. — Ils ont encore conſervé beaucoup de leur ancien rigoriſme Puritain, parce qu'ils vivent chacun ſur leurs terres, ſouvent très-éloignés les uns des autres, & à une grande diſtance de leur Métropole. — Je n'ai jamais été reçu nulle part avec plus de cordialité que parmi les Colons de ces deux Diſtricts; ils ne ſont pas encore peuplés, en comparaiſon de ce que cela ſera dans un ſiècle. — Leurs hivers ſont rigoureux; le Pays très-ſain, & les rivières, ainſi que la mer, d'une fécondité étonnante. — J'aimerois mieux vivre ici que dans la Caroline, j'y aurois de la ſanté, de la force & du poiſſon, choſes fort rares dans cette Province méridionale, en dépit de ſes richeſſes.

MASSACHUSSET-BAYE.

NOus voilà arrivés à la plus ancienne, la plus reſpectable, ainſi que la plus nombreuſe des Colonies Angloiſes. — C'eſt l'aînée de toutes; vous ſavez ſans doute l'hiſtoire de ſon origine. — Comme toutes les autres, elle a dû ſon origine au fanatiſme, aux guerres de Religion, & aux malheurs de l'Europe.

Le premier vaiſſeau aborda au Cap Code en 1626. N'y trouvant que de la terre ſablonneuſe & ingrate, les principaux émigrans s'embarquèrent dans leurs canots, & naviguèrent tout le long de la baie intérieure de cette grande Péninſule; ils trouvèrent enfin à *Pocaſſet* un havre ſûr, où ils amenèrent leur vaiſſeau; quelle ſuite de travaux, de fatigues! quelle incertitude dans leurs premiers pas! quels pénibles commencemens! — Avouez qu'il falloit avoir bien de l'audace & du courage pour entreprendre un pareil voyage, pour voguer preſque ſans ſavoir où ils alloient, pour deſcendre ſur une terre qu'ils ne connoiſſoient pas, & pour entamer des conférences avec des hommes qu'ils n'entendoient pas, & qu'à peine ils pouvoient appeler Frères.

Heureuſement pour eux, j'oſe m'exprimer ainſi, une contagion terrible avoit enlevé la moitié des Sauvages de ces contrées, quelques années auparavant. — Sans cet évènement, la Colonie naiſſante n'auroit pas exiſté deux ans, & au moins ne ſe ſeroit pas étendue auſſi rapidement qu'elle l'a fait. — Ils obtinrent aiſément de *Miantonimo*, Sachem du lieu, la permiſſion d'y deſcendre & d'y paſſer l'hiver. — Ils y bâtirent quelques huttes. — Tels furent les foibles fondemens de la ville de New-Plimouth. L'année ſuivante, un ſecond vaiſſeau arriva au Cap Anne, de l'autre côté de la baie de Maſſachuſſet; ces nouveaux Emigrans obtinrent toute eſpèce de bons ſecours du Sachem *Maſconoméo*, qui étoit chef du village de *Numkéag*, aujourd'hui Salem. — Il faudroit un volume pour décrire leur marche & leurs progrès, pour vous peindre les malheurs de la guerre avec les Sauvages, l'effet des factions, des ſchiſmes & de la diſette. La première vache qui leur arriva quelques années après, fut reçue avec des acclamations de joie; ce fut une fête dans toute la Colonie. — Tous les ans de nouveaux émigrans vinrent partager leurs travaux & augmenter leur ſécurité. — Leur hiſtoire préſente des époques bien frappantes, outre le progrès lent & pénible de l'Agriculture, de la Légiſlation & de la population. — Plus d'une fois des établiſſemens

nouveaux furent réduits en cendres, & les Colons maſſacrés ; car les Sauvages montrèrent un courage que rien n'auroit pu ſoumettre, que les armes à feu. On voit dans leurs annales un grand ſchiſme, qui fut la cauſe de la fondation de Boſton, & de pluſieurs autres endroits; leur ſage refus des offres d'Olivier Cromwel, qui propoſa de leur donner l'iſle de la Jamaïque, dernièrement conquiſe par les Amiraux Penn & Venables; la fameuſe guerre Philippique contre les Sauvages, conduite & entrepriſe par *Maſſaſoit* & *Wamſutta*, les deux fils de *Miantonimo ;* cet éclat horrible de fanatiſme, qui commença à Salem ; l'aſſociation des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, New-Hampshire, New-Plimouth, Maſſachuſſet & l'iſle de Rhodes ; la perſécution des Quakers & des Anabaptiſtes, qui furent exilés, & allèrent fonder Providence & New-Port, & pluſieurs autres.

Il eſt peu de Ville dans le monde plus avantageuſement ſituée pour le Commerce; ſon Port eſt vaſte & ſûr, aiſément défendu : Boſton eſt bâtie au fond de la Baye, ſur une péninſule formée par la rivière Charles. — Elle eſt devenue depuis, le centre d'un Commerce très-conſidérable : l'année paſſée, il en ſorti quinze cens voiles, tant pour l'Europe, que pour les Iſles & le Cabotage ; elle eſt la Capitale d'une Province très-étendue, com-

me vous pouvez le voir ſur la carte, qui, outre Boſton, a pluſieurs autres Villes très-conſidérables, telles que Salem, Marblehead, Newberry-Poſt, Falmouth, Shearburn, &c. & un très-grand nombre dans l'intérieur.

Boſton compte dans ſes murs plus de trente-cinq mille ames : les Edifices publics & particuliers, ſont très-beaux : une jettée de plus de cinq cens pieds de long, s'avance dans la mer, du milieu du grand quai, autour de laquelle les plus gros vaiſſeaux peuvent aiſément décharger leurs Marchandiſes. — Pluſieurs Familles Françoiſes y trouvèrent un aſyle dans le tems de la Révocation de l'Edit de Nantes ; ils y apportèrent l'art de rafiner le ſucre ; art qui pendant long-tems enrichit excluſivement cette Métropole. L'un d'eux appelé Fanneuil, fit bâtir, à ſes frais, une ſuperbe Maiſon-de-Ville, ſur des arcades très-élevées, qu'il deſtinoit à un Marché public, & fit préſent du tout à ſes Concitoyens, qui, par reconnoiſſance, l'ont appelée depuis Fanneuil-Hall.

Les premiers Emigrans apportèrent avec eux le génie & le goût des Sciences ; car, avant 1666, époque de l'aſſociation des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, ils frappèrent de la Monnoie, fondèrent une Univerſité à Cambrigde, diſtant de trois lieues de Boſton, traduiſirent & im-

primèrent la Bible & pluſieurs autres Livres pieux dans la Langue Nattick, pour l'uſage des Sauvages

Cette Province produit une grande quantité de Salaiſons, de Moutons, de Beſtiaux, de Cochons, de Poiſſons de toutes les eſpèces, du Lin, du Chanvre, du Fer, des Bois de conſtruction, Merrain, Mats, Goudron, Planches, Potaſſe, Bardeaux, Bois de Cèdre; ils conſtruiſent annuellement un grand nombre de Vaiſſeaux pour les Etrangers : le nombre qu'ils en envoyent tous les ans ſur les Bancs, vous ſurprendroit : ils exportèrent l'année paſſée plus de dix mille tonnes de Morue ſèche : ils ont à ſix lieues de cette Ville, un Ouvrage à Fer, où ils forgent à froid des Canons de dix-huit. — Outre le Commerce, fondé ſur leurs Denrées, ils en ont un de ſpéculation, qui eſt très-conſidérable : il n'y eut jamais de Ruche plus remplie & plus induſtrieuſe.

Je ne connois point de Province ſur ce Continent, dont les premiers Légiſlateurs ayent mis plus de méthode & d'exactitude dans la conceſſion des Terres, ainſi que dans l'arpentage des propriétés particulières : auſſi voit-on rarement de procès concernant les Limites des Patentes, comme cela arrive ſi ſouvent ailleurs. Il n'y a rien de plus ſage que leurs Loix de premier établiſſement; tout dans les Villes & dans les Campagnes, ſe reſſent

de

de l'ordre primordial avec lequel les premiers Colons diſtribuèrent leurs Terres, au milieu de la Guerre qu'ils eurent à ſoutenir contre les Sauvages. Dans toutes les Bourgades intérieures, on y voit des Glèbes attachées aux Egliſes; des Ecoles fondées à perpétuité, où la jeuneſſe apprend à lire, à écrire & la Langue Latine. — Tous les Aubergiſtes de Campagne ſont choiſis par les Habitans, & ſont toujours revêtus de la Commiſſion de Juge de Paix; l'intention du Gouvernement étant qu'ils uniſſent la force de la Loi au reſpect dû à un Maître de maiſon, pour empêcher les juremens, prévenir l'ivrognerie, & punir le vice.

Il n'y eut jamais de pays où les Femmes ayent été plus fertiles; il faut venir dans cette Province, pour y voir des biſayeuls, des triſayeuls même, accompagnés au tombeau par une poſtérité nombreuſe. — Ils n'ont jamais invité de Colons Européens: — les émigrations de l'Angleterre pendant bien des années, & leur propre population, a ſuffi pour avoir donné le jour à quatre cens mille Habitans, que l'on compte aujourd'hui dans cette Province: le ſang y eſt plus beau & plus pur que par-tout ailleurs. — Ce ſont les deſcendans ſans mêlange de l'ancienne ſouche Angloiſe.

Je ne ſaurois trop vous parler de leur induſtrie; on ne peut faire une lieue à travers cette Province, ſans en voir les marques les plus éviden-

tes : par-tout les Prairies ſont unies, propres, bien encloſes, & ſoigneuſement arroſées toutes les fois que le Propriétaire peut y amener un petit ruiſſeau. Dans tous les endroits convenables, ils ont conſtruit des Moulins à ſcie, pour y fendre leurs Bois en planches & en madriers : — ils ont pluſieurs ouvrages de Fer, ils en manufacturent d'excellent. — A ſix lieues de Boſton, ils ont un Moulin qui fore des Canons de dix-huit, à froid. La moitié de ce que vous voyez en général dans cette Province, vient beaucoup moins de la bonté du ſol & de leur climat, que de leur perſévérance, de leurs connoiſſances, & de la ſomme de leur induſtrie. N'avez-vous pas ſouvent admiré le travail immenſe qu'ont exigé ces Murailles, en pierres ſèches, qui entourent leurs champs ? — en les nettoyant ainſi, ils ont trouvé le moyen d'épargner leur bois, qui, dans bien des cantons, commencent à devenir très-rare, & de défendre leurs moiſſons des incurſions & des dégâts des Beſtiaux. — Malheureuſement le froment n'y vient que dans certains cantons; & à vous dire le vrai, il ne croît en abondance qu'à l'Oueſt de la rivière de Connecticut. — Tout ce qui eſt à l'Eſt de cette même rivière, juſqu'aux limites de la Nouvelle-Ecoſſe, ne produit que le Seigle & le Bled d'Inde. On a fait dernièrement des eſſais avec le Bled de Chili, plus robuſte & plus fort de

tige : on croit qu'il pourra s'y naturaliſer. On dit que ce mal vient de la poudre de Bay-Berries, qui en empoiſonne le germe, & empêche la formation du grain dans les épis. — Pour moi, je croirois que ce défaut vient de l'humidité de leur terrein. Ils ſont bien dédommagés de ce défaut par l'excellence de leurs Prairies & de leurs Beſtiaux, par le grand nombre qu'ils élèvent, par leurs Beurres, leurs Fromages, leur Lin, leurs Chanvres, leurs récoltes de Bled d'Inde, & la quantité immenſe de leurs Cochons.

Leur Gouvernement eſt fondé ſur une Charte originairement concédée par Charles ſecond, & changée par Guillaume de Naſſau. Il eſt beaucoup plus Républicain que Royal : il confère aux Habitans, à l'Aſſemblée légiſlative, & aux Conſeils choiſis par cette même Aſſemblée, les plus beaux privilèges & les plus grandes immunités : le Roi n'y nomme que le Gouverneur. — Ils connoiſſent mieux qu'aucun autre Peuple du monde le prix de la liberté. — C'étoit pour l'obtenir, que leurs Ancêtres convulſèrent pendant ſi long-tems leur Patrie ; c'étoit pour l'obtenir, qu'ils paſſèrent les Mers. — Ce même eſprit cultivé, nourri depuis par leur conſtitution, par leur Religion, & par pluſieurs autres cauſes, leur feroit prendre l'alarme plus vîte, je crois, que tout autre Province, à la première atteinte que la tyrannie voudroit faire à leurs Privi-

léges ; voilà pourquoi ils ſont ſi ſoigneux de les conſerver : voilà pourquoi leurs Papiers Publics ſont toujours remplis de débats intéreſſans ; voilà pourquoi leurs Aſſemblées ſont ſi ſouvent en guerre avec les Gouverneurs que la Grande-Bretagne leur envoie.

Tout homme qui a par an quarante shellings de revenu dans les campagnes, eſt regardé, par la Loi, comme Franc-tenancier, & a une voix dans toutes les Elections. Quiconque, dans les Villes, paye la plus petite taxe, eſt conſidéré comme Franc-Bourgeois, & vote dans les Elections de tous les Magiſtrats, ſans être tenu d'appartenir à aucune Egliſe particulière ; de-là le poids, l'indépendance individuelle, la vraie eſſence de la liberté. — Ils dérivent cette organiſation civile & municipale, non-ſeulement du génie des premiers Colons, & des privilèges concédés par leur Charte, mais d'une Loi particulière d'hérédité, qui veut que les poſſeſſions d'un père ſoient également réparties entre tous ſes enfans — De-là cette heureuſe médiocrité, qui n'ait toujours de la néceſſité d'être induſtrieux.

Vous avez été ſouvent étonné de voir avec quelle facilité tout le monde ici s'exprime : ils ſont tous en général orateurs nés. — Cela vient de la ſage coutume introduite parmi eux, & ſcrupuleuſement obſervée : le Maître de la maiſon ne manque jamais d'aſſembler ſoir & matin

ſa famille, & de prononcer des prières, ſouvent fort longues, qu'il compoſe ſur le champ. — Ces diſcours journaliers, adreſſés à l'Etre Suprême, leur apprennent à s'exprimer avec propreté & correction. Les Sermons qu'ils entendent deux fois chaque Dimanche, les fréquentes aſſemblées populaires de chaque Canton, les débats politiques qui rempliſſent leurs Gazettes, telle eſt l'école de leur éloquence. — Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, les jeunes gens y ſont initiés par leurs parens : cette action eſt chez eux, comme la priſe du *Toga virilis* parmi les Romains.

Cette grande Province eſt, comme vous le ſavez, la Fille du Calviniſme ; auſſi depuis ſa fondation, cette Religion y a-t-elle toujours été exclusivement dominante ; les autres Egliſes n'y ont été tolérées que très-tard : ils promulguèrent dans les commencemens des Loix d'uniforté très-ſévères. — Que vous dirai-je, après avoir été perſécutés, ils devinrent perſécuteurs ; après avoir long-tems combattu pour la liberté de conſcience, ils en privèrent les autres. Tel eſt l'effet de l'enthouſiaſme, & de l'inconſéquence de l'eſprit humain. — Leur Hiſtoire nous préſente pluſieurs taches, que leur induſtrie, leur génie, leur activité, l'étendue de leur commerce, la ſageſſe admirable avec laquelle ils formèrent leurs établiſſemens & concédèrent leurs Terres, nous forcent à oublier. —

Cet eſprit de rigoriſme inſenſiblement diminue ; ils commencent à adopter l'eſprit tolérant & humain de leurs voiſins ; dans moins d'un ſiécle ils l'auront, comme nous, adopté ſans reſtriction.

On les accuſe d'être litigieux & hypocrites. — Je n'en ſuis nullement étonné ; le grand degré de liberté dont ils jouiſſent, le génie de leur conſtitution, qui eſt très-populaire, la connoiſſance des Loix poſſédée par tout le monde, la fierté ſi naturelle aux hommes libres, la fréquence des changemens de propriété, tout cela tend à conduire au Barreau : cet eſprit proceſſif eſt une eſpèce de taxe impoſée aux Citoyens qui jouiſſent de beaucoup de liberté. — Quant au ſecond reproche, il vient des anciennes Loix Puritaniques, qui forçoient tous les hommes à ſe conformer au culte national, & obligeoient à être, ſi non religieux & vertueux, du moins à le paroître : n'eſt-ce pas une eſpèce d'hommage rendu à la Vertu ?

Rarement ils s'abandonnent à l'intempérance de leurs paſſions ; ils conſervent un certain degré de décence, même juſques dans les momens les plus critiques. Chez eux, la ſagacité eſt naturelle, & ne vient point de l'acquiſition des connoiſſances ; leur amour-propre ne ſe développe pas, comme parmi nous, ſous les apparences de la vanité ou de l'oſtentation ; leurs défauts ne ſe montrent qu'à travers un voile qui en diminue la difformité. — Ils

ſont hardis ſous l'apparence de la tranquillité, entreprenans ſans tumulte, & conſervent un certain degré d'honnêteté, même dans les actions déshonnêtes.

Etant à *Pokanoſſet* (1), la première Ville qu'ils bâtirent, les habitans me firent voir une grande pierre plate, poſée dans le milieu de leur Place. — Voilà, me dirent-ils, la première roche Américaine ſur laquelle nos ancêtres deſcendirent, lorſqu'ils arrivèrent, pour la première fois, ſur ces rivages; nous l'avons traînée ici à grands frais, comme le ſeul monument que nous ayons encore érigé à la fondation de notre Province.

Le premier établiſſement de la ville de Boſton, comme je vous l'ai déjà dit, dut ſon origine à un ſchiſme qui s'éleva dans l'Egliſe de la Nouvelle-Plimouth; le Miniſtre Coton Mather, qui l'avoit ſuſcité, conduiſit ſes nouveaux Diſciples au fond de la baie appelée, par les Sauvages, *Maſſachuſſet*, & bâtirent quelques maiſons ſur la péninſule nommée, par les Sauvages, *Shamut*, pour y adorer Dieu en paix, ſuivant leurs nouvelles lumières. — Ce Miniſtre, extrêmement chéri & reſpecté de ſes Diſciples, eut la gloire de donner à ce foible Village le nom de la Ville d'où il venoit lui-même dans la Vieille-Angleterre. — Tels ont été les premiers com-

(1) Plimouth.

mencemens de cette Ville, aujourd'hui ſi belle ; ſi commerçante & ſi opulente, & la Métropole des quatre Provinces connues ſous le nom de la Nouvelle-Angleterre.

En 1774, cètte Province exporta

10000	tonneaux de morue.	100000 l. ſt.
	Mâts, planches, bois, &c.	45000
70	navires bâtis pour l'Etranger.	49000
8000	barrils de maquereaux & d'aloſes ſalés.	8000
7000	tonneaux d'huile de baleine & autres.	105000
28	dito de fanons de dito. . . .	8400
1500	barrils de poix, térébenthine & gaudron.	600
	Chevaux & bétail.	12000
8000	barrils de potaſſe.	20000
9000	dito de viande fumée & ſalaiſons.	13500
	Cire & autres menus articles.	900
	Total.	362400 l. ſt.

Cette Province importa, cette même année, pour 395000 liv. ſterl.

NOUVEAU HAMPSHIRE.

Cette Province n'occupe que vingt milles de large ſur la mer, quoiqu'elle ſoit très-étendue dans l'intérieur : heureuſement, cette largeur eſt ſuffiſante pour lui fournir le beau port de *Piskataqua*, qui eſt formé par les eaux du lac *d'Exéter*: au fond de cette ſuperbe baie eſt la Capitale, connue ſous le nom de *Portmouth.*

L'intérieur s'étend juſqu'à la rivière de *Connecticut*, qui tire ſa ſource d'un marais immenſe dans le voiſinage du lac *Champlain.* Le terrein de cette Province eſt fertile, & heureuſement entrecoupé de rivières & de ruiſſeaux qui font tourner les plus beaux moulins à ſcie de toute l'Amérique. New-Hampshire abonde en bois, mâtures, merrain, planches; en lard, en beſtiaux, en lin, en potaſſe, outre le produit de ſes pêches; elle fait partie de ce qu'on appelle ordinairement la Nouvelle-Angleterre.

Le voiſinage de la Province de Maſſachuſſet, a beaucoup retardé le progrès du commerce de celle-ci; car elle tire plus de la moitié de ſes importations de cette Métropole, & elle lui envoie preſque tout le montant de ſes denrées : mais ces inconvéniens diſparoîtront, lorſque la population

de New-Hampshire & les défrichemens de ſes terres ſeront plus avancés.

Quant au Culte, au Gouvernement, aux mœurs, ils reſſemblent à ceux de leurs voiſins de Maſſachuſſet, qui a été la ſouche & le principe de la population de cette Province. — Avant la guerre du Canada, le Gouverneur Benin Went-Worth, qui y préſidoit, concéda, ſuivant l'uſage, au nom du Gouvernement Anglois, toutes les terres à l'Oueſt de la rivière de *Connecticut*, depuis les limites de New-Yorck juſqu'aux rivages du Lac *Champlain*, réputées alors appartenir aux François. — C'eſt une Contrée immenſe, plutôt ornée que ſurchargée de montagnes; elles ſont couvertes d'un ſol très-fertile, & procurent à tous ces Cantons la fraîcheur & une fertilité peu commune, par le nombre des ruiſſeaux qui en découlent: les bois, les arbres y ſont d'une groſſeur & d'une hauteur énorme.

Dans l'eſpace de vingt ans, tout ce nouveau Pays fut concédé; & les parties les moins expoſées aux incurſions des Sauvages Canadiens, furent remplies de familles induſtrieuſes. — Depuis la conquête du Canada, la Couronne a jugé à propos, non-ſeulement d'annexer ce grand territoire à celui de New-Yorck, mais même de ſe reſſaiſir de ces terres, comme ayant été concédées par un Gouverneur qui n'y avoit nul droit. — Les habitans

de ces Diſtricts, qui les avoient achetées de bonne-foi, comme étant ſous la juriſdiction de New-Hampshire, & ſous le grand ſceau de cette même Province, s'opposèrent à un attentat auſſi atroce & auſſi barbare. Pluſieurs Cantons ſe révoltèrent même, inſultèrent & chaſsèrent les nouveaux Magiſtrats de New-Yorck qui y étoient venus adminiſtrer la Juſtice; ils en élevèrent pluſieurs à des branches d'arbres très-hautes, & leur firent promettre de ne jamais revenir chez eux. Peu de tems après, le Roi concéda des Diſtricts boiſés à des Ecoſſois, & à pluſieurs autres individus de New-Yorck, qui y conduiſirent des Emigrans, & y jettèrent les fondemens de pluſieurs Etabliſſemens conſidérables : preſque toutes leurs maiſons & leurs moulins furent brûlés ou détruits. Jamais de pareils outrages n'avoient été juſtifiés par des motifs plus forts : peut-il, en effet, y en avoir de plus juſtifiables, que de conſerver une propriété légalement acquiſe & bonnifiée par plus de quarante ans de travail ? Telle fut cependant la tyrannie & l'injuſtice de la Couronne, que des Cantons entiers, bien cultivés & bien bâtis, furent donnés, par voie de gratification, à des Officiers Anglois qui n'étoient jamais venus en Amérique, & qui ne connoiſſoient point ce qu'ils avoient obtenu : la Cour Britannique n'eſt pas

plus exempte de ces ſortes d'injuſtices que bien d'autres.

Le diſtrict d'*Imſdale*, en particulier, fut donné, par *Mandamus*, à ***, Capitaine dans les Gardes. C'eſt un endroit charmant, de dix milles en quarré; une rivière poiſſonneuſe le traverſe en entier; elle eſt bordée, des deux côtés, de prairies étendues & fertiles, & les plantations ſont conſtruites, plus haut, ſur un ſol dont la fécondité ne s'eſt pas démentie depuis quarante-ſept ans. Nous en avons peu, dans la Penſilvanie, plus productif, plus agréable à voir, mieux cultivé ou plus peuplé; c'étoit un préſent d'au-moins vingt-ſept mille acres d'excellente terre, accordés, par un trait de plume, à un homme qui n'en avoit jamais abattu un arbre. C'étoit dépouiller entièrement plus de quatre cens familles de leur patrimoine gagné à la ſueur de leur front, ainſi que de ceux de leurs pères, ou les aſſujettir à des rentes onéreuſes & injuſtes, auxquelles vraiſemblablement ils ſe ſeroient ſoumis, plutôt que d'abandonner leurs foyers.

Les habitans d'*Imſdale*, informés de ce procédé cruel, ainſi que de l'arrivée de leur nouveau Seigneur-Propriétaire, s'armèrent & furent à ſa rencontre : ils ſe rendirent aiſément maîtres de ſa perſonne. — Je ne ſais lequel admirer le plus,

ou la conduite de ces braves gens armés pour ſoutenir le droit de la Nature le plus ſacré, ou celle de ce généreux Officier Anglois. — » Pourquoi » m'arrêtez-vous, leur demanda-t-il ? — Crainte » que vous ne cherchiez, par des actes de Loi, à » vous rendre Maître d'un terrein qui n'appar- » tient pas au Roi qui vous l'a donné, & encore » moins à vous qui venez pour nous en dépoſ- » ſéder. Ne ſavez-vous pas qu'il y a quarante- » ſept ans que nous ſommes ici ? ignorez-vous » quels ſont les titres de notre poſſeſſion ? — » J'ignore tout cela, mes amis ; on nous a dit » à Londres que, depuis la paix, il ſe trouvoit, » par les nouvelles limites des Provinces, un » terrein immenſe à concéder. — J'en ai demandé » la partie qui m'a été déſignée ſous le nom de » la *Patente d'Imſdale ;* je l'ai obtenue, & j'é- » tois venu à deſſein de la voir & d'en tirer parti. » — Ainſi, les meilleurs Rois ſont trompés, ré- » pondirent-ils. Nos pères acquirent de ce même » Gouvernement qui, aujourd'hui, nous traite » comme des Nègres, les terres de cette Patente, » pour la ſomme ordinaire & uſitée. — Les pre- » miers Propriétaires l'ont diviſée entr'eux ; ils » y ont, depuis, épuiſé leur petite fortune & » leurs forces ; la plupart ſont morts, & ont laiſſé » tous ces héritages à leurs enfans, qui n'ont ceſſé » de travailler juſqu'à ce que tout ait été défri-

» ché. — Nous avons toujours payé nos taxes,
» & obéi au Gouvernement de New-Hampshire ;
» nous avons contribué, comme les autres, à la
» guerre du Canada ; &, ſans avoir commis au-
» cun crime, ſans être entendus, ſans ſavoir même
» quels en ſont les motifs, la Grande-Bretagne
» veut nous placer ſous la juriſdiction de New-
» Yorck, trop éloignée de nous, & prétend que
» les Patentes de ſon ancien Gouverneur ſont
» illégales, & nos conceſſions nulles. — Puiſque
» l'Angleterre eſt la plus forte, qu'elle ſe reſſai-
» ſiſſe des terres incultes, pour en remplir les
» poches de ſes avides Gouverneurs ; mais qu'elle
» ne raviſſe point de nos mains induſtrieuſes &
» honnêtes, l'héritage que nos pères ont acheté
» & péniblement défriché. «

Eſt-ce-là véritablement l'état des choſes, mes amis, leur demanda l'Officier Anglois ? — Tout ce que nous venons de vous dire n'eſt que trop vrai, répondirent-ils. — S'il en eſt ainſi, continua le généreux Breton, j'abjure mes prétentions, & renonce pour toujours à tous mes titres ; je me croirois à jamais déshonoré d'accepter, même des mains du Roi, un préſent auquel il n'a aucun droit ; il n'en connoît pas l'injuſtice, j'en ſuis ſûr : il pourroit, avec la même propriété, vous concéder les terres que je poſsède dans le comté de Kent. — Vous êtes de braves gens, mes amis ;

vous êtes dignes de la ſouche reſpectable d'où vous deſcendez : c'eſt rendre ſervice à l'Angleterre, que de s'oppoſer à des ordres auſſi atroces & auſſi injuſtes ; c'eſt l'honorer même, puiſque vous prouvez aujourd'hui que les habitans de ces Colonies n'ont rien perdu de leur énergie nationale, en paſſant la mer : croyez que je n'aurois point accepté ce préſent, ſi j'avois connu toutes ces circonſtances. — Conduiſez-moi chez vous ; faites-y dreſſer telle forme de renonciation que vous voudrez ; que tous vos voiſins en deviennent les témoins ; je la ſignerai avec le plus grand plaiſir : à mon retour en Angleterre, je ne manquerai pas d'y raconter & ce que j'ai vu ici, & ce que je vais y faire. — En effet, il réaliſa ſa promeſſe dans la même journée, mérita ſa liberté, converſa avec ces braves Colons, demeura pendant pluſieurs jours avec eux, parcourut tous leurs champs, viſita tous les établiſſemens, exprima ſon agréable ſurpriſe d'avoir trouvé, ſi loin de la mer & au milieu des forêts de l'Amérique, un Canton ſi fertile & ſi bien cultivé : il repaſſa enſuite en Angleterre, avec des ſentimens bien différens de ceux qu'il avoit apportés en Amérique.

Selon mes idées, ou il faudra que cette Région ſoit diviſée entre les trois Provinces limitrophes, ou il faudra qu'elle en devienne une

diſtincte & indépendante des autres ; car elle eſt trop éloignée de New-Yorck : il y a plus de cent vingt lieues de cette Capitale à la rivière de l'*Ognion*, dans la baie de *Miſiskoui*, ſur le lac *Champlain*, qui eſt la partie la plus Nord-Eſt de cette nouvelle Région : ce ſera alors la première Province qui n'occupera point une partie des rivages de la mer. — Je ne connois nulle part de ſol plus fertile en herbage ; jamais aucun de nos Etabliſſemens modernes n'ont fourni une preuve plus frappante & plus étendue de l'induſtrie Américaine, par la rapidité étonnante avec laquelle ce nouveau Canton a été défriché, peuplé, rempli de maiſons & d'hommes, & par la proſpérité qui les a accompagné. — Dans les différentes émeutes qu'ont ſuſcité tant d'actes d'injuſtices, ils ont été connus ſous le nom de *Grenn Mountain Boys*, les Garçons des Montagnes Vertes (1). — Leurs mœurs, leurs uſages, leur religion, ſont les mêmes que ceux des habitans de Maſſachuſſet & New-Hampshire : toutes les tracaſſeries auxquelles ils ont été expoſés, les ont rendus plus tumultueux, plus factieux ; environnés de dangers, ils ont fait voir beaucoup de courage & d'ardeur. — Cette Région produit déjà les plus

(1) Connus depuis cette Guerre ſous le nom de l'Etat de Vermont.

beaux

beaux bœufs qu'il ſoit poſſible de voir, du beurre & du fromage en quantité : ce ſera un jour l'Irlande de cette partie de l'Amérique.

La province de New-Hampshire exporta, en 1774, pour . . . . . 39000 l. ſt.

En mâts, planches, poutres, merrain, &c.

Viande fumée, ſalaiſons, beurre & fromages.

Graine de chanvre & lin.

Huiles de baleine & autres.

Maquereaux ſalés & aloſes.

Chevaux & bétail.

Potaſſe.

Elle importa de l'Angleterre une très-grande quantité de marchandiſes qu'elle tira de Boſton, pour . . . . . 12000 l. ſt.

Elle contient cent cinquante mille habitans.

ISLE DE RHODES.

UNE Secte d'Anabaptiſtes, qui s'étoit formée parmi les premiers Colons de la Province de *Maſſachuſſet*, excita dans les bons Puritains, une jalouſie & une haine amère. Après pluſieurs années de trouble & d'agitation, ils réſolurent enfin

de chaſſer ces Réfractaires ; ce qu'ils firent par une Loi expreſſe. — Les Exilés achetèrent heureuſement des Sauvages l'Iſle d'*Aquidneck*, à laquelle ils donnèrent le nom d'*Iſle de Rhodes* ; ils y jetèrent les fondemens d'une Colonie floriſſante, qui eſt devenue l'aſyle de toutes les Sectes. Les premiers Fondateurs conſervèrent pendant long-tems la ſupériorité dans toutes les Elections, & jamais n'en ont abuſé pour perſécuter ceux qui chériſſoient des opinions différentes.

A peu-près vers la même période, la Société des Quakers, après avoir ſouffert une perſécution ſanguinaire, fut auſſi chaſſée de la Colonie de *Maſſachuſſet* : les Fugitifs réſolurent de s'arrêter ſur le premier terrein qu'ils pourroient acheter des Naturels ; le haſard les conduiſit à travers les bois, au fond de la grande Baie de l'*Iſle de Rhodes*, où ils s'établirent du conſentement des Sauvages : ils donnèrent à ce nouveau diſtrict le nom de *Providence*. Chaſſés de leur nouvelle Patrie par le même eſprit perſécuteur, & devenus voiſins par l'effet du haſard, chacune de ces deux Sectes cultiva en paix ſes nouveaux terreins, & ne perſécuta perſonne. Dans la ſuite, ces deux établiſſemens furent incorporés, ſous le nom de *la Colonie de l'Iſle de Rhodes & des Plantations de Providence*, en y comprenant le diſtrict de *Narraganſet*. — Cette Province, quoique la plus petite de toutes, jouit de grands

avantages. — Le havre de New-Port (1) eſt un des meilleurs de l'Amérique à tous égards : les terres de cette Colonie produiſent de l'herbe excellente & des beſtiaux de la plus grande taille, du lin, du maïs, du ſeigle, & des moutons. *Narraganſet* eſt le meilleur Canton de toute l'Amérique pour les chevaux d'allure. — La commodité que procure à cette Colonie la grande Baie, a donné à ſes habitans un goût & une aptitude ſingulière pour les affaires maritimes; de tous les tems ils ont été les plus habiles Navigateurs : n'ayant que peu d'objets d'exportation, ils arment leurs vaiſſeaux pour le compte des étrangers ; ils entendent parfaitement toutes les reſſources du cabotage & celles du commerce de ſpéculation.

Le Gouvernement eſt une démocratie parfaite : le peuple choiſit annuellement ſon Gouverneur & ſes Magiſtrats. — Cette Iſle a quatorze milles de long ſur quatre de large; les chemins dont elle eſt entrecoupée, ſont plantés des deux côtés d'acacias & de platanes. — La Nature a placé ſur la cime de cette Iſle charmante, des fontaines d'où découlent

---

(1) Le Havre de New-Port eſt d'une entrée facile, le mouillage profond & bon, & l'abri excellent ; il eſt ſous le quarante-unième degré trente-une minute de latitude, à ſoixante-dix milles de Boſton par terre, cent dix de New-Haven, à deux cens de New-Yorck.

des ruiſſeaux les plus utiles : par-tout on y voit les champs couverts de moiſſons, & des prairies couvertes de l'herbage le plus abondant : les maiſons y ſont ſingulièrement propres & commodes. — *Providence* leur fournit de la chaux excellente, & leur Iſle une eſpèce de ſable, dont ils enduiſent les dehors de leurs maiſons : cette incruſtation, à laquelle ils donnent l'apparence de la pierre, préſerve les bois qui en ſont revêtus de toutes les attaques des vents, des pluies & des gelées ; rien ne m'a paru plus léger, plus propre, plus élégant & plus durable. — Dans aucune autre Colonie, on ne voit du bœuf d'une ſi prodigieuſe grandeur, ni des troupeaux de moutons ſi nombreux.

C'eſt le pays le plus ſain que je connoiſſe ; auſſi *New-Port* eſt-il devenu le rendez-vous de tous les infirmes Anglois, Hollandois & François des Iſles occidentales. — Ne pourroit-on pas appeler cette charmante Iſle le *Montpellier de l'Amérique ?* Les chaleurs de l'été y ſont régulièrement tempérées par les briſes de mer & les rigueurs de l'hiver, conſidérablement diminuées par le voiſinage de l'Océan. La tête de cette Iſle, du côté de la mer, offre un ſingulier mêlange de rochers pittoreſques & de petits champs fertiles, de ſtérilité & d'abondance, de ſables & de riches ſols, de baies douces & commodes, de promontoires eſcarpés. C'eſt ici la partie de l'Iſle qui inſpira à l'Evêque Berklay

le désir d'y bâtir un Collège : on y peut, pour ainſi dire, cultiver la terre avec une main & pêcher avec l'autre ; jamais rivages n'ont été plus abondans en poiſſons de toutes eſpèces, ſur-tout en *tew-tags* (1). L'Iſle de *Kananicut* unit à l'excellence de ſon pâturage, la fertilité du ſol labourable, la facilité des pêches, la beauté de la ſituation, & la plus grande ſalubrité de l'air. Je déſirerois pouvoir finir mes jours ſur l'une ou l'autre de ces deux Iſles.

Toute cette Baie en eſt parſemée, & aucune n'eſt ſtérile. — Ici on voit le plus beau ſang de l'Amérique : la beauté des filles, l'hoſpitalité des habitans, la douceur de leur ſociété, la ſimplicité de leurs amuſemens, y ont toujours prolongé mon ſéjour, & m'y ont fait paſſer les momens les plus heureux.

L'eſprit démocratique du Gouvernement, ainſi que celui du commerce, auquel ils ſont ſi adonnés, a beaucoup influé ſur leurs mœurs. — Ils ſont actifs & remuans, toujours occupés de quelques ſpéculations maritimes ; ils ſont fins & ruſés : leurs Loix, quoique fondées ſur l'équité, ne pro-

(1) Tewtags eſt une eſpèce de Poiſſon, communément appellé Blackfish ou Poiſſon noir, à cauſe de la couleur de ſa peau ; il ſe trouve en grande abondance ſur tous les rochers qui bordent cette côte. Il eſt excellent & ſerein.

curent pas toujours à un étranger les prompts ſecours qu'elles promettent : c'eſt peut-être un vice dans leurs conſtitutions que le peuple ait le droit de nommer ſes Juges. — Comme leurs principales richeſſes viennent du commerce, & d'une foule de ſpéculations d'importation & d'exportation, ils ont beſoin, plus encore que les autres Colonies, de la liberté la plus ample : c'eſt pourquoi ils ſe ſont toujours oppoſé aux Réglemens commerciels de l'Angleterre, & avec la plus grande animoſité. — Les plus foibles entraves renverſeroient leurs fortunes & leur exiſtence, qui n'eſt fondée que ſur la liberté du commerce la plus illimitée.

Toutes les Sectes ſont venues s'établir ici : les Quakers, les Anglicans, les Calviniſtes & les Juifs, dont il y en a un très-grand nombre ; ces derniers ont fait bâtir une magnifique Synagogue, où ils y adorent l'Etre Suprême dans l'antique langage d'Abraham, & avec les anciens Rites de Moïſe.

Tous les ans on arme ici un très-grand nombre de vaiſſeaux pour la pêche de la baleine ; ils ſont auſſi entreprenans, auſſi hardis, auſſi habiles que les habitans de *Nantucket* dans ces expéditions. — On fabrique à *New-Port* des chandelles de *ſpermacetty*, (1) plus blanches & plus belles que celles de

(1) Les chandelles de ſpermacetty ſont faites avec la cervelle de Baleine, à laquelle on donne la conſiſtance par le moyen d'une preſſion très-conſidérable.

cire ; elles ne donnent aucune odeur, aucune fumée. — Dans les opérations néceſſaires, & pour donner la conſiſtance à la matière dont ces chandelles ſont faites, ils ont trouvé l'art d'extraire une huile limpide, appelée auſſi *huile de ſpermacetty*, qui eſt très-utile pour les lampes des Studieux ; elle ne donne ni odeur, ni fumée.

La Ville de Providence, au fond de la Baie, eſt fameuſe pour la conſtruction des vaiſſeaux & la grande quantité de chaux qu'on y manufacture ; ils en exportent dans preſque toutes les Villes du Continent. — Cette Province contient, à ce qu'on m'a aſſuré, 59678 habitans. — L'importance de cette petite Colonie conſiſte moins dans les productions de ſon cru, que dans l'activité, les connoiſſances & l'eſprit entreprenant des Colons, & ſa ſituation avantageuſe pour le commerce.

CONNECTICUT.

LE même eſprit perſécuteur & turbulent, qui occaſionna la première fondation de *l'iſle de Rhodes*, fut auſſi la cauſe de l'établiſſement de cette Colonie ; elle tire ſon nom de celui de la grande rivière qui la traverſe. — Une troiſième eſpèce

de mécontens quittèrent vers l'année 1630 la première colonie de *New-Plimouth*, & vinrent chercher un asyle sur les bords de ce fleuve, dont les rivages étoient déjà célèbres par leur fertilité, leur beauté, & l'excellence de l'air. — Ils fondèrent d'abord la petite colonie de *New-Haven*, à son embouchure, avec la Ville du même nom; de-là ils se répandirent dans l'intérieur du Pays, bâtirent celle de *Hartford*, à 70 milles dans les terres, & aujourd'hui leur Capitale. — Ils en chassèrent plusieurs familles Hollandoises, qui étoient venues de *New-Amstell*, (1) pour commercer avec les Sauvages.

Pendant les premières années, chaque famille vivoit isolée sur sa terre, uniquement occupée de ses travaux, sans nuls liens coercitifs, & sans aucunes Loix, & ils étoient heureux. — Cette époque fut l'âge d'or de cette Province; ils n'étoient liés que par les seuls principes de la bienveillance, par le seul besoin du secours réciproque, par le seul désir de vivre en paix. Aussitôt que leur population se fut augmentée, ils pensèrent alors à former un Gouvernement qui

---

(1) New-Amstell, étoit une Colonie Hollandoise, aujourd'hui appelée New-Yorck, qui fut dans la suite échangée avec l'Angleterre pour celle de Surinam.

aſſurât la propriété de leurs enfans, & pût leur procurer la conſiſtance néceſſaire pour s'oppoſer aux incurſions des Sauvages qui, déjà, ſe repentoient de les avoir admis dans leur Pays ; pour cet effet toute la Colonie s'aſſembla à *New-Haven ;* mais après les délibérations les plus mûres, perſonne parmi eux ne ſe croyant aſſez éclairé pour rédiger un code de Loix, & poſer la baſe d'une Légiſlation analogue à leurs principes politiques & religieux, ils paſsèrent unanimement la réſolution ſuivante : » Vu le petit nombre des » habitans de cette Colonie, & notre incapa- » cité de rédiger une nouvelle forme de Gouver- » nement, nous nous promettons ſolemnelle- » ment les uns aux autres de ſuivre les Loix » de Moïſe, juſqu'à ce que quelqu'un d'entre » nous ait l'habileté d'en faire de plus adap- » tées à notre conſtitution & à nos mœurs. » — Ils paſsèrent une Loi agraire, qui limitoit à cinq cens acres la quantité de terre que chacun pouvoit poſſéder. Pendant le règne des Loix de Moïſe, un Colon plus induſtrieux que les autres, acquit la plantation de ſon voiſin qui étoit pareſſeux ; quelque tems après, l'acquéreur fut cité devant les Anciens, qui le trouvèrent coupable de contravention à l'eſprit & à une des premières Loix de la Colonie ; il fut condamné à perdre ſon acquiſition, & à recevoir

ſur les épaules *quarante coups de fouet, moins un* (1).

Devenus plus nombreux & plus éclairés, ils formèrent quelques années après un plan de Légiſlation, compoſé d'un Gouverneur, d'un Conſeil & d'une Aſſemblée. Le peuple choiſit le premier, ainſi que les Membres de la dernière, & celle-ci choiſit les Conſeillers. C'eſt un Gouvernement parfaitement démocratique, qui fut confirmé par la Couronne d'Angleterre, ſous le nom *de la Compagnie de Connecticut ;* de-là, la Charte qu'ils obtinrent. — Cette Charte les rend abſolument indépendans de la Grande-Bretagne ; pour tout ce qui concerne leur intérieur, ils peuvent paſſer telles Loix que les trois Corps légiſlatifs déſirent, pourvu qu'elles ne répugnent point à l'eſprit de la Conſtitution Angloiſe. — Ils ne doivent ſoumiſſion au Parlement que pour ce qui regarde les réglemens du Commerce ; &

---

(1) Pendant le règne des loix de Moïſe, les plus anciens de la Colonie furent choiſis & nommés chefs, avec plein pouvoir de juger ſuivant ces mêmes loix. Ils eurent ſoin d'enregiſtrer tous leurs jugemens dans un livre qui, par hazard, étoit couvert de papier bleu. De-là, cette ancienne tradition des Loix Bleues de cette Province, auxquelles on a attribué une ſévérité qui n'a jamais exiſté ; ce livre n'a jamais contenu que le détail des jugemens prononcés par leurs premiers Juges. Quarante coups de fouet moins un, ſont les termes de la loi.

comme ils ſont très-injurieux à cette Province ; ils les violent avec beaucoup de facilité & d'impunité.

Cette Province exporte une quantité immenſe de lard, le meilleur du Continent, de bœuf ſalé, de beſtiaux pour les Iſles, de graine de lin, de lin, de fer, de merrain, de ſoude, &c. Ils conduiſent annuellement beaucoup de vaiſſeaux pour l'Etranger ; ils naviguent pour les autres, & naviguent à bon marché.

En fait des premières branches du Commerce d'exportation & d'importation, cette Province eſt pour ainſi dire ſoumiſe à la ville de *New-Yorck*, où la grandeur & la bonté du havre, la commodité des quais & des magaſins, & les grands capitaux, ont depuis long-tems fixé le centre du Commerce de cette partie de l'Amérique. — Les Colons de *Connecticut* exportent aux Iſles un grand nombre de chevaux, de volailles & de légumes. — Cette Colonie abonde en fer & en plomb.

Rien n'a été plus ſage que leurs Loix de premier établiſſement ; tout a été dirigé par la ſageſſe, les lumières & la prévoyance ; ils doivent peut-être ces heureuſes précautions à la crainte des Sauvages, qui devinrent, peu d'années après leur premier établiſſement, les implacables ennemis de ces Colons. — Le Gouvernement ne

faiſoit aucunes conceſſions de terres, à moins que cinquante familles ne ſe préſentaſſent pour aller les habiter ; elles étoient obligées d'en donner une certaine portion pour en former la glèbe de l'Egliſe future, une autre pour le Maréchal, une autre encore pour le Maître d'Ecole. — Si le nombre des familles ſe montoit à 70, le Gouvernement les obligeoit en outre d'y maintenir un Maître de Latin. — Alors ils diviſoient les terres en trois portions ; l'emplacement le plus commode étoit choiſi, on y traçoit une rue, le long des deux côtés de laquelle ils marquoient autant de lots de 20 acres qu'il y avoit de propriétaires, c'eſt ce qu'ils appeloient *Home-lots* ; la ſeconde portion, également diviſée, étoit deſtinée pour les terres labourables, la troiſième étoit réſervée en bois.

Au milieu de la nouvelle Bourgade, ils conſtruiſoient une petite eſtockade, dans laquelle, en cas d'allarmes, chacun ſe retiroit avec ſa femme & ſes enfans. — Telle eſt la raiſon pour laqu'elle il y a dans cette Province un ſi grand nombre de petites Villes ; il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'aujourd'hui le nombre en pût être diminué. — La Loi ordonnoit en outre à tout le monde d'aller à l'Egliſe armé d'un fuſil & d'une bayonnette ; les Prêtres n'en étoient pas même exempts. — Avant cette ſage Ordonnance, pluſieurs Congré-

gations avoient été détruites par les Sauvages, qui choiſiſſoient les jours de Dimanche pour commettre leurs ravages, & porter le fer & le feu dans ces nouveaux Etabliſſemens.

Le Colonel ***, un des Régicides, avoit vêcu inconnu & ignoré pendant plus de huit ans dans la maiſon d'un Habitant; le reſte de la famille de ce Colon ignoroit ce profond myſtère; ſa barbe & ſes cheveux devenus blancs, étoient très-longs. Il arriva qu'un Dimanche les Sauvages fondirent ſur les Habitans de ce Canton lorſqu'ils étoient à l'Egliſe; cet ancien Colonel, qui depuis long-tems déſiroit la mort, fut inſtruit de leur arrivée par leurs heurlemens; il s'arme, ſort, va à leur rencontre; aidé de ſon ancien génie militaire, animé par ſa bravoure, il contribua à chaſſer les Sauvages & à ſauver le Peuple. — A peine le danger fut-il paſſé, qu'il diſparut de la foule, & rentra dans ſa chambre, d'où on ne le revit plus. — Ces bonnes gens, frappés d'une apparence auſſi ſingulière, ainſi que de la conduite & de la bravoure de cet inconnu à barbe blanche, s'imaginèrent qu'il étoit un Ange tutélaire, envoyé par l'Être ſuprême, à leur ſecours, & ils le croyent encore. — Combien d'anecdotes moins intéreſſantes, & moins vraiſemblables, n'ont-elles pas paſſé pour des miracles authentiques? — Il mourut quelques années après, & fut enterré dans

le cimetière de *New-Haven*, comme on peut le voir encore par les lettres initiales de ſon nom, gravées ſur une pierre.

Les Habitans de cette Province reſſemblent beaucoup à ceux de *Maſſachuſſet*, dans leur Gouvernement, dans leur ſyſtême religieux, ainſi que dans leurs mœurs & leurs coutumes; ils ſont, comme ces premiers, les deſcendans de l'ancienne tige Puritaine, qui émigra ſous les deux Charles, & qui depuis a rempli toute l'étendue de leur territoire, ſans le ſecours d'aucune peuplade Européenne. — Il eſt aiſé d'obſerver dans leurs actions, dans leurs converſations, ainſi que dans leur conduite, une empreinte, une nuance particulière qu'on n'obſerve point par-tout ailleurs, & qu'on pourroit peut-être appeler hypocriſie; cette nuance nationale vient de leurs anciennes Loix de rigoriſme, & de la ſervile exactitude avec laquelle tous étoient obligés de s'y conformer (1). Ces Loix preſcrivoient l'apparence de réſerve, non-ſeulement dans leur conduite, mais

---

(1) Vous ſavez que l'obſervance du Sabat, ou du Dimanche, eſt une loi parmi les Calviniſtes dont perſonne n'eſt exempt. Ces bonnes gens pénétrés de la néceſſité de ſanctifier ce jour par l'inactivité & la dévotion, ne vouloient pas faire leur bierre le ſamedi, crainte que cette liqueur ne travaillât le Dimanche. Ce mot de *travailler*, en Anglois, eſt ſynonyme avec celui de *fermenter*.

même dans le ſtyle de leurs converſations ; de-là ce langage, particulier à cette Province, ce ton auquel on les reconnoît par-tout où on les rencontre, ce ſang froid qu'ils conſervent, juſques dans les momens d'agitation & de colère où l'homme eſt le moins ſur ſes gardes ; l'hypocrite, dit Shenſtone, eſt un homme à demi-vertueux, qui ſe couvre des apparences de la vertu, lors même qu'il n'en peut ſuivre les règles.

Pour bien connoître l'eſprit de leur Gouvernement, leurs mœurs & leur ſyſtême religieux, il ne faut pas oublier les opinions, les préjugés chéris, qu'ils apportèrent avec eux lorſqu'ils quittèrent l'Angleterre en 1630 : — d'un côté l'uſage établi dans toutes les familles, qui preſcrit au chef d'en adreſſer les Prières à l'Être ſuprême, matin & ſoir, ainſi que de faire une courte exhortation ſur quelque texte de l'Écriture ; — de l'autre, la facilité avec laquelle ils ſont tous inſtruits dans leurs Ecoles, contribue beaucoup à en faire des demi-ſavans, & à les remplir de la folle amour-propre de l'érudition ; — de-là ce nombre d'Orateurs & de Prêtres, ſouvent ſans vignes & ſans troupeaux, qui, pour ſe diſtinguer & peut-être pour ſe procurer quelqu'établiſſement, cherchent dans les cendres de Sectes, éteintes ou oubliées, quelques étincelles d'ancien zèle qu'ils ſoufflent avec ſoin ; — de-là ces prétendues lu-

mières nouvelles (1) dont on a tant de fois entendu parler, qui ne ſervent qu'à cauſer des effervescences paſſagères, à diviſer les anciennes Egliſes, quelquefois à en fonder de nouvelles, où l'enthouſiaſme brille pendant quelques tems, & enſuite tombe en déſuétude ; — de-là cette diſpoſition à la chicane, propagée par leur demi-connoiſſance des Loix, ainſi que par le grand nombre d'Avocats, à qui très-peu de ſcience ſuffit pour les conduire au Barreau (2).

Toutes ces anciennes nuances commencent à ſe diſſiper ; déjà ils ont permis aux Anglicans de bâtir des Egliſes ; depuis long-tems les Quakers ne leur ſont plus en horreur ; ils adoptent inſenſiblement l'eſprit tolérant des autres Provinces ; déjà ils le regardent comme la ſeule baſe d'une Légiſlation ſage & éclairée. — Ici tout le monde eſt né avec un bon-ſens, & une aptitude pour les affaires qui m'a ſurpris bien des fois ; leurs Egliſes y ſont très-bien fondées, & le ſalaire de

---

(1) Nouvelles Lumières ou New-Lights, c'eſt le nom qu'on a donné à ces apparences ſubites de dévotion, ou plutôt d'enthouſiaſme, qui, tour-à-tour, ſaiſirent pluſieurs Cantons & inſpirèrent une terreur extraordinaire, qui bientôt fut oubliée.

(2) Un Procès fut intenté, il y a peu d'années, pour recouvrir une Plantation jadis poſſédée par le Biſayeul du Plaintif, ſous le règne des loix de Moïſe.

leurs

leurs Prêtres eſt aſſigné & recueilli par les mêmes Officiers municipaux qui aſſignent & recueillent les taxes provinciales.

Mais avec toutes leurs connoiſſances & leur fineſſe naturelle, ils ont beaucoup de ſimplicité, on obſerve parmi eux des Coutumes tout-à-fait différentes des autres ; leurs mœurs, leurs uſages, leur préciſion, leur réſerve Puritanique a même formé un nouvel idiôme, une nouvelle manière d'être, qui diſtingue les habitans de cette Province de tous les autres. Si leurs Loix condamnent à une groſſe amende celui qui jure, elles ne peuvent le convaincre d'un menſonge caché. — Je deviendrois trop diffus, ſi j'entrois dans un plus grand détail. Les Coloniſtes des autres Provinces ont appelé ceux du *Connecticut*, *Yankees* ; — Je ne ſai d'où cette appellation eſt venue ; ils la regardent comme un terme de dériſion : — c'eſt la dernière des quatre Provinces connues ſous le nom de *Nouvelle-Angleterre*, qui s'aſſocièrent dans l'année 1669, pour ſe défendre contre les Sauvages. — Quand je ſuis parmi eux, je crois être parmi les Puritains du dernier ſiècle, un peu adoucis par la Philoſophie de celui dans lequel nous vivons.

Jamais tige n'a tant fructifié ; leurs Femmes, dont le ſang & les traits ſont diſtingués au deſſus

des autres, ſont les plus fécondes de tout le Continent. C'eſt dans ces quatre Provinces où on peut voir des familles vraiement patriarchales, pour le nombre des générations & celui des enfans qui les compoſent ; des triſayeuls ont été conduits au tombeau par une poſtérité de plus de cent perſonnes.

Cette petite Colonie eſt célèbre par les Réglemens de premier établiſſement, par les principes ſages avec leſquels les Terres y ont été concédées & arpentées, & par l'induſtrie de ſes Habitans. — Ce ſont les meilleurs Colons pour commencer un Etabliſſement ; ils ſavent tout entreprendre, tout ſouffrir & tout faire : ce ſont autant de *Robinſons Cruſoës :* ils ne ſe découragent jamais ; quelques difficultés qu'ils puiſſent rencontrer, ils ſavent les vaincre par leur adreſſe & leur perſévérance. — Cette Province a ſoixante-dix milles en quarré. — Vous ſeriez étonné, ſi je pouvois vous faire voir les multitudes qui en ont déjà émigré, pour aller s'établir ailleurs ; car il y a long-tems que tout eſt rempli parmi eux, comme en Europe : ils ont un peu dégénéré de la propreté Angloiſe. — Il n'y a point de Colonie qui ſoit ſi bien cultivée. — L'aſpect de leur Province, le grand nombre de leurs Villes, de leurs Plantations, de leurs Chemins, tout l'atteſte : déjà même ils ont

établi des Manufactures de Toiles, de Flanelles, (1) de Chapeaux, de Poterie, de Soude, des Cardes, &c. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'Univers une Rivière dont les rivages ſoient plus fertiles, plus abondans, & décorée d'un plus grand nombre, non de Châteaux de riches oiſifs, mais d'Habitations de bons & reſpectables Cultivateurs. — Combien n'ai-je pas vu d'Européens étonnés, en naviguant ſur cette Rivière, de voir ſur ſes bords, pendant un ſi long eſpace, un ſi magnifique ſpectacle d'induſtrie, de richeſſe agricole, & de proſpérité. — Ce n'eſt pas ſur ces rivages ſeulement qu'on remarque leur génie infatigable : les endroits les plus éloignés des Rivières, portent par-tout la même empreinte ; ils ont même trop cultivé, & le bois leur manquera avant peu d'années. — Tout le monde eſt occupé, ſoit au Commerce, à la Navigation, ou à conduire la Charrue. — Cette Colonie produit les plus beaux bœufs, & en grande quantité, le lin, le maïs & le ſeigle : le bled ne commence à croître, qu'après avoir traverſé la rivière de Connecticut, vers l'Oueſt ; elle contient, dit-on, cent quatre-vingt-douze mille Habitans.

---

(1) Les Habitans des Provinces Septentrionales portent pendant l'Hiver des chemiſes de Flanelles fines, dont les raies bleues ſont de coton.

PROVINCE
DE NOUVELLE-YORCK.

C'ÉTOIT jadis une Colonie Hollandoiſe, fondée dans l'année 1623, priſe par les Anglois quelques années après, & échangée par le Traité de Breda, pour celle de Surinam. — Tous les premiers Colons y reſtèrent : à la Révocation de l'Edit de Nantes, un très-grand nombre de Familles Françoiſes y trouvèrent un heureux aſyle, ainſi que dans pluſieurs autres endroits de ce Continent; ils apportèrent avec eux le goût & le génie du Commerce : les uns fondèrent la Bourgade de la *Nouvelle-Rochelle*, à dix lieues de New-York, où pendant long-tems ils conſervèrent leur langage & leurs mœurs; les autres bâtirent la ville de *Richemond*, & peuplèrent entiérement l'Iſle des Etats, (1) *Saten-Iſland*, dans le voiſinage de cette capitale. — Des Flamands, malheureux dans leur pa-

(1) Saten-Iſland, ou l'Iſle des Etats, contribue à former le Havre de New-Yorck; il y a préciſément neuf milles de diſtance entre la Pointe Orientale de cette Iſle, & le Fort George de la Ville de New Yorck. Jadis on y parloit François.

trie, occupèrent la partie occidentale de l'Iſle de Naſſau, (1) des autres Européens échappés des conflagrations du Palatinat, vinrent s'établir ſur la rivière de *Paltz*, & y habitèrent un Canton auquel ils donnèrent le nom de leur ancienne Patrie. — Il eſt difficile de voyager dans ce Continent, ſans trouver des familles qui ne ſoient deſcendues, ſoit du côté de père ou de mère, de quelque tige Gauloiſe; l'Amérique leur a beaucoup d'obligations. — J'ai entendu dire à mon père, qu'il y a quarante ans, l'Egliſe Gallicane de New-Yorck, étoit la mieux compoſée de toutes, & que les Gouverneurs Anglois y alloient conſtamment; que les Familles les plus riches & les plus diſtinguées de cette Ville étoient de cette Nation. — Pendant bien des années, ces deux Peuples furent les ſeuls qui habitèrent cette Province: les Hollandois, comme les plus

---

(1) Preſque toute la partie Occidentale de cette Iſle a été habitée par des François & des Flamands. La grande Baie, vis-à-vis New-Yorck, s'appelle encore aujourd'hui Walloons-Baie, ou Baie des Flamands, le nom de toutes les Familles en prouve l'origine. C'eſt une des Parties de l'Amérique des mieux cultivées, & des plus fertiles. C'eſt dans cet heureux Canton que les premières familles de New-Yorck ont leurs maiſons de plaiſance, où ils jouiſſent d'un air pur, de la vue de la Mer, de celle du Havre, d'une Pêche abondante, & de la plus grande abondance de Comeſtibles.

nombreux & les plus graves, abſorbèrent les ſeconds : peu-à-peu les François perdirent même l'uſage de leur langue, & aujourd'hui perſonne ne la parle : — les Hollandois ont toujours conſervé leurs anciennes coutumes, la même façon de s'habiller, la même économie, le même dégré de propreté, ainſi que leur langage, malgré l'introduction du Gouvernement Anglois.

Sous le règne de la Reine Anne, beaucoup d'Allemands, victimes des déſaſtres de la guerre, vinrent augmenter la population de cette Province, & cultivèrent les bords du Fleuve, vers les Montagnes Bleues. (1) Telles ſont les ſources premières de cette Province, d'où dérive les Colons qui aujourd'hui cultivent ſon ſol : leurs nuances caractériſtiques ne peuvent donc pas être ſi décidées que celles des Provinces que nous venons de paſſer enrevue. — Quand l'amalgame ſera plus complet, ils acquerront leur caractère diſtinctif & particulier ; — aujourd'hui ils poſſèdent ſeulement ces traits généraux qué donnent l'air & la liberté Américaine.

---

(1) La Province concéda à ces infortunés, auxquels la Reine Anne avoit fait donner beaucoup de Proviſions, un Terrein ſitué aux pieds des Montagnes Bleues, & des deux côtés du Fleuve, connu même aujourd'hui ſous les noms de Camp Oriental, & Camp Occidental, parce qu'ils y campèrent en arrivant.

Le Havre de la Nouvelle-Yorck eſt ſpacieux, profond & commode; il eſt ouvert dans toutes les ſaiſons, & peut être regardé comme le centre de cet hémiſphère. La Ville eſt bâtie ſur la pointe occidentale de l'Iſle de *Manhatan*, qui a ſix lieues de long & une de large; elle eſt baignée d'un côté par la rivière d'Hudſon, & de l'autre par le bras de mer formé par l'Iſle-Longue qui mène à la Province de *Connecticut*; c'eſt à quatre lieues de New-Yorck, ſur ce canal, qu'on voit ce fameux paſſage, appelé *les Portes d'Enfer*, qui à baſſe mer préſente aux yeux effrayés, un gouffre qui n'eſt paſſable qu'à haute mer. — Des habiles Pilotes y ont cependant conduit des Frégates. — Il n'y a point d'années qu'il n'y arrive pluſieurs naufrages.

Cette Province à l'Eſt, n'a que vingt milles de large, depuis la rivière d'Hudſon, juſqu'aux limites de *Connecticut* : — à l'Oueſt, il faut remonter la même rivière près de trente milles, avant que ſon territoire s'étende des deux côtés du fleuve; car depuis Sandy-Hook juſqu'au quarante-unième degré de latitude, marqué ſur un grand rocher, tout appartient à la Province limitrophe de *New-Jerſey*.

Celle de New-Yorck eſt dédommagée de la petiteſſe de ſes limites maritimes, par l'étendue de ſon territoire au Nord-Oueſt vers les lacs *Otſége* & *Ca-*

niadérage ; ainſi qu'à l'Eſt, vers l'extrémité du lac Champlain. — Elle eſt traverſée par une chaîne de montagnes appelées *High-Lands*, & les montagnes Bleues occupent preſque tout l'eſpace compris entre les rivières *Hudſon* & *Delaware* ; la première de ces rivières fait ſon plus bel ornement, & lui procure des avantages inappréciables ; elle eſt navigable pour des vaiſſeaux de ſoixante tonneaux, juſqu'à Albany, à cent ſoixante-dix milles de diſtance : — des bateaux plats peuvent la remonter juſqu'au fort Edward. — Albany eſt une très-jolie Ville, bâtie par les Hollandois, au confluent de la rivière des *Mohawks* avec celle d'*Hudſon* : cette Ville communique avec la partie navigable de la première, par le moyen d'un chemin de ſeize milles, à travers une forêt de pins, & aboutit à la ville de *Skénectady*, bâtie ſur ſes bords : — c'eſt dans le voiſinage d'*Albany* qu'on voit la fameuſe cataracte appelée *Cohos*, où la rivière des Mohawks ſe précipite dans celle d'Hudſon. — Il ſera poſſible d'ouvrir un jour une communication entre ces deux rivières par le moyen du *Ruiſſeau des Normands*, & peut-être d'unir les ſources du premier de ces fleuves avec les eaux de *Wood Creek*, qui ſe jettent dans le lac *Ontario*, au fond du havre d'*Oſwégo* ; — alors les productions de ce lac immenſe, qui a deux cens lieues de circonférence, les denrées de toutes les Colonies qui s'établiront ſur ſes

rivages, viendront aboutir à Albany, de-là à New-Yorck. — Son havre, ſa proximité de la mer, qui n'en eſt qu'à trente-trois milles; ſa liaiſon avec les lacs, ſa ſupériorité géographique & commercielle ſur les Provinces voiſines de *New-Jerſey* & de *Connecticut*, lui donneront une proſpérité, une ſuprématie ſur toutes les autres Villes du Continent, que rien ne peut lui ôter : il ne faut peut-être pas un ſiècle de liberté pour accomplir ce grand ouvrage : — on y a déjà penſé; il ne nous manque ni ardeur, ni zèle, ni connoiſſances, ni génie, ni l'amour du bien; il ne nous faut que des hommes; ils croîtront, ils viendront, ces hommes.

Cette Province eſt une des plus Monarchiques de toutes. Les anciennes familles ont trop aiſément obtenu, de la Couronne, des conceſſions immenſes de terre, qu'elles ont eu l'adreſſe de retenir par des Loix particulières; ces grandes poſſeſſions leur ont donné un poids énorme, diſproportionné, & par conſéquent impolitique & injuſte : ce poids n'a ſervi qu'à fomenter les diviſions. — Cela eſt ſi vrai, que les Partis qui déchirent cette Province, ne ſont connus que ſous le nom des familles auxquelles les richeſſes ont donné un pouvoir trop étendu; l'un de ces Partis eſt Monarchique, & l'autre eſt Républicain. — Quel mal ces diviſions n'ont-elles pas fait à cette Province ! combien de Loix injuſtes n'ont-elles

pas ſollicitées ! combien de projets heureux n'ont-elles pas renverſés !

Les Hollandois, dès l'origine de cette Colonie, firent la même faute. — La République, pauvre & dénuée de reſſources, concéda à la famille des *Ranſlaer*, par voie de dédommagement pour ſes avances patriotiques, un terrein dans le voiſinage d'Albany, de quarante milles de long, ſur vingt-quatre de large (1); méthode dangereuſe dans tous les Pays, mais ſur-tout dans une Colonie naiſſante, dont la proſpérité eſt autant fondée ſur la douce égalité, que ſur la liberté & la tolérance.

Le ſol de cette Province eſt très-varié; en général, il y en a plus de mauvais que de bon : le meilleur Canton n'eſt point encore entièrement établi. Le comté de Tryon, ſur la rivière des *Mohawks*, deviendra un des plus riches, comme il eſt par la nature de ſon terrein, un des plus fertiles. — Les montagnes ne ſont point inutiles; on a établi, dans leur ſein, des forges, des ouvrages de fer, où on en manufacture d'excellent; de l'acier, des canons, des ancres de quatre mille. Le voiſinage de la rivière du *Nord* ou d'*Hudſon*, vivifie tout, & procure, aux Etabliſſemens intérieurs,

---

(1) Cette immenſe Conceſſion eſt bien connue ſous le nom de Ranſlaerwick.

une commodité unique pour le tranſport des denrées : on y vient aborder de toutes parts, & même des endroits de la Province de *Maſſachuſſet*, de *Connecticut* & du *Nouveau - Jerſey*, qui en ſont plus proches que de leurs propres Villes. — Le comté d'Albany eſt fameux pour les excellens moulins à ſcie qu'on y voit ; l'induſtrie des habitans fait convertir en ſuperbes planches, les pins blancs dont elle abonde. — J'ai vu de ces moulins qui portoient quatorze ſcies, & j'y ai vu des planches de trois pieds de diamètre & de dix - huit pieds de long, ſans un ſeul nœud. — Il y a quelques années, on découvrit & on exploita une mine d'argent aſſez riche, ſur les bords de la rivière de *Hudſon*, à un endroit appelé *Singsing* : on a été obligé, depuis, de l'abandonner, parce que la veine paſſoit ſous la rivière.

La ville de New-Yorck eſt belle, quoiqu'irrégulière. Cette irrégularité vient de la nature du terrein, de l'eſcarpement de la Péninſule, ſur laquelle ont été bâties les premières maiſons, ainſi que de la néceſſité où on eſt tous les jours de former un ſol factice pour augmenter l'étendue de la Ville, & procurer au commerce les magaſins & les quais néceſſaires. Les habitans tiennent ce goût de bâtir ſur les eaux, des premiers Hollandois, & l'adreſſe ſingulière avec laquelle ils l'exécutent, de leur propre ſagacité. Je ne crois

pas qu'il y ait de Villes, ſur ce Continent, où on ait pouſſé plus loin l'art de fonder & de conſtruire les quais. J'en ai vu former un dans quarante pieds d'eau : cela ſe fait avec des troncs de pins attachés les uns aux autres, qu'ils enfoncent graduellement avec des pierres, dont enſuite ils couvrent la ſurface avec de la terre. — La *Rue du Caſtor*, aujourd'hui ſi éloignée des bords de la mer, fut ainſi nommée, parce que, jadis, c'étoit une petite baie où ces animaux avoient fait une digue. J'ai parlé à des Anciens, qui m'ont dit avoir vu la marée monter juſques dans le voiſinage de la Maiſon-de-Ville : vous ſavez qu'elle eſt ſituée à plus de trois cens toiſes de la mer. — J'ai connu une vieille femme qui m'a dit avoir été fouettée, pour avoir pris des pommes dans un verger qui ſubſiſtoit ſur le même emplacement qu'occupe aujourd'hui cette même Maiſon-de-Ville.

Pluſieurs rues ont des trottoirs des deux côtés, pavés de pierres plattes & ornés de platanes, dont l'ombre, dans l'été, eſt également utile aux paſſans & aux maiſons. Ici, on trouve l'union de la propreté Hollandoiſe, avec le goût & l'architecture Angloiſe; les maiſons y ſont finies, diſtribuées & peintes avec le plus grand ſoin; les Marchands y ſont intelligens, habiles & riches, & les Artiſans très-adroits, ſur-tout les Charpentiers,

les Ebéniſtes & les Menuiſiers : la pierre étant rare, preſque toute la Ville eſt bâtie en briques. Que ceux qui, comme moi, ont éprouvé à quel point les habitans de cette Ville pouſſent l'hoſpitalité, leur rendent la juſtice qu'ils méritent. New-Yorck étant le rendez-vous fixe des paquebots Anglois, cette Ville eſt néceſſairement la première où abordent les étrangers Européens; l'accueil qu'ils y reçoivent eſt bien ſuffiſant pour leur donner une haute idée de la généroſité Américaine, ainſi que de l'affabilité ſimple & cordiale qu'ils doivent éprouver dans les autres Villes du Continent.

Je n'en connois point où les comeſtibles de toutes eſpèces ſoient à meilleur marché & en plus grande abondance; la viande, le lard, les jambons, le mouton, le beurre, le fromage, les farines, le poiſſon & les huîtres, tout concourt à y rendre la vie ſaine & à bon marché : auſſi tout le monde y vit à l'aiſe, tout le monde s'y nourrit d'excellens alimens, ſans en excepter le plus pauvre Manœuvre. Je pourrois vous nommer vingt-quatre eſpèces différentes de poiſſons à coquilles, & cinquante-ſept à écailles; chaque ſaiſon en fournit qui ne paroiſſent que pendant une période limitée : chaque barque de Pêcheurs eſt toujours ſuivie d'un très-petit bateau, conſtruit de bois de cèdre & rempli de trous. — C'eſt dans ces

réſervoirs ambulans que tout le poiſſon vient au marché de New-Yorck; la quantité d'huîtres qu'on y apporte de toutes parts eſt ſurprenante; toutes les grandes baies de l'Iſle-Longue, ainſi que le Havre, en ſont remplis : elles valent communément 36 ſ. le cent.

Les rues ſont ſouvent nettoyées, & ſont éclairées pendant les nuits obſcures. On y compte trois mille quatre cents maiſons, vingt-huit mille habitans, & 20 Egliſes (1) appartenantes à différentes Sectes. On y voit avec plaiſir un Collège d'une belle Architecture; il eſt muni d'une bonne Bibliothèque, & d'un grand nombre d'inſtrumens de Mathématique d'un grand prix : on regrette ſeulement que cette nouvelle Académie n'ait pas été bâtie plus loin de cette Capitale, dans quelque retraite champêtre, où les Ecoliers euſſent été relégués loin des tumultes du commerce, des diſſipations & des plaiſirs, toujours fréquens dans

(1) La Ville de New-Yorck compte vingt Egliſes dans ſes murs, à ſavoir; trois Epiſcopaliennes, les plus belles du Continent; l'une d'elles à un Portique ſoutenu par des colonnes de pierre de ſoixante pieds de hauteur; une Juive; une Calviniſte Françoiſe; une Calviniſte Allemande; une Calviniſte Réformée; une Méthodiſte; deux Presbytériennes; une Ancienne Hollandoiſe, la première de toutes; deux Nouvelles Hollandoiſes; une Anabaptiſte; une Séci-der; deux Quakers; une Morave, & deux Luthériennes.

les grandes Villes. — On a bâti dernièrement, à une diſtance convenable de New-Yorck, ſur un terrein élevé non loin de la rivière d'*Hudſon*, un magnifique Hôpital pour les Matelots, dont l'Architecture, l'emplacement & l'établiſſement font beaucoup d'honneur aux bons Citoyens qui l'ont fondé, ainſi qu'au Corps Légiſlatif qui l'a adopté. — C'eſt un Corps Politique, incorporé par un acte d'Aſſemblée, & gouverné par des Perſonnes électives; la manutention en eſt très-ſoigneuſement veillée : après que les ſommes ſuppoſées néceſſaires furent avancées par les Souſcripteurs, l'Aſſemblée de la Province leur accorda un ſupplément très-conſidérable.

Il y a une Chambre de Commerce, dont les Membres ſont incorporés par un acte de l'Aſſemblée. Trois perſonnes de ce Corps, choiſies tous les mois par le reſte, décident, ſans frais & ſans délai, toutes les diſputes mercantilles qui leur ſont préſentées.

Cette Ville jouit auſſi d'une Société Marine, également incorporée; elle eſt compoſée d'un grand nombre de Souſcripteurs qui en ont fourni les premiers fonds. Elle donne des penſions annuelles & autres ſecours aux veuves & aux enfans des Maîtres de Navires & autres Marins qui, pendant un certain nombre d'années, ont mis dans les fonds de la Société une portion de

leur paie annuelle. Le bien qui réſulte de cette inſtitution eſt inappréciable.

On ſe flatte que, dans peu, New-Yorck va être abondamment fournie, avec la quantité d'eau néceſſaire pour l'uſage des maiſons & le rafraîchiſſement des rues. On y érige actuellement une pompe à feu, dont le piſton eſt d'onze pouces de diamètre, qui doit avoir dix mouvemens dans une minute, & fournir cinquante-huit pots d'eau à chaque mouvement du balancier. Tous les habitans de cette Ville ſont diviſés en Compagnies; tous les Membres ſont obligés d'avoir, ſuſpendus dans le veſtibule de leurs maiſons, un certain nombre de ſeaux de cuir, ainſi qu'un certain nombre de poches : ils ſont obligés de ſe porter aux incendies avec la plus grande célérité, d'y aider les Pompiers, d'y maintenir l'ordre, d'y porter de l'eau, & de ſauver les effets des malheureux.

Il y a en outre, dans la ville de New-Yorck, une Compagnie d'Aſſurance, très-bien compoſée & très-riche; elle tend à animer, à encourager le Commerce.

Cette Ville eſt environnée d'eau de preſque tous les côtés; car, à une petite diſtance, un ruiſſeau venant de la rivière du *Nord*, ſe jette dans le *Sound*, & par le moyen d'une foible dépenſe, on y auroit fait un canal qui auroit rendu la Ville

une

une iſle parfaite. J'ignore pourquoi cela n'a pas été fait ; on ne peut y arriver que par eau, excepté du côté de *King'sbridge*, où un pont étroit unit l'iſle de *Manhatan* avec le Continent. Du côté de Jerſey, on ne peut y aborder que par le bac de *Paulus Hook*, à travers la rivière de *Hudſon ;* du côté de l'Iſle-Longue, que par le bac de *Brooklin :* ces bacs ont preſqu'une demi-lieue de largeur. — Les habitans de la partie orientale du Nouveau-Jerſey, profitent de l'avantage de leurs rivières, qui ſe déchargent dans la baie de New-Yorck, pour tranſporter à cette Ville, ſur des chaloupes pontées, toutes leurs denrées ; le *Sound* y amène la plus grande partie de celles que produit la province de *Connecticut ;* la grande rivière du *Nord*, celles de l'intérieur de la vaſte Région qu'elle arroſe, & les vaiſſeaux étrangers arrivent par *Sandy-Hook*, ſur lequel il y a un beau *Phare*.

Rien n'eſt plus beau, rien ne donne au Spectateur contemplatif une plus haute idée des richeſſes de cette Ville, ainſi que de la nature d'un commerce heureux & libre, que cette multitude de vaiſſeaux de toutes les grandeurs qui, ſans ceſſe, louvoient dans cette Baie pour ſortir de la rade ou pour arriver à la Ville : telle eſt la raiſon pour laquelle tant d'affaires s'y font ſans bruit & ſans voitures.

Il n'y eut jamais d'Iſle plus ſtérile que celle de *Manhatan*, ſur la pointe de laquelle New-Yorck eſt bâti. — La richeſſe & l'induſtrie des habitans par-tout y a forcé la Nature, & par-tout a vaincu les obſtacles qu'elle y avoit mis. L'œil d'un Européen eſt agréablement ſurpris, quand il voit l'intérieur de ce déſert cultivé & rempli d'habitations, ces rivages eſcarpés, applanis, convertis en délicieux jardins, ornés de maiſons élégantes, de jolies retraites, plantés avec des arbres fruitiers, devenus des prairies ou des champs labourables. — Ce ſpectacle eſt plus touchant encore que celui qu'offre la Ville, parce que tous ces miracles ont exigé une induſtrie, une perſévérance, un goût paſtoral & champêtre, que je préfère à celui du commerce, & qui eſt vraiment édifiant, quand on les trouve réunis dans les mêmes perſonnes.

Cette Province, comme vous le ſavez, produit les plus belles farines du Continent; elle en exporta, l'année paſſée, 250000 barrils, outre plus de 120000 boiſſeaux de froment, & pour plus de 300000 liv. ſterl. d'autres articles. Ces farines ſont manufacturées dans des moulins dont la beauté & le méchaniſme vous ont ſurpris bien des fois; j'en connois pluſieurs dont la ſimple conſtruction a coûté 100000 liv. tourn. — Les Réglemens que l'Aſſemblée Provinciale a faits

au ſujet de l'exportation de ces farines, ſont ſages & utiles.

On voit dans le voiſinage de l'Iſle-Longue, des moulins à double méchaniſme (1), qui ne vont qu'avec la chûte de la marée; les eaux du flot ſont contenues par des digues dans les rivières d'eau ſalée qui, de toutes parts, interſectent les nombreuſes prairies *Salées*, qui abondent ſur les côtes & dans les baies de cette Iſle. — Je ne connois rien de ſi beau, ni de ſi frappant que la navigation ſur la rivière du *Nord*, depuis New-Yorck juſqu'à Albany, quoique les rivages de ce Fleuve ſoient, en général, très-âpres & très-eſcarpés. La côte de *Tappan* offre à l'œil étonné du Voyageur, une muraille perpendiculaire dans l'eſpace de plus de vingt milles, qui a au-moins cent pieds d'élévation. Mais le plus grand phénomène qu'offre cette belle Rivière, eſt ſon paſſage à travers les montagnes appelées *High-Landt*; elles ont plus de vingt milles de large; & comme ſi la main du Créateur les avoit coupées exprès, elles offrent un paſſage libre & plus profond encore aux eaux de ce Fleuve, que par-tout ailleurs; car les plus grands vaiſſeaux pourroient y mouiller,

(1) Ce double Méchaniſme tend à accélérer le mouvement des Meules, qui iroient trop lentement ſi elles n'étoient conduites que par le nombre ordinaire des Roues.

quoique la profondeur de la Rivière ne ſoit que de quinze pieds avant d'y arriver & en en ſortant. Ces montagnes ſont effrayantes à voir des deux côtés; car elles ſont coupées preſque perpendiculairement : les maſſes de rochers & de marbre ſur leſquelles elles ſont fondées, ſont également perpendiculaires ſous les eaux, & à une profondeur énorme. — On peut faire la même obſervation ſur preſque toutes les grandes Rivières de ce Continent, qui coupent à angle droit toutes les chaînes des montagnes qu'elles traverſent; ſans ce phénomène extraordinaire, tout ce Continent ne ſeroit qu'un vaſte Lac, & les hommes n'auroient jamais pu l'habiter. Avant de quitter ce beau Fleuve, je ne puis réſiſter au plaiſir de vous raconter l'hiſtoire de deux eſpèces d'aigles qui, tous les ans, viennent faire leurs nids ſur ſes bords. — Au retour de chaque été, la *baſſe de mer*, poiſſon peſant entre quarante à cinquante livres, vient y chercher un aſyle pour y dépoſer ſes œufs : deux eſpèces d'aigles paroiſſent alors, & préſentent un ſpectacle bien ſingulier.—Le premier de ces oiſeaux eſt *l'aigle-pêcheur*, qui, toute l'année, habite les rivages de la mer, & ſe nourrit de poiſſon : il ne manque jamais d'accompagner la *baſſe* dans ſon émigration périodique; il la ſuit dans ſon paſſage, & poſsède l'art de l'attraper. — Pour cet effet, il s'élève auſſi haut qu'il eſt poſ-

ſible de le diſtinguer dans les airs ; de ce point ſublime, ſon œil perçant apperçoit aiſément ces gros poiſſons qui ſe jouent ſous les eaux : auſſitôt qu'il a fixé ſon choix, il deſcend avec la rapidité de la foudre. Le Spectateur attentif, qui l'avoit preſque perdu de vue, peut à peine le ſuivre dans ſa chûte précipitée ; ſouvent il ne le retrouve que par le bruit qu'il fait en frappant l'eau, par l'agitation qu'il y cauſe. — Il s'y plonge, j'ignore à quelle profondeur, & diſparoît. — Dans l'eſpace d'une demi-minute, on le revoit avec étonnement ſurnager & s'élever avec un gros poiſſon dans ſes talons : excédé de ce poids, il agite ſes aîles avec plus de vélocité qu'auparavant. Il arrive enfin à une hauteur égale à celle de ſon nid : alors il y vole. Dans ce moment, l'*aigle à tête chauve* (1), qui ne manque jamais de s'établir dans ſon voiſinage, & que la diſette de gibier a forcé d'abandonner les montagnes *Bleues* ſa patrie, ſe prépare au combat & à l'exercice de l'adreſſe la plus ſurprenante : il a ſuivi de vue ſon antagoniſte ; il connoît le moment précis, & jamais ne le manque. — Cet aigle aime le poiſ-

(1) Bald Eagle, ou Aigle à tête chauve, c'eſt un bel Oiſeau, d'une force proportionnée à ſa grandeur, ſa tête eſt blanche, il vit pendant le reſte de l'année dans les Montagnes Bleues.

ſon, ſans cependant pouvoir l'attraper ; & connoiſſant toute la ſupériorité qu'il a ſur l'*aigle-pêcheur*, il quitte l'arbre qui fait ſa demeure, il s'envole, & le pourſuit avec la plus grande vélocité. L'autre, accablé d'un poids qu'il peut à peine ſoutenir à la vue de ſon ennemi, ſe dégage de ſa proie & s'enfuit : à peine commence-t-elle à tomber, que l'*aigle des montagnes* s'élance après elle, &, avec une adreſſe étonnante, la rattrape & la ſaiſit avant qu'elle ſoit replongée dans la rivière : triomphant de ſon heureux ſuccès, il l'emporte à ſon nid, où il en nourrit ſes petits.

Il n'y a point de Religion particulière établie dans cette Province ; elles y ſont toutes tolérées, excepté la Romaine. La raiſon eſt que cette Région fut jadis concédée au Duc d'Yorck & d'Albany, frère de Charles II, qu'on ſoupçonnoit, dans ce tems-là, d'être de cette Communion ; & comme on dit qu'elle eſt dominante, on craignit qu'une fois introduite dans cette Colonie, elle ne cherchât à opprimer les autres.

Le Gouvernement eſt compoſé d'un Gouverneur, d'un Conſeil nommé par le Roi, & d'un Corps légiſlatif, choiſi par les Habitans de tous les Comtés qui, tous les hivers, s'aſſemblent à *New-York* pour y promulguer les Loix dont la Province peut avoir beſoin, & veiller aux dépenſes, aux recouvremens, & à l'emploi des taxes. — Je ne vous

dirai rien de l'Iſle de *Naſſau*, appelée l'*Iſle-Longue*; à cauſe de ſa longueur de cent vingt milles. — Cette Iſle eſt un petit épitome de l'Univers; on y voit un peu de tout ce qu'il contient; ſon voiſinage de la mer lui fournit les baies & les havres les plus commodes, des prairies ſalées & fraiches, des montagnes & des plaines. — Vous connoiſſez celles qu'on appelle *Hamſtead* (1), des terres de la plus grande fertilité, ainſi que des plus mauvaiſes, des lacs & des étangs, des bourgades & des villes, des forêts des plus beaux arbres, & des forêts de miſérables pins. — La population & les productions ſeules de cette Iſle ſont très-conſidérables. — La Province de New-Yorck exporta l'année paſſée pour 525000 liv. ſt. de denrées, & en importa pour 531000 liv. ſt.; elle contient, dit-on, deux cens cinquante mille habitans, Hollandois, François, Allemands, Anglois, Ecoſſois & Irlandois.

---

(1) Les Plaines de Hamſtead, ſur l'Iſle-Longue, ont quarante-cinq milles de long, ſur dix de larges; elles nourriſſent un nombre infini de moutons. Les Villes circonvoiſines de cette Plaine ont formé des Réglemens extrêmement ſages, pour la conduite de ce grand troupeau. Ces Villes ſont Hamſtead, Jéricho, Jéruſalem, la Jamaïque, & Oyſterbay.

DESCRIPTION

DE L'ISLE DE NANTUCKET,

OUI, je le ſais, vous avez lu pluſieurs Relations de nos Provinces ; mais qu'elles ſont imparfaites ! — Il y a dans le grand tableau mille nuances nouvelles & intéreſſantes, que les Auteurs ont négligées. — Ils ne nous parlent que de l'époque de nos établiſſemens, que de l'eſprit de nos différentes chartes, que de nos anciennes guerres, ou, plutôt, de nos anciennes injuſtices envers les Sauvages ; & ils ont négligé de vous peindre le génie différent des habitans de chaque Province, leur genre d'Agriculture, leurs mœurs, leur induſtrie, les reſſources innombrables par le moyen deſquelles l'indigent induſtrieux peut acquérir une ſubſiſtance honnête & la tranſmettre à ſa poſtérité. — Ou ces Ecrivains n'ont point réſidé parmi nous, ou ils ont négligé tous ces détails, qu'il ſeroit cependant ſi aiſé de rendre intéreſſans ; peut-être auſſi ont-ils cru nos ſociétés trop jeunes, pour avoir des nuances marquées & dignes d'être obſervées.

Cependant, les grandes variétés qui ſe trouvent dans nos climats, dans nos Gouvernemens, dans

nos occupations ; les différentes circonſtances qui ont occaſionné tous ces établiſſemens, les différentes ſouches de notre population, leur préſentent un vaſte champ. — Quelle tâche inſtructive & agréable, de tracer toutes ces idées, de ſuivre attentivement le développement graduel de tous ces évènemens, depuis la Nouvelle-Ecoſſe juſqu'au *Miſſiſſipi !* — L'Hiſtoire n'offre rien de plus digne de ſon pinceau : — Hé quoi ! dédaigneroit-elle de parler d'un peuple naiſſant, parce qu'il n'a pas encore fait rougir la vertu, par les fraudes de ſa politique, & parce qu'il n'a pas encore enſanglanté la terre ?

Convaincu de mon *inhabileté* à vous conduire, au milieu d'un champ auſſi vaſte, je me contente aujourd'hui de chercher quelqu'endroit qui vous ſoit preſque inconnu, & qui cependant puiſſe vous intéreſſer. — Mais où trouverai-je ce Canton ? Une foule d'établiſſemens ſe préſentent de tous côtés ; chacun d'eux offre un aſpect différent, porte un caractère particulier, quoique tous ſemblent réunir ce qui eſt eſſentiel au bonheur des hommes, la liberté & l'amour du travail.

Sur les Côtes maritimes qui abondent en poiſſons, la pêche fournit à la ſubſiſtance & à la richeſſe des uns ; ailleurs, ils abattent les pins qui bordent les grandes rivières, & en forment des radeaux ; d'autres les conduiſent avec une adreſſe infinie, à

travers *cent courans rapides*, vers les Ports de mer, où ils ſont employés à l'uſage de la Marine ; plus loin ils conſtruiſent des vaiſſeaux pour toutes les Nations; dans le ſein des montagnes, on fabrique le fer, l'acier, les canons & les ancres néceſſaires à la Marine : dans les lieux convenables, ils convertiſſent les troncs d'arbres en planches de toutes les dimenſions, par le moyen de moulins à ſcie de la plus grande beauté ; preſque par-tout où la charrue peut tracer des ſillons, ils cultivent la terre, élèvent des beſtiaux, défrichent & encloſent des champs nouveaux, embelliſſent la Nature par leurs travaux & peuplent les déſerts.

Je connois un endroit où on ne fait aucune de ces opérations; malgré cela il nous récompenſera, j'en ſuis sûr, de l'inſpection minutieuſe que nous allons en faire ; ſon terrein eſt infructueux, ſon étendue très-bornée, & ſa ſituation incommode. Ce Canton ne poſſède aucuns matériaux pour la bâtiſſe des vaiſſeaux, ni pour la conſtruction des maiſons ; on n'y trouve ni pierre, ni carrière : il ſemble n'avoir été établi que pour démontrer ce que les hommes peuvent faire, quand le génie humain jouit en paix de toute l'étendue de ſes reſſorts, & quand ſon induſtrie eſt libre & ſans entraves. — C'eſt ici où je puis vous faire obſerver les heureux effets de la ſagacité & de la perſévérance, & vous donner des preuves d'un nouveau

genre de proſpérité, qui n'a jamais eu d'autre baſe, jamais joui d'aucune autre aſſiſtance que de celle du bon-ſens, de la ſimple raiſon & de la liberté.

C'eſt pour moi la ſatisfaction la plus douce, dans l'examen des parties qui compoſent ce grand Continent, quand je vois proſpérer les travaux des habitans; quand je vois, qu'en verſant des ſueurs, ils peuvent acquérir une honnête fortune; quand, après avoir ſurmonté leurs premières difficultés, ils vivent à leur aiſe & laiſſent à leur poſtérité l'abondante ſubſiſtance qu'ils avoient ſi bien méritée. — Mais quand je vois que cette proſpérité vient de la douceur du climat, de la fertilité particulière du ſol, je partage avec eux tout le bonheur dont ils jouiſſent, il eſt vrai; mais je ne m'arrête que peu de tems avec eux; ce ſpectacle n'offre rien qui me montre ce que peut l'homme. — Mais quand, au contraire, je rencontre quelques Cantons ſtériles, fertiliſés à force de travaux; quand je vois l'herbe croiſſante où nulle herbe ne croiſſoit auparavant, les moiſſons ſuccédant aux ronces, des maiſons aux cabanes, des richeſſes enfin acquiſes par les moyens les plus extraordinaires: là, je m'arrête; ces objets deviennent le ſujet de mes recherches, de mes plus douces ſpéculations. —Je laiſſe avec plaiſir les premiers Colons, ſillonnant leurs champs féconds, & je retourne avec empreſſement contempler ceux qui ont vaincu tant

de difficultés, qui ont ſurmonté tant d'obſtacles, par la perſévérance, par la ſageſſe, & par le courage laborieux.

Je ne prétends point écrire les Annales de l'Iſle de *Nantucket*, ſes habitans n'en ont point ; car ce n'eſt point un peuple de Guerriers : je ne veux que raconter ſimplement l'Hiſtoire de leurs travaux, depuis l'époque de leur arrivée juſqu'aujourd'hui. Le ſeul but que je me propoſe, eſt de vous tracer les moyens par leſquels ils ſe ſont élevés de leur premier état, au bonheur civil & à l'opulence qu'ils poſſèdent aujourd'hui ; & de vous donner une eſquiſſe de leurs Coutumes, de leur Religion, de leurs Mœurs, de leur Police, Pêches, Commerce & Gouvernement.

J'obſerve avec plaiſir que nulle ſédition, nulle convulſion politique, n'a jamais terni la gloire de cet établiſſement, & n'a jamais agité ou retardé le bonheur de cette ſociété iſolée ; il ne fut point fondé ſur l'intruſion, ſur le droit du plus fort, ſur la violence & le ſang, comme tant d'autres. — Il tire ſa première origine, d'un côté, de la néceſſité (ce grand principe d'action) ; de l'autre, du conſentement & de la bonne volonté : depuis cette époque, tout n'a été qu'une ſuite non interrompue de paix & d'induſtrie.

Les Fondateurs de cet établiſſement n'avoient cependant jamais entendu parler de *Licurgue* ni

de *Solon* : tout ce qu'on voit aujourd'hui à *Nantucket*, loin d'être l'ouvrage de Perſonnes éminentes, ou de puiſſans Légiſlateurs, n'a été commencé & conduit à la perfection où nous le voyons, que par de ſimples Colons, qui n'avoient pour toute richeſſe que l'induſtrie & la perſévérance naturelle à tous les hommes, quand ils ſont encouragés, protégés par un Gouvernement juſte & bienfaiſant. — Une Iſle ſablonneuſe, contenant à peine vingt-trois mille acres, qui ne produit ni pierres, ni bois, dont la ſurface n'offre aux yeux ni prairies, ni ſol arable, poſſède une Ville compoſée de plus de cinq cens maiſons, habitée par plus de cinq mille habitans; compte dans ſon havre plus de deux cens voiles; emploie année commune deux mille cent cinquante Matelots. — Croiriez-vous, mon ami, que ce terrein puiſſe nourrir quinze mille moutons, cinq cens vaches, deux cens chevaux, & que pluſieurs des habitans de *Shearburn* aient acquis des fortunes de plus de vingt mille guinées? ce ſont cependant autant de faits indiſputables.

Si cette Iſle eût été placée dans le voiſinage d'une grande Monarchie, elle n'auroit jamais nourri que quelques foibles peuplades de Pêcheurs qui, écraſés ſous le poids des taxes, enchaînés par mille entraves, & intimidés par l'aſpect des vaiſſeaux de guerre, n'auroient jamais pouſſé leurs projets

ni leurs eſpérances au-delà d'une ſubſiſtance foible & précaire. — Ils n'auroient jamais connu cette hardieſſe de ſpéculation, cette fécondité de projets, ſi naturelle aux habitans de *Nantucket*, qui les a élevés au rang d'Armateurs, de Marchands, & des premiers Pêcheurs de baleine. — Ils vont au Nord, ſous la Ligne, ſur les Côtes de Guinée, du Bréſil; ils vont, à la vue d'un autre Pole, attraper cet énorme poiſſon qui, par ſa force & ſa vîteſſe, ſemble être indomptable pour l'homme.

Cette Iſle n'a rien de remarquable que ſes Habitans; ils ſont encore logés dans les premières cabanes, & ils y ont encore leurs premières vertus; point de citadelles impoſantes, pas même une ſimple batterie pour empêcher l'approche d'un ennemi, ou pour annoncer quelque heureuſe nouvelle; quant à leur culture, ils ne connoiſſent que celle qui eſt abſolument utile.

Cette Iſle eſt ſituée ſous la latitude de 41, 10; 100 milles Nord-Eſt du *Cap-Cod*; 27 milles Nord d'*Hyannés*, ou *Barnſtable*, petite ville ſur la peninſule de *Namſet*; (1) 21 milles Oueſt par Nord du *Cap-Pog*, ſur l'*Iſle de Marthre*; 50 milles Oueſt par Nord de *Woodhole*, ſur l'Iſle d'*Eliſabeth*; 80 milles Nord de *Boſton*; 120 milles de l'Iſle de Rhodes; huit cent milles Sud des *Bermudes*.

(1) Namſet eſt l'ancien nom Sauvage de la grande Péninſule du *Cap Cod*.

La ville de *Sherbun*, contient 537 maiſons ; elles ſont toutes bâties de charpente, le dedans en eſt latté & plâtré, leurs plus belles chambres ſont couvertes de beau papier, le dehors eſt doublé de planches de cèdre, polies à la varlope, artiſtement jointes enſemble & décemment peintes : chaque maiſon a une cave de même dimenſion, bâtie en pierres, élevée de deux à trois pieds au-deſſus du niveau de la terre. — Rien ne peut être plus ſimple que ce genre d'Architecture : leur unique ornement intérieur & extérieur, conſiſte dans la commodité & dans la propreté. — Je n'en connois qu'une qui ſoit bâtie en brique ; elle appartient à M. ***, un des plus riches Citoyens de l'Iſle. Obſervez que tous les matériaux de ces maiſons viennent du Continent. — Cette Ville eſt conſtruite ſur un côteau ſablonneux qui, du rivage, s'avance graduellement vers la campagne : le Havre eſt commode, & à l'abri de tous les vents. — On ne voit ici que deux Egliſes : la première appartient à la Société des *Amis* ; la ſeconde à celle des *Preſbytériens*. — On voit dans le milieu de cette Ville un bâtiment iſolé, auſſi ſimple que tous les autres : c'eſt leur *Maiſon-de-Ville*, où s'adminiſtre la Juſtice, où ſe tiennent les Comptes, où ſont conſervés les Regiſtres publics : dans le voiſinage eſt le marché. — Les champs voiſins de la Ville, fertiliſés par l'induſtrie de ces bonnes gens, rapportent

aujourd'hui des grains & des légumes. Les rues de *Sherburn* ne ſont ni ſi droites, ni ſi régulières que je m'y étois attendu, ſachant que cette Ville avoit été fondée par des hommes qui obſervent la plus grande régularité dans tout ce qu'ils font, & chez qui l'ordre & la méthode préſident. Pluſieurs de leurs rues ſont ornées de pêchers & de cerifiers, ainſi que les champs voiſins : l'air & le voiſinage de la mer empêchent les pommiers d'y venir.

Quoique cette Iſle ne ſoit chargée d'aucunes montagnes, elle a cependant une ſurface très-inégale ; ces inégalités forment pluſieurs vallées & quelques marais couverts de l'herbe appelée *bluë-bent*. Ces marais leur fourniſſent auſſi de la tourbe excellente, dont les plus pauvres ſe chauffent. On compte quatorze petits lacs de différentes dimenſions : les uns, par leurs directions tranſverſales, facilitent la diviſion de l'Iſle en différens cantons, pour l'uſage de leurs beſtiaux ; les autres abondent toute l'année en poiſſon & en gibier.

Les rues de la Ville ne ſont point encore pavées ; mais cet inconvénient eſt de peu de conſéquence, parce qu'elles ne ſont jamais remplies de voitures de campagne, & parce qu'ils ne ſe ſervent de celles de la ville, que quelque tems avant le départ & après l'arrivée de leurs flotes. — La première choſe qui me frappa, après mon débarquement, fût l'odeur que je ſentis : cette odeur

vient

vient de la grande quantité d'huile de baleine, qui eſt le premier commerce de cette Ville ; c'eſt un inconvénient inévitable, & auquel on s'accoutume bientôt ; c'eſt un mal que la propreté, ſi naturelle à ces gens-là, ne peut empêcher ni prévenir. — Cette huile eſt leur principale récolte, c'eſt de leur ſingulière adreſſe à attraper les baleines, de leur hardieſſe, de leur étonnante navigation dans tous les climats, que réſultent leurs richeſſes. — Il y a dans le voiſinage des quais de débarquement, pluſieurs magaſins vaſtes, commodes & bien bâtis, où ces huiles ſont dépoſées, ainſi que les matériaux néceſſaires à l'armement, l'expédition & le radoub de leurs vaiſſeaux. — Ils ont trois jetées principales de trois cens pieds de long, autour deſquelles on trouve ordinairement dix pieds d'eau. — Semblables à celles de *Boſton*, elles ſont conſtruites de troncs d'arbres, apportés du Continent, remplies de pierres & recouvertes de gravier. — Un eſpace très-conſidérable entre ces quais & les premières maiſons de la Ville, facilite le débarquement & l'embarquement des marchandiſes ; ce qu'ils font par le moyen de leurs petites charrettes à un cheval, les ſeules voitures en uſage ſur cette Iſle. — Ces quais, ces jetées, ſi propres, ſi commodes & ſi bien conſtruites, donnent à un étranger une haute idée de l'induſtrie des habitans, ainſi que de la proſpérité de leur Ville : trois cens

voiles peuvent aiſément aborder autour de ces jetées à l'abri des vents & des flots. — Quelques jours après l'arrivée de leurs flottes, le bruit & le mouvement qui ſe fait ſur cette place, vous feroit imaginer que *Sherburn* eſt la capitale d'une Province opulente & conſidérable. — Ils ont bâti un Phare élevé, ſolide & élégant, ſur la pointe de terre qui forme la partie occidentale du havre, où tous les ſoirs on allume un feu. La péninſule connue ſous le nom de *Coitou*, met le havre à l'abri des plus mauvais vents.

Si, du côté de la mer, la vue de tant devaiſſeaux, de tant d'activité, & de tant d'affaires, inſpire les réflexions les plus inſtructives; de l'autre, les champs voiſins de cette Ville en occaſionnent de non moins ſatisfaiſantes. — Avec une perſévérance & une ſagacité qui excite l'étonnement & l'admiration, les habitans de cette Iſle ont trouvé le moyen de fertiliſer les ſables de ce voiſinage. — Les boues de leurs rues, le fumier de leurs vaches, le parquement de leurs moutons, les vaſes de leur havre, les pailles, les engrais du Continent, tout leur a ſervi; ils ont cherché & épuiſé tous les moyens, pour donner de la conſiſtance à ces ſables, & ils y ont réuſſi. — Ils y ont employé autant d'induſtrie & d'argent que ſi une immenſe population eût déjà rempli toute la ſurface du Continent, & que ſi ce lieu fût le dernier

de la terre où les hommes puſſent habiter. Les champs voiſins de *Sherburn* rapportent aujourd'hui du maïs, des pommes de terre excellentes, des *ſquashes*, (1) des *potirons*, des pois, des fèves, des haricots, du houblon, du ſeigle, des navets, du trèfle, du ſarraſin, &c.

Sur l'endroit le plus élevé, ils ont conſtruit quatre moulins à vent, qui réduiſent en farine les grains qu'ils cultivent ou qu'ils achètent. — Peu loin de là eſt la maiſon où ils manufacturent leurs cables & les cordes néceſſaires aux agrès de leurs vaiſſeaux.

A une petite diſtance des rivages du havre, & des jetées de la Ville, on voit, avec plaiſir & ſurpriſe, une excellente prairie, encloſe avec ſoin & formée avec des dépenſes qui annoncent combien le foin eſt rare & utile à *Nantucket*.

Vers la pointe de *Shémah*, le terrein y eſt plus plat & moins ſtérile : — c'eſt-là où ils ont enfermé un eſpace conſidérable, & où ils cultivent en commun leurs récoltes annuelles. — On ne voit ſur cette Iſle que peu de plantations, parce qu'on n'y trouve que peu d'endroits qui admettent la charrue, ſans l'aide de beaucoup de préparations diſpendieuſes & indiſpenſables ; de beaucoup de bois

(1) Squashes, eſpèces de Gourdes excellentes à manger, & dont nous avons appris la culture des Sauvages.

pour enclore les champs, & de beaucoup de fumier.

Cette Iſle fut concédée à vingt-ſept Propriétaires, en 1671, ſous le ſceau de la Province de *New-Yorck* qui, dans ce tems-là, réclamoit toutes les Iſles, depuis les montagnes de *Newayſinck*, près *Sandy-Hook*, juſqu'au *Cap Cod*. — Les premiers habitans ayant trouvé leur nouvelle acquiſition ſtérile, & peu convenable à l'Agriculture, convinrent de ne la point diviſer; ils ſe trouvèrent forcés de jeter les yeux ſur la mer qui les environnoit; ſa richeſſe les détermina bientôt à devenir Pêcheurs : pour cet effet, ils cherchèrent un havre, au fond duquel ils bâtirent une bourgade compoſée de vingt-ſept maiſons : telle a été l'origine de *Sherburn* & de toutes les Villes du Continent; ils arpentèrent enſuite tout le terrein de la baie, qu'ils diviſèrent en vingt-ſept portions de quatre acres chacune, ce qui fut appelé *lots de domicile*. C'étoit une heureuſe idée; car à quoi bon auroient-ils déſiré d'en poſſéder davantage? puiſque l'inſpection du terrein leur annonçoit qu'ils n'en pourroient tirer aucun parti, & qu'ils ne pourroient pas même enclore leur nouvel héritage; la Nature n'ayant pas planté un ſeul arbre ſur toute l'étendue de cette Iſle. — Une ſurface de quatre acres étoit donc tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire pour la commodité de leurs pêches, l'em-

placement de leurs maiſons, & l'eſpoir de quelque jardin.

Ils convinrent enſuite de jouir du reſte de l'Iſle en commun ; mais de quelle eſpèce de jouiſſance pouvoient-ils ſe flatter? — Avec une ſagacité admirable, ils prévirent que l'herbe de l'Iſle pourroit s'améliorer un jour par l'introduction des moutons ; pour cet effet, ils convinrent que chacun d'eux auroit droit d'en nourrir cinq cens ſoixante : par cette convention, le troupeau national devoit conſiſter en quinze mille cent vingt ; c'eſt-à-dire, que la partie de l'Iſle non diviſée, non-ſeulement ſerviroit à nourrir pour chacun d'eux le nombre ſpécifié, mais rendroit leur nouveau domaine idéalement diviſible en autant de portions qu'il y avoit de moutons ; portions auxquelles néanmoins nulle quantité de terrein n'étoit aſſignée ; car, dans ce tems-là, à peine ſavoient-ils quelle étoit la véritable étendue de leur Iſle ; & il auroit été impoſſible au plus habile Arpenteur d'en avoir combiné la quantité & la qualité que chacun avoit droit de réclamer. — Ils convinrent de plus que, ſi ce troupeau nationnal amélioroit le pâturage, une vache repréſenteroit quatre moutons, & deux vaches un cheval ; & que dans la ſuite on fixeroit le tarif le plus équitable pour déterminer la quantité de terre qui ſeroit jugée être équivalente au pâturage d'un mouton.

Tel fut le berceau de leur établiſſement, qui peut véritablement être appelé Paſtoral. Pluſieurs de ces *titres de pâturages* ont depuis été réaliſés ſur les différens terreins aujourd'hui en culture, devenus la propriété de ceux qui les ont obtenus. — Les autres *titres de pâturages* ont été tant ſubdiviſés, par le moyen des mariages, que ſouvent bien des filles ſe marient, n'ayant d'autres portions que leurs meubles, leur linge, & le privilège de nourrir quatre moutons, ou le droit d'avoir une vache dans le troupeau nationnal : ces droits ſont d'autant plus flatteurs, que quiconque en poſſède un certain nombre, peut eſpérer de les voir réaliſés un jour en terres, par le conſeil des Propriétaires (1). Voilà pourquoi ces titres ſont ſi difficiles à obtenir, & coûtent toujours beaucoup plus qu'ils ne valent ; ils nourriſſent dans l'eſprit du Poſſeſſeur l'eſpoir de poſſéder un jour un franc-alleu, où il bâtira une maiſon qui lui ſervira d'aſyle dans ſa vieilleſſe.

Adieu, ST. JOHN.

---

(1) Un Conſeil de Propriétaires, établi par les premiers fondateurs, exiſte toujours ſur cette Iſle : devant lui ſont portés toutes les diſputes Territoriales. Tous les Titres ſont recordés dans les Livres du Comté que cette Ville repréſente, ainſi que tous les Contrats de vente, d'achats, d'échange, &c.

DEUXIÈME LETTRE.

L'ISLE.

CETTE Iſle n'offre aux Naturaliſtes ni marbre, ni granits, ni rares végétaux; je n'y connois que peu d'objets dignes d'obſervations. *Nantucket*, comme les autres Iſles, ſemble être le ſommet d'une grande montagne de ſable, dont les différentes élévations ſous les eaux forment ces bancs ſi bien connus des Navigateurs, ſous le nom de *Nantucket-Schoals*; une partie de la ſurface de cette Iſle eſt couverte d'*oſeille ſauvage*, *de ſive tangers*, de *plain-graſs*, de *bleue-graſs*, *de quelques buiſſons* de *cèdre rouge*, & de *chênes nains*; les marais qu'on y rencontre ſont beaucoup plus eſtimés par l'excellente tourbe qu'ils produiſent, que par le pâturage de leur ſurface, quoiqu'on y rencontre dans de certains endroits le *blue-bent*, qui eſt une excellente eſpèce d'herbe. — Tous les côteaux qui tendent vers les rivages, ſont couverts de *beach-graſs*, mauvais foin quand il eſt ſec, mais excellent verd. On voit vers la partie Orientale de l'Iſle pluſieurs prairies ſalées (1) aſſez conſi-

(1) Prairies Salées, ce ſont des terres baſſes, dans le voiſinage de la Mer, ou de quelque Rivière d'eau ſalée, qui

dérables, elles ſont ſoigneuſement encloſes, & produiſent aujourd'hui une quantité conſidérable de cette eſpèce de foin.

Parmi les lacs de *Nantucket*, les uns ſont d'eau douce, & les autres d'eau ſalée. — Ces premiers ont été produits par l'irruption de l'Océan, tels que les lacs de *Wiwida*, de *Suſſacacher*, de *Croſskaty*, & pluſieurs autres. Dans quelqu'ancien orage les vagues de la mer brisèrent ſans doute les foibles Dunes qui défendoient l'intérieur de l'Iſle; les eſpaces ſubmergés ſe remplirent alors de poiſſons, qui s'y trouvèrent enfermés à l'arrivée des ſables apportés par ces mêmes vagues. — Les habitans s'amuſent dans de certaines ſaiſons à ouvrir ces bancs; auſſi-tôt que la brèche eſt faite ils y placent des filets, dans leſquels le poiſſon ſe trouve arrêté, en ſuivant l'élément qui s'écoule. Le poiſſon le plus commun eſt la *baſſe tachetée*, le *poiſſon bleu*, le *tom-cod* (1), le *maquereau*, le *teutag*, la *plis*, la *baſſe de mer*, l'*anguille*, &c. c'eſt une des plus grandes

---

rapportent un jonc fin & haut, qu'on fauche, & qui fait un foin très-ſein pour les chevaux & les beſtiaux. Ce foin répandu ſur la terre eſt un fumier excellent & lui procure un grand dégré de fertilité.

(1) Tom Cod, eſpèce de petite Morue qu'on trouve ſur les petits bancs; elle eſt excellente.

fêtes de cette Iſle. J'ai eu le plaiſir d'aſſiſter une fois au deſſéchement du lac *Wiwida*. Vous m'accuſeriez ſans doute de partialité & d'ignorance, ſi j'oſois avancer que la joie pure, les récréations ſimples, mais charmantes, l'exercice, qui formèrent cette Fête maritime & champêtre, compoſée des bonnes gens de *Sherburn*, me frappèrent beaucoup plus que ne le feroit la vue d'un de vos Opéra, quoique je ne les connoiſſe que par les deſcriptions particulières qu'on m'en a faites. — Les autres lacs procurent aux habitans la facilité de diviſer leur Iſle en pluſieurs cantons, pour le pâturage des beſtiaux.

A l'Oueſt de *Nantucket*, on trouve le havre de *Mardiket*, formé par *Smith-Point*, au Sud-Oueſt, par celle des Anguiles au Nord, & par l'iſle de *Tuckanuck*, au Nord-Oueſt; mais il n'eſt ni ſi sûr, ni ſi commode que celui de *Sherburn*; il y a dans ce havre trois ruiſſeaux d'eau ſalée, qui produiſent les anguilles les plus amères dont j'aie jamais goûté.

Entre les lots de *Polpice*, à l'Eſt, la vallée de *Barey*, le lac de *Miacomit*, au Sud, & le *Lac étroit*, à l'Oueſt, vers la pointe de *Shémah*, on voit un territoire aſſez conſidérable; c'eſt le terrein le plus plat & le plus fertile de toute l'Iſle; il eſt diviſé en ſept cantons, dont un eſt régulièrement planté ou ſemé tous les ans, par la

partie des habitans qui y a droit ; ce Diſtrict eſt appelé la *Plantation commune*, ou les Lots de *Tétoukemah*. Admirable expédient ! car ſi chaque petit propriétaire étoit obligé d'enclore ſa propriété, cette ſéparation de champs exigeroit une quantité prodigieuſe de poteaux & de paliſſades (1), qu'il faut aller chercher au Continent, & qui coûtent fort cher ; par cette méthode, au contraire, tout eſt compris dans le même champ, & entouré aux dépens des propriétaires dans la proportion du territoire qu'ils cultivent. D'ailleurs cette eſpèce de communauté excite l'émulation, unit leurs intérêts, force tous les Colons à cultiver leurs portions avec le plus grand ſoin poſſible. — Dans l'eſpace de ſept années, tout ce Diſtrict ſe trouve tellement enrichi par le fumier, par la charrue & par le trèfle qu'on y sème après la récolte, que les ſix ſeptièmes de cette portion de l'Iſle, procurent pendant cette intervalle un excellent pâturage au grand troupeau de vaches, appartenant aux habitans de la Ville.

Un Berger les conduit aux différens endroits

---

(1) Poteaux & Paliſſades. Tous les Champs de ce Pays-ci ſont enclos avec des Poteaux plantés de dix pieds en dix pieds, & joints enſemble par cinq Paliſſades plates, placées horizontalement.

déſignés pour chaque ſaiſon, & les ramène régulièrement tous les ſoirs ; à peine ſont-elles arrivées à la vue de la Ville, qu'elles s'empreſſent de retrouver la maiſon d'où elles étoient parties le matin, ſûres d'y recevoir, en récompenſe du lait qu'elles rapportent, un petit préſent de ſon, de grain ou de pommes de terres ; telle eſt à cet égard l'économie de ces bonnes gens. — Ne vous imaginez pas cependant que tous les habitans de *Sherburn* poſsèdent des terres, ou s'occupent des travaux de la campagne ; le plus grand nombre eſt en mer ſous différentes latitudes, pourſuivant les baleines, ou pêchant la morue ſur les grands bancs, ou employés dans d'autres expéditions de commerce. — Les Etrangers, pour la plupart Artiſans, ne ſuivent que leurs métiers ; & même parmi les Inſulaires, le plus grand nombre occupé dans leurs contoirs de leurs ſpéculations maritimes, n'ambitionnent pas la poſſeſſion d'un ſol auſſi ingrat ; ils ſe contentent ſeulement, pour le bien-être de leurs familles, d'un nombre aſſez grand de ces *titres*, pour jouir du lait d'une ou de deux vaches.

Ceux qui, en réaliſant ces *priviléges*, ont acquis des terres, s'y ſont formé de jolies habitations. — *Polpicé* réunit l'avantage d'une ſituation commode, à la proximité du havre. *Quayes* eſt petit, mais fertile ; l'ami C. y a fait conſtruire

une maiſon, qui eſt la plus belle de l'Iſle ; c'eſt une retraite bien digne des honnêtes & bonnes gens qui l'habitent ; on rencontre dans ce voiſinage un joli ruiſſeau, ſur lequel eſt conſtruit un moulin à foulon.

Vers l'Orient eſt la portion de l'Iſle appelée *Squam* ; elle eſt arroſée d'un ruiſſeau, ſur lequel on voit auſſi un ſecond moulin à foulon : ce ſont les ſeuls qui préparent le drap que l'on fait ici.— Leur grand troupeau national fournit annuellement une quantité prodigieuſe d'excellente laine (1) ; une partie eſt filée & teinte par leurs induſtrieuſes femmes ; c'eſt avec ces étoffes domeſtiques, (bonnes, quoique un peu groſſières) qu'elles vêtiſſent leurs maris & leurs enfans ; le reſte eſt vendu aux familles étrangères, qui ne jouiſſent d'aucuns *droits* de *pâturages*. — La partie Sud-Eſt de cette Iſle, appellée *Siaſconcet*, eſt diviſée par elle-même ; on y trouve pluſieurs marais, dont l'herbe s'eſt bien améliorée depuis quelques années ; c'eſt-là où les habitans engraiſſent les beſtiaux qu'ils deſtinent pour leurs proviſions d'hiver. — Tout proche de la pointe du *Sud - Eſt* commence le banc de ſable appelé *Pochick-Rip*, où on prend le meilleur poiſſon

(1) La laine de *Nantucket* eſt d'une excellente qualité ; leur Troupeau national en produit plus de 30,000 liv.

de l'Iſle, tels que la *baſſe de mer*, le *tewtag*, le *cod*, *aloſine*, *brochet*, &c.

C'eſt ſur ce rivage, ainſi que ſur ceux de *Sankaté*, & de *Suſſakatché*, que les habitans de *Sherburn* ont érigé les maiſons qu'ils habitent pendant la ſaiſon de la pêche; c'eſt comme qui diroit en Europe, le tems de la vendange & des plaiſirs.

La grande Péninſule de *Coitou* n'offre qu'un terrein léger & ſablonneux, il eſt couvert de petits buiſſons & de cèdres rouges; les lapins y abondent, & va en attraper qui veut. Souvent on y conduit le grand troupeau de moutons, qui y paiſſent ſur le *Beach-Graſs* (1), ainſi que ſur les herbes maritimes des rivages qui l'environnent; ces buiſſons de cèdres ſervent d'abri & de retraite aux moutons pendant les neiges de l'hiver. — A l'Oueſt de *Nantucket* eſt l'Iſle de *Tuckanuck*; c'eſt-là où on envoye les jeunes beſtiaux pendant le printems; elle ne contient que quelques buiſſons de chênes nains (2), & deux lacs d'eau douce. Dans la belle ſaiſon, elle eſt couverte d'oiſeaux de mer; c'eſt alors que les oiſifs,

---

(1) Beach-Graſs, eſpèce d'Herbe qui ne vient que ſur les bords de la Mer, ſans cependant être ſalée.

(2) Scrub-oak, eſpèce de Chêne qui ne vient qu'en buiſſon, & qu'on trouve ſur tous les mauvais terreins.

& les gens nouvellement revenus de la mer, vont s'amuſer pendant quelques jours à cette chaſſe facile & peu fatigante. — Ces deux Iſles n'ont ni cerfs, ni ours, ni renards, ni loups; auſſi les habitans élèvent-ils une grande quantité de volailles de toute eſpèce.

Nantucket jouit d'un climat extrêmement tempéré pendant l'été; les chaleurs du Continent (quelquefois violentes) ſont toujours adoucies par les briſes de mer qui rafraîchiſſent cette Iſle. — D'un autre côté, les rigueurs de l'hiver s'y font doublement ſentir; le vent du Nord-Oueſt, (ce tyran du Continent) après être échappé de nos montagnes & de nos forêts, ſe déchaîne ſur cette Iſle dans ſon paſſage ſur l'Océan (1), & la rend très-froide : elle ne jouit que peu de l'avantage de nos neiges. — Les habitans alors n'ont d'autres reſſources que dans l'excellence de leurs habits, que dans la bonté de leurs maiſons, la chaleur de leur feu & l'abondance de leur table. — Mais ſouvent il arrive que, pendant les rigueurs de cette ſaiſon, plus de la moitié des habitans, ſous des climats plus tempérés, ſont occupés à chercher leur proie.

---

(1) Le Vent de Nord-Oueſt eſt le plus impétueux de tous nos Vents; j'ai connu un Capitaine de Vaiſſeau, qui ma dit avoir appareillé de Sandy Hook, avec un gros Vent Nord-Oueſt, qui l'avoit conduit juſqu'en Angleterre.

Nantucket, comme je vous l'ai déjà dit, n'eſt que le ſommet d'une montagne de ſable, qui, heureuſement plus élévée que les autres, a procuré aux hommes l'aſyle dont je vous parle. Les montagnes moins élevées, que les Navigateurs rencontrent dans le voiſinage, ont des profondeurs, &, à des diſtances différentes, forment cette Région ſi bien connue aux Marins ſous le nom de *Nantucket-Shoals*. Ce ſont-là les boulevards (ſi redoutables aux vaiſſeaux) qui défendent cette Iſle de l'action d'un Océan toujours agité, & qui, ſans ces puiſſans obſtacles, auroit détruit, il y a long-tems, ce *monceau de ſable*; ce ſont-là les bancs d'où les premiers habitans tirèrent leurs premières richeſſes; c'eſt-là où ils firent l'apprentiſſage de cette induſtrie, de cette hardieſſe, de cet eſprit d'entrepriſe qui les a conduits depuis ſous tant de latitudes différentes, & dernièrement juſqu'aux iſles *Falkland*.

Les rivages de cette Iſle fourniſſent aux habibitans, outre une grande quantité de poiſſons de toute eſpèce, trois ſortes de *clams* (1); les *ſuccíwags*, ou écailles tendres; les *quahags*, ou écailles

---

(1) Clams, eſpèce de Coquillage, plus alongé qu'une huître, dont l'écaille eſt liſſe & brune en dehors, pourpre & blanche en-dedans; elles peſent entre un quart & une livre chacune; il n'y a point de poiſſon plus nourriſſant.

dures ; & les *copſiwags*, pêchées dans les grandes mers. C'étoit jadis la reſſource & le pain quotidien des Sauvages qui habitoient cette Iſle, ainſi que de ceux qui habitoient les côtes de la grande péninſule du Continent : la Nature n'a jamais donné aux hommes une nourriture plus ſaine, plus abondante & plus aiſée à attraper. Ces *clams* reſtent immobiles dans le ſable : on peut aiſément les diſtinguer, par le moyen d'un orifice toujours rempli d'eau, qu'elles lancent perpendiculairement à l'approche d'un ennemi. — Je ſuis étonné que les Européens n'aient jamais cherché à tranſporter & à naturaliſer ſur leurs côtes, un poiſſon qui multiplie ſi aiſément, & qui feroit tant de bien aux habitans maritimes de leurs Pays.

Les deſcendans des anciens habitans de cette Iſle, vivent enſemble dans des maiſons commodes & décentes, bâties ſur les bords du lac *Miacomit*, vers le Sud de l'Iſle. Ils ſont induſtrieux & paiſibles ; ils aiment la pêche de la baleine & les expéditions maritimes autant que les Blancs : ils étoient en guerre les uns contre les autres, lorſque les premiers Fondateurs arrivèrent ; & le premier préſent qu'ils leur firent, fut la paix. Hélas ! c'étoit pour en jouir, qu'ils étoient venus eux-mêmes s'établir ſur un terrein auſſi infructueux ! les perſécutions atroces qu'ils eſſuyèrent de la part du Gouvernement de *Maſſachuſſet-Baie*, les obligè-

rent

rent enfin à quitter leur Patrie. Les uns *achetèrent des Sauvages Moshawſick* (aujourd'hui appelée *Providence*) : ce Diſtrict, quoique réuni dans la ſuite à la Colonie de l'*iſle de Rhodes*, fut cependant diſtingué dans la charte d'incorporation, & l'eſt encore, ſous le nom de *Plantations de Providence*. Les autres abordèrent ſur cette Iſle, qui, dans ce tems là, appartenoit au Duc d'*Yorck* (1), Propriétaire de la Province du même nom, ainſi que les iſles d'*Eliſabeth*, de *Marthre*, &c. : ce changement de juriſdiction procura à ces premiers Colons la paix qu'ils cherchoient. — Ainſi, l'enthouſiaſme & la perſécution, en Europe comme en Amérique, ont produit, tour-à-tour, des Emigrations, des Etabliſſemens nouveaux, & enfin toutes ces belles Colonies embelliſſent aujourd'hui les rivages de cet Hémiſphère.

Depuis long-tems, toutes ces Iſles, jadis réclamées par la province de *New-Yorck*, ont été incorporées avec celle de *Maſſachuſſet-Baie*, dont elles ſont bien plus voiſines. — Celle-ci en forme

---

(1) C'eſt ce même Duc d'Yorck, frère de Charles Second, qui devint enſuite Roi d'Angleterre, ſous le nom de Jacques Second, & qui finit ſes jours au Château de Saint-Germain-en-Laye.

une des Comtés connus ſous le nom de *comté de Nantucket ;* celle de *Kapawock* ou l'*iſſe de Marthre*, ainſi que celle d'*Eliſabeth*, dans le voiſinage de la Grande-Péninſule (1), forment le comté *du Duc.* — Toutes les deux poſsèdent le même Etabliſſement Municipal que celles de la Terre-Ferme, c'eſt-à-dire, qu'elles ont leurs *Juges de Paix*, *Shériffs*, *Colonels de Milice*, *Superviſeurs* (2), *Aſſeſſeurs* (3), *Collecteurs*, *Connétables*, *Pères des Pauvres*, *Inſpecteurs des Chemins*, &c. : leurs taxes ſont proportionnées à celles de la Métropole ; comme chez nous, elles ſont levées ſuivant les évaluations des biens fixés par la Loi. Les deux tiers des Officiers Municipaux qui gouvernent aujourd'hui l'iſle de *Nantucket*, ſont de la ſociété *des Amis* (4). Malgré mon

(1) C'eſt la Péninſule de Namſet, aujourd'hui appelée Cap Cod.

(2) Superviſeurs, ce ſont des Officiers choiſis par le Peuple pour inſpecter les comptes, & arrêter la dépenſe & la recette des Comtés.

(3) Aſſeſſeurs, ce ſont des Officiers également choiſis par le Peuple pour aſſeſſer ou taxer tous les Francs-Tenanciers, ſuivant le détail que chacun eſt obligé de donner de ſa fortune.

(4) La Société des *Amis*, fut, dans l'origine de cette Secte, appelée, par dériſion, celle de Trembleurs ou Quakers.

envie d'être laconique, je me trouve entraîné par la longueur des détails que je ne puis abréger : excuſez ces longueurs, & croyez-moi, &c.

St. John.

TROISIÈME LETTRE.

SAUVAGES.

Avant de vous eſquiſſer le Gouvernement particulier de cette Iſle, l'induſtrie des habitans, leur coutume, leur commerce & leur pêche, je me crois obligé de vous donner une légère idée de l'état des Naturels de *Nantucket*, avant l'arrivée des Européens; ils entrent pour quelque choſe dans les détails ſuivans; ils forment les premières nuances du grand tableau de ces Colonies. Cette petite digreſſion ſemble d'autant plus néceſſaire, que cette Race s'affoiblit de plus en plus : ceci eſt peut-être le dernier compliment qui lui ſera fait par les Voyageurs. Mais ſi journellement leur nombre devient moins conſidérable, ce n'eſt ni la tyrannie, ni l'injuſtice qui occaſionne ce dépériſſement; la province de *Maſſachuſſet* a toujours religieuſement obſervé les conventions qui ont été faites avec ces Nations. Elles ont conſervé en paix tous

les terreins (1) que leurs ancêtres s'étoient réfervés ; & je pourrois même vous citer pluſieurs Loix promulguées pour prévenir l'aliénation de ces terres, qui ne rentreront à la Province que quand tous les Naturels ſeront morts.

Les Fondateurs de *Nantucket*, animés du même eſprit de douceur & de charité que ceux de Philadelphie, ont toujours traité comme frères ceux qu'ils trouvèrent ſur l'Iſle : ils vivent encore aujourd'hui dans la plus grande paix : ils ne font qu'un Peuple, ſans cependant s'être unis que par les liens de la Société.

Il eſt incertain ſi le premier droit du Comte de *Stirling* ou du *Duc d'Yorck*, étoit fondé ſur l'achat du terrein, & ſi véritablement les Sauvages y avoient conſenti : ce que nous ſavons, eſt que les vingt-ſept premiers Colons achetèrent la propriété de cette Iſle de ces deux Seigneurs. — Avant leur arrivée, les Sauvages de *Nantucket*, comme tous ceux qui habitoient les côtes

---

(1) Les différens Terreins & Diſtricts que les Sauvages ſe ſont réſervés dans les Conceſſions qu'ils ont faites aux Européens, ont été reſpectés dans les Provinces de la Nouvelle-Angleterre plus encore que par-tout ailleurs. Elles ont promulgué des Loix pour empêcher que les Sauvages mêmes ne puſſent démembrer ces Terreins. Elles ne ſeront jamais concédées tant qu'il ſe préſentera un ſeul Sauvage qui les réclame.

voiſines, ne vivoient que du poiſſon & du coquillage qu'ils attrapoient journellement, & jamais rivages n'ont été plus poiſſonneux & plus abondans. — Si le nombre des Naturels eſt aujourd'hui ſi diminué, cela ne peut être attribué qu'à une cauſe ſecrète & générale, qui produit invariablement les mêmes effets depuis un bout du Continent juſqu'à l'autre, par-tout où les deux Races ſe ſont trouvées mêlées. Avant l'arrivée des Européens, ils étoient très-nombreux, & ſur le Continent, & ſur les Iſles. L'hiſtoire ne nous informe point de quelle Nation particulière étoient les habitans de *Nantucket*; probablement ils avoient anciennement émigré de la côte d'*Hyannes*, ſur la Grande-Péninſule, qui n'eſt qu'à vingt-ſept milles de diſtance. Cette opinion me ſemble d'autant plus vraiſemblable, qu'ils parloient, & parlent encore la Langue *Nattick*, qui, comme le *Huron* dans le *Haut-Canada*, le *Mohawk* parmi les Nations Confédérées, l'*Algonkin* dans le *Bas-Canada*, étoit la Langue-Mère de cette Région. M. *Elliot*, un des premiers & des plus zélés Miſſionnaires de la province de *Maſſachuſſet*, traduiſit la Bible en *Nattick* vers l'an 1666; elle fut imprimée à *Cambridge*, où les premiers Colons avoient déjà jeté les fondemens de la célèbre Univerſité que nous voyons aujourd'hui.

Si on ne connoiſſoit pas l'effet de la malheu-

reuſe deſtinée, qui par-tout ſuit les hommes, à peine pourroit-on croire que les habitans de cette petite Iſle étoient diviſés en deux partis, qui ſe faiſoient la guerre la plus cruelle. — Quelle en pouvoit être la cauſe? les côtes de leur Iſle abondoient également en poiſſon, *clams* & huîtres. Ainſi que les autres Sauvages du Continent, ils ne connoiſſoient point la propriété excluſive des terres : ils s'entr'exterminoient cependant avec une fureur ſingulière. — Ce petit coin de la terre, pauvre & iſolé, auroit dû être le ſéjour de l'innocence & de la paix; mais le même principe qui précipite les Nations civiliſées dans leurs guerres faſtueuſes, pour la poſſeſſion d'une Province, avoit créé une haine nationale ſur laquelle étoit fondée la guerre implacable qu'ils ſe faiſoient. La partie de ces Sauvages qui occupoit l'*Eſt* de l'Iſle, haïſſoit, depuis un tems immémorial, les habitans de l'*Oueſt*, & réciproquement ces deux Tribus étant devenues, par la ſuite, peu nombreuſes, les ſurvivans commencèrent à craindre que leur Race ne s'éteignît. Au milieu de leur ignorance & de leur haine ſanguinaire, d'où leur pouvoit venir cette crainte? Ils trouvèrent un expédient qui mit fin à leur guerre, & empêcha leur entière deſtruction, peu d'années auparavant l'arrivée des Européens. — Ils agréèrent entr'eux de fixer une ligne de démar-

cation, Nord & Sud, qui diviſeroit l'Iſle en deux parties égales. Ceux de l'*Oueſt* s'engagèrent à ne point tuer les habitans de l'*Eſt*, à moins que ces derniers n'outre-paſsâſſent cette ligne; ceux de l'*Eſt* promirent d'en faire autant : bientôt ils apprirent à goûter les douceurs de la paix. — C'eſt la ſeule action dont on ait conſervé la mémoire, qui ſemble leur mériter le nom d'hommes.

Après ce Traité, ils multiplièrent beaucoup; mais un autre malheur les attendoit. Les Européens arrivèrent, & introduiſirent parmi eux la petite-vérole, qui en détruiſit un grand nombre : à ce nouveau fléau ſuccéda la connoiſſance de l'eau-de-vie. — Telle eſt la cauſe qui a ſi fort diminué le nombre de ces anciens habitans, depuis une extrémité du Continent juſqu'à l'autre : dans certains endroits, des Tribus entières ont diſparu.

Il y a quelques années, les Sauvages de trois grands canots revenant de *Niagara*, où ils avoient été à la Traite, furent attaqués de la petite vérole, à la longue pointe du lac *Erié* (1) : ils périrent tous; leurs carcaſſes, leurs canots, leurs

(1) Cette Pointe a plus de trente lieues de long; un Canal qui uniroit les deux côtés du Lac qui la baigne, éviteroit bien des délais & des naufrages; ce Canal ne ſeroit pas d'une lieue.

marchandiſes, furent trouvés quelque tems après par des Voyageurs Européens, & leurs chiens vivoient encore.

Outre ces deux grandes cauſes de deſtruction; une apathie également puiſſante & également deſtructive, ſe manifeſte par-tout où ces Naturels vivent, dans le voiſinage des Européens; ils deviennent, je ne ſais pourquoi, journellement expoſés à une variété d'accidens, d'infortunes morales & phyſiques; ils tombent dans une eſpèce d'oiſiveté, d'inaction & de pareſſe, qui s'étend même juſqu'à l'amour que les hommes, par-tout, ont pour leurs femmes.

Cette obſervation eſt invariable par-tout où je l'ai appliquée; à *Nattick* (anciennement la Métropole de ces Cantons), à *Mashpée*, à *Sockanoſſet*, dans les limites de *Falmouth*, à *Nobſcuſſet*, à *Houſatonick*, dans la province de *Connecticut*, à *Montauck*, ſur l'Iſle-Longue, à *Kapawock*, aujourd'hui l'iſle de la *Vigne-de-Marthre*. — La Nation *Mohawk* elle-même, jadis ſi nombreuſe, ſi puiſſante & ſi renommée, n'a plus aujourd'hui que deux cents Guerriers, depuis que les Etabliſſemens des Européens ont circonſcrit leurs châteaux & les habitations qu'ils s'étoient réſervées.

Avant l'arrivée des Européens ſur la grande

péninſule de *Namſet* (1), une épidémie affreuſe avoit emporté un très-grand nombre de ces Naturels : cet évènement rendit l'arrivée & l'intruſion de nos pères beaucoup plus aiſée qu'elle ne l'auroit peut-être été. — Dans l'année 1763, plus de la moitié des Sauvages de cette Iſle & des voiſines, périrent d'une infection qui ne ſe communiqua cependant point aux Blancs leurs voiſins : cette Race ſemble être condamnée à diſparoître devant le génie ſupérieur des Européens. — La ſeule ancienne coutume de ces Peuples dont on ſe ſouvienne, eſt que, dans leurs foibles échanges, quarante *clams* ſéchées au ſoleil & enfilées, valoient à-peu-près un de nos ſols : ils ne connoiſſoient ni l'uſage, ni la valeur du *wampun* (2).

Les familles qui réſident aujourd'hui ſur cette Iſle, ſont donc ce qui reſte des anciens Propriétaires. — J'ai paſſé pluſieurs jours avec eux ; tout mépriſables qu'ils paroîtroient ſans doute aux yeux de vos Riches & de vos Savans, ce ſont cependant les véritables enfans de la Nature, & tels

---

(1) La Péninſule de Namſet eſt celle aujourd'hui appelée *Cap Cod.* Peu d'années avant l'arrivée des Blancs, c'eſt-à-dire, vers l'an 1610, une eſpèce de peſte avoit enlevé plus de la moitié de l'eſpèce Humaine tout le long des côtes de ce Continent.

(2) Wampun, c'eſt une écaille ronde & polie que l'on tire des Clams, qui leur ſert d'ornement & de preuves Juridiques.

qu'ils ſont ſortis de ſes mains. — Quelle étoit donc ſon intention, en formant les hommes ? — Nous vouloit-elle du bien, nous vouloit-elle du mal ? — Elle forma la terre, la couvrit de forêts, la remplit d'ours, de loups, de cerfs & d'hommes, qui, ſouvent, ſont obligés de manger leurs ſemblables, quand leur chaſſe eſt ſtérile. — J'ai trouvé ceux de *Nantucket* inſtruits, doux, tranquilles, alertes & induſtrieux ; leur ancienne férocité n'exiſte plus ; ils ont été convertis à la Religion Chrétienne de très-bonne heure par les Miſſionnaires de la Nouvelle-Angleterre, & ſont régulièrement élevés dans les Ecoles que les Quakers (1) ont établies. — C'eſt pour l'uſage de ces Ecoles, qu'on a traduit & fait imprimer à *Boſton*, en Langue Sauvage, non-ſeulement la Bible, mais le Catéchiſme de l'Egliſe Ecoſſoiſe, & pluſieurs Livres utiles. — Ils aiment la mer, & s'embarquent volontiers dans toutes les expéditions de l'Iſle : il y en a toujours cinq dans les vaiſſeaux baleiniers. — Telle eſt la raiſon qui a engagé pluſieurs familles des Iſles voiſines, de *Nawsham*, *Capoquidick*, *Kapawock*, &c., à venir s'établir ici.

Quelles révolutions ces Nations n'ont-elles pas

---

(1) Ce mot eſt venu du ridicule de leurs premières inſpirations, qui ſembloient agiter leurs corps ; de-là on les a appelés Trembleurs, ce que ſignifie le mot Quakers. Leur véritable nom eſt *Amis*, ou la Société des Amis.

eſſuyées depuis moins de cent cinquante ans ! Je me demande quelquefois, en parcourant ces Contrées, que ſont devenues les nombreuſes Peuplades qui jadis habitoient les rivages étendus de la grande baie de *Maſſachuſſet*, depuis *Numkéag* (1), *Saugus* (2), *Shamut* (3), *Patuxet*, *Naponſet* (4), *Matapan* (5), *Winéſimet* (6), *Pocaſſet*, *Pokanoket* (7), *Suckanoſſet* (8), *Nobscuſſet* (9), *Nauſſit* (10), *Titicut* (11), juſqu'à *Hyannes*, &c., & tant d'autres Villages qui étoient établis ſur les côtes, de plus de quatre cens milles d'étendue ? Que ſont devenues les grandes Nations qui vivoient ſur les rivières de *Hudſon*, *Houſatonick* (12), *Connecticut*, *Titiquit*, *Merrimack*, *Piskataqua*, *Sawko*, *Sagadahock*, *Kennebeck*, &c., telles que les *Méhikandres*, *Mohigins*, *Péquods*, *Narraganſets*, *Nianticks*, *Maſſachuſſet*, *Wamponoags*, *Nipnets*, *Tarrantius*, &c. ? Elles n'exiſtent plus, ces Nations ; nulle part on ne trouve les plus foibles veſtiges de ces Peuplades immenſes qui couvroient les rivages de cette partie de l'Amérique ; mes plus attentives recherches n'ont pu découvrir un des deſcendans du fameux

---

(1) Salem. (2) Lynn. (3) Boſton. (4) Milton. (5) Chelſea. (6) New Plimouth. (7) Falmouth. (8) Yarmouth. (9) Eaſtham. (10) Chatham. (11) Barnſtable. (12) La rivière de Stradford.

Maſconoméo, Sachem du *Cap-Anne*, qui montra tant d'humanité pour la détreſſe des premiers Anglois qui y firent naufrage en 1629. — Il n'exiſte plus un ſeul membre de la famille de *Maſſaſoit*, père (ſi bien connu) de *Métacomet* (1) & de *Wamſutta* (2), qui, le premier, céda des terres aux Colons Anglois qui y abordèrent en 1625; ils ont tous diſparu dans les guerres qu'ils ont eues avec les Européens; ils ont péri par la petite-vérole, par l'uſage de l'eau-de-vie, ou ils ont inſenſiblement dégénéré dans l'oubli & l'obſcurité, au milieu de la paix dont ils jouiſſent ſur les diſtricts qu'ils s'étoient réſervés. Il ne nous reſte rien aujourd'hui de toutes ces Nations, qu'un ſeul monument, & encore le devons-nous à l'induſtrie des Européens; je veux dire la Bible, & pluſieurs autres Livres traduits en Langue *Nattick*. Enclavés dans leurs Territoires par les plantations des Blancs, ils ont ceſſé d'être Chaſſeurs; ils ont oublié leurs anciennes mœurs, leur férocité & leur courage; en ceſſant d'être Sauvages Américains, ils ne ſont point devenus Européens : telle a été la deſtinée de tant de Nations puiſſantes, jadis indépendantes & libres. Leurs guerres particulières & leurs diviſions ont été la cauſe de leurs pertes; s'ils avoient ſu unir leurs forces & faire un intérêt commun,

(1) Philippe. (2) Alexandre.

peut-être les Européens n'auroient-ils jamais pu s'établir ici, même malgré leurs armes à feu.

J'eſpère que les détails ſuivans ne paroîtront pas étrangers à mon ſujet. La grande péninſule de *Namſet* (1), à l'arrivée de nos pères, étoit diviſée en deux Régions; celle du côté de la Baie étoit appelée *Nobſcuſſet*, du nom d'un de ſes principaux Villages, & ſa Métropole étoit *Nauſſit*: les habitans de cette Région demeuroient dans les villages de *Pamet*, *Noſſet*, *Pachée*, *Potomaket*, *Soctoowet* & *Nobſcuſſet*. — La partie de cette Péninſule, baignée par l'Océan, étoit appelée la région de *Mashpée*, & contenoit les tribus de *Hyannes*, *Coſtowet*, *Waquoit*, *Scootin*, *Saconaſſet*, *Mashpée* & *Namſet*. Pluſieurs de ces Villages ont été depuis convertis, par les Européens, en Etabliſſemens très-opulens; la plupart ſont encore connus ſous leur ancien nom. — Cette Péninſule, peu d'endroits exceptés, eſt très-ſablonneuſe; à peine y voit-on d'autres arbres que des pins: elle eſt diviſée en ſept Diſtricts; ſavoir, *Barnſtable*, *Yarmouth*, *Harwick*, *Chatham*, *Eaſtham*, *Pamet*, *Namſet* ou *Province-Town*, qui eſt ſitué à l'extrémité du Cap. — Malgré la ſtérilité du ſol, ce Pays eſt cependant extrêmement peuplé; la quantité prodigieuſe de poiſſon & de coquillages dont

(1) Cap Cod.

les habitans font leur principale nourriture, ajoute beaucoup à la fécondité de leurs femmes, & a converti cette ingrate Péninſule en une pépinière d'hommes forts, ſains, courageux, & les meilleurs Marins de toute l'Amérique.

Le Miniſtre de *Province-Town* reçoit, du Gouvernement de *Maſſachuſſet*, un ſalaire annuel de 1000 liv. tournois, & telle eſt la pauvreté de ſes Paroiſſiens, qu'au lieu de la ſouſcription qu'ils devoient lui payer, la Loi n'exige d'autre tribut envers leur Miniſtre, que deux cens *ſcaſpins* (1) par tête, avec leſquels ce Prêtre primitif fertiliſe ſes terres, qu'il cultive lui-même; car rien ne viendroit dans ces ſables arides, ſans l'aſſiſtance de ce fumier extraordinaire : quatorze boiſſeaux de bled d'Inde par an, ſont conſidérés comme un produit conſidérable. Toutes ces côtes fourniſſent annuellement au commerce & aux grandes pêches, un nombre conſidérable de Matelots.

Nantucket, comme formant un des Comtés de la Province de *Maſſachuſſet*, jouit d'une Cour inférieure, dont on appelle au Tribunal ſuprême de *Boſton*, connu ſous le nom de *Cour générale*. — Les *Amis* compoſent les deux tiers de la Magiſ-

(1) Singulier Poiſſon, à écaille très-large, que l'on met au pied de chaque Plante de Bled d'Inde pour le faire croître.

trature de cette Iſle, & ſont les Propriétaires de la plus grande partie du terrein ; mais avec tout cet appareil de Loi, on ſe ſert rarement de ces pouvoirs coerſitifs ; rarement y voit-on un Citoyen amendé ou puni : leur priſon n'inſpire aucune terreur : pas un coupable n'a encore perdu la vie juridiquement à *Sherburn* depuis la fondation de cette Ville, qui a plus de cent vingt ans d'exiſtence.

Je n'y ai vu ni Gouverneur environné de pompe, ni Magiſtrats revêtus de pourpre : le reſpect des Loix, le mépris de l'oiſiveté ſuffiſent pour maintenir l'ordre de la Société, la paix de l'Iſle, & l'union parmi tous les Habitans. — Mais, me direz-vous, comment cela peut-il ſe faire, ſans l'effroi des châtimens, ſans la terreur des cachots, ſans la ſévérité du Gouvernement ? Comment les foibles ſont-ils protégés contre la violence des plus forts ? — L'oiſiveté, le luxe, la pauvreté, ces cauſes de tant de crimes, ſont inconnues à *Nantucket* : ici tous cherchent, par le moyen d'un travail honnête, cette portion de ſubſiſtance qui leur eſt néceſſaire ; tous les momens de leur vie ſont entièrement remplis : ils ſont occupés ou à la mer, ou ſur la terre. — L'eſpérance de profits raiſonnables, celle du crédit d'un ami, & des ſecours de la bienveillance, leur fait ignorer la noire jalouſie, la cupidité, la pareſſe & la pauvreté : la ſimplicité

de leurs mœurs abrège le catalogue de leurs beſoins, & leur active induſtrie les rend aiſés & contens avec peu de choſes. — La Loi, que tout le monde connoît & révère, ſemblable à une Divinité tutélaire, eſt toujours prête à exercer ſon pouvoir, pour protéger ceux qui en réclament l'aſſiſtance. — Il eſt rare de voir les vices croître & ſe répandre ſur une terre ingrate, pour peu que les hommes y ſoient paſſablement bien gouvernés; & comment les folies, ſi communes dans les riches Sociétés, pourroient-elles prendre racine ſur une terre qui ne produit rien ſans un labour aſſidu? — Cette Iſle ne fournit rien; ce n'eſt que par leur hardieſſe à la mer qu'ils acquièrent des richeſſes, qui bientôt ſe trouvent diviſées parmi le grand nombre d'enfans que la Nature leur donne. *Nantucket* doit donc produire la ſanté, la tempérance, la pureté des mœurs, l'égalité des conditions, ou la miſère la plus abjecte. — S'il étoit poſſible d'introduire ici, ſeulement pour un an, les mœurs & les uſages de vos ſociétés européennes, ſemblables à une vapeur épidémique, elles détruiroient tout; le plus grand nombre des habitans ne pourroit pas ſubſiſter un mois; ils ſeroient obligés d'émigrer & d'abandonner une terre qu'ils ne fertiliſeroient plus avec leurs ſueurs.

Comme dans toutes les ſociétés (excepté celle des Naturels), quelque différence doit néceſſairement

ment exiſter parmi les membres qui la compoſent, ſoit par leurs talens ou par leurs richeſſes, de même on trouve ici pluſieurs gradations parmi ces bonnes gens. — Ces nuances ſont même plus remarquables parmi ceux qui ne vivent que du produit de leurs expéditions maritimes, que parmi une ſociété d'Agriculteurs. — Les nuances que j'ai obſervées à *Nantucket* ne ſont fondées que ſur le bon ou le mauvais ſuccès de leurs flottes baleinières & de leurs pêches : elles ne proviennent point de l'éducation, encore moins de diſtinctions féodales ou ariſtocratiques ; celle-ci eſt la même pour tout le monde, ſimple & utile, comme leurs habillemens & leurs maiſons ; mais cette différence dans les fortunes ne produit jamais ces noires jalouſies, ſource de tant de haine & de diviſions dans les riches ſociétés. La mer, qui les environne, promet également à tout le monde l'eſpoir de la fortune ; & quand il arrive que l'un d'eux a été trompé dans ſon attente : *je ſerai plus heureux une autre année*, ſe dit-il. — Un Collecteur de la Douane de Boſton eſt le ſeul Officier du Roi qui paroiſſe ſur ces heureux parages, pour y recevoir les foibles droits que cette Société doit au Gouvernement Anglois, ſous la protection duquel ils naviguent dans toutes les parties du Monde.

Adieu, ST. JOHN.

QUATRIÈME LETTRE.

EDUCATION.

LA meilleure manière de connoître les mœurs, les opinions civiles & religieuſes d'une Nation, eſt certainement d'examiner quelle eſt l'eſpèce d'éducation que l'on donne aux enfans; comment ils ſont traités dans la maiſon paternelle; quels ſont les principes & les préjugés qu'on leur inſpire; ce qu'on leur enſeigne dans les temples, ce qu'on leur apprend dans les écoles. — L'imagination des enfans de cette Iſle, doit de très-bonne heure être frappée de la conduite uniforme de leurs parens; elle eſt en général grave ſans pédanterie, & ſérieuſe ſans triſteſſe. — Le principe de ſubordination auquel ils ſont ſoumis, n'eſt preſque jamais altéré par des paſſions ſoudaines, ou par des punitions inconſidérées: ils ſont tenus uniformément par des cordons qui uniſſent la douceur à la force, ainſi que par les préceptes journaliers, l'exemple & les heureux préjugés de leurs pères: ils ſont corrigés avec tendreſſe, inſtruits par la converſation, ſoignés avec affection, habillés avec cette décente & rigide ſimplicité, dont leurs parens ne s'éloignent jamais: plus encore par la force de l'exemple

que par celui des préceptes (toujours infructueux ſans l'aſſiſtance du premier); ils apprennent à penſer & à juger des choſes comme leurs pères, & à marcher ſur leurs traces; c'eſt-à-dire, à mépriſer le luxe & l'oſtentation, & à le conſidérer comme une action coupable. Ils acquièrent un goût décidé pour l'ordre & la propreté; ils apprennent à être prudens, économes, induſtrieux & actifs: le ton de voix avec lequel on leur parle, les accoutume, dès la plus tendre enfance, à une douceur de diction qu'ils ne quittent jamais & qui devient habituelle.

Une ſociété entière de pères & de mères qui, conſtamment, mènent une vie frugale & ſobre dans le phyſique comme dans le moral, qui ſont rarement ſujets aux paſſions bruyantes, qui ſuivent toujours avec ſoin quelqu'occupation utile, rarement coupables de diſſipation & de débauche, fuyant les plaiſirs bruyans & le tumulte, cultivant, chériſſant la modeſtie, la douceur & la paix, pratiquant la juſtice & l'équité, ne peuvent manquer d'élever leurs enfans dans les mêmes principes: la conduite égale des anciens, devient le modèle de celle des jeunes gens pour tout le reſte de leur vie. — S'ils héritent d'une fortune, ils ont appris à en jouir avec modération & décence, ainſi que l'art de la faire fructifier par de nouvelles ſpéculations (car il n'y a pas ici une ſeule perſonne oiſeu-

ſement opulente). S'ils ſont deſtinés à commencer leur vie avec peu, ils ſavent comment s'aventurer, comment travailler & exercer leurs talens à l'inſtar de leurs pères. — Si, au contraire, ils ſont infortunés, il y a ſur cette Iſle, comme par-tout où cette Société s'eſt établie, des amples reſſources pour les malheureux, fondées ſur les principes de la plus ample bienveillance & de la plus utile charité : les accidens imprévus ſont ſouvent réparés par la généroſité de parens ou d'amis plus heureux.

A l'Egliſe, on leur enſeigne les ſimples préceptes de leur Secte ; c'eſt à-dire, la Morale de Jéſus-Chriſt : c'eſt par le moyen de ces principes, qu'ils deviennent ſobres, induſtrieux, juſtes & miſéricordieux. — On leur enſeigne les devoirs eſſentiels du Chrétien, tels que ceux de ne point offenſer la Divinité par la commiſſion de mauvaiſes actions, de redouter ſa colère, & de ne pas encourir le châtiment qu'il a prononcé contre les méchans : on leur apprend à le regarder comme le Père de la Nature, ainſi que celui de tous les Hommes, à avoir confiance dans ſa Miſéricorde, en même tems qu'il faut révérer ſa Juſtice.

Chaque Secte, vous le ſavez, a un culte & des opinions fondés ſur les interprétations différentes de l'Ecriture-ſainte ; ces différentes *nuances religieuſes* en ont apporté dans les préjugés religieux & civils des Sectaires. — *Celle des Amis* eſt bien

connue ; par-tout ils ſont diſtingués par leur obéiſſance aux Loix, par la juſtice & la bienveillance générale, par leur zèle pour la tolérance, leur ſobriété, leur douceur, leur amour pour la propreté, l'ordre, & enfin leur goût pour le commerce ; ils ſont auſſi recommandables ici par ces vertus, qu'à *Philadelphie*, leur berceau Américain, & à bien juſte titre le triomphe de cette Société.

Leurs enfans apprennent dans les écoles, juſqu'à douze ans, à lire & à écrire d'une belle main ; après quoi on les met Apprentifs au métier de Tonnelier, branche d'induſtrie que tout le monde doit ſavoir : à quatorze ans on les envoie à la mer ſur des vaiſſeaux baleiniers ; là, ils apprennent de leurs Compagnons (qui preſque toujours ſont leurs parens ou leurs amis) les règles de la Navigation, l'art de manœuvrer un vaiſſeau dans toutes les ſituations différentes qu'exigent ſi ſouvent la mer & les vents ; celui de vaincre tous les obſtacles provenans de ces deux élémens. Peut-il y avoir dans le monde une école plus prompte & plus inſtructive ? Ils paſſent enſuite par tous les grades, de Pilotes, de Rameurs, de Harponneurs, &c. C'eſt ainſi que, ſans nulle diſtinction, commencent tous les jeunes gens de *Nantucket*. Il ſeroit honteux pour eux de s'établir ſans avoir fait cette eſpèce de caravane.

Si la fortune leur deſtine des richeſſes, ils apprennent, par leur propre expérience, ce qu'il en a coûté à leurs parens pour amaſſer le bien qu'ils poſſèdent ; ſi, au contraire, ils ne ſont pas nés riches, ſans cet apprentiſſage, comment ſeroient-ils capables de gagner leur ſubſiſtance & de s'établir ? — C'eſt donc cette école qui les perfectionne dans l'art d'attraper les baleines, où ils acquièrent ce courage & cette audace maritime, qui leur a mérité, à ſi juſtes titres, la réputation des premiers Navigateurs de ce Continent. C'eſt-là où ils apprennent les règles de la conſtruction, de l'expédition & du ravitaillement des vaiſſeaux. — Après trois ou quatre ans d'expérience dans cette nouvelle carrière, ils deviennent capables de commander un vaiſſeau baleinier, de devenir les Correſpondans de leurs pères dans quelques Ports de mer du Continent, ou d'entrer dans leurs comptoirs.

CINQUIÈME LETTRE.

Progreſſive Induſtrie des Premiers Colons.

Les premiers Propriétaires de cette Iſle commencèrent leur carrière d'induſtrie avec une ſimple barque à rames (1) : ce fut avec ces foibles nacelles, qu'ils entreprirent d'aller à la pêche de la morue, ſur les écueils qui environnent leur Iſle ; le voiſinage de ces bancs leur procura la facilité de multiplier les premières expéditions : le ſuccès qui les accompagna, leur fit imaginer d'attraper les baleines qui, juſqu'alors, avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſables. — Ils réuſſirent enfin, après pluſieurs eſſais mal-adroits & malheureux. — Jugez du triomphe de ceux qui, les premiers, eurent l'audace & l'habileté d'attraper un poiſſon ſi puiſſant, & le bonheur de l'amener ſur leurs Côtes : les profits de ces foibles entrepriſes, faites avec ces foibles nacelles, leur procura bientôt les moyens d'a-

(1) Les Nacelles Baleinières ſont une Barque d'une invention & d'une conſtruction Américaine ; elles ſont faites de bois de Cédre, très-légères, & ſont ce qui va plus vîte ſur l'eau après les grands Canots d'écorce des Sauvages. On les appele en Anglois Whaleboat.

cheter par la ſuite de meilleurs vaiſſeaux, & de pouſſer leurs expéditions maritimes beaucoup plus loin. — Avant cette époque, ils divisèrent la Côte Méridionale de leur Iſle en quatre parties à peu-près égales; chacune de ces parties fut aſſignée à une compagnie de ſix hommes, qui élevèrent dans le milieu de leur diſtrict, un mât garni d'échelons, ſur le haut duquel un d'eux étoit conſtamment en vedette, pour obſerver le ſouflement des baleines, pendant que les cinq autres ſe repoſoient dans une cabane conſtruite tout auprès. — Auſſitôt que la Sentinelle en appercevoit une, il l'annonçoit, & deſcendoit à l'inſtant pour aider ſes Compagnons à lancer la nacelle, dont chaque compagnie étoit pourvue : ils pourſuivoient enſuite leur gibier avec toute la vélocité & toute l'adreſſe dont ils étoient capables. — Aujourd'hui, devenus les plus habiles Baleiniers de l'Univers, rarement ils manquent leur proie. — Ceux qui ſont moins heureux dans ces grandes entrepriſes, vont s'en dédommager à la pêche de la morue ſur les grands bancs, ou dans le voiſinage de l'Iſle de Sable (1).

---

(1) Iſle de Sable, extrêmement poiſſonneuſe, à dix lieues du Cap Breton; elle eſt environnée de bancs de ſable, ſur leſquels on pêche une excellente eſpèce de Morue. C'eſt en parcourant tous ces Parages que ces Hommes ont enfin tracé, ſuivi & marqué le grand courant du Golphe du

Peu d'années après leur établiſſement, ils allèrent, avec des vaiſſeaux pontés, viſiter le *Cap Breton*, le *Détroit de Belle-Iſle*, la *Côte de Labrador*, la *Baie d'Hudſon*, le *Détroit de Davies*, le *Cap Déſolation*, en 70 degrés de latitude. Depuis ces premiers tems, ils ont parcouru toutes les mers, tous les parages où ſe trouvent les baleines: les *Açores*, la *Latitude de* 34, fameuſe pour ce poiſſon; les *Côtes du Bréſil*. Ils font leurs huiles à la vue même des établiſſemens Portugais, que leur exemple n'a pu encore ni inſtruire, ni animer. Depuis plus de vingt ans, ils vont à la Côte de Guinée chercher ce poiſſon, ainſi qu'aux Iſles *Falkland*: ils ont le projet d'envoyer leurs vaiſſeaux dans la mer du Sud; telle eſt la hardieſſe inſpirée par leur longue expérience, ainſi que par leurs connoiſſances.

D'après l'exemple de ces hardis Inſulaires, pluſieurs compagnies ſe ſont formées dans nos Capitales, pour pourſuivre le même plan. — La probabilité du ſuccès étoit d'autant plus grande, que ces Capitales poſsèdent tous les articles néceſſaires à ces ſortes d'expéditions, ſans être expoſés à la dépenſe & au riſque d'une double importation,

---

Mexique; découverte importante, qui doit néceſſairement raccourcir le paſſage des Vaiſſeaux entre l'Europe & l'Amérique.

comme les Marchands de *Nantucket ;* mais telle a été juſqu'ici l'induſtrie particulière des habitans de cette Iſle, que leurs Compétiteurs n'ont point réuſſi. — *Sherburn* eſt devenu le plus grand marché d'huile, d'os de baleine & de ſpermacetty (1), qu'il y ait ſur cette Hémiſphère. — Malgré tous ces détails, il ne faut pas cependant vous imaginer qu'ils ſoient toujours heureux ; ce ſeroit un champ bien extraordinaire où les récoltes ſeroient toujours bonnes. — Souvent il arrive que les expéditions ne payent pas les frais de l'armement : ils ſupportent leur infortune en véritables Marchands ; jamais ils n'aventurent toute leur fortune à la fois, comme font les Joueurs déſeſpérés : ils réitèrent une ſeconde, une troiſième fois ; & il eſt bien rare qu'ils ne réuſſiſſent par quelques-uns des moyens qu'ils emploient. — M. C.... me dit qu'au retour de ſes vaiſſeaux, il y a deux ans, il lui en manqua un ; après une abſence de treize mois, il le crut perdu. — Quelle fut ſa joie & ſa ſurpriſe, lorſqu'il le vit rentrer avec ſix cens barils d'huile. — Le Capitaine n'ayant pu rien découvrir ſur la ſtation où il avoit été envoyé, réſolut d'aller viſiter les Côtes de Guinée, plutôt que de retourner à

---

(1) Spermacetty, c'eſt la Cervelle de la Baleine, dont on fait de très-belles Chandelles, après en avoir exprimé l'huile, qui eſt limpide, claire & brûle ſans fumée.

vuïde, & il réuſſit. — Tous les articles provenant de ces pêches, ſont en partie vendus dans les Villes du Continent, ou échangés pour les différens articles dont les Armateurs de *Nantucket* ont beſoin : le reſte eſt envoyé en Angleterre, où le tout eſt converti en eſpèces. — Quand ce dernier projet eſt adopté par la Société qui équippe les vaiſſeaux baleiniers, ils ont ſoin qu'un de ces vaiſſeaux ſoit beaucoup plus grand que les autres ; ils le chargenr d'huile dans les parages mêmes où elle eſt faite, & de-là ce vaiſſeau fait voile pour la Grande Bretagne : cet expédient accélère leur retour & épargne beaucoup de frais.

Ils ont pluſieurs autres branches de commerce pour ſupporter ces expéditions pêcheuſes ; de plus grands détails vous ennuieroient : — ils employent une partie de leurs Vaiſſeaux à tranſporter aux Iſles, du merrain, des proviſions, des planches, & mille autres articles qu'ils achètent ou échangent ſur le Continent. — De ces Iſles, ils tirent en retour toutes les productions qu'elles fourniſſent, qu'ils vont enſuite échanger ſur le Continent pour des farines, ſalaiſons & autres proviſions. L'habileté, la ſagacité de ces bonnes gens, leur procure ſans ceſſe des ſpéculations nouvelles, & des reſſources qu'ils ne manquent jamais d'embraſſer. Je ne connois point d'hommes qui pouſſent l'eſprit du commerce & de toutes ſes combi-

naiſons, à un plus haut degré de perfection. — A toutes ces expéditions baleinières, ils ont joint une variété d'autres affaires très-lucratives ; ils tirent des douves, des bois de conſtruction, &c. des rivières de *Kennébeck* & de *Pénobſcot ;* du goudron, du bray & des mâts de la Caroline Septentrionale ; des farines & du biſcuit de *Philadelphie ;* du bœuf & du lard ſalé de la Province de *Connecticut ;* ils ſavent quelle eſt la meilleure ſaiſon de porter aux Iſles leurs morues vertes & ſalées, afin de les échanger pour le taffa, les ſyrops & le ſucre dont ils ont beſoin, non-ſeulement pour leur propre conſommation, mais pour leur commerce d'échange. La réunion de toutes ces ſpéculations, & de ces différentes branches de commerce, produiſent à *Nantucket* une circulation d'affaires, y amènent une multitude de vaiſſeaux, qui feroient croire à un Européen nouvellement débarqué, que *Sherburn* eſt la capitale d'une Province infiniment opulente. — Tel eſt l'effet du commerce ſur cette Iſle ſabloneuſe : telles ſont les reſſources innombrables qui font ici vivre tant de familles ; parce qu'à l'abri de Loix juſtes & humaines, ces mêmes familles vivent ſans crainte de monopoles excluſifs, d'impôts arbitraires & des rapacités du fiſc.

SIXIÈME LETTRE.

L'Iſle de la Vigne de Martre.

J'ESPÈRE que les détails ſuivans ne vous paroîtront pas déplacés : l'Iſle de *Kapawock* ou la *Vigne de Martre*, a 20 milles de long, ſur 7 à 8 de large; elle eſt ſituée à neuf milles du Continent : — elle eſt diviſée en trois diſtricts : — les autres Iſles qui en dépendent, ſont au nombre de cinq. — Elles produiſent toutes les meilleurs pâturages qu'on puiſſe voir. — Ils ont établi un excellent bac entre *Edgartown*, & la ville de *Falmouth*, ſur le Continent, dont la diſtance eſt de neuf milles. — Le nombre des Habitans ſe monte à quatre milles, parmi leſquels on y comprend trois cens Sauvages deſcendans des anciens propriétaires de cette Iſle. — Le diſtrict d'*Edgar*, poſſède un excellent havre; & comme le terrein des environs n'eſt pas bon, pluſieurs des Habitans ſont devenus Navigateurs. — Celui de *Chilmark* eſt fameux par l'excellence de ſon ſol; il abonde en pâturages de meilleure eſpèce, en prairies, en ruiſſeaux propres aux Moulins, en pierre pour enclore les champs. — Le diſtrict de *Tiſbury* eſt remarquable pour l'excellence de ſon bois, & pour un havre capable de

recevoir les plus grands vaiſſeaux. Les troupeaux de l'Iſle conſiſtent en vingt mille moutons, deux mille têtes de beſtiaux, outre les chèvres & les chevaux. — Leurs bois ſont remplis de cerfs, leurs rivages de gibier, & la mer qui les environne abonde en poiſſon. — Cette Iſle a été un des premiers Séminaires pour l'éducation des Sauvages ; ils furent d'abord convertis à la Religion Chrétienne par la reſpectable famille des *Mahews*. — Le premier de ce nom à qui cette Iſle fut concédée, en légua la moitié à une fille chérie, qui s'appeloit *Martre :* cette partie de l'Iſle ſe trouva ſi remplie de vignes, que ſon nom Sauvage de *Kapawock*, fut dans la ſuite changée en celui de *Vigne de Martre ;* elle forme avec les Iſles voiſines, connues ſous le nom des *Iſles Eliſabeth*, un des Comtés de la grande Province de *Maſſachuſſet*, appelé *Comté du Duc*, & jouit de tous les privilèges Municipaux néceſſaires au bonheur des habitans.

La poſtérité des anciens naturels vit encore ici ſur l'Iſle de *Capoquidick*, qui n'eſt diviſée de la grande, que par un très-petit canal : leurs ancêtres s'étoient réſervé cet aſyle dans leurs anciennes conceſſions. — Une Loi de *Maſſachuſſet* défend à tout citoyen d'acheter ces terres réſervées, quand même les Sauvages voudroient les vendre : ce ne ſera qu'après l'extinction totale de leur race, que ces diſtricts retourneront à la Province, & alors

le Corps légiſlatif en diſpoſera. Plût à Dieu que de pareilles Loix euſſent été paſſées & auſſi religieuſement obſervées dans les autres Provinces !

Les naturels que j'ai vu à *Capoquidick*, me parurent entiérement Européens par leur décence, leur propreté & leur induſtrie. — Ils ne ſont en rien inférieurs aux autres habitans : comme eux, ils me parurent laborieux & religieux, principal caractére des habitans de ces quatre Provinces. (1) — Semblables aux Européens, les jeunes Sauvages de cette Iſle, vont ſouvent à *Nantucket*, pour être employés dans les expéditions baleiniéres : Ils vivent en paix, & ſont ſoumis aux Loix du pays : nulle part je n'ai vu tant d'union & de fraternité ; ils ſemblent n'avoir nulle autre ambition, que celle de ſoutenir décemment leurs femmes & leurs enfans. — J'apperçus ſous leurs toits l'aiſance, les commodités de la vie, le ſilence & la paix ; ils cultivent leurs terres avec jugement & adreſſe : tous ont leurs nacelles, avec leſquelles ils vont pêcher ſur les bancs voiſins. Si j'étois un pauvre *itinérant*, comme il y en a tant en Europe, (ſuivant ce que vous me dites,) ſans

---

(1) New Hampshire, Maſſachuſſet, Iſle de Rhode, Connecticut.

feu ni lieu, ſans amis, ſans protection, j'entrerois bien volontiers dans la ſociété de ces bonnes gens, que ridiculement nous oſons appeler *Sauvages ;* j'y vivrois heureux & tranquille : différens des blancs, ils ignorent la fureur de devenir riches ; fureur qui nous fait verſer tant de ſueurs, courir tant de dangers, entreprendre tant de projets, & nous expoſe à tant de peines & de chagrins. — Satisfaits d'un ample néceſſaire, ils ne travaillent que pour vivre ſubſtantiellement, & n'ont d'autres déſirs que d'élever leurs enfans, & de leur laiſſer un petit champ à cultiver, une nacelle & l'art d'attraper le poiſſon de leurs rivages. — Quel dommage que cette race tende vers ſa fin !

L'Iſle de la Vigne de Martre eſt habitée par deux claſſes d'hommes : la première cultive la terre avec le plus grand ſoin & la plus grande adreſſe : la ſeconde vit à la mer, (cette grande ſource d'induſtrie & de richeſſes.) Cette Iſle eſt devenue la pépinière d'où ſort annuellement ce grand nombre de Pêcheurs, de Pilotes côtiers, & de Marins de toute eſpèce : car c'eſt ici un des pays les plus maritimes de toute l'Amérique : auſſi la culture de la terre & la navigation l'ont-ils rendu un des plus peuplés. — Vous trouverez des habitans de ces deux Iſles dans tous les ports de mer, depuis la *Nouvelle Ecoſſe* juſqu'au *Miſſiſſipi ;*

le

le climat eſt favorable à la population, la ſubſiſtance des familles s'y procure ſi aiſément, il y a tant de débouchés, que le Mariage devient un des premiers déſirs d'un jeune homme: c'eſt un bonheur ſi aiſément obtenu, & ils ſont ſi attachés à leurs femmes, que le nombre des enfans y eſt très-grand. — De-là une population qui, comme une ſource féconde & intariſſable, produit ſans ceſſe une exubérance d'hommes, que la néceſſité force à l'émigration. — Cette ſurabondance d'habitans, va continuellement peupler d'autres cantons, & ſouvent fonder de nouvelles Colonies.

L'extrême fécondité des femmes de la Nouvelle Angleterre, la chaſteté, la ſimplicité de leurs mœurs, leur conduite ſobre & religieuſe, ont produit & produiſent tous les jours des miracles de population, auxquels pluſieurs diſtricts de ce Continent doivent les nombreux habitans qui les cultivent aujourd'hui.

Sans ceſſe l'Europe nous envoie ſes pauvres & ſes déſœuvrés, ſans ceſſe nos parties maritimes fourniſſent des hommes pour une navigation qui augmente chaque année; nos établiſſemens intérieurs ſe rempliſſent journellement, notre agriculture commence à s'étendre par-tout: déjà nous avons franchi les montagnes d'*Allégany*. — Que ne ferons-nous pas dans un ſiècle de plus? — Quand on contemple, comme je le fais ſouvent, ce vaſte champ

ouvert à l'induſtrie humaine, toutes les branches d'induſtrie futures, toutes ces reſſources alimentaires, enfin l'immenſité & la profondeur de ce Continent ; l'imagination eſt ſurpriſe du nombre d'hommes qui paroîtront un jour, ainſi que de la richeſſe & de la force que ce Continent acquérera. — C'eſt de cette Iſle que ſortent journellement les Pilotes les plus experts pour la grande baye de *Maſſachuſſet*, le *Cap Cod*, le *Détroit de ces Iſles*, les bancs de *Nantucket*, & toutes les autres parties de cette région. — Ces Pilotes ſont toujours à la mer, cherchant les vaiſſeaux qui atterrent ; quelque tems qu'il faſſe, ils les abordent avec une dextérité ſingulière, & les conduiſent heureuſement dans les ports pour leſquels ils ſont deſtinés. — Le cap de *Gayhead*, qui forme la pointe occidentale de cette Iſle, fournit une grande quantité d'*ocres*, verds rouges & bleus, ainſi que de la terre à Foulon ; les habitans ſe ſervent des premiers, broyés avec de l'huile, pour peindre leurs Maiſons.

Adieu, ST. JONH.

SEPTIÈME LETTRE.

Pêche de la Baleine.

Les vaiſſeaux les plus convenables à ces expéditions, ſont des Brigs de 150 tonneaux, particulièrement quand ils ſont deſtinés à aller chercher des baleines ſous différentes latitudes éloignées. — L'équipage de chaque vaiſſeau eſt toujours compoſé de treize perſonnes, afin que les deux nacelles puiſſent être armées, & qu'il reſte un homme pour avoir ſoin du vaiſſeau. — Chaque nacelle eſt conduite par quatre rameurs, la cinquième perſonne eſt l'harponeur, & la ſixième, celui qui tient le gouvernail. — Il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait pour chaque vaiſſeau deux de ces nacelles, afin que ſi l'une eſt détruite dans l'attaque de la baleine, l'autre, ſpectatrice du combat, puiſſe ſauver les hommes de la première. — Cinq des treize hommes qui compoſent l'équipage de ces vaiſſeaux, ſont preſque toujours des Sauvages; chaque perſonne à bord, au lieu de gages fixes, tire une certaine portion du ſuccès de l'entrepriſe, ainſi que l'Armateur. Par ce ſage arrangement ils ſont tous intéreſſés à

la prospérité du voyage, & sont tous également vigilans & adroits.

Ils n'embarquent jamais personne à bord de ces vaisseaux qui ait plus de 40 ans; ils croyent qu'après cette période, l'homme perd cette vigueur & cette agilité qu'exige une entreprise aussi hasardeuse. — Aussi-tôt qu'ils sont arrivés sous les latitudes qu'ils croient convenables, un de l'équipage monte au haut du grand mât; — dès qu'il apperçoit une baleine, il crie : *awaité Pawana, je vois une baleine*, tous demeurent immobiles & en silence, jusqu'à ce que la sentinelle ait répété une seconde fois *Pawana, une baleine*; — alors, dans moins de six minutes, les deux *nacelles* sont lancées à l'eau, & remplies de tous les instrumens nécessaires pour l'attaque. — Ils rament vers leur proye avec une célérité étonnante. — Souvent il est arrivé (avant que les Blancs eussent tant multiplié) que tout l'équipage d'un vaisseau baleinier étoit composé de Sauvages, à l'exception du Patron. Rappelez-vous aussi que le *Nattick* est entendu de presque tout le monde; voilà pourquoi ces expressions sont devenues usitées à bord des vaisseaux baleiniers.

Il y a plusieurs façons d'approcher la baleine, suivant l'espèce particulière; — cette première connoissance est d'une grande importance. —

Quand les deux nacelles ſont arrivées à une diſtance convenable, une d'elles s'arrête ſur ſes rames, elle eſt deſtinée à être le témoin inactif du combat qui va ſe livrer. — Vers la proue de la nacelle attaquante, l'harponeur eſt fixé ; c'eſt de ſon adreſſe que dépend principalement le ſuccès de l'entrepriſe ; il eſt habillé d'une veſte courte, & étroitement attachée à ſon corps, avec des rubans au lieu de boutons ; ſes cheveux ſont arrêtés à la Canadienne, par le moyen d'un mouchoir fortement noué par derrière ; — dans ſa main droite il tient l'inſtrument meurtrier, fait du meilleur acier poſſible, quelquefois il eſt marqué du nom de leur vaiſſeau, quelquefois de celui de la Ville d'où ils viennent. — Une corde d'une force & d'une dimenſion particulière eſt arrangée dans le milieu de la nacelle avec la plus ſcrupuleuſe attention, une des extrémités eſt fixée au bout du manche du harpon, & l'autre à un anneau qui eſt attaché à la quille de la nacelle. — Tout étant ainſi préparé, ils rament, & rament dans le plus profond ſilence, abandonnant la conduite de ce moment important au harponneur, dont ils reçoivent les ordres ; quand il ſe juge aſſez près, c'eſt-à-dire à la diſtance de 15 pieds de la baleine, il leur fait ſigne de s'arrêter. — Peut-être a-t-elle un veau, la préſervation duquel fixe toute ſon atten-

tion, c'eſt une circonſtance favorable ; peut-être eſt-elle d'une eſpèce dangereuſe, qu'il eſt plus prudent d'éviter ; mais c'eſt un ſentiment que leur préſomption & leur audace permet rarement de ſuivre. — Peut-être eſt-elle endormie, ce qui arrive aſſez ſouvent ; — alors il tient ſon harpon élevé à la longueur de ſon bras, horizontalement, & dans le plus parfait équilibre ; bientôt il le balance par des vibrations aiſées, dont il accélère inſenſiblement la vîteſſe ; cherchant alors dans ce moment critique à réunir toute l'énergie, l'adreſſe, la force & le jugement dont il eſt capable, il le lance ; la baleine eſt frappée, car rarement ils manquent leur coup ; ils jugent de ſon caractère par ſes premiers mouvemens, ainſi que du ſuccès de leur combat. — Quelquefois dans les premiers accès de la colère, elle attaque la nacelle, & d'un ſeul coup de ſa queue elle la briſe en morceaux ; dans un inſtant la frêle chaloupe diſparoît, & les aſſaillans ſont immerſés.— Ah ! ſi la baleine étoit armée de la mâchoire meurtrière & terrible du requin ; ſi, comme ce monſtre, elle étoit vorace & ſanguinaire, ces hardis navigateurs ne reviendroient plus chez eux y amuſer leurs femmes chéries par les récits de leurs merveilleuſes aventures. — Quelquefois la baleine, pleine de fureur & de rage, plonge ſous les eaux, & diſparoît pour toujours ; tout

doit alors céder à ſa vélocité, ou tout eſt perdu. Dans d'autres occaſions elle nage & s'enfuit, comme ſi elle n'étoit pas bleſſée; elle tire après elle la corde fixée au harpon avec une ſi grande vélocité, que la friction quelquefois enflâme les bords de la nacelle; — ſouvent elle ſe plonge & reparoît. Si elle ſurnage avant d'avoir épuiſé la longueur de la corde, qui eſt de 3000 braſſes, c'eſt un heureux préſage, alors ils ſe croyent preſque ſûrs de leur proie. Le ſang qu'elle perd l'affoiblit bientôt au point, que ſi elle cherche à ſe cacher ſous les eaux, elle eſt obligée de reparoître, alors la nacelle la ſuit avec une vélocité preſque égale à la ſienne; cela dure juſqu'à ce que, fatiguée enfin par l'obſtacle qu'elle traîne après elle, ainſi que par l'extrême agitation qu'elle ſe donne, elle teint la mer de ſon ſang, ſes forces s'épuiſent, ſa vîteſſe diminue, elle meurt & ſurnage. — Mais quelquefois il arrive qu'elle n'eſt pas mortellement bleſſée, quoiqu'elle porte dans ſon corps l'inſtrument meurtrier; — alors avec une vigueur étonnante, alternativement, elle paroît & diſparoît dans ſa fuite. Le harponneur, toujours fixé dans la même place, la hache à la main, regarde attentivement le progrès de l'immerſion; — déjà la nacelle commence à prendre de l'eau par-deſſus ſes bords, elle s'enfonce de plus en plus, le moment devient criti-

que, il approche ſa hache tout près de la corde; il s'arrête encore, & ſuſpend le coup qu'il alloit donner, tout dépend de lui. L'appât du gain, la crainte d'être accuſé de timidité, ſouvent leur fait courir de grands riſques, ſe flattant encore que la vélocité de la baleine va enfin diminuer; mais ce n'eſt qu'une vaine eſpérance, il ſent au contraire qu'elle redouble d'efforts, un inſtant va déterminer le ſort de leur proie, ainſi que celui des ſix perſonnes qui la pourſuivent. Les hommes quelquefois plus ſoigneux d'amaſſer des richeſſes que de préſerver leurs vies, s'expoſent à des dangers, dont la ſeule vue feroit trembler un ſpectateur déſintéreſſé. — Il eſt étonnant juſqu'à quel point ces pêcheurs ont pouſſé l'audace dans ces momens douteux. — Mais il eſt inutile d'eſpérer, le harponneur coupe la corde; la nacelle, prête à être engloutie ſous les eaux, ſe relève & ſurnage; — mais ſi après être ainſi dégagée du poids qui la retenoit, la baleine reparoît, ils ne manquent jamais de l'attaquer une ſeconde fois; & s'ils réuſſiſſent à s'en approcher aſſez près pour la bleſſer, bientôt elle meurt. — A peine les agonies de la mort ſont-elles paſſées, qu'ils la conduiſent à côté de leur vaiſſeau, où ils l'attachent du mieux qu'ils le peuvent. — Quelle étonnante & haſardeuſe entrepriſe! En effet, ſi vous conſidérez attentivement l'immenſe diſproportion qui exiſte

entre l'objet aſſailli & les aſſaillans ; ſi vous vous rappellez la foibleſſe de leurs nacelles, l'inconſtance & l'agitation de l'élément ſur lequel cette ſcène ſe paſſe, les accidens imprévus provenans de la mer & des vents, vous conviendrez que cette chaſſe, ſi je puis me ſervir de ce terme, exige l'emploi le plus parfait de toute l'énergie, de toute la force, de tout le courage & de tout le jugement dont le corps & l'eſprit des hommes ſont capables.

La ſeconde opération eſt de couper la baleine en pièces avec des haches & des bêches faites exprès, les grandes chaudières ſont fixées, déjà l'huile découle, & ils en rempliſſent leurs barrils ; mais comme cette opération eſt beaucoup plus lente que celle de *dépecer*, ils jettent à la calle du vaiſſeau, auſſi promptement qu'ils le peuvent, tous les fragmens qu'ils découpent, crainte qu'un orage, ou l'agitation des flots, ne les oblige d'abandonner leur proie, comme cela arrive quelquefois. — La quantité d'huile que produiſent ces poiſſons eſt ſurprenante, & ces expéditions ſont fort avantageuſes, lorſqu'ils ont le bonheur de rencontrer des *baleines*.

Celle du golfe Saint-Laurent, (la ſeule que je connoiſſe) a 75 pieds de long, 16 pieds de profondeur, 20 pieds dans la ſargeur de la queue, 12 de longueur *des os de mâchoirs* : elles four-

niſſent communément 180 barrils d'huile ; la langue ſeule de la dernière que j'ai vu en produiſit 16.

Après avoir vaincu ce fameux *Leviathan de l'Océan*, après avoir ſurmonté tous les obſtacles des vents & des flots, ces Pêcheurs ont encore deux ennemis à redouter ; le premier eſt le *requin*, ce monſtre cruel & affamé, auquel la nature a donné des armes ſi meurtrières & ſi terribles ; ſouvent ils viennent en foule le long du vaiſſeau, & en dépit des armes, du ſoin & de la vigilance des hommes, ils partagent avec eux une partie de leur proie ; c'eſt la nuit ſurtout qu'ils font beaucoup de mal, & qu'il eſt difficile de s'en garantir. Le ſecond ennemi de ces Pêcheurs eſt plus terrible encore, on l'appelle le *killer* (1), ou le *thrasher* (2) ; c'eſt une eſpèce de baleine de 30 pieds de long, elles nagent avec une ſi grande vélocité, que ſouvent elles attaquent même les *ſpermacetty* (3), & ſouvent emportent la proie des Pêcheurs : *preda minoris ſit preda majoris.* — Quels moyens de réſiſtance l'homme, iſolé dans un frêle vaiſſeau, peut-il apporter à un ennemi ſi puiſſant ?

Auſſi-tôt que tous leurs barrils ſont remplis d'huile, ou que le tems marqué par leurs Arma-

---

(1) Meurtrier. (2) Le Batteur. (3) Grande eſpèce de Baleine.

teurs eſt expiré, ils s'en retournent dans leur Patrie avec les richeſſes qu'ils ont acquiſes par tant de dangers & tant de haſards ; à moins qu'ils n'aient chargé en mer quelque vaiſſeau, deſtiné à porter en Europe la récolte de pluſieurs baleiniers.

Telles ſont, auſſi brièvement qu'il m'a été poſſible de vous le dire, les différentes branches de pêches pratiquées par ces hardis Navigateurs ; tels ſont les moyens dont ils ſe ſervent pour aller, à une grande diſtance de leur Iſle, chercher ce poiſſon monſtrueux. Permettez que je vous envoie le nom, ainſi que le caractère diſtinctif de toutes les eſpèces de baleines qui leur ſont connues.

[*N. B.* Le Traducteur eſt obligé de ſe ſervir des noms Anglois, ne les connoiſſant point en François.]

Baleine du golfe Saint-Laurent, décrite ci-deſſus ; ſoixante-quinze pieds de long.

Le *Disko*, qui ſe trouve dans les mers du *Groënland.*

Right-Whale, ou la Baleine de *ſept pieds d'os* ; elles ont ſoixante pieds de long, & ſont communes dans toutes les mers de l'Amérique.

Spermacetty ; elles ſe trouvent dans toutes les mers, ſont de toutes les dimenſions ; les plus grandes ont ſoixante pieds de long, & produiſent cent barrils d'huile.

Hump-Back, ou le *Dos-Boſſu*, communes ſur les côtes de Terre-Neuve; elles ont depuis quarante juſqu'à ſoixante-dix pieds.

Fiun-Back, ou la *Baleine Américaine*; elle a trop de vîteſſe pour être attrapée.

Sulphur-Bottom, ou *Ventre-Soufré*; elles ſe trouvent dans la rivière Saint-Laurent : on les attrapent fort rarement, à cauſe de leur grande vélocité.

Grampus, trente pieds de long : on ne peut l'attraper.

Killer, ou *Thrasher*, trente pieds de long; c'eſt le plus grand ennemi de la Baleine, à laquelle il fait toujours la guerre.

Black-Fish-Whale, ou *Baleine au poiſſon noir*; elles ont vingt pieds de long; elles donnent depuis huit juſqu'à dix barrils d'huile.

Le *Marſoin*, peſant cent ſoixante liv.; il donne beaucoup d'huile : on en fait des pêches conſidérables dans le golfe Saint-Laurent, & ſur toutes les côtes de Labrador.

En 1769, les Armateurs de *Nantucket* expédièrent cent vingt-cinq baleiniers du port de cent cinquante tonneaux; les premiers cinquante qui retournèrent, apportèrent onze mille barrils d'huile.

En 1770, ils expédièrent cent trente-cinq vaiſſeaux pour la grande pêche, à treize hommes par

vaiſſeau; quatre pour les Iſles, à douze hommes; vingt-cinq pour apporter à *Nantucket* du bois & des proviſions, à quatre hommes; dix-huit caboteiers à cinq hommes, & quinze gros vaiſſeaux pour porter leurs huiles à Londres, à onze hommes d'équipage : tout cela fait deux cents cinq vaiſſeaux, & deux mille cent cinquante-neuf Matelots ou Gens de mer. — Quelle diſtance entre la poſſeſſion de quelques nacelles baleinières & celle d'une pareille flotte ! Dites-moi, où trouverez-vous une Iſle de ſable de vingt-trois mille acres, dont les habitans aient, dans l'eſpace d'un peu plus d'un ſiècle, acquis, par leur ſeule induſtrie, des richeſſes auſſi conſidérables ?

Adieu. ST.-JOHN.

HUITIÈME LETTRE.

Mœurs.

Les préjugés, les opinions, les goûts, les vices & les vertus d'un Peuple qui paſſe les deux tiers de ſa vie à la mer, doivent être bien différens de ceux de leurs voiſins du Continent, qui ne s'occupent que de la culture de la terre. — L'abſtinence ſévère à laquelle les premiers ſont ſouvent expoſés, l'effet des vapeurs ſalines de la mer, la répéti-

tion fréquente des dangers auxquels ils ſont expoſés, la hardieſſe & le courage qu'ils acquièrent en les ſurmontant, l'impulſion même du vent, toutes ces raiſons doivent néceſſairement influer ſur le phyſique & le moral, & doivent, à leur tour, inſpirer à ces Marins un plus grand penchant pour l'ivreſſe, ainſi que pour tous les autres plaiſirs dont ils ont été ſi long-tems privés. — Malgré les puiſſans effets de toutes ces cauſes, je n'ai obſervé aucunes irrégularités à la rentrée de leur flotte; aucunes de ces aſſemblées tumultueuſes, ſi communes dans nos Capitales, où l'*inſouciant Matelot* jouit des plaiſirs les plus groſſiers; &, s'imaginant qu'une ſemaine de débauche peut le récompenſer pour ſix mois d'abſtinence, follement dépenſe, dans peu de jours, les fruits d'une année de travail : je n'obſervai ici, au contraire, que paix & décence. — La raiſon eſt, je crois, que preſque tous ces Marins ſont mariés; car ils prennent des femmes bien jeunes : le charme de les revoir devient leur unique plaiſir, & abſorbe tous les autres. — D'ailleurs, les motifs qui conduiſent à la mer les hommes de *Nantucket*, ſont bien différens de ceux qui y forcent la généralité des Matelots; à proprement parler, ils n'ont point ici de Matelots. — Ce n'eſt ni l'oiſiveté, ni la débauche, ni la haine du travail, qui les mènent à bord

des baleiniers ; c'eſt un plan d'action, c'eſt leur goût, c'eſt l'exemple de leurs pères, c'eſt l'aiguillon de l'eſpérance qui les déterminent ; c'eſt le ſeul chemin de leur commerce & de leur fortune : & que feroient-ils s'ils reſtoient chez eux ? — La mer eſt leur patrimoine ; ils s'embarquent avec autant de plaiſir, avec une eſpérance de ſuccès auſſi forte, que le Cultivateur qui nettoie un marais. — Le premier avance ſon tems, ſon travail & ſon induſtrie, pour ſe procurer de l'huile de la ſurface de la mer, comme l'autre pour faire croître la bonne herbe d'un terrein marécageux. — Ceux qui habitent la Ville, reſſemblent beaucoup, dans leur conduite & dans leurs mœurs, aux habitans de *Philadelphie ;* ils ſont graves ſans être triſtes, réſervés ſans froideur, faiſant beaucoup d'affaires ſans tumulte, ni précipitation.

Je fus cordialement reçu, à mon arrivée, par ceux auquels j'avois été recommandé ; par-tout j'y trouvai les portes de l'hoſpitalité ouverte : il eſt impoſſible qu'un Voyageur habite cette Ville pendant une ſemaine, ſans connoître les chefs des principales familles. — Il ne faut ni introduction, ni l'uſage d'aucunes cérémonies ; il ſuffit ſeulement qu'on ſache que vous logez chez un tel, dont vous êtes l'ami. — Par-tout j'obſervai une ſimplicité de ſtyle & de mœurs, plus primitive & plus rigide encore que je ne m'y attendois : cela

vient de leur ſituation iſolée. — Jamais ruche n'a contenu de mouches plus induſtrieuſement occupées à ramaſſer de la cire & du miel des champs voiſins, que ne le ſont les habitans de cette Iſle dans leurs différentes opérations ; chacun pourſuit, avec la plus grande diligence, quelques branches de pêches, de négoce, quelques affaires ou quelque métier ; l'Artiſan eſt deſcendu de parens auſſi reſpectables, & eſt auſſi bien vêtu, auſſi bien nourri que l'Armateur & le riche Négociant : ils ſont autant eſtimés & conſidérés, que ceux qui les emploient. Les différens degrés de proſpérité & de richeſſe forment les ſeules nuances de cette Société, &, heureuſement, cette différence accidentelle n'y a point introduit, d'un côté, l'arrogance & l'orgueil, de l'autre, la baſſeſſe & la dégradante ſervilité. Leurs maiſons ſont propres, commodes & décentes ; pluſieurs contiennent deux familles ; elles ſont garnies de bons lits & de meubles plus utiles que faſtueux ; par-tout j'y ai vu la bonne-chère & l'abondance ; & après la ſeconde viſite, je me ſuis trouvé tout auſſi à mon aiſe que ſi j'euſſe été un ancien ami de la famille. Les proviſions me parurent auſſi abondantes à *Nantucket*, que ſi j'euſſe été dans un des plus beaux quartiers de la Penſilvanie ; à peine pouvois-je me perſuader que j'avois quitté le fertile Continent, & que j'étois ſur un banc de ſable tout-à-fait ſtérile,

qui

qui n'étoit fertiliſé en certains endroits que par l'huile de baleine : leur culture eſt très-bornée, & les meilleures plantations ſont fort éloignées de la Ville. Pendant le ſéjour que j'y fis, je converſai avec les perſonnes les plus intelligentes des deux ſexes ; je m'informai des différentes branches de leur induſtrie & de leur commerce ; je cherchai à pénétrer dans les replis de cette ſagacité profonde, qui leur a procuré l'aiſance & les richeſſes qu'ils poſsèdent aujourd'hui : c'eſt une énigme qui ne peut être réſolue qu'en étudiant, ſur le lieu même, leur activité, leur génie national, la patience, la perſévérance qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Tous poſsèdent la perfection du bon-ſens & une ſingulière juſteſſe d'eſprit ; ils ont acquis ces lumières ſans aucuns ſecours académiques ; ils héritent de l'expérience de leurs pères, comme de leur fortune.

Les talens brillans, les connoiſſances acquiſes à l'Univerſité, ſeroient ici entièrement inutiles ; elles ne ſerviroient qu'à obſcurcir les lumières naturelles, & à les égarer peut-être. Je me ſuis amuſé bien des fois à leur faire raconter les différentes circonſtances de leur vie, les heureuſes aventures de leurs pères & de leurs amis, les gradations de leur bonne & de leur mauvaiſe fortune ; j'ai parcouru avec eux tous les pas de leur carrière maritime, depuis les premiers eſſais qu'ils

firent avec une ſeule nacelle baleinière, juſqu'à la poſſeſſion d'un, deux, trois, quatre, & même d'une douzaine de vaiſſeaux de cent cinquante tonneaux. Je ſuis cependant bien éloigné de chercher à vous perſuader qu'ils réuſſiſſent tous; la même combinaiſon de bien & de mal qui ſe trouve répandue ſur toute la terre, ſe manifeſte ici comme ailleurs; nulle part la proſpérité n'eſt le lot de tous les hommes : mais ſi tous n'obtiennent pas des richeſſes, tous obtiennent aumoins une ſubſiſtance aiſée. — Et ne vaut-il pas mieux, après tout, ne poſſéder qu'une nacelle baleinière & quelques *droits de pâturage*; ne vaut-il pas mieux vivre libre & indépendant, ſous un Gouvernement doux, dans un climat ſain, ſur une terre de charité & de bienveillance, que de ne poſſéder rien qu'une induſtrie inutile, que d'avoir des bras que les riches dédaignent & ne veulent point employer, que d'être perpétuellement jetté d'une vague adverſe vers une autre, que d'être enchaîné par les liens de la dépendance la plus humiliante, ſans aucun eſpoir d'en ſortir?

Le plus grand nombre des perſonnes employées dans cette pêche, ainſi que dans les différens métiers, ſont des Presbytériens venus du Continent. Tous (comme je vous l'ai déjà dit) commencent par être de ſimples baleiniers : cet apprentiſſage dangereux & pénible, eſt regardé comme

néceſſaire (même aux enfans des plus riches); il forme le tempérament, exerce le jugement, & leur enſeigne l'économie, la prudence, & l'art de conduire le principal commerce auquel ils ſont tous deſtinés.

Adieu. ST.-JOHN.

NEUVIÈME LETTRE.

Mariages.

ICI tout le monde ſe marie de très-bonne heure : prendre une compagne, eſt un des premiers déſirs de l'homme. — La Nature parle le même langage dans tous les Pays ; mais ici on craint moins de l'écouter & de lui obéir que par-tout ailleurs : les jeunes gens n'attendent ni ne demandent aucune portion avec leurs épouſes ; on ignore ce que c'eſt que de ſe marier à l'ombre de ces pompeux contrats, rédigés par de ſavans Avocats, qui ſouvent ne ſervent qu'à embarraſſer la poſtérité, ou à nourrir l'orgueil. Les Loix ont pourvu à toutes les circonſtances ; alors un ſimple certificat eſt tout ce qu'il y a de néceſſaire : la Nature elle-même exige, ratifie & ſolemniſe nos contrats. La dot des filles de *Nantucket* n'eſt compoſée que de l'exemple des mères, d'une éducation utile, la ſanté, de l'induſ-

trie, quelques *droits de pâturages*, & le trouſſeau ordinaire ; & que pourroient donner de plus, les pères d'une nombreuſe famille ? De même que la fortune de la jeune épouſe dépend de ſon économie future, de ſa modeſtie, de ſon adreſſe ; de même celle du mari eſt fondée ſur ſon aptitude au travail, ſur la connoiſſance de quelque profeſſion, l'expectative de quelque commerce, ou la poſſeſſion de quelque terre. — Rarement la réunion de ces eſpérances manque-t-elle de ſuccès, après quelques années de perſévérance & d'application ; rarement leur induſtrie & leur travail manquent-ils de leur fournir les moyens d'élever la nombreuſe progéniture qui preſque toujours ſort de la couche nuptiale : leurs enfans, nés dans le voiſinage de la mer, entendent le tumulte de ſes vagues, le bruit de ſes flots, auſſi-tôt qu'ils ſont capables d'écouter quelque choſe. — A peine peuvent-ils marcher, qu'ils ſe traînent ſur ſes rivages, ſe plongent & apprennent à nager ; tel eſt leur premier apprentiſſage. — C'eſt au milieu de ces eſſais de l'enfance, qu'ils acquièrent cette hardieſſe, cette préſence d'eſprit, cette dextérité qui les rend dans la ſuite des Marins ſi experts : ſouvent ils entendent leurs pères raconter à leurs amis les aventures de leur jeuneſſe, leurs expéditions maritimes, leurs combats avec les baleines, leurs premières difficultés. — Ces détails impriment dans

l'imagination de ces jeunes gens une curioſité précoce, un goût décidé pour le même genre de vie : dans un âge plus avancé, ſouvent ils paſſent le bac qui conduit au Continent ; ils apprennent dans ces petits, dans ces premiers voyages, l'art de ſe rendre capables d'en entreprendre de plus longs & de plus dangereux ; ce n'eſt pas ſans juſtice qu'ils paſſent pour d'excellens Marins. Un homme de *Nantucket* peut être aiſément diſtingué entre cent autres, par ſa démarche, la ſoupleſſe de ſes membres, & par une agilité que la vieilleſſe même ne lui ôte pas : on dit qu'ils doivent cela aux effets de l'*huile de baleine*, dont ils ſont ſi ſouvent imprégnés, dans toutes les opérations qu'ils lui font ſubir avant d'être envoyée en Europe, ou à la Manufacture de chandelles de Spermacetty.

DIXIÈME LETTRE.

Emigration.

Vous me demanderez, ſans doute, que devient cette ſurabondance de population, provenante de tant de mariages, de la tempérance nationale, de la ſalubrité du climat, & de la pureté des mœurs ; car leur Ville, ainſi que leur Iſle, ne peut contenir qu'un certain nombre d'habitans. — Je

réponds : l'émigration eſt aiſée & naturelle aux Marins ; tous les ans pluſieurs familles quittent leur Patrie, pour aller s'établir dans d'autres parties du Continent, attirées par quelques branches de commerce, ou par l'acquiſition des terres ; d'ailleurs, l'augmentation annuelle de nos moiſſons exige annuellement un plus grand nombre de vaiſſeaux & de Marins : quelquefois ſemblables aux abeilles, ils émigrent par eſſaims.

Parmi les *Amis*, il y en a qui, attachés plus particulièrement que les autres à la prédication, viſitent tous les ans les principales Congrégations établies ſur ce Continent. — Par ce ſimple moyen, les Membres de cette Société jouiſſent d'une eſpèce de correſpondance générale & ſuivie avec toutes les parties du Corps ; ces hommes itinérans ſont en général riches, bien inſtruits, & excellens Prédicateurs : ce ſont des Cenſeurs utiles, qui arrêtent le vice par-tout où ils le rencontrent, qui empêchent qu'on ne s'écarte des anciennes coutumes, qui banniſſent la tiédeur, qui maintiennent l'ancienne diſcipline ; par-tout ils portent la douce admonition & les bons conſeils. En voyageant ainſi, ils recueillent les obſervations les plus utiles, ſur la ſituation & le commerce des différens endroits qu'ils viſitent ; ſur le ſol, les mines, les productions, le prix des terres, la diſtance des rivières navigables, &c. — Ce fut en conſéquence

de ſemblables informations reçues à *Nantucket*, en 1764, qu'un nombre conſidérable d'habitans de cette Iſle acheta une grande étendue de terrein dans le *Comté d'Orange*, Caroline du Nord, vers les ſources de *Deep-River*, une des branches Occidentales de la grande rivière de *Cape-Fear*. — Ils y furent déterminés par l'avantage inappréciable de pouvoir ſe tranſporter dans des bateaux juſqu'à une très petite diſtance de leur nouveau domaine; ainſi que par l'extrême fertilité du ſol, la beauté du climat, & les nombreux ruiſſeaux qui l'interſectent & l'arroſent : telles furent les raiſons qui les déterminèrent à quitter leur Patrie, où d'ailleurs il n'y avoit plus de place; *là*, ils ont fondé un charmant établiſſement qu'ils appelèrent *New-Garden* (1); il n'eſt pas fort éloigné de la fameuſe Colonie Morave, où les Frères de cette Société ont fondé les grandes bourgades de *Bétharaba*, *Béthania* & *Salem*, ſur les branches de la rivière *Yadkin*.

Rien dans la Nature ne peut être ni plus agréable, ni plus attrayant pour l'homme, que ce diſtrict de *New-Garden* : tout conſpire à rendre cet établiſſement charmant; l'air, la terre & le climat : c'eſt un mêlange de *déclivités boiſées*, de côteaux doux & fertiles, de terres baſſes, fécondes

(1) Jardin nouveau.

au-delà de ce qu'on peut concevoir, entrecoupées d'un grand nombre de ruiſſeaux propres à l'établiſſement de moulins : nulle part je n'ai vu un terrein qui récompenſe l'homme auſſi amplement que celui-là, pour le travail de ſes mains ; & telle eſt en général (peu d'endroits exceptés) cette vaſte Région, ſituée au pied des *Alliganys* (1), d'où découlent cette foule innombrable de fontaines & de ruiſſeaux, dont la réunion forme enſuite les grands fleuves qui arroſent les deux Carolines, la Géorgie, la Virginie, & le Maryland : c'eſt peut-être la Contrée de tout ce Continent la plus intéreſſante en-deçà des montagnes, & celle qui eſt le plus ſuſceptible d'une population immenſe. — Outre la douceur de la température, & l'extrême fertilité de la terre, ces établiſſemens jouiſſent d'une communication aiſée avec les Ports de mer, dans de certaines ſaiſons de l'année, par le moyen du gonflement des eaux des grandes rivières.

Ces Régions jouiſſent d'un air bien plus ſain

---

(1) Toute cette Partie de l'Amérique, ſituée au pied de ſes grandes montagnes qui la traverſent, eſt délicieuſe & fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les ruiſſeaux, les fontaines, qui forment les différentes origines des grandes rivières y ſont ſi nombreuſes, qu'ils reſſemblent aux veines du corps humain portant le ſang aux artères. C'eſt le pays de la ſanté & de la fertilité.

que le Pays plat qui les ſépare de l'Océan. *New-Garden* eſt ſitué dans l'extérieur des terres, à trois cens ſoixante-ſept milles de la Ville de *Cape-Fear*, dans la Caroline Septentrionale, dont Nantucket eſt éloigné de ſept cens cinquante milles : c'eſt en conſéquence de ce grand éloignement, qu'ils n'ont aujourd'hui d'autre communication avec leur ancienne Patrie, que par le moyen des *Amis Prédicateurs itinérans*.

Pluſieurs autres eſſaims ont été s'établir ſur la grande rivière de *Kennébeck*, dans le territoire de *Sagadahock* (1), à cent cinquante lieues de Nantucket; là, ils ont trouvé le ſecret d'adoucir le pénible travail de nettoyer les terres les plus chargées de bois qu'il y ait en Amérique, par l'introduction du commerce que leur procure la rivière & le voiſinage de la mer. — Par le moyen de moulins à ſcie, ils exploitent leurs bois, & au lieu de les conſommer par le feu (comme nous feſons), ils les convertiſſent en articles d'exportations, telles que planches, douves, pièces de

(1) Kennébeck; les Terres qui avoiſinent cette grande & belle Rivière ſont d'une grande fertilité, particulièrement pour les herbages; les meilleures herbes croiſſent ſur les terreins les plus élevés, auſſitôt que les arbres en ſont abattus. Le chanvre, le lin, le ſeigle & le maïs, & le pâturage des beſtiaux, joint à la pêche du ſaumon, telles ſont les ſources qui doivent enrichir les Colons de cette rivière.

charpente, pieux, paliſſades, eſſentes, &c. Pour cet effet, ils entretiennent une correſpondance ſuivie avec leur Iſle, dont l'induſtrie & le commerce ſait trafiquer de tous ces articles dans les Antilles & par-tout où ils peuvent être vendus. Je connois pluſieurs habitans de Sherburn qui poſsèdent des plantations ſur cette rivière, & en tirent la plus grande partie de leur ſubſiſtance; leurs bois, leurs viandes & leurs grains : la mer les unit malgré la diſtance, & ces terres éloignées leur ſont auſſi utiles que le ſeroit une ferme ſituée ſur leur propre Iſle.

Le Titre premier des terres de *Kennébeck* eſt logé dans l'ancienne Compagnie de *Plimouth*, ſous les pouvoirs de laquelle la Colonie de *Maſſachuſſet* fut établie. — Cette Compagnie, qui réſide à *Boſton*, concède encore les terres vacantes dans ſa juriſdiction. Si la Région de *New-Garden* eſt ſupérieure à celle de *Kennébeck* par la douceur du climat, la fécondité du ſol, la variété des productions, une moindre néceſſité de travail, elle ne produit cependant pas des hommes auſſi vigoureux que cette dernière, ni ſi capables de combattre les dangers & les fatigues : les habitans futurs du pied des *Alléganys* deviendront un jour néceſſairement plus oiſifs, plus efféminés, moins robuſtes & moins laborieux que ceux de *Kennébeck*. Si j'avois à choiſir un établiſſement, je préférerois

certainement la dernière Région à l'autre, quoique ſi douce & ſi attrayante; j'y ſerois déterminé par l'attrait de la Navigation d'une des plus belles rivières de l'Amérique, par la grande abondance de ſaumons & d'autres poiſſons; par un climat dur, mais conſtamment ſain; par les heureuſes ſévérités de l'hiver, dont les neiges facilitent les communications & couvrent les grains d'un manteau vivifiant; enfin, par l'heureuſe néceſſité du travail. Toutes ces raiſons me feroient négliger les Contrées plus douces & plus agréables de la Caroline, où le Colon, pour peu qu'il ſoit induſtrieux, moiſſonne trop pour ce qu'il sème, ne travaille point aſſez & s'accoutume trop vîte à jouir des dons de la Nature, ſans être obligé de les acheter, de les mériter par l'induſtrie & les ſueurs. Je connois bien des perſonnes qui mépriſeroient mon opinion, & m'appelleroient un mauvais juge: qu'elles aillent habiter les bords charmans de l'*Ohio*, de la *Menongahéla*, du *Muskingham*, le pied des *Alliganys* & des *Apalaches*; avec un plaiſir égal, j'élèverois ma tente ſur les âpres rivages de *Kennébeck*: ce ſera toujours une Région de ſanté, de travail, d'induſtrie & d'activité, que je priſe beaucoup plus que ceux d'une plus grande opulence, d'une vie plus voluptueuſe & d'une moindre néceſſité de fatigues & de travaux.

Mais quoique cette pêche féconde envoie ainſi

des eſſaims auſſi induſtrieux que les anciens habitans, elle reſte cependant toujours pleine. Tel eſt l'effet de l'émigration : les parties de l'Angleterre & de l'Irlande qui nous envoient le plus grand nombre d'habitans, n'en ſont pas moins peuplées. — Les parties de l'Eſpagne qui fourniſſent le plus de Matelots au commerce des Indes, ſont beaucoup plus remplies d'habitans que l'intérieur de ce Royaume, parce qu'elles ſont devenues plus riches. — On ne voit à *Nantucket* perſonne oiſif, que les vieillards dont la ſageſſe & l'expérience deviennent au moins auſſi utiles que leur ancienne induſtrie. Toutes les fois que cette Société ſe trouve dégagée de la ſurabondance qui la gêne, elle ſemble ſe porter avec plus d'activité vers quelques nouvelles ſpéculations : plus un Citoyen de *Sherburn* devient riche, & plus ſes richeſſes lui ſervent à augmenter le cercle de ſes affaires ; tel eſt le véritable principe qui peut rendre une Nation vraiment commerçante. Celui qui a preſque terminé ſa carrière d'induſtrie, adoucit les amertumes de la vieilleſſe par ſes conſeils & par ſes réflexions, ainſi que par l'intérêt qu'il prend à la poſtérité de ſes deſcendans. Leur vie n'eſt donc, comme vous le voyez, qu'une ſuite d'induſtrie & de travaux : & que feroient-ils dans l'accroupiſſement de l'oiſiveté ? — Mais ne vous paroîtra-t-il pas étonnant que les familles qui ont

accumulé des richeſſes, ne préfèrent point d'échanger leur ſituation ſur une Iſle ſtérile & infructueuſe, à des établiſſemens plus doux & plus commodes ſur le Continent? Ne vous paroîtra-t-il pas extraordinaire, qu'après avoir paſſé le matin & le midi de leur vie, au milieu du tumulte des vagues & des affaires, fatigués du poids d'un commerce laborieux & pénible, ils ne déſirent point de paſſer le déclin de leurs jours au ſein d'une Société plus étendue & moins bruyante, dans quelques endroits de la Terra-Firma, où la ſévérité des hivers eſt heureuſement compenſée par une ſuite de ſcènes plus douces & plus agréables qu'on n'en trouve à Nantucket? Je leur ai fait les mêmes queſtions; voici la réponſe qu'ils m'ont faite: — « Le même pouvoir de l'habitude & de » la coutume, qui force l'Eſquimau, le Sibérien, » le Hottentot à préférer ſon climat, ſon ſol, à » des ſituations plus agréables, nous perſuade auſſi » qu'il n'y a rien dans le monde de ſi analogue à » nos inclinations & à notre goût que *Nantucket*: » ici nous ſommes au milieu de nos parens, de » nos amis. — Hélas! que ferions-nous éloignés » d'eux, éloignés de nos enfans & de nos petits-» enfans? — Vivre ſomptueuſement, leur répon-» dis-je, vous procurer de nouveaux amis par » une généroſité oſtentieuſe, par le moyen de vos » tables, à l'aide de vos bons vins, comme le

» ſont les Citoyens de Londres quand ils ont ac-
» quis de grandes fortunes dans les Indes. — Ce ſont
» des idées, mon ami, me répondirent-ils, qui ne
» ſont jamais entrées dans nos têtes; nous devien-
» drions à jamais coupables, nous mériterions
» l'exécration de notre poſtérité, ſi nous pouvions
» ſeulement former de pareils projets, imaginer
» des plans de conduite ſi différens des principes
» dans leſquels nous avons été élevés ». . . . Ils abhorent l'idée de dépenſer en vain luxe les fruits du travail d'une longue vie; ils préfèrent d'employer leurs capitaux à établir leurs enfans, à réparer leurs malheurs, ainſi que ceux de leurs amis. — Ignorant les honneurs monarchiques, ils ne ſe limitent point à la poſſeſſion d'une certaine ſomme avec laquelle ils achètent de vains titres & des noms frivoles.

Il n'y a point cependant à *Nantucket* un auſſi grand nombre de gens riches qu'on ſe l'imagineroit, après avoir examiné le grand cercle de leur induſtrie, de leurs connoiſſances & de leur activité : pluſieurs quittent la vie ſans avoir à ſe plaindre que la fortune les ait négligés une ſeule fois; malgré cela ils ne laiſſent point à leur poſtérité cette affluence que promettoit leur proſpérité : la première raiſon eſt, je crois, le grand nombre d'enfans qui diviſent la fortune de leurs pères : la ſeconde, eſt la dépenſe de leurs tables;

car *Nantucket* ne fourniſſant preſque rien, chaque famille eſt obligée de faire venir du Continent tout ce dont elle a beſoin. — Rien ne manque à *Sherburn*, & c'eſt préciſément ce qui épuiſe leurs fortunes : le premier uſage qu'ils font de leurs *huiles* & de leurs *os de baleine*, eſt d'en échanger une partie pour des farines & des viandes. — Les néceſſités, les beſoins journaliers d'une famille nombreuſe, quoique ſtrictement économe, conſomment néceſſairement une partie des profits; — & ſi par quelque accident ſes profits ſont interrompus, alors le capital en ſouffre : — ſouvent il arrive auſſi qu'une partie de ce capital eſt ſur mer expoſée aux incertitudes de la deſtinée, aux dangers des flots & des vents.

Adieu, ST. JOHN.

ONZIÈME LETTRE.

La Religion de l'Iſle.

Il n'y a dans cette Ville, & par conſéquent ſur cette Iſle, que deux Sectes ; elles s'aſſemblent tous les Dimanches dans leurs Egliſes reſpectives, qui ſont deux édifices auſſi ſimples que les maiſons des Fidèles. — Il n'y a à *Nantucket* qu'un ſeul Prêtre. Quoi ! obſervera un bon P., qu'un ſeul Prê-

tre pour inſtruire tant d'hommes, pour diriger, pour conduire tant de conſciences? Il en eſt cependant ainſi : chaque individu ſait guider la ſienne. Ce Miniſtre iſolé, eſt un Prêtre Presbytérien, qui préſide à l'inſtruction d'une Congrégation très-conſidérable & très-reſpectable. — L'autre eſt compoſée de Quakers, qui, comme vous le ſavez, ne reconnoiſſent perſonne, qui, en conſéquence des pouvoirs de l'Ordination, poſſédent excluſivement le droit de prêcher, de catéchiſer, de baptiſer, d'inhumer & de recevoir certains ſalaires pour leurs peines : chacun, parmi eux, qui s'y croit appelé, peut expliquer les Ecritures dans leurs Egliſes, & exhorter le reſte des frères; & comme d'ailleurs ils n'admettent aucun Sacrement, ni aucune forme de culte, un Prêtre ſeroit un perſonnage inutile parmi eux. — La plupart de ces bonnes gens ſont ſouvent à la mer, où ils adorent le Maître de la Nature au milieu des orages, contre leſquels ils ſont ſi ſouvent obligés de lutter. — Ces deux Sectes vivent dans l'harmonie & la paix la plus parfaite. Ils ſont paſſés, ces anciens jours de diſcorde & de haine religieuſe, lorſque chacun croyoit faire une action méritoire, non-ſeulement de damner ſon voiſin, (ce qui n'auroit été qu'un manque de charité,) mais de le perſécuter, & de le tuer pour la gloire de cet Etre, qui n'exige de nous que de nous entr'aimer comme frères. —

Chacun

Chacun va à l'Egliſe qui lui convient, & ne s'imagine pas que ſon voiſin ait tort, parce qu'il ne le ſuit pas.

On ne voit ici que deux Médecins. — Et de quelle ſervice la Médecine peut-elle être dans une ſociété primitive comme celle-ci, où les excès ſont ſi rares? quel beſoin a-t on de remèdes dans une Ville, où à peine trouve-t-on des fièvres & des eſtomachs délabrés? — La tempérance, le calme des paſſions, la frugalité, l'exercice continuel, conſervent intacte l'excellente conſtitution qu'ils ont reçue de leurs parens : — leurs enfans ſont tous les fruits du plus ſaint & du plus chaſte amour.

Depuis ſa fondation, *Nantucket* n'a jamais eſſuyé le fléau de ces épidémies terribles, qui cauſent dans certaines contrées de ſi grands ravages. — On voit ici quelquefois des pulmonies & des fièvres automnales; pluſieurs d'entr'eux ont appris des Sauvages l'art de guérir les ſimples maladies auxquelles ils ſont ſujets.

Je ne ſais où il eſt poſſible de rencontrer une ſociété auſſi nombreuſe, qui jouiſſe d'autant de ſanté, & au ſein de laquelle on trouve un auſſi grand nombre de vieillards frais & vigoureux, & qui annoncent leur âge par leur gravité & leur ſageſſe, plutôt que par les rides de leur front.

Ces grands avantages les récompenſent amplement de ne pas vivre ſur les ſols plus fertiles du

Sud, où les fièvres bilieuſes, les coliques néfrétiques & la mort croiſſent à côté de la canne à ſucre, de l'ananas, de l'indigo, &c.

La ſituation de leur Iſle, la pureté de leur air, la nature de leurs occupations, leur modération, leur pauvreté, ſont les cauſes de la vigueur & de la ſanté dont ils jouiſſent. — Veuille la deſtinée que cette Iſle ne devienne jamais un objet de conquête, & qu'aucun Tyran futur ne cherche à extirper ſes paiſibles habitans! — Et que trouveroit ici un Conquérant, ſi une fois ils abandonnoient leur Iſle? Quelques âcres de terres bien encloſes & bien cultivées, & des maiſons remplies de meubles de peu de valeur. — Le génie, l'induſtrie des habitans, les ſuivroit ou périroit avec eux; c'eſt leur ſeule richeſſe: ils iroient peut-être fertiliſer quelqu'autre endroit, par les mêmes moyens avec leſquels ils ont fertiliſé celui-ci, s'ils y jouiſſoient de la même liberté.

Un ſeul Avocat s'eſt établi à Nantucket depuis quelques années; ſa fortune vient plutôt de ce qu'il a épouſé une riche héritière, que des émolumens de ſon cabinet: il eſt quelquefois employé à recouvrer les ſommes d'argent qui ont été prêtées ſur le Continent, ainſi qu'à prévenir les accidens que l'eſprit de chicanne occaſionne quelquefois; rarement eſt-il employé comme défenſeur, ſouvent comme conciliateur. — Les Praticiens ſont

ſi nombreux dans toutes nos Villes, qu'il eſt étonnant de n'en pas rencontrer ici un plus grand nombre : ce ſont des plantes qui croiſſent dans toute eſpèce de terrein, pourvu qu'il ſoit cultivé par la main des autres ; mais quand une fois ils y ont pris racine, ils détruiſent toutes les plantes voiſines, en épuiſant leurs ſucs végétaux ; les fortunes rapides qu'ils acquièrent dans toutes les Provinces, ſont ſurprenantes. Placez le plus ignorant de cette profeſſion dans l'établiſſement le plus obſcur ; bientôt il encouragera l'eſprit de chicane, ſi naturel à nos Colons, & y amaſſera plus d'argent ſans labeur, que le Cultivateur le plus induſtrieux avec toutes les ſueurs de ſa famille. Les Juriſtes ont mêlé leurs doctrines & leurs problêmes avec nos loix ſi adroitement, qu'ils s'en ſont rendu les interprètes néceſſaires. — C'eſt un des plus grands vices de nos Conſtitutions, qui n'admet d'autres remèdes qu'une refonte générale. — Quand arrivera cette heureuſe époque ?

DOUZIÈME LETTRE.

Coutumes Particulières.

A L'ABRI de toute eſpèce d'oppreſſion civile & religieuſe, cette ſociété de Pêcheurs & de Marchands vit ſans aucun établiſſement Militaire, ſans Gouverneurs, ou autres maîtres que les Loix: leur Code Civil eſt ſi léger, qu'on n'en reſſent jamais le poids. — Un citoyen peut parcourir les différens évènemens d'une longue vie, ſurmonter les obſtacles de la mauvaiſe fortune, paiſiblement jouir de la bonne, ſans être obligé, dans ce long intervalle, d'avoir recours à la Loi. — Le principal avantage qu'elle confère, eſt la protection générale & individuelle, & cette protection eſt acquiſe en payant les taxes les plus modérées & les plus équitables : rien ne m'a jamais paru plus ſimple que leur organiſation municipale; elle eſt plus ſimple encore, quoique ſemblable à celle des autres Comtés de la même Province, parce que les habitans de cette Iſle ſont plus ſéparés du reſte de la grande ſociété, plus diſtingués des autres par leurs mœurs, par leurs coutumes, ainſi que par leurs affaires.

Tout ſemble, parmi eux, être analogue à la ſimplicité du culte qu'ils rendent à l'Etre Suprême;

ils ne paient ni dîmes, ni ſalaires, ni aucuns droits d'Egliſes. — Les anciens ſont les ſeuls inſtructeurs de leur jeuneſſe, & rarement ils manquent d'être l'exemple du troupeau : ils viſitent les malades & les encouragent : après leur mort, ils ſont enterrés par leurs parens & par leurs amis, ſans nulle autre cérémonie que l'affliction de leurs cœurs.

Le Miniſtre Presbytérien, comme un bon Paſteur de l'Evangile, enſeigne les vérités qu'elle nous apprend, les récompenſes qu'elle promet aux bons, les châtimens qu'elle prononce contre les méchans : le culte de ces derniers auroit mérité le nom primitif, ſi celui des Quakers, ſimple encore, n'eût jamais paru. Les Membres de ces deux Sectes, comme Chrétiens & obéiſſans au même Légiſlateur, s'entr'aiment & s'aſſiſtent mutuellement dans tous leurs beſoins : comme compagnons de travail, ils s'uniſſent en frères dans tous leurs projets ; en un mot, c'eſt la même famille. La ſeule émulation qui paroiſſe ſubſiſter parmi eux, ne conſiſte que dans leurs expéditions maritimes, dans l'art d'armer leurs vaiſſeaux, d'attraper les baleines, & de rapporter les plus grandes récoltes d'huile. Comme ſujets du même Gouvernement, ils obéiſſent aux mêmes loix, & ſont ſoumis aux mêmes droits. Je ne crois pas qu'il y ait un eſclave ſur cette Iſle, quoique l'eſclavage ſoit ſi

commun ſur le Continent. — Heureux les hommes ſujets à un Gouvernement auſſi doux ! heûreux le Gouvernement qui préſide à la conduite de Colons auſſi induſtrieux !

Les différentes coutumes introduites par la ſimplicité des Quakers, ſont devenues des loix auxquelles ils ſont infiniment attachés. — Cette grande ſimplicité s'étend non-ſeulement à leur habillement, à l'ameublement de leurs maiſons, mais même au ſtyle de leurs converſations ; & quoique la conſtruction de pluſieurs de leurs phraſes & de leurs expreſſions les plus uſitées ſoit contraire aux régles de la langue, celui cependant qui voudroit corriger ces erreurs, en s'exprimant plus correctement, paſſeroit pour un innovateur, qui mépriſe les bonnes & honnêtes coutumes de ſes pères. — Qu'un étranger arrive ſur cette Iſle, qu'il s'exprime dans toute la pureté de leur ſtyle primitif, (ſuivant leur manière de l'appeler,) cette perfection le recommandera ſur le champ à tous les Membres de la Société ; parce qu'ils le regarderont comme un véritable frère, comme un *ami*, qui a été bien élevé & qui chérit les anciens uſages, & l'antique phraſéologie. Pluſieurs fois ils ont été attrapés par des impoſteurs ; aujourd'hui ils commencent à devenir plus ſages : ſi quelqu'un d'entr'eux s'aviſoit de porter pendant un des jours de la ſemaine un habit de drap Anglois, il ſeroit

expoſé à la cenſure ſecrète de tout le monde, il ſeroit regardé comme un prodigue, comme un inſouciant, à qui il ſeroit inutile de donner crédit, & qu'il ſeroit dangereux d'aſſiſter dans ſes malheurs.

Deux riches citoyens de *Sherburn* firent venir de *Boſton*, il y a quelques années, chacun une chaiſe à un cheval, (1) que l'on fait dans cette Capitale, légères & commodes. — L'introduction de ces voitures mondaines, cauſa un ſcandale univerſel parmi ces bonnes gens; rien ne leur parut plus coupable, plus impie que l'uſage de ces chaiſes dorées & peintes, au mépris des petites charrettes de leurs pères. Ce luxe nouveau & juſqu'à ce moment inconnu, cauſa une eſpèce de ſchiſme, & éguiſa la langue de la calomnie : — les uns prédirent la ruine prochaine de ces deux familles, les autres appréhendèrent le danger de l'exemple pour leurs enfans : jamais, non jamais, depuis la fondation de cette Ville, il n'y étoit arrivé un évènement qui eût tant *malédifié* cette primitive Société. — Le poſſeſſeur d'une de ces chaiſes, pénétré de repentir pour le ſcandale qu'il avoit occaſionné, pru-

(1) Ces chaiſes à un cheval ſont des voitures Américaines très-douces & très-commodes, & fortes élégantes; elles ſont ſuſpendues ſur quatre reſſorts de bois ingénieuſement imaginés & placés : il n'y a point de Colon parmi nous qui n'en ait une. C'eſt en général la propriété de la Femme, qui s'en ſert ſouvent pour aller viſiter ſes voiſines.

demment renvoya ſa profane voiture au Continent : l'autre, plus obſtiné & plus pervers, garda la ſienne, en dépit de toutes les remontrances de ſes voiſins : depuis cette époque, le nombre s'en eſt augmenté. —J'ai obſervé cependant que les familles les plus riches & les plus reſpectables, alloient encore à leurs Egliſes avec leurs femmes, dans des petites charrettes à un cheval, décemment couvertes avec un drap ; & ſi vous conſidérez le mauvais état des chemins de leur Iſle, & ſon ſol ſabloneux, ces dernières voitures ſemble très-bien adaptées à l'uſage des habitans de *Nantucket*.

L'oiſiveté eſt le plus grand péché qu'on puiſſe commettre ici ; c'eſt même un grand délit. — Un homme oiſif & déſœuvré exciteroit d'abord la pitié & la compaſſion, & enſuite l'indignation ; car l'oiſiveté n'eſt conſidérée que comme un mot ſynonyme à *beſoin* & *faim*. — Ce principe eſt ſi profondément gravé dans tous les eſprits, & eſt devenu un préjugé ſi univerſel, que, ſtrictement parlant, vous ne voyez ici perſonne d'oiſif. — Quand ils vont à leur marché, qui eſt le Café de la Ville, (ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion) ſoit pour y rencontrer leurs amis, ſoit pour y faire des affaires, ils tirent de leurs poches un morceau de cèdre & un couteau, & tout en parlant ils en font, preſque inſtinctivement, une bonde ou un foſſet pour leurs barrils, ou

quelqu'autre choſe d'utile ; c'eſt ainſi qu'ils s'amuſent pendant leurs momens de repos. — Les jeunes gens qui ſont en croiſière pouſſent l'adreſſe & l'induſtrie beaucoup plus loin : ils ne manquent jamais d'embarquer aſſez de cèdre rouge & blanc, pour pouvoir occuper tous leurs momens de loiſir à faire des *bowles* (1), des jattes, des vaſes de toutes les formes, des boëtes, & mille autres petits meubles, qu'ils donnent, à leur retour, à leurs femmes, ſi ils en ont, ou à leurs amies. — Rarement les jeunes gens oublient de rapporter de leurs longues croiſières ces marques de ſouvenir ; j'ai vu pluſieurs de ces uſtenſiles qui étoient faits avec une adreſſe ſingulière.

Ce goût pour tailler, couper, façonner le bois eſt ce qui fait que vous ne rencontrerez perſonne ici qui n'ait au moins deux couteaux dans ſa poche, l'un plus grand & l'autre plus petit.

Quoiqu'ils mépriſent ſouverainement tout ce qui s'appelle mode, ainſi que toute eſpèce d'innovation dans leur manière de ſe vêtir ; ils ſont cependant tout auſſi embarraſſés dans le choix & l'achat de leurs couteaux, qu'un jeune homme de *Boſton*, dans celui de ſes boucles ou de ſon habit ; auſſi-tôt que ces inſtrumens ont perdu leur

(1) Bowles, ce ſont des vaſes ronds & creux, dont on ſe ſert pour boire du punch.

luſtre, ou ſont remplacés par une autre eſpèce qu'ils imaginent plus commode, (c'eſt-à-dire plus nouvelle.) ils ne manquent jamais de les reléguer dans un coin de leurs Bureaux & d'en acheter de nouveaux. J'en ai vu un jour plus de cinquante chez M. **, il n'y en avoit pas un qui reſſemblât à l'autre; c'étoit cependant un des hommes les plus reſpectables de l'Iſle. Mais peut-il exiſter quelque part ſur la terre une ſociété qui ne ſoit marquée au coin de quelque erreur ou de quelque folie?

Comme leurs voyages de mer ſont quelquefois très-longs, les femmes de *Nantucket*, pendant l'abſence de leurs maris, ſont obligées de veiller à toutes les affaires de la famille, d'arrêter les comptes, de tout gouverner enfin. La fréquente répétition de ces circonſtances ne manque jamais de leur donner les qualités néceſſaires, ainſi que le goût de cette eſpèce de ſurintendance. Elles ſont en général renommées pour leur prudence & leur bonne adminiſtration. Cette occupation mûrit leur jugement, & les élève à un rang ſupérieur à celui des autres femmes; voilà pourquoi, comme celles de Montréal (1), les femmes

(1)Les Femmes de Montréal, en cela, reſſemblent beaucoup à celles de Nantucket, parce que leurs maris ſont ſouvent abſens des années entières parmi les Sauvages, avec leſquels ils font un grand Commerce.

de *Nantuckt* ſont ſi ſociables, ſi affables & ſi connoiſſantes dans les affaires. — Les maris, au retour de leurs croiſières, fatigués des travaux de la mer, pleins de confiance & d'amour, approuvent avec joie ce qu'elles ont fait, & dédient tous les momens qu'ils paſſent à terre, au repos, au plaiſir d'être avec leurs femmes, & à la reconnoiſſance. — Et que feroient ces honnêtes Marins, ſans le ſecours de leurs fidelles compagnes ?

L'abſence de tant d'hommes pendant le cours de certaines ſaiſons rend la Ville ſombre & ſolitaire ; cette ſituation mélancolique oblige les femmes de ſe viſiter beaucoup plus ſouvent, que quand leurs maris ſont avec elles.

De-là ce goût pour s'aſſembler par petites coteries pluſieurs fois la ſemaine ; dès que le dîner eſt fini, la maiſon eſt ſcrupuleuſement balayée, tout y eſt arrangé avec le plus grand ſoin ; alors, leurs ouvrages à la main, elles vont à l'endroit déſigné : tout le tems de ces viſites eſt employé à travailler, à converſer, à boire le thé & manger d'excellentes choſes. — Je ne veux cependant pas dire que ces coteries ſoient excluſivement compoſées de femmes dont les maris ſoient abſens ; il s'en faut bien, la préſence de ceux qui reſtent n'empêche pas leurs compagnes de participer également aux plaiſirs de ces petites

aſſemblées. — Dans ce dernier cas, dès que le mari eſt revenu de ſon travail, il va gravement trouver ſa femme, qui l'attend pour revenir.

Souvent les jeunes gens & les jeunes filles s'aſſemblent auſſi dans quelque maiſon particulière, où la partie a été préalablement arrangée; ce ſont les époques de la joie la plus naïve & la plus pure. — Comme ils ne connoiſſent ni les cartes, ni la muſique, ni les inſtrumens, ni la danſe, ils s'amuſent à dire des hiſtoires, & à folâtrer, chacun parle de ſes campagnes, de ſes aventures contre les baleines; & de quoi s'occuperoient-ils? ils entretiennent leurs amies des pays & des habitans qu'ils ont vu dans leurs différentes relâches. — » L'Iſle de Sainte-Catherine, dit » l'un d'eux, eſt une Iſle comme il n'y en a pas » dans le monde, je le parie : & pourquoi donc » cela, demande une des filles? C'eſt parce qu'on » ne ſouffre point que les femmes y abordent, » & que les hommes y ſont condamnés à vivre » ſeuls; il n'y pas, comme ici, de jolies filles & » de braves garçons, qui s'aſſemblent pour rire & » s'amuſer; ce que nous ferons ce ſoir eſt un pé- » ché dans ce maudit pays, à ce qu'ils diſent : — » quel péché que celui d'être heureux & con- » tent! — Qui de nous ne bénit ſon étoile que » ce ne ſoit pas la coutume à Nantucket? Auſſi » ces garçons & ces filles ſont bien les meilleurs

» qu'il y ait dans tout l'Univers, n'eſt-ce pas? »
A peine cette innocente ſaillie fut-elle prononcée, que le ſourire de la ſatisfaction fit le tour de l'aſſemblée, & peignit ſur toutes les phyſionomies les ſignes d'approbation que chacun donnoit au raconteur de la dernière hiſtoire. — Mais puis-je vous peindre des ſcènes qui ſont ſi douces, que les traits ne s'échappent de deſſous mon foible pinceau. Que vous dirai-je ? chacun parle à l'oreille de ſon voiſin, lui commuique les ſentimens inſpirés par la préſence de ſes amis, ils s'amuſent & ſont contens.

Le thé, le chocolat, le café, les gâteaux, les confitures, les tranches de bœuf fumé ; un excellent repas, enfin, ſuccède aux plaiſirs de la converſation, & termine la ſoirée ; tout le tems qui y eſt dédié eſt embelli par les ris ſpontanés, par les ſaillies Jocondes, & par mille réflexions naïves. — Ainſi les jeunes-gens de Nantucket paſſent-ils une partie du tems qu'ils ſont à terre, dans l'heureuſe innocence, & au comble de la joie la plus pure.

Je crois que peu de perſonnes, à circonſtances égales, vivent auſſi bien que les Quakers en général, & particulièrement les habitans de *Nantucket* ; cela eſt même pouſſé quelquefois juſqu'à la ſurabondance. Je n'en ſuis pas étonné : ils ignorent les plaiſirs de la bouteille, de la muſique, des

chanſons & de la danſe ; ſans ceux de la bonne chère, comment rempliroient-ils les momens que produit la ſociété & le repos ? — S'il arrive qu'un des membres de ces coteries ſoit dernièrement revenu de croiſière, il eſt conſtitué l'orateur de la foirée ; mais ſouvent ils parlent & rient tous enſemble, & ſont heureux ; ils ne voudroient pas échanger leurs plaiſirs pour ceux dont on jouit dans les plus brillantes aſſemblées de l'Europe ; hélas ! qu'y feroient-ils ? l'embarras, la foule, la confuſion, l'étonnement, pourroient-ils remplacer la ſimplicité, l'innocence, la joie vive dont ils jouiſſent parmi eux ? Ces aſſemblées durent juſqu'à onze heures, alors chaque jeune homme reconduit *l'amie* de la foirée chez ſes parens. — Telle eſt l'idée que je voulois vous donner de leurs foirées de repos & de loiſir, juſqu'à ce que la nouvelle ſaiſon les rappelle à la mer, aux fatigues & aux dangers de la pêche.

Eſt-il donc étonnant qu'ils ſe marient ſi jeunes ? Leurs inclinations ne ſont jamais arrêtées par les ſévères loix de la convenance, ou par la diſproportion de rang & de richeſſes ; tout entr'eux eſt égal. Pour ſe marier, ils n'ont beſoin que de deux choſes, de s'entr'aimer & du conſentement de leurs parens, ce qui n'eſt pas difficile à obtenir. Mais à peine ont-ils ſubi la cérémonie, qu'ils ceſſent d'être ſi joyeux & ſi gais ;

le nouveau rang qu'ils occupent, ſuivant l'étiquet de la *ſociété*, leur ſuſcite de nouvelles idées & une nouvelle manière d'être. — L'exemple général leur preſcrit la réſerve; le nouveau titre de Chef de famille, de Mari, de Père exige une conduite grave & ſolide; c'eſt le ton de la ſociété. — La nouvelle Epouſe, de ſon côté, marche ſur les pas preſcrits par la coutume auſſi puiſſante que la tyrannie de la mode. — Inſenſiblement elle commence à ſe ſervir de la phraſéalogie d'uſage. » Mais, mon ami, ne de-
» vrois-tu pas faire cela, ne devrois-tu pas aller
» à tel endroit? Ecoutes que je te diſe, vas-t-en
» payer telle ſomme, & ne manque pas de rece-
» voir, en chemin faiſant, ce que le Couſin **
» nous doit, entends-tu, mon ami? — » Bientôt après le nouveau mari s'embarque, & laiſſe ſa femme maîtreſſe de tout. — Ceux qui reſtent chez eux ſont preſque auſſi paſſifs en général. — Il ne faut pas cependant vous imaginer que les femmes de *Nantucket* ſoient hautaines & impérieuſes, il s'en faut bien; elles ont au contraire beaucoup d'affabilité & de douceur: elles ſe ſoumettent aux préjugés reçus, à la coutume enfin. — Leurs maris, également ſoumis à ces deux pouvoirs, ne s'imaginent pas qu'en obéiſſant à ces anciens & reſpectables uſages, il puiſſe y avoir rien de contraire à l'ordre ordinaire des choſes; ils

craindroient d'affoiblir les principes de la ſociété, en changeant ces anciennes règles. — Ainſi les deux partis ſont parfaitement ſatisfaits, & tout eſt paix & concorde.

L'homme le plus riche de cette Iſle doit la fortune & la proſpérité dont il jouit, aux connoiſſances & à l'induſtrie de ſa femme ; c'eſt un puiſſant titre qui eſt bien enregiſtré dans la mémoire de tout le monde. Pendant les premières caravanes de ſon mari, elle tint école & une petite boutique. — Ses premiers ſuccès l'enhardirent ; elle acheta des articles plus conſidérables, elle écrivit à Londres, s'y procura des correſpondans & un crédit. Elle fonda enfin un grand commerce qu'elle a toujours continué depuis ſous ſon nom, & avec le plus grand ſuccès.

Quel eſt le Citoyen de Philadelphie, de New-Yorck ou de Boſton ; quel eſt le Voyageur qui n'a pas entendu parler, ou qui ne connoît pas la *Tante Kéſaih ?* Elle eſt la femme de l'ami C, un des hommes les plus reſpectables de l'Iſle ; ſatisfait des connoiſſances de ſa compagne, il ſe repoſe ſur ſon jugement & ſes lumières ſi pleinement, qu'il ne ſe mêle en rien des affaires de ſa famille. Il eſt devenu un des Prédicateurs les plus renommés, & s'eſt adonné depuis un grand nombre d'années à la vie contemplative. — Ils poſſédent à *Quays* une charmante Plantation, où ils

ont

ont fait bâtir une maiſon ample & commode ; là, retirés des affaires, ils vivent dans la plus parfaite union, & voyent ſouvent leurs parens & leurs amis. — Ils n'ont malheureuſement qu'une fille, qui un jour héritera d'une fortune de plus de 20000 guinées.

Non-contentes de bien gouverner les affaires de leurs maris pendant leur abſence, les femmes de *Nantucket* ſont fameuſes pour leur induſtrie dans la conduite de leurs maiſons. — Elles filent & font filer beaucoup de laine & de lin ; elles perdroient leur bonne réputation, elles ſeroient irrévocablement déshonorées & mépriſées, ſi toute leur famille n'étoit pas vêtue de linge & de drap fait à la maiſon ; ſi tous les lits n'étoient pas couverts de courte-pointes de leur façon, ſi tout l'intérieur de leurs maiſons enfin ne ſe reſſentoit pas de leur propreté & de leur induſtrie.

Les premiers jours (1) ſont les ſeuls où il ſoit permis aux deux ſexes de porter des habits & des robes de manufactures Angloiſes ; & même il faut qu'elles ſoient d'un prix modique, & de couleurs graves & ſérieuſes. — Je n'ai obſervé aucune différence dans la manière dont ils ſont vêtus, aucunes nuances qui annoncent la diffé-

(1) Premier jour, c'eſt le Dimanche, ſuivant le ſtyle des Amis, qui appellent le Lundi ſecond jour, ainſi de ſuite.

rence de fortunes. Dans les jours de la ſemaine, les riches, comme les moins aiſés, ne portent que des habits faits par leurs femmes ; les jours de fêtes, tous portent du drap Anglois. — En cela, comme en toute autre choſe, ils reſſemblent aux membres de la même famille.

Adieu, ST-JOHN.

TREIZIÈME LETTRE.

Singulière Coutume.

LES femmes de *Nantucket* ſont ſoumiſes à une ſingulière coutume qui m'a beaucoup ſurpris. — Je ne puis concevoir quelle en a pu être la cauſe. — Depuis pluſieurs années, elles ont adopté celle de prendre tous les matins une doſe d'opium ; ce beſoin eſt devenu ſi néceſſaire, qu'un très-grand nombre ne peuvent pas commencer leur journée ſans ce mets Aſiatique : parmi les hommes, peu s'y ſont aſſujettis. — Le Shériff chez qui je logeois, excellent Médecin, & qu'on peut, à juſte titre, appeler la première perſonne de l'Iſle, ne manquoit jamais d'en prendre trois grains avant de déjeûner : il m'a avoué, avec le plus grand degré de ſincérité, qu'il n'étoit pas capable d'entreprendre aucune affaire ſans cette doſe. — Il eſt

difficile de concevoir, je l'avoue, comment une ſociété auſſi heureuſe, auſſi ſaine, ait jamais penſé à l'aſſiſtance de ce narcotique; mais, mon ami, dites-moi où eſt la ſociété d'hommes parmi leſquels on ne trouve ni erreurs, ni folies? — La plus parfaite eſt certainement celle où il s'y trouve plus de bien que de mal, plus de lumières que d'erreurs, plus de vertus que de vices.

Le plus grand nombre des habitans de cette Iſle, ſont les deſcendans des vingt-ſept premiers Propriétaires auxquels elle fut concédée; le reſte eſt compoſé de Colons, d'Artiſans & de Pêcheurs, originairement venus de *Maſſachuſſet* & des Provinces voiſines. On ne trouve ici ni Ecoſſois, ni Irlandois, ni François, ni Allemand, comme dans tout le reſte du Continent; c'eſt une Race véritablement Angloiſe : il ſe trouve parmi eux une conſanguinité générale, qui les rend preſque tous parens ou alliés. — De-là, l'uſage général de s'entre-appeler oncle, tante, couſin & couſine : c'eſt l'appellation uſitée dans les affaires, comme dans la ſociété; & ſi quelqu'un s'y refuſoit, on l'accuſeroit de fierté & d'affectation. — Les Etrangers, les Voyageurs, tous ſe ſoumettent à cet uſage primitif, qui nous retrace ſans ceſſe l'image d'une nombreuſe famille unie par les liens de l'amitié, de la fraternité & de la paix.

Leur goût pour la pêche de baleine & pour

les entrepriſes maritimes, a de tout tems été ſi général, qu'il ſemble excluſivement occuper toute leur attention : c'eſt, je crois, ce penchant qui les a empêché d'introduire un plus grand degré de perfection dans leur agriculture. Il y a cependant pluſieurs moyens faciles d'améliorer leurs terres ſablonneuſes ; je connois pluſieurs arbres dont l'ombre féconderoit ce ſol aride (1), & qui embelliroit en même-tems ces plantations chéries, qu'ils ont fertiliſées & encloſes avec tant de dépenſes & d'aſſiduité. Le cèdre rouge, le platane, le chêne-châtaignier & pluſieurs autres, pourroient utilement couvrir leur plus mauvais terrein, & convertir en épaiſſes forêts ce qui, aujourd'hui, ne préſente à l'œil qu'une plaine aride. Ils cultivent le bled d'Inde dans les champs qui ont été engraiſſés par leur troupeau national : pour cet effet, il eſt conduit ſur les terres qu'on veut enſemencer. Trois fois pendant la nuit il eſt permis d'épouvanter ſes moutons avec des charbons ardens ; chaque fois la terreur les force à dépoſer leur fumier : une nuit d'un auſſi grand nombre

---

(1) L'ombre de l'Acacia eſt très-ſalutaire pour la terre ; pluſieurs Perſonnes que je connois ont arrêté des ſables mouvans, & fertiliſé ces mêmes ſables, par le moyen de l'Acacia. Je vous communiquerai dans peu un Mémoire ſur leur culture & leur uſage.

de ces animaux, fertiliſe & engraiſſe ſingulièrement le champ qui les renferme. Le froment, ſemé après le maïs, commence à y croître. Le ſeigle, de tous les grains, ſemble être le plus naturel au ſol de *Nantucket*, particulièrement aux terreins qui ont été adoucis par la culture des pommes de terre, des navets, de potirons, de ſquashes (1), &c. — Si leurs expéditions maritimes ne les occupoient pas tant, à en juger par ce qu'ils ont fait, cette Iſle ſeroit devenue un jardin, malgré la ſtérilité de ſon ſol.

Adieu. ST.-JOHN.

QUATORZIÈME LETTRE.

Plaiſirs Champêtres.

L'OPULENCE & l'augmentation des richeſſes produites par tant d'induſtrie, n'occaſionnent cependant aucun luxe, ni aucune diſſipation. Le plaiſir d'être riche ne ſe manifeſte que par une grande étendue dans les affaires, par de nouvelles ſpéculations. Les Riches voient plus ſouvent leurs amis, leur donnent des mets plus choiſis, des

---

(1) Squash, eſt une eſpèce de Gourde, plate & petite, dont le goût eſt exquis, quand particulièrement elles ſont cuites ſous les cendres.

meilleurs vins ; l'apparence, l'habillement, les meubles, le train de vie, reſtent toujours dans la même ſimplicité. — Leur plus grand plaiſir après celui de boire & de manger enſemble, eſt de ſe promener, d'aller ouvrir quelques-uns de leurs *lacs*, pour attraper le poiſſon qui s'enfuit avec l'eau ; le ſecond eſt d'aller à *Polpice*, où il y a une Auberge, & où les plaiſirs qu'on y va chercher ſont tout auſſi ſimples que ceux dont ils jouiſſent en Ville. — Cette maiſon de *Polpice* eſt le rendez-vous général de tout ceux qui poſsèdent *une chaiſe à un cheval*, ainſi que des autres Citoyens qui, attachés aux primitives véhicules de leurs pères, s'y tranſportent avec leurs femmes & leurs enfans dans des petites charrettes. Là ils s'aſſemblent ſans ordre, ni méthode ; ils forment de petite cotteries, ſe promènent & cauſent de leurs affaires : les autres, aſſis à l'ombre, ſe réjouiſſent le cœur avec du punch, du vin & leurs femmes qui, comme vous le ſavez, partagent tous leurs plaiſirs. Les Anciens, aſſis autour de la table, racontent les hiſtoires de leur jeuneſſe, fument leur pipe, & animent, par leurs diſcours, l'activité de leurs jeunes gens, qui, de leur côté, s'amuſent à jetter la barre (1), à lancer

(1) Jetter la barre, eſt un exercice Américain qui demande de l'adreſſe & de la force.

des pierres, à courir & à ſauter. Telle eſt l'idée que je voulois vous donner d'une de leurs plus grandes fêtes; elles ſont ſi ſimples, qu'elles donnent peu de matières à la deſcription. — J'ai eu la ſatisfaction d'y conduire une des plus belles filles de l'Iſle; comme les autres, elle étoit habillée avec l'élégance la plus ſimple & la plus admirable; l'éclat de ſon teint étoit merveilleuſement contraſté par le brun de ſes beaux cheveux; tout ſon ajuſtement conſiſtoit dans une robe de ſoie griſe, dans l'extrême propreté & la blancheur d'un tablier, d'un mouchoir & d'un petit bonnet plat de la plus belle batiſte; ſa tête étoit couverte, pendant la route, d'une eſpèce de chapeau à la manière des *Amis*, fait de ſoie noire, doublé de blanc, dont les contours couvroient en partie ſon dos & ſes épaules; ſa taille étoit charmante, ſans être trop fine: telle eſt la véritable idée que je voulois vous donner de l'amie ***, qui, ce jour-là, voulut bien me choiſir pour ſon compagnon. — Quand une femme eſt belle, qu'a-t-elle beſoin des vaines reſſources de l'art? elle n'a qu'à paroître, n'importe comment, tous les yeux la voient & l'admirent. La laideur, au contraire, n'acquiert, par la parure, qu'un éclat plus mortifiant; elle n'exige que l'obſcurité de la modeſtie. Je n'ai, de ma vie, vu tant de filles ſi gaies ſans ris immodérés, ſi

badines ſans être volages, ſi charmantes enfin ſans être coquettes; toutes ſemblent jouir d'une joie & d'un plaiſir analogue à leurs diſpoſitions; car chacune d'elles (à l'uſage de l'Iſle) avoit été conduite à *Polpice* par ſon bon *ami*. L'heureuſe liberté, ſans gêne & ſans contrainte, l'amour, l'amitié, l'innocence de la nature, déployés dans cette fête champêtre, remplirent la meſure de ce jour, qui, comme tant d'autres, me parut trop court. — Cette Aſſemblée vous auroit offert une perſpective embellie des plus belles couleurs; car la Nature elle-même s'étoit ſervi de ſon plus riche pinceau pour peindre toutes les phyſionomies qui la compoſoient.

Qu'auroit penſé, qu'auroit dit un de vos riches Voyageurs, ſi, à ſon retour de Rome & de Paris, il s'étoit trouvé ici? — Une troupe d'hommes, de femmes, de garçons & de filles aſſemblés ſans violon, ſans danſe, ſans muſique & ſans cartes, ſans aucun deſſein prémédité, lui auroit paru un aſſemblage bien inſipide. — Ces fêtes de *Nantucket* reſſemblent beaucoup à celles de notre Province; la ſeule différence eſt que nous aimons la danſe & l'exercice qu'elle procure, quoiqu'elle ne ſoit animée & conduite que par les accens baroques d'un violon Africain.

QUINZIÈME LETTRE.

Excurſion vers la Partie Orientale de l'Iſle.

Je fus ſaiſi, quelque tems après, du déſir de parcourir l'Iſle dans ſa plus grande étendue. — Pour cet effet, je réſolus d'aller à *Siaſconcet*, qui en eſt la partie la plus orientale : cet endroit n'eſt remarquable que par le *Pochick-Rip*, banc de ſable très-abondant en poiſſon. Je paſſai tout auprès des lots de *Tétoukémah* (qui, comme vous le ſavez, ſont les champs de la Communauté); les clôtures étoient faites de bois de cèdre, droites & régulières : les différens grains qu'on y avoit cultivés étoient fleuriſſans, & promettoient une bonne récolte. — De-là je deſcendis dans la vallée de *Barrey*, où je trouvai l'herbe fort abondante & d'une excellente qualité (1). Après avoir paſſé par le petit lac de *Gibb*, j'arrivai enfin à *Siaſconcet*, diſtant de dix milles de *Sherburn*.

Comme il n'y a qu'une très-petite partie de l'Iſle qui ſoit cultivée, & qu'on n'y voit preſque aucun arbre, le coup-d'œil n'en eſt pas fort amuſant; c'eſt une plaine inégale, remplie de petites

(1) C'eſt le Blue-Bent & le Spear-Graſs.

vallées : ces plaines ne rapportent qu'un herbage très-maigre, mais qui cependant nourrit un grand nombre de moutons, & s'améliore tous les ans.

Pluſieurs maiſons ont été conſtruites ſur ce rivage ſauvage & inculte, pour ſervir d'abri aux habitans dans la ſaiſon de leur grande pêche; elles étoient par conſéquent toutes vuides, excepté celle où j'avois été adreſſé : comme les autres, elle étoit placée ſur la partie la plus élevée de ce rivage; elle ne jouiſſoit que de la perſpective uniforme de l'Océan. — Le terrein du voiſinage ne me parut compoſé que de galet & de ſable, anciennement jeté ſans doute par la violence des vagues ; il étoit couvert d'une eſpèce d'herbe que la Nature fait croître ſans nul ſol végétatif.

Ce qui rendoit cette maiſon plus digne de mon attention, eſt qu'elle avoit été conſtruite ſur les ruines d'une des anciennes cabanes qui furent érigées par les premiers Propriétaires, pour obſerver du haut de leurs mâts l'apparence des baleines : ce ſont les ſeules antiquités qu'on trouve ici. — Cette maiſon étoit habitée par une famille nombreuſe : je n'avois, de ma vie, vu un endroit qui fût plus propre à fournir des idées contemplatives ; car elle étoit ſéqueſtrée du reſte des habitations de l'Iſle, comme cette Iſle eſt diviſée elle-même du Continent. Le tumulte perpétuel des vagues fut l'unique objet ſur lequel je pou-

vois jeter mes yeux, & qui, par conſéquent, dût fixer mon attention & commander tous mes ſens. — Mes yeux s'étendoient involontairement ſur toute cette ſurface immenſe, même juſqu'à la ligne horizontale, qui ſemble diviſer l'Océan des Cieux. — Quel élément, me dis-je à moi-même! c'eſt le premier & le plus puiſſant de tous; la terre que nous habitons, le Continent, les Iſles, tout peut s'affaiſſer, s'écrouler & diſparoître ſous les eaux qui, ſeules, par leur mouvement & par leur nature, ſemblent devoir durer éternellement. Mes oreilles étoient continuellement frappées du bruit déchirant de ſes vagues qui ſe pourſuivoient en ſe reployant les unes ſur les autres, comme ſi elles étoient guidées par une impulſion régulière & inviſible; de toutes parts elles ſembloient menacer ces rivages ſablonneux; car elles s'en approchoient avec une force proportionnée à leur proximité. Mes narrines reſpiroient involontairement les vapeurs ſalines diſperſées par le choc perpétuel des flots & de l'écume, ainſi que par les herbes marines qui couvroient ces rivages. Mon imagination me ſuſcita mille autres réflexions qui ſembloient élever mon ame, quoiqu'elles fuſſent vagues & peu diſtinctes; car je ſuis trop ignorant pour pouvoir aller plus loin, dans la carrière de la contemplation, qu'aux premiers pas de ſon crépuſcule.

Quel eſt l'homme, demeurant comme moi au milieu des bois, qui peut conſidérer, ſans effroi & ſans admiration, ce ſingulier élément qui, par l'agitation continuelle de ſes vagues & le pouvoir diſſolvant de ſes eaux, ſemble être deſtiné, dans le long cours des ſiècles, tour-à-tour à détruire une partie de cette planète, & à en raſſembler les ruines & les fragmens ſous la forme d'Iſles & de Continens nouveaux, propres à redevenir l'habitation des hommes? Qui peut obſerver les viciſſitudes régulières de ces marées, tantôt ſe gonflant pour aller pénétrer dans toutes nos rivières, & y ouvrir les portes de la navigation, tantôt ſe retirant à une diſtance immenſe, pour nous procurer la facilité d'attraper les *clams*, les huîtres & les gros poiſſons? Qui peut contempler de ſang froid ces orages impétueux qui, quelquefois, ſouffient avec aſſez de violence pour faire craindre que la terre ne ſoit forcée de quitter les limites de ſon ancien orbite, dont l'exactitude fait notre ſûreté?

Comment ſe peut-il faire que ce même vent qui, ſi ſouvent, nous rafraîchit dans nos champs Américains; que ces zéphirs, qui ondoyent nos moiſſons jauniſſantes, puiſſent être convertis en un nouvel élément ſi deſtructeur & ſi terrible, qui convulſe les vagues de la mer, les ſoulève comme des montagnes, démâte les vaiſſeaux, & cauſe tant de malheurs & tant de naufrages? — La fa-

mille iſolée avec laquelle je paſſai deux jours, vit preſqu'entièrement de poiſſon & de farine de maïs; car la charrue n'a pas encore oſé décompoſer les couches arides des champs voiſins de cette maiſon. — Et où les hommes ne peuvent-ils pas habiter & ſe trouver heureux, quand ils jouiſſent de la liberté & du bonheur civil? — C'eſt cela qui embellit le déſert le plus lugubre, & qui nous fait trouver le contentement & l'abondance ſur le rivage le plus ſauvage & ſur les champs les plus ſtériles. — Rien ne manquoit à cette ſolitude que quelques vieux arbres, ſous leſquels le contemplateur pût ſe repoſer à l'abri des vents & du ſoleil. Cette famille étoit très-nombreuſe; il y avoit des enfans de tous les âges, les fruits d'un mariage contracté à vingt ans. — Ils me parurent tous frais comme des ceriſes, ſains comme le poiſſon ſur lequel ils vivoient, & durs comme des coques de pin; l'aîné, âgé de douze ans, oſoit déjà ſe plonger ſous les vagues, ſans trembler à leur approche redoutable; les autres, plus jeunes & plus timides, traînoient, ſur les bords d'un étang reculé, des petits vaiſſeaux faits à l'imitation de ceux qu'ils devoient naviguer un jour à travers une mer plus orageuſe & plus agitée.

Ces bonnes gens m'apprirent que la laine de leurs moutons, compris dans le troupeau national, étoit plus que ſuffiſante pour les vêtir; que leurs

cochons vivoient de poiſſon ſur tous ces rivages; qu'ils poſſédoient un champ dans la communauté du *Tetoukémah ;* que leurs vaches paiſſoient dans la valée de *Barrey ;* que toutes les ſaiſons leur procuroit beaucoup de poiſſon, dont ils ſaloient une partie pour vendre ; qu'ils avoient l'art d'attraper des *Marſouins*, dont ils faiſoient beaucoup d'huile, projet qui les avoit déterminés à bâtir une maiſon dans un endroit ſi éloigné de leurs amis; qu'ils étoient contens & heureux, & qu'ils ne changeroient pas leur condition pour celle du Gouverneur de Boſton. — Le bruit des roues, juſqu'à dix heures du ſoir, m'annonçoit aſſez l'induſtrie des femmes; elles avoient un métier, car la mère & la fille aînée étoient Tiſſeranes, comme le ſont la plupart des bonnes Américaines; enfin j'y vis l'abondance des choſes néceſſaires, la propreté, la commodité, la ſanté & la paix, quoiqu'au milieu d'une plage ſtérile. — Que faut-il davantage pour conſtituer le véritable bonheur? — Très-certainement rien de plus.

Adieu, ST. JOHN.

SEIZIÈME LETTRE.

Livres & Réflexions Finales.

APRÈS mon retour de *Siasconcet*, je ne tardai pas à m'appercevoir que les habitans de *Sherburn* n'avoient que peu de Livres, & qu'ils étoient peu adonnés à la lecture. Cela ne m'étonna point, ils n'ont pas le tems de lire : la plus grande partie de leurs foibles Bibliothèques, ne consiste que dans la Bible, le Catéchisme, & des Livres de prières dans la Langue Angloise & Nattick; les Almanachs de l'année, les Gazettes de plusieurs Provinces, ainsi que celles d'Angleterre, quelques Livres instructifs sur la Navigation, la Médecine & l'Agriculture; je trouvai aussi dans presque toutes les maisons Hudibras, (1) & l'Histoire du Juif Joseph. — Personne ne put me dire qui les avoit fait venir, ni dans quel tems. — Il vous paroîtra sans doute aussi étonnant qu'à moi, de voir des hommes naturellemeut si graves, ne connoissant aucune branche de Littérature, lire cependant avec

(1) Hudibras est, comme vous devez le savoir, un Poëme qui fut composé du tems de Charles Second, sur les Guerres Civiles qui avoient fait périr son Père.

plaiſir ce ſingulier ouvrage, dont la lecture exige quelque eſpèce de goût & de connoiſſance hiſtorique : pluſieurs m'en ont répété par cœur de très-longs paſſages; & il eſt beaucoup moins étonnant de leur voir l'Hiſtoire de Joſeph, parce qu'ils y voient celle d'un Peuple de qui nous avons reçu les Prophéties que nous croyons, & une partie des Loix religieuſes que nous ſuivons.

Le Voyageur nouvellement revenu de l'Italie, plein de l'admiration que lui a cauſé l'examen des ſtatues, des monumens, des peintures que contient cet antique pays, voudroit à peine être perſuadé de venir viſiter un endroit auſſi limité, auſſi peu orné, & auſſi ſtérile que cette Iſle, qui en effet ne contient rien d'intéreſſant ni de remarquable, que le génie, l'induſtrie & l'activité des habitans. — Mais comme je n'ai jamais vu l'Europe, je me contente d'examiner attentivement ce que ma Patrie offre de plus intéreſſant. — Si nous n'avons ni dômes, ni palais, ni monumens anciens, nous jouiſſons dans nos bois d'un bonheur réel, que toutes les merveilles de l'art ne peuvent jamais remplacer. — Il n'y a de pauvres parmi nous que les oiſifs & les fainéans; la force des bons exemples, & la vigilance des Loix, les conduit bientôt à l'induſtrie. — En Europe, les moyens de ſubſiſter ſont ſouvent précaires; quelquefois il arrive que les Rois n'exigent point de ſoldats, que la Marine

eſt

eſt remplie de Matelots, que les Cultivateurs des terres & les Manufacturiers, ont autant de ſubalternes qu'exigent leurs travaux : que peut donc faire cette multitude d'hommes qui ne poſſèdent que leurs bras ; que peut faire cette foule de déſœuvrés qui n'ont qu'une bonne volonté inutile ?

Ici, au contraire, l'induſtrie humaine a acquit un champ immenſe, où elle peut ſe déployer dans toute ſon énergie ; champ qui ne ſera pas rempli dans bien des ſiècles. — Ainſi, mon ami, ſi j'en avois le loiſir & l'habileté, je pourrois vous conduire à travers le Continent, déployer à vos yeux une perſpective moins brillante qu'intéreſſante, moins captivante qu'attendriſſante, dont les détails ſont bien peu connus, & dont les nuages ne ſont occaſionnés que par la folie des individus, que par notre eſprit litigieux, & que par ces calamités imprévues & inévitables, dont nulle ſociété n'eſt ni peut être exempte.

Puiſſent les habitans de Nantucket, vivre longtems au ſein de la paix, à l'abri des fureurs de l'élément qui les environne, ainſi que des commotions politiques qui menacent ce Continent.

Adieu, ST. JOHN.

PROVINCE
DU NOUVEAU JERSEY.

Tous les rivages qui giſſent à l'oueſt de la Ville de *New-Yorck*, appartiennent à la Province de *New-Jerſey* : — ſon étendue n'eſt pas conſidérable ; elle n'eſt pas moins renommée pour l'excellence & l'abondance de ſes denrées ; pour la quantité immenſe de ſes prairies naturelles & de ſes marais boiſés, qui, un jour feront ſa plus grande richeſſe, pour le grand nombre de ſes ouvrages de fer, de ſes forges, de ſes mines de cuivre, ainſi que pour l'induſtrie & la propreté de ſes habitans. Cette Province comprend toute la côte maritime depuis *Sandy-Hook* juſqu'au *Cap- May* à l'embouchure de la *Delaware ;* de-là, toujours bornée par la rive orientale de cette même rivière, ſon territoire s'étend juſqu'à celle de *Mahakamack*, dans le diſtrict de *Meniſſinck*, près les Montagnes-Bleues. — Du confluent de cette dernière rivière, une ligne décrite à travers les bois & (marquée par des pierres juſqu'à un certain rocher ſur la rivière d'*Hudſon*,) la diviſe du territoire de *New-Yorck*. De ce point, gravé ſur ce rocher, cette Province s'étend le long des rivages de la mer

juſqu'à *Sandy-Hook*. — Je n'en connois point de plus agréable à habiter, ni de plus intéreſſante à examiner : tout y réjouit le cœur d'un bon citoyen. — La proſpérité, l'abondance, la propreté, l'induſtrie fructueuſe y annoncent le bonheur des habitans; les chemins y ſont bons, les plantations agréables à voir, les jeunes Villes nombreuſes & bien bâties, les Auberges excellentes, les Sites charmans ; un grand nombre de rivières la traverſent, & les moulins y abondent. Un certain eſprit éclairé & ſocial ſubſiſte ici, encore plus que par-tout ailleurs, entre toutes les familles opulentes & polies, dont les établiſſemens embelliſſent ces heureux cantons; elles contribuent à rendre le ſéjour de cette Province infiniment agréable. Les maiſons y ont un air de propreté & de décence qui eſt très-frappant; la plupart ſont bâties en pierres de taille, & les autres ſont décorées & peintes avec ſoin. — Pluſieurs des Colons ont un gazon devant leurs portes, orné des deux côtés avec des cèdres rouges.

Cette Province abonde en bleds, farines, biſcuits de mer, lard & bœuf ſalé, jambons, lin, chanvre, fer, cuivre, fer platiné, cidre, merrain, bois, &c. Elle n'a point de capitale où les habitans puiſſent vendre leurs denrées : *Perthamboy* jouit d'une belle ſituation, à la vérité, à l'embouchure de la rivière de *Ravitan* ; mais les quais, les magaſins, les

grands capitaux & la concurrence des Marchands établis à *Philadelphie* d'un côté, & à *New-Yorck* de l'autre, attirent toutes les productions de cette Province; le cours même de leurs rivières ſemble indiquer les endroits marqués par la Nature pour y diſpoſer de leurs denrées.

La race primitive des Colons de cette Province a été ſingulièrement mêlée : la partie qui avoiſine *New-Yorck* étoit, & eſt encore entiérement Hollandoiſe; l'Occidentale étoit jadis occupée par des *Suédois* & des *Finlandois*, qui s'étoient établis ſur les rivières de *Racoon* & de *Cohenſey*. — Leur poſtérité s'eſt répandue dans pluſieurs endroits. — A ces deux premières tiges ſe ſont uni depuis des émigrations d'Anglois, de François, d'Irlandois & d'Ecoſſois. — De ce mêlange il eſt réſulté une nouvelle race forte, active & induſtrieuſe, qui ſe monte, à ce qu'on m'a dit, au nombre de 130,000.

Cette Province a fait bâtir un très-beau Collège à *Prince-Town*, ſur la grande route de *New-Yorck* à *Philadelphie*; il eſt d'une Architecture agréable, & dans une ſituation ſaine & champêtre : on y enſeigne la Langue Latine, la Phyſique & la Théologie : — ſa Bibliothèque n'eſt pas encore conſidérable; ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'une Académie naiſſante, à laquelle le tems, l'attention du Gouvernement & la généroſité publique,

donneront toute la consistance nécessaire. — Il faut plutôt s'étonner du grand nombre des Collèges déjà fondés, que de la foiblesse & de l'imperfection de ses fondations. — Celui dont je parle a malheureusement un rival qui ne peut que nuire à son accroissement.

Qui croiroit que le flegme Hollandois, seroit susceptible des inquiétudes & des agitations de l'enthousiasme? — Les querelles Théologiques de ces Colons qui sont riches & nombreux, divisent cette Province depuis plusieurs années. — Les uns prétendent que les *Classes Ecclésiastiques* établies en *Hollande* par le Concile de *Dortdreet*, ont seules le pouvoir d'ordonner les Prêtres; les autres plus indépendans soutiennent, au contraire, que leurs Synodes Américains suffisent pour conférer cette Ordination. — De cette différence d'opinion, il s'en est suivi des partis & des querelles intérieures, qui, depuis plusieurs années, déchirent les Eglises Hollandoises de cette Province. — Heureusement les querelles ne produisent plus aujourd'hui que du scandale : les lumières du siècle, & l'esprit tolérant diminuent chaque jour l'importance qu'on y attachoit autrefois. — Le plus grand mal qu'ait produit cette effervescence, & le seul qui intéresse le public, est d'avoir donné lieu à la fondation d'un second Collège. — Ces deux Académies se nuiront mutuellement, parce

que la Province n'eſt point aſſez riche ni aſſez étendue pour les ſupporter, & parce qu'on y enſeignera des principes différens, qui entretiendront une rivalité nuiſible, ſans jamais pouvoir être utile. La richeſſe & le caractère des Colons Hollandois, n'annoncent pas beaucoup de modération de leur part. — Il eſt étonnant que le Gouvernement ſe ſoit prêté aux fantaiſies de cette nouvelle opinion. — Et qu'importe au public où les Prêtres Hollandois ſoient éduqués, pourvu qu'ils le ſoient? L'éducation du Collége de *Prince-Town* n'eſt-elle pas aſſez bonne pour eux? Qu'importe d'où ils reçoivent leurs pouvoirs Eccléſiaſtiques, pourvu qu'ils ſachent édifier leurs Congrégations par leurs bonnes mœurs, & les inſtruire par leurs connoiſſances? — Qu'ils aillent en Hollande, ou qu'ils ſoient conſacrés par un Synode *Batavo-Américain*, peu importe au bien public, qui n'exige que la paix & la plus parfaite liberté dans toutes les opinions religieuſes.

Il n'eſt pas poſſible que, pendant votre ſéjour dans cette Province, vous n'ayiez entendu parler de la fertilité du Comté *Burlington* : il produit le lard & les jambons les plus exquis du Continent. — C'eſt là où l'on voit des champs de maïs d'une grande étendue, & où l'Agriculture eſt très-perfectionnée. — Il ne ſe peut que vous n'ayiez entendu parler auſſi de la richeſſe des prairies du

Comté de *Salem*. — Les habitans de ce Canton poſſèdent mieux que tous les autres, l'art de les déſſécher & de bâtir des digues pour arrêter le cours des eaux. — N'avez vous point été étonné, à la vue de ce ſuperbe chemin qu'on a fait, il y a quelques années, à travers la grande prairie de *New-Arks* ? — Ils ont trouvé l'art de conſolider cette route, quoique conduite ſur un terrein tremblant, dans une étendue de plus de quatre milles; c'eſt-à-dire, depuis la Péninſule de *Bergen* juſqu'à la Ville de *New-Arks* : ils y ont établi trois bacs excellens, ſur les trois rivières qui traverſent ces vaſtes prairies. — C'eſt un des plus beaux monumens d'induſtrie qu'offre ce Continent. — Cette fameuſe route avoit été entrepriſe par des habitans de *New-Arks*, pour faciliter la communication de *New-Yorck* à *Philadelphie* : elle eſt actuellement entretenue par le moyen d'un caroſſe public, qui part de la Ville de *New-Arks* deux fois la ſemaine. — Avez-vous jamais vu de bourgade plus agréablement ſituée & mieux bâtie? Elle unit la douceur de la vie champêtre à la facilité du commerce, ainſi qu'à celle du tranſport de leurs denrées, le voiſinage d'une grande ville à celui de la mer. — Auſſi eſt-il aiſé de prédire que *New-Arks* deviendra dans la ſuite des tems l'emplacement de manufactures d'une Ville conſidérable... Cette Province, dont l'intérieur eſt ſi fertile, eſt heureu-

ſement défendue des fureurs de la mer, par un grand eſpace de marais ſablonneux, que la Nature a plantés avec des forêts immenſes de cèdres blancs ; c'eſt de leur ſein que les habitans tirent les bardaux dont les maiſons ſont couvertes, des mâts, des vergues & des planches. Dans nul endroit connu de ce Continent, on n'y rencontre autant de prairies immenſes ; elles n'attendent que le deſſéchement & l'application de l'induſtrie humaine pour devenir des terreins conſolidés & fertiles. — C'eſt ſur ces nouveaux ſols qu'ils cultivent, avec tant de ſuccès, le chanvre & toutes les eſpèces de foin & de maïs. — Des milliers d'acres encore ſous les eaux, dans peu d'années améliorés par le progrès du tems & de la population, enrichiront les Colons qui les poſſèdent, & embelliront cette partie de l'Amérique. — La quantité immenſe de marais boiſés n'eſt pas moins ſurprenante : tout le cours de la rivière de Piſaick, ainſi que les bords de toutes leurs rivières, offrent des deux côtés des terreins aujourd'hui fangeux, mais qui ſeront un jour convertis en prairies. — Je connois un canton, auprès de *Baskind-Ridge* (1), qui contient plus de cinq mille acres, & dont le Propriétaire a déjà fait défricher une partie. — Quel vaſte coup-d'œil, quelle riante perſpective

(1) Le Lord Sterling.

n'offrira pas un jour cet immenſe plateau, à ceux de ſa poſtérité qui habiteront ſon élégante maiſon ! Non loin de cet endroit, ce même Propriétaire a fait ériger un moulin d'une conſtruction admirable ; ce moulin briſe le lin & le rend propre à être filé.

Cette Province contient pluſieurs mines de cuivre : celle qui eſt ſituée ſur les bords de la *ſeconde rivière* eſt très-profonde & très-riche : deux fois on y a établi une pompe à feu, & deux fois elle a été brûlée. — Non loin de cette mine on voit un marais de cèdres blancs, qui contient au moins quinze cens acres ; il eſt rempli d'arbres de dix-huit pouces de diamètre & de ſoixante pieds de haut : c'eſt un tréſor auſſi utile que la mine dont je viens de parler. — C'eſt dans ce voiſinage qu'on voit auſſi un des plus grands eſpaces de prairies ſalées qu'il y ait ici. — C'eſt une mer étendue, qui n'eſt bornée que par la Péninſule de *Bergen* d'un côté, & par les terres du *Nouveau-Jerſey* de l'autre. — On y compte, je crois, ſix mille acres, dont la plus grande partie ſont fauchées tous les ans. — Les habitans élèvent le foin en mulons chacun ſur ſon terrein, après avoir eu ſoin de conſtruire un plancher élevé de quatre pieds, qui le mette à l'abri des hautes marées.

C'eſt à travers cette prairie qu'ils ont conſtruit le ſuperbe chemin dont je vous ai parlé. — La

première couche eſt formée par des troncs de cèdres placés les uns près des autres ; ils ſont recouverts enſuite avec des branches incorruptibles du même arbre, & ces branches avec du gravier : — tous ces matériaux ont été apportés à grands frais des deux terres voiſines.

Il eſt impoſſible de voyager à travers cette Province l'eſpace de quelques lieues, ſans rencontrer quelques petits fourneaux où l'on fond & où l'on forge le fer. — Un Propriétaire a-t-il un grand marais boiſé qu'il voudroit nettoyer ? il commence par faire une digue à ſon extrémité pour arrêter l'eau du ruiſſeau qui le traverſe. — Il tire enſuite de cette eau retenue, deux partis très-utiles ; il y établit les roues néceſſaires à la fabrique du fer, qui ſont miſes en mouvement par ce courant factice ; & le ſéjour de ces eaux, élevées à cinq ou ſix pieds, pourrit tous les arbres du marais dans le cours de peu d'années. Ainſi l'induſtrie Américaine ſait tirer parti de tout ce que la Nature lui offre avec une ſi grande profuſion. — Quand tous les arbres du marais ſont détruits, ils détruiſent auſſi la digue qui retenoit les eaux, ils démoliſſent les légers bâtimens qu'exigeoit la fabrique du fer, & dans un petit nombre d'années, le Voyageur, qui n'avoit vu en paſſant qu'un vaſte étang rempli d'arbres renverſés, & qui n'avoit entendu que le bruit des marteaux & des enclumes,

voit, avec une ſurpriſe agréable, des champs bien enclos & des prairies vertes, deſſéchées & diviſées en petites portions par une multitude de foſſés. — Telle eſt la métamorphoſe qu'on obſerve preſque par-tout dans le cours de peu d'années : les montagnes voiſines leur fourniſſent la mine dont ils ont beſoin pour ces petites forges, qu'ils vont chercher dans leurs chariots.

Le bon Citoyen voit, avec le plus grand plaiſir, un ſuperbe moulin à platiner le fer, auprès de *Boon-Town ;* le méchaniſme en eſt très-bien exécuté, & les mêmes roues qui ſervent à mettre les rouleaux en mouvement, ſervent auſſi, quand on le veut, à faire mouvoir un moulin à bled. — Une ſimple méchanique le ſoulève ou l'abaiſſe pour l'arrêter ou le faire agir.

Cette Province fut jadis concédée à ſeize Seigneurs Ecoſſois ; de-là des diviſions & des ſubdiviſions qui ont occaſionné beaucoup de difficultés & beaucoup de procès, & même ont retardé pendant long-tems l'établiſſement de cette belle Province. Elle eſt diviſée en deux parties, l'orientale & l'occidentale ; chacune de ces diviſions a ſon Conſeil de Propriétaires. Je crois qu'il eſt inutile de vous parler des jolies Villes de cette Province : vous connoiſſez, comme moi, New-Arks, Brunſwick, Amboy, Hakenſack, Eliſabeth,

Trentown, Burlingtown, Salem, &c. Son Gouvernement reſſemble en tout à celui de New-Yorck, & les ſéances de ſon Aſſemblée légiſlative ſe tiennent à Burlingtown.

PENSILVANIE.

Nous voici enfin arrivés à une des plus célèbres des dix-huit Provinces; vous en conviendrez, je l'eſpère, après que vous aurez parcouru la foible eſquiſſe que je vais vous en donner. — Je ſerai auſſi laconique qu'il me ſera poſſible.

Toutes celles que nous venons de paſſer en revue, ont été fondées en partie ſur la violence & ſur la force; ſouvent même ſur l'abus de cette même force, dégénérée en guerre & en oppreſſion. Il eſt difficile de ſuivre les Européens dans leurs découvertes & dans leurs établiſſemens, ſans obſerver l'effet de ce caractère deſtructeur, qui les diſtingue de tous les Peuples. — Ils vont commettre ſur des rivages étrangers des dévaſtations & des injuſtices, dont les *Sauvages* les plus féroces rougiroient. — Ils donnent cependant ce *nom* à toutes les nouvelles Nations qu'ils découvrent. — L'origine des ſept Provinces dont je viens de vous entretenir, ont preſque toutes été arroſées de ſang.

Quelle eſt la Société humaine dont on ne puiſſe pas en dire autant (1) ?

Guillaume Penn eſt le ſecond parmi les Fondateurs modernes, qui ait ſuivi des principes contraires. — Son arrivée ici, en 1681, eſt devenue une époque fameuſe dans cette Province, dont il jeta les premiers fondemens l'année ſuivante. — Il aborda ſur le lieu d'où je vous écris aujourd'hui, ſous les enſeignes de la Paix & de la Fraternité : — il traita les Naturels comme Frères ; auſſi ces Nations, oubliant leur férocité & la haine qu'ils portoient à tous les Européens, n'ont ceſſé depuis d'aimer & de reſpecter les *Amis* : ils donnèrent à *Penn* le nom d'*Onas* (2), que leurs principaux Chefs portent encore aujourd'hui, ainſi que celui des premières familles Quakers (3) qui arrivèrent avec lui. — Et quel autre monument pouvoient-ils ériger à ſa mémoire ?

Ses premiers pas furent éclairés par les lumières de la plus douce Philoſophie. — Il trouva, en en-

---

(1) Calvert, Lord Baltimore, arriva dans le Maryland en 1632, & y acheta ſon nouveau Domaine des Sauvages.

(2) Père.

(3) Pluſieurs Chefs des Sauvages s'appellent encore *Logan*, nom d'un des Compagnons de Guillaume Penn ; celui qui déclara la Guerre à la Virgine en 1775 étoit connu ſous ce nom. Vous devez vous rappeler le beau diſcours qu'il fit au Gouverneur Lord Dunmore quand la Paix fut rétablie.

trant dans la rivière *Delaware*, un grand nombre de *Suédois* & de *Finlandois*, établis à *Helſimbourg*, ſur les bords de la rivière *Chriſtine*. — J'ignore quel motif les y avoit conduits ; fatigués, ſans doute, des malheurs qui, dans cette période convulſive, agitoient alors toute l'Europe ; ainſi que *Guillaume Penn*, ils étoient entrés dans la rivière *Delaware*, & y cultivoient en paix les terres ſur leſquelles ils avoient abordé ; ils y avoient même bâti des Egliſes. — Ce nouveau Propriétaire, auquel le Roi d'Angleterre Charles II avoit concédé ce nouveau Domaine, au lieu d'envahir les poſſeſſions de ces Etrangers, confirma, par des titres authentiques, tout ce qu'ils réclamèrent, ainſi que les privilèges & les immunités de leurs Egliſes : il les reconnut & les adopta comme frères. — Telles furent ſes premières actions. — Il publia enſuite la charte de Privilèges qu'il avoit promis à ſes Compagnons : cette charte contient les principes les plus ſages & les plus humains qui aient jamais été promulgués pour le bonheur des hommes. — Les paroles ſublimes avec leſquelles il établit le Tolérantiſme comme la baſe de ſa Légiſlation, méritent d'être connues de tout le monde (1). Cette charte fut comme une lueur qui

(1) Section troiſième des Loix accordées en Angleterre par Guillaume Penn en 1682. Sachant que nulle Société ne

paroît au milieu d'une nuit obſcure. — Il publia enſuite des mémoires inſtructifs & des invitations, qu'il fit traduire dans pluſieurs langues, & répandre dans différentes parties de l'Europe. — Eſt-il étonnant qu'une Légiſlation auſſi ſage, & un ſol auſſi fertile, ait procuré la proſpérité & la richeſſe dont nous jouiſſons aujourd'hui? La première idée que nous donne l'établiſſement de cette Province, eſt celle d'un père uni au reſte de ſa famille par les liens de l'intérêt & de l'affection : tous le reſpectèrent pour la ſageſſe de ſes inſtitutions & l'uſage modéré qu'il fit de ſon autorité. Tous ceux

---

peut être véritablement heureuſe, quoiqu'elle jouiſſe de la plus grande liberté Civile, à moins qu'elle ne jouiſſe auſſi de celle de la Conſcience ; ſachant auſſi que le Dieu Tout-Puiſſant eſt le ſeul ſcrutateur des Conſciences, le Père de la lumière des Eſprits, l'auteur & l'objet de toute ſpéculation Divine, ainſi que de toute notre Foi & de nos Hommages ; que ſeul il illumine nos Eſprits, & que ſeul il peut perſuader l'entendement des Hommes, je déclare à toute Perſonne, ou Perſonnes habitans cette Province, que quiconque reconnoîtra un ſeul Dieu Tout-Puiſſant & Eternel comme l'Auteur, le Préſervateur & le Gouverneur du Monde ; qui ſe croiront obligés de vivre paiſiblement & juſtement dans la Société Civile, ne ſeront aucunement moleſtées ni inquiétées pour leur perſuaſion Religieuſe ou Pratique, en matière de Foi & de Culte, & ne ſeront jamais obligées de fréquenter ou de maintenir que les Egliſes & les Miniſtres qu'ils jugeront à-propos, &c.

qui le ſuivirent, ainſi que les autres Européens qui y abordèrent dans la ſuite, trouvèrent le repos, l'égalité & la liberté qu'ils cherchoient: perſonne ne calomnia ces heureux commencemens; auſſi je crois qu'il n'y eut jamais de Colonie qui ait ſi amplement récompenſé l'induſtrie de ſes habitans.

Si jamais la bénédiction céleſte s'eſt manifeſtée ſur la terre, c'eſt ici où cette manifeſtation a été plus évidente; la paix, la concorde, l'eſprit patriotique, l'humanité des Loix, la félicité publique & notre population (1), en ſont les preuves les plus évidentes. — Ici une foule de malheureux de toutes les parties de l'Europe, ſont venus y chercher un aſyle & de la terre à cultiver; ici les victimes d'un zèle amer & brûlant ſont venues, &

---

(1) La Province de Penſilvanie exporta en 1771 pour la ſomme de 631,534 liv. ſterlings; en 1774 pour celle de 784,254 liv. —; en 1773 pour la ſomme de 720,135 liv. ſterlings. Ces Exportations conſiſtoient en farines, biſcuits de mer, bled, maïs, bœuf, & lard ſalé, jambons en barrils, fer en barres, fer en métal, goudron, térébenthine, planches, douves, merrain, cercles, bardaux, tronc de noyers, acajou, lignum-vits, peaux de cerf, pelleteries, ſoude griſe & blanche, graine de lin, cire, chandelles de Spermacetty, ſuif, chandelles, ſavon, graiſſe de lard, chocolat, coton, bierre, cuir, riz, amidon, &c., & vaiſſeaux neufs.

elles

elles y ont trouvé la liberté de la conſcience & la roſée du Tolérantiſme. — Chaque Secte apporta ſes différentes opinions; ils les ont ſuivies dans l'égalité & la paix la plus parfaite (1), parce que le Gouvernement, en les protégeant toutes, n'a accordé de ſuprématie à aucune.

La diſcordance dans les opinions religieuſes, eſt devenue le fondement de l'harmonie générale. — Ceci n'eſt point un rêve plauſible, enfant de l'imagination, c'eſt un principe vrai, ſimple & unique, dont nous avons éprouvé les effets les plus heureux : je vais vous en convaincre.— Dans l'eſpace de moins d'un ſiécle, *Philadelphie* a été bâtie, 30000 habitans s'y ſont réunis, & ont pouſſé les Arts & le Commerce à un point qui vous étonneroit, ſi j'oſois entrer dans des détails particuliers. Les Marchés de cette Capitale (2),

---

(1) Le ſeul nuage qui peut être appelé fermentation de Religion, fut conduit par un nommé *George Keith.* Cet Homme étoit plus fou qu'enthouſiaſte; il n'y eut aucun excès de commis.

(2) Le grand Marché de Philadelphie a quarante pieds de large, ſur cinq cens de long; il eſt élevé de trois pieds, bâti en briques, ſur des arcades, & placé en ligne droite dans le milieu d'une rue de plus de cent cinquante pieds de large. Le Marché à Poiſſon eſt bâti ſur un beau Pont de Pierre, au bord de l'eau. Rien ne peut être plus propre que ces deux Marchés. La viande y eſt toujours étalée ſur du linge blanc.

ſon Hôpital, ſa Maiſon de travail (1), ſon Hôtel-de-Ville, dont les portes & les fenêtres ſont décorées de marbre blanc, ſes rues bien pavées & à angle droit ; l'uniformité, la décence de ſes Maiſons, ſes trottoirs commodes, ſes Pompes de diſtance en diſtance, ſa Police admirable, ſes trois Bibliothéques, ſa Société Académique, ſes Quais longs & commodes, cette multitude de Vaiſſeaux, perpétuellement remontant & redeſcendant la rivière, ce grand nombre qu'on conſtruit tous les ans ; telles ſont mes premières preuves. — L'étendue immenſe de nos Etabliſſemens déjà pouſſés au-delà des montagnes, ſur les bords de la *Monongahéla* (2) ; la beauté de nos campa-

---

(1) Bettering Houſe, eſt une Maiſon où les fainéans apprennent à devenir meilleurs & plus induſtrieux. C'eſt un établiſſement Quaker, auquel toute la Ville a contribué. C'eſt un beau monument d'Architecture. Tous les Souſcripteurs ont chacun une voie pour la nomination des Adminiſtrateurs.

(2) Cette Région eſt une des plus belles & des plus fertiles de la Terre. Ce qu'on appelle les ſources de la belle Rivière, comprend un terrein immenſe ; la ſituation de Pittsbourg, ſitué au confluent de trois Fleuves Navigables, dont les ramifications coulent à travers les terres les plus riches, promet à cette Ville naiſſante le plus grand degré d'opulence & d'importance. Je ne connois rien de plus ſéduiſant que ce charmant ſéjour ; la Nature y a placé des ſources d'eau ſalée, qui fourniſſent en abondance le meil-

gnes, l'excellence de nos moulins, le nombre infini de nos chemins; de nos bacs & de nos ponts, la quantité immenſe de nos productions & de nos exportations (1), une population ſurprenante, vu la date de notre origine (2). — Voilà de quoi vous convaincre que *Guillaume Penn* a établi ſon Gouvernement ſur la baſe la plus étendue, ainſi que ſur les principes les plus juſtes & les plus vrais.

Ce ſeroit ici le lieu de célébrer la mémoire de ce grand homme, ſi ſon nom & ſes vertus avoient beſoin de l'être; notre bonheur, la vénération de l'Europe entière, pour ſes loix & ſes inſtitutions, la vertu & la vigueur de notre

---

leur ſel, du charbon de terre, les plus beaux bois, qu'elle a remplis d'une excellente pâture; le poiſſon y abonde, & le ſol y eſt bien plus riche que celui que nous cultivons. C'eſt-là où les pauvres Européens devroient aller, sûrs d'y trouver les moyens de s'établir. J'ai vu des Voyageurs qui m'ont dit que leurs chevaux s'engraiſſoient dans leurs voyages, au moyen de l'excellent pâturage qu'ils trouvoient toutes les nuits dans les bois. Cette Région deviendra un jour l'Eldorado de ce Continent.

(1) Il faut avoir vu, comme moi, les Livres de la Douane, pour pouvoir ſavoir la quantité immenſe des denrées que produit annuellement cette Province.

(2) On aſſure que cette Province, & les trois Comtés ſur la Delaware, contiennent une Population de 450,000 habitans, dont au moins 200,000 ſont Allemands.

excellente conſtitution, deviennent de jour en jour l'éloge le plus éloquent. — Que n'a-t-il terminé ſa carrière dans la ville qu'il avoit fondée! nous révérerions aujourd'hui ſes cendres, en célébrant ſa mémoire.

Cette Province eſt fameuſe pour ſon induſtrie, ſon génie & ſon eſprit public; je me hâte de le prouver. — Comme preuve de ſon induſtrie; je dis qu'on imprime ici ſur du papier Américain, à meilleur marché & auſſi-bien qu'à Londres (1). — Ici on fabrique pluſieurs articles avec autant de perfection qu'en Europe. Tout notre Commerce intérieur ſe fait par le moyen de chariots; il eſt computé que cette vaſte communication en employe au moins 10000 (2). — Où en avez-vous vu de mieux conſtruits? Où avez-vous vu de plus beaux chevaux? — Vous m'avez dit vous-même que nos voitures & nos attelages égaloient ce que vous aviez vu en Angleterre. Malgré les dépenſes extraordinaires de ce charrois, nous vendons nos farines dans les Iſles, au moins à auſſi bon marché que les Marchands

---

(1) Ceux qui ont vu le beau Papier d'Euphrata, & les belles Editions de Thomes Bell, ſeront convaincus de ce que je viens d'avancer.

(2) Il eſt très-sûr que le Commerce intérieur de cette Province ſe fait par le moyen de plus de 40,000 chevaux; cela ſeul eſt un Phénomène d'induſtrie bien ſurprenant.

de *New-Yorck*, dont les denrées viennent toutes par eau. Il y a plus, pendant bien des années, nos farines ont été ſi ſupérieures à celles de cette dernière Province, que nous avions la préférence dans les Marchés étrangers. — Nos Moulins ſont des Palais pour la hauteur, l'élégance, la propreté & la beauté du méchaniſme ; une ſeule roue fait mouvoir cinq blutoirs, dans l'étendue ſouvent de cinq étages, outre pluſieurs autres machines propres à nettoyer le bled. — Chacun de ces mouvemens peut être arrêté ou mis en action ſuivant le beſoin. — L'induſtrie des habitans ſe manifeſte dans tout ce qu'ils font ; avez-vous jamais étudié le méchaniſme de nos poëles ? Ils ſont compoſés de doubles plaques entre leſquelles la fumée circule ; le devant en eſt ouvert, on peut y bouillir ou y rôtir ; une petite porte placée ſur la partie circulaire, qui ſert d'âtre, s'ouvre d'elle-même auſſi-tôt que la chaleur eſt montée à un degré qui ſeroit nuiſible, & en corrige immédiatement l'effet. — En fait d'Agriculture, il n'eſt pas poſſible, je crois, d'en pouſſer la perfection plus loin qu'elle ne l'eſt, ſur-tout dans le Comté de *Lancaſte* (1), où le bled rapporte

(1) Le Comté de Lancaſter eſt fameux non-ſeulement pour la fertilité de ſon ſol, mais encore pour la ſingulière adreſſe & induſtrie de ſes Colons. Cette Ville eſt bâtie en

en raiſon de trente-ſix pour un. — Leurs champs environnés d'*acacias*, qui leur ſervent de poteaux vivans pour leurs paliſſades, eſt une invention auſſi utile qu'agréable (1).

Ici les ſciences ont toujours été cultivées avec plus de ſoin & de ſuccès que par-tout ailleurs : je ne ſais ſur quoi cela peut être fondé. — Nous avons eu des grands hommes dans bien des genres, comme célèbres Géomètres, Arpenteurs ; *Guillaume Scull* a jouit de la réputation d'être le premier du Continent ; *Benjamin Weſt* eſt aujourd'hui le Peintre d'hiſtoire du Roi ; *Jean Bertrand*, par une eſpèce d'inſpiration, eſt devenu le plus célèbre Botaniſte des dix-huit Provinces ; *François Hopkinſon* a ſingulièrement excellé dans la Muſique. — Le fameux cadrant de *Hadley* eſt une invention *Penſilvanienne*, quoi qu'en diſent les Anglois. — M. *Written Houſe*, ce célè-

---

brique, elle contient près de deux mille Maiſons, propres & commodes ; elle eſt à ſoixante milles de Philadelphie. C'eſt-là où on voit les plus beaux Moulins, les plus beaux Chevaux & les Cultivateurs les plus riches. Leur méthode d'entourer leurs Champs avec des Acacias, qui ſervent de poteaux vivans à leurs paliſſades, eſt auſſi agréable à voir, qu'utile dans l'uſage qu'ils en font.

(1) L'uſage qu'ils font de ces Acacias, épargne beaucoup de bois, parce que ces arbres vivent fort long-tems, & que leur ombre ajoute à la fertilité de la terre, ce qui diſtingue cet arbre de tous les autres.

bre Aſtronome, eſt bien connu dans l'Europe. — Sa Sphère, appelée *Orrery*, eſt d'un méchaniſme admirable, on dit qu'elle eſt unique de ſon eſpèce; l'inventeur, enfant de la nature, l'exécuta lui-même. — On ne peut voir, ſans la plus grande admiration, ce ſimple Cultivateur, marchant de ſa charrue vers l'étude des horloges de *Nurenberg*, de la connoiſſance de ce ſimple méchaniſme, s'élançant avec la plus grande rapidité vers la haute Aſtronomie. Les Citoyens de Philadelphie lui ont fait élever un Obſervatoire (1), & lui ont fourni tout ce dont il a eu beſoin; l'aſſemblée Légiſlative lui a depuis accordé une penſion, avec le titre d'Aſtronome de la Province.

Benjamin Franklin, avec une hardieſſe & une ſagacité ſingulière, a tracé & ouvert aux hommes une carrière nouvelle & utile. C'eſt ici où les expériences ſur l'Electricité ont été les plus étonnantes. — Par une longue ſuite d'eſſais & de raiſonnemens, auſſi profonds qu'intéreſſans, il a enfin ouvert le ſanctuaire de la nature, où réſide ce phénomène deſtructeur, preſque inconnu juſqu'à cette époque. — C'eſt au milieu de toutes ces expériences qu'il a trouvé l'analogie qui ſubſiſte entre le fer & la foudre, & enfin l'uſage des

(1) Cet obſervatoire eſt le premier & le ſeul du Continent.

baguettes électriques, pour garantir nos Maiſons de ce terrible fléau. — C'eſt donc à ce grand homme que l'humanité doit les avantages qui ont réſulté de cette célèbre découverte ; c'eſt à lui que nous devons la tranquillité avec laquelle nous dormons au milieu des éclats du tonnerre. Les ravages annuels qu'il cauſoit dans cette Province étoient auparavant très-conſidérables ; les Clerks de tous les Comtés eurent ordre d'en tenir un regiſtre, dont les réſultats furent publiés dans nos Gazettes. Avec quelle joie, avec quelle reconnoiſſance ne vîmes-nous pas ceſſer ce fléau deſtructeur, à meſure que l'uſage des nouveaux Paratonnerre devint plus général ! — Qu'il eſt conſolant d'être homme, quand on voit la dignité de l'eſpèce ainſi relevée !

Notre Collége eſt un des mieux établis, un des mieux fournis de Profeſſeurs & de Maîtres. Nous avons une Société Académique, c'eſt la ſeule du Continent ; déjà ſes Mémoires ſont devenus inſtructifs & ſavans : c'eſt aux ſoins de *B. Franklin* que nous la devons, ainſi que la Bibliothèque qu'il a fondée. — Cette Bibliothèque eſt un Corps politique, gouverné par dix Directeurs & un Tréſorier, annuellement choiſis au ballot. Chaque ſouſcription coûte *trente piaſtres* (1), & un

---

(1) Cinquante Ecus.

payement annuel de *cinq quarts de piaſtre* ; (1) pour cette foible ſomme les ſouſcripteurs peuvent lire des milliers de volumes, & y étudier les nombreuſes machines qui y ſont dépoſées, ainſi que le beau Cabinet d'Hiſtoire Naturelle qui y eſt joint : on y voit une pompe pneumatique très-curieuſe, une vaſte machine électrique, deux globes d'un grand diamètre, des téleſcopes à réflexion, un double microſcope d'une grande largeur, un miroir concave de douze pouces, des foſſiles Américains, une collection de médailles, &c. Nous avons en outre deux autres Bibliothèques, dont l'une appelée *Loganienne*, a été léguée au Public par un *Ami* de ce nom, fils d'un des premiers Compagnons de *Guillaume Penn* (2).

En fait d'eſprit public, l'aſſemblée Légiſlative a pluſieurs fois impoſé des taxes pour établir des Emigrans, & les nourrir pendant quelque tems, pour donner des récompenſes à ceux qui planteroient des haies vives, & pour accélérer mille autres objets d'utilité publique ; pour faire placer dans les carrefours des chemins, des poteaux de direction, & des pierres millières ; pour faire

---

(1) Soixante-quinze ſols.

(2) Logan étoit un Homme riche & ſavant; il légua ſa belle Bibliothèque au Public, par ſon dernier Teſtament.

conſtruire des ponts ſolides, pour rendre les bacs libres à tous les chariots chargés, venant à Philadelphie, &c. Notre Hôpital pour les fous eſt le ſeul qui exiſte ſur cet hémiſphère. — Vous les avez vus ; dites-moi ſi la propreté & la charité peuvent aller plus loin ? — Notre Maiſon d'induſtrie & de travail (1), eſt un monument unique pour la conſtruction, l'élégance, l'utilité publique, & la manière dont cette belle inſtitution eſt gouvernée ; l'argent en fut ſouſcrit en neuf jours, & il coûta 150000 livres ſterlings ; la famille des Penn donna le bel emplacement qu'il occupe aujourd'hui. — Avec les ſoins les plus aſſidus, on a rendu les rivières *Scullkill* & *Délaware* plus navigables qu'elles ne l'étoient auparavant. On a trouvé le ſecret de faire ſauter ſous l'eau des rochers conſidérables. Le croiriez-vous ? ils ont oſé propoſer d'unir, par un canal, les ſources de deux rivières (2) dans la grande Péninſule, dont l'une

---

(1) Telle eſt la bonne adminiſtration de cette Maiſon, que, déjà les Ouvrages qui en ſortent, contribuent à ſon entretient ; les Hommes qui y ſont renfermés ſont bien nourris & bien vêtus. On leur donne leur liberté auſſitôt qu'ils ont donné des preuves d'induſtrie ſuffiſante pour pouvoir les faire vivre. La moitié des habitans de cette Maiſon y ſont volontairement.

(2) Ce Canal devoit être coupé de manière à unir la ſource de la rivière *Saſſafrax*, & celle de la rivière *Balck-*

coule dans la baie de *Chéſapeack*, & l'autre dans la *Délaware*, afin d'amener à notre Ville les productions de cette baie, ſans courir le riſque de la navigation des Caps. — Ce projet auroit été exécuté, ſi la Virginie ne s'y fût oppoſée : j'en ai vu les nivellemens. — Où trouverez-vous des Etabliſſemens Moraves comme à *Béthélem*, à *Eaſt-Town*, &c. comme celui des *Dunkards* à *Euphrata* ? Cette Secte innocente & douce nous fait aimer ſa ſimplicité & ſon Inſtitution ; c'eſt la ſeule parmi nous qui rejette l'éternité des punitions ; ils croient Dieu trop juſte, trop bon pour punir à jamais des fautes momentanées. — Ne vous ont-ils pas édifié, toutes les fois que vous les avez vus ? J'ai connu bien des perſonnes qui trouvoient un remède à tous leurs maux, en paſſant quelques jours avec ces bonnes-gens ; leur rigide probité, leur ſingulière induſtrie, la ſimplicité de leurs mœurs, la douceur, la propreté de leurs compagnes, tout chez eux eſt édifiant, & devient l'objet des plus douces méditations. — Cette Retraite, ſituée ſur la rivière *Cocolico*, dans le Comté de *Lancaſter*, eſt devenue un Séminaire d'éducation pour bien des jeunes-gens. — Je n'en

---

bird. C'étoit un beau projet, qui auroit contribué à la proſpérité de Philadelphie. Les Provinces qui occupent les deux côtés de la Baie s'y oppoſèrent.

connois point où les mœurs de la Jeuneſſe puiſſent être conſervées pures plus long-tems (1).

C'eſt ici où on peut voir l'aſſemblage du plus grand nombre de Sectes, dont l'union & la paix n'ont jamais été dérangées par la moindre convulſion (2). — Ces Sectes ſont comme les branches du même arbre; elles ſont compoſées d'hommes qui ſont tous frères. — En obéiſſant à la même morale, chacune de ces Sectes rend le culte qu'elle croit être le plus agréable à l'Être ſuprême. Il faut venir parmi nous pour y contempler la paix chrétienne qui y ſubſiſte, & la réunion de tant de Nations, unies par les liens doux d'un Gouvernement humain & ſage; pour y voir le plus beau Monument du dix-huitième ſiècle, pour y étudier enfin ce beau ſyſtême de Légiſlation & d'Agriculture, établi ſur deux principes ſeulement, que *Guillaume Penn* prit en ſuite pour l'*épigraphe* des armes Provinciales : *Miſéricorde*, *Juſtice*.

---

(1) La douceur, la beauté de la retraite, la contemplation journalière des plus belles vertus morales, la connoiſſance de la langue Allemande, de l'Ecriture, de l'Arithmétique, telles ont été les raiſons qui ont déterminé pluſieurs de mes amis d'y envoyer leurs enfans.

(2) Si on en excepte l'affaire de George Keith, qui n'eut aucune conſéquence, & ne fut qu'une efferveſcence momentanée.

Que je la rende aux Allemands, c'eſt-à-dire à plus de la moitié de nos Habitans ; ce ſont les *Parſis* de la *Penſilvanie* : leur gravité, leur bon-ſens, leur induſtrie les conduit à faire ce que cet ancien Peuple faiſoit jadis, par l'influence de leur Religion. Si la ſageſſe & l'humanité des Quakers ont promulgué les meilleures Loix, ont dicté les Réglemens les plus utiles, ont enfin ouvert les portes de cette Province à toutes les Sectes, ainſi qu'à toutes les Nations, les Allemands ont bien payé ce qu'ils devoient à cette Société, par le ſoin ſingulier avec lequel ils ont perfectionné l'eſpèce de leurs chevaux, les meilleurs qui ſoient en Amérique, par la ſobriété, l'activité lente, mais perſévérante, & par l'économie dont ils ſont devenus les plus parfaits modèles. — Différens de tous les autres Colons, ils ne ſe rebutent d'aucunes difficultés, & ſont toujours ſûrs de réuſſir à force de perſévérance. — La *Penſilvanie* leur doit l'établiſſement de pluſieurs branches d'induſtrie, la conſtruction des plus beaux Moulins & des meilleurs Charriots (1).

---

(1) Les Charriots qu'on conſtruit ici ſont les plus beaux & les meilleurs du Continent ; ils portent ſix milliers, & ſont attelés de quatre gros chevaux, qui preſque tous viennent du Comté de Lancaſter. J'ai vu un de ces chevaux d'attelage, qui avoit coûté deux cens piaſtres. Rien ne peut être plus propre & mieux entretenu que les harnois ; j'en

Pendant près de quarante ans les Quakers furent preſque les ſeuls Magiſtrats, & les ſeuls Légiſlateurs de cette Province. — Pendant la durée de cette période, jamais on ne vit la moindre diſpute avec les Sauvages. La paix avec ces Peuples étoit fondée ſur la juſtice & l'équité ; toutes les diſputes entre les deux Nations étoient décidées par un Juré, de ſix Blancs & ſix Sauvages. — Les défrichemens & les établiſſemens furent pouſſés avec une rapidité étonnante. L'accroiſſement de cette Province a été accompagné d'un degré de proſpérité qu'on n'avoit jamais vu auparavant. Les Européens, informés du bonheur des Penſilvaniens, y accoururent en foule, & y viennent encore : il n'en ſe paſſe point d'années, depuis la paix, qu'on en ait vu arriver annuellement entre quatre & cinq mille. La première période dont je viens de vous parler fut véritablement le règne d'*Aſtrée*. — Les Colons trouvèrent ici l'heureuſe réunion d'une ſituation avantageuſe, de productions utiles, d'une navi-

---

ai vu garnis de pièces d'écarlate, & picqués de blanc. Jamais ces Charioteurs ne vont ſeuls, ils ſont toujours au moins trois Voitures enſemble, afin de s'entre aider dans le beſoin ; vous ſavez, ſans doute, que tous ces Chevaux de trait ne mangent jamais que de la paille coupée, mêlée avec de la farine de ſeigle.

gation ſûre & commode, & la jouiſſance de tous les droits & de tous les priviléges qui conviennent à l'homme uni en ſociété.

Le Gouvernement de cette Province, appellé *Gouvernement Propriétaire*, reſſemble à celui de *New-Yorck*. Comme cette dernière Colonie, celle-ci a *ſon Gouverneur*, nommé par la famille des *Penn*, & agréé du Roi, ſon Conſeil & ſon aſſemblée Légiſlative; ce dernier Corps eſt choiſi par les Habitans. Je ne puis finir ce récit ſans vous parler des trois Comtés ſur la Délaware; ils forment un Gouvernement diſtinct & ſéparé, quoique enclavés & unis avec la Penſilvanie : comme cette dernière, ils jouiſſent d'une conſtitution ſemblable. — Ces trois Comtés ſont ſitués ſur la grande Péninſule, formée d'un côté par la baie de *Chéſapéack*, & de l'autre par la rivière *Délaware*. — Elle eſt terminée par le cap *Henlopen*, ſon commencement eſt formé par les Montagnes de fer, *Iron-Hills*, & n'a que douze milles de large, depuis la tête de l'*Elk*, juſqu'à *Willmington*. — Outre les trois Comtés dont je viens de vous parler, on y voit celui de *Kent*, appartenant au *Maryland*, & ceux d'*Accomack* & de *Northampton*, appartenans à *la Virginie* : elle a plus de trois cens milles de long. Je ne connois aucune partie de l'Amérique qui ſoit auſſi riche, auſſi variée dans ſes productions, & auſſi

bien ſituée pour la navigation. — Cette Péninſule exporta l'année paſſée 200000 barrils de farine, 150000 boiſſeaux de bled, beaucoup de tabac, de goudron, de mâts, de vergues, planches, &c. Je connois une Suédoiſe, qui ſe rappelle encore l'arrivée de Guillaume Penn (1).

L'HOMME
DES FRONTIÈRES.

LE moment eſt enfin arrivé; il faut périr, ou abandonner ma maiſon. Il faut quitter ces champs que j'ai défrichés moi-même, & dont je tirois ma ſubſiſtance; il faut fuir de ces lieux qui m'ont vu naître, de ce beau verger que j'ai planté : mais quelle Contrée irai-je habiter? Si même je puis me frayer un paſſage à travers les dangers qui m'environnent, où porter mes pas? Fuirai-je ſous le Pole, vers ces climats où l'année n'offre aux

(1) Elle ma dit avoir logé, pendant le premier Hiver, avec ſon mari, dans un trou qu'ils firent ſous le rivage, aujourd'hui la rue de l'Eau, ou Water Street; les Sauvages lui donnèrent de quoi ſe nourrir pendant toute cette première ſaiſon, ainſi qu'à un grand nombre des plus pauvres Compagnons de Penn. Quelle révolution rapide & heureuſe cette Suédoiſe n'a-t-elle pas vue?

mortels que la triſte alternative d'un long jour & d'une longue nuit ? Que dis-je ; un jour de ſix mois ſeroit trop gai, trop brillant pour moi ; mes yeux, fatigués de pleurs, pourroient-ils le ſupporter ? Il ne leur faut que la lueur incertaine des aurores-boréales, un ſimple crépuſcule leur ſuffit. Fuyons, hâtons nos pas vers ces Régions hyperboréennes ; elles ſont le ſéjour de la triſteſſe & de la mélancolie.

Ah ! que ne m'eſt-il poſſible de tranſporter ma plantation ſur les ſombres rivages de l'*Oby* ! Oui, j'irois volontiers les habiter ; je m'aſſocierois au *Samoyède* ; j'irois m'enſevelir dans la caverne du *Lapon*, y boire ſon huile dégoûtante, y reſpirer ſon épaiſſe fumée. Ah ! s'il m'étoit poſſible d'emmener ma famille avec moi, j'irois à *Pello*, à *Tobolsky*, par-tout où les rigueurs de la Nature pourroient être compenſées par la paix, par la tranquillité, par l'abſence du mal & des crimes. Pourrois-je jamais effacer de ma mémoire le reſſouvenir des ſcènes terribles dont j'ai été le témoin, ſcènes qui, après avoir navré mon cœur ſi profondément, ont preſque bouleverſé mon foible eſprit ?

J'ai donc ceſſé d'être heureux ! Et pourquoi oſois-je prononcer cette parole ſi douce & ſi charmante ? elle nous caractériſoit jadis dans la plus grande étendue de ſon ſens énergique. Il eſt paſſé,

ce moment ; cette période eſt écoulée, & la génération préſente n'en verra peut-être point le retour.

De quelque côté que je jette mes regards, je n'y vois que précipices effrayans, au fond deſquels ont déjà péri preſque tous mes amis, & pluſieurs de mes parens. Et par les mains de qui ont-ils ainſi péri ? Par celles de ceux que jadis nous appelions nos frères ; par celles de barbares que l'Angleterre a raſſemblés à *Niagara* pour incendier, pour détruire nos frontières. Pourquoi chercher à détruire ſans remords, ce qu'on ne peut conſerver ſans injuſtice ?

Que l'homme eſt malheureux dans toutes les modifications de ſon exiſtence ! mais, ſur-tout, quand il ceſſe de vivre en ſociété, ou quand des ruines de l'ancienne, il cherche à en former une nouvelle, quels ſacrifices ne fait pas alors la raiſon & l'humanité, pour le bien futur de cette même humanité ! quelle carrière l'homme n'a-t-il pas alors à parcourir ! Quelque brillante qu'en ſoit la perſpective, chaque pas eſt toujours teint de ſang, & preſque toujours accompagné ou ſuivi de crimes & de malheurs.

Avant l'époque de ces jours de calamités, je n'avois jamais formé de pareilles idées, je n'avois jamais réfléchi ſur ces grands objets ; je vivois, je travaillois de jour en jour ; j'avois l'habitude

du bonheur, & j'en jouiſſois ſans avoir jamais recherché quelle étoit la baſe de cette douce proſpérité. Tout s'eſt écoulé, tout a diſparu ; c'eſt alors que mon imagination, éclairée par le choc des idées, eſt devenue plus clairvoyante : mais cette triſte lumière, comme celle d'une pompe funèbre, n'a ſervi qu'à me faire voir plus diſtinctement les malheurs qui m'environnent.

Il n'y eut jamais de ſituation auſſi déplorable que la mienne. Vous voulez tout ſavoir, mon ami ; écoutez donc patiemment les détails ſuivans, tels que mon cœur encore agité va me les rappeler. Un Cultivateur Américain n'eſt pas un Ecrivain, vous le ſavez ; la vérité des faits & l'énergie provenant d'un ſentiment vrai & vif, pourront ſeules rendre ce qui ſuit intéreſſant aux yeux de l'amitié, & peut-être leur faire verſer des pleurs.

Que ſuis-je ? Membre d'une très-grande Société, Citoyen d'une diviſion particulière de cette même Société, mari, père, homme, trop ſenſible peut-être aux malheurs des autres, ainſi qu'aux ſiens, trop ſujet peut-être à ſe révolter à la vue du mal ; telle eſt ma ſituation. Je connois pluſieurs de mes voiſins qui ont ceſſé d'en être autant frappés qu'auparavant ; peut-être que, fatigués par l'excès des ſenſations douloureuſes & journalières, leurs cœurs ſe ſont retrécis, & ne

palpitent plus que pour ce qui les touche. Ah ! que ne ſuis-je de même ! que mon cœur n'eſt-il émouſſé comme le leur, par le choc continuel des malheurs !

A la vue de tous les liens qui m'attachent, de toutes les circonſtances qui m'environnent, je ne ſerois pas ſaiſi, comme cela m'eſt ſouvent arrivé, d'un délire d'imagination, d'un tumulte de penſées, qui me tranſportent au-delà de ſes bornes, & détruiſent ſouvent la faculté de décrire, & même de me rappeler ces mêmes penſées. J'ai cru pluſieurs fois que ma raiſon alloit s'échapper, & cherchoit à briſer la foible maſure dans laquelle elle eſt logée. J'ai eu beſoin de raſſembler toutes mes forces pour rétablir la tranquillité dans mon ame déſolée, & conſerver cette précieuſe lumière qui nous éclaire dans tous les ſentiers de la vie.

Vous connoiſſez la poſition de notre Etabliſſement ; vers le Nord-Oueſt, il eſt confiné par une vaſte chaîne de montagnes ; vers l'Eſt, le Pays n'eſt encore que foiblement habité : nos habitations iſolées ſont placées à une grande diſtance les unes des autres ; car chacun ſe place ſur la partie de ſes terres qui lui convient mieux. C'eſt du ſein de ces montagnes que notre ennemi peut ſortir à chaque moment pour nous ruiner & nous écraſer ; c'eſt une retraite d'où nous ne pouvons

les chaſſer, & d'où ils peuvent s'introduire dans nos Cantons quand ils le veulent. Nous ne pouvons échapper à une deſtruction totale, tout étant déjà brûlé depuis la rivière de l'*Ognion* juſqu'au lac *Champlain*, & la Grande-Bretagne ayant formé la réſolution barbare de détruire nos frontières : elle croit nous affoiblir, elle ſe trompe ; la ruine de trois mille familles produira plus de ſix mille défenſeurs à notre Patrie.

Ce qui rend ces incurſions plus terribles encore, c'eſt qu'elles ſont exécutées preſque toujours dans les ténèbres de la nuit. Nous n'allons jamais travailler dans nos champs, ſans être ſaiſis d'un effroi involontaire, qui affoiblit nos forces & diminue la ſomme de nos travaux. Le récit de ces expéditions devient le ſujet de nos converſations journalières ; chacun rapporte avec lui les détails de quelque nouvelle deſtruction. Ces hiſtoires, répétées au coin de nos feux, ſe multiplient, ſe groſſiſſent dans nos imaginations effrayées, & augmentent la maſſe de nos terreurs.

Nous ne nous mettons jamais à table, ſans que le plus petit bruit ne répande une alarme générale, & ne nous empêche de jouir du plaiſir de nos repas. L'appétit, qui jadis provenoit de nos travaux & de la tranquillité de nos eſprits, n'exiſte plus ; nous ne nous repaiſſons que par pure néceſſité.

Notre ſommeil eſt interrompu par une ſucceſſion de rêves effrayans ; quelquefois même frappé d'un bruit imaginaire ; je m'éveille, j'appelle tous mes gens, je ſors avec précipitation pour aller à la rencontre de l'ennemi, croyant le moment de ſon attaque arrivé. D'autres nuits, le heurlement de mes chiens nous ſemble un pronoſtic certain de l'approche des Sauvages (que ces animaux mêmes redoutent) ; pour lors toute ma famille ſe lève, chacun prend ſes armes. Ma pauvre femme (la poitrine gonflée de ſanglots qu'elle cherche à étouffer, les yeux pleins de larmes qu'elle voudroit cacher) me dit adieu, en me prenant par la main, comme pour la dernière fois ; elle ſaiſit rapidement les plus jeunes enfans qui, ſoudainement éveillés, augmentent encore, par leurs queſtions innocentes, l'horreur de ce moment terrible ; elle va les cacher dans notre cave, comme ſi cette cave étoit inacceſſible aux ravages du feu. Je place tous mes gens aux fenêtres, j'occupe ma porte, où je ſuis déterminé à périr.

La terreur augmente, & multiplie tous les bruits d'alentour ; nous prêtons l'oreille ; le cœur nous palpite ; chacun écoute avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, & communique ſes conjectures à ſon voiſin ; on croit deviner, quelquefois on ſe flatte, que ce n'eſt qu'une fauſſe alarme : c'eſt ainſi que nous paſſons ſouvent des heures entières, nos cœurs

déchirés, nos eſprits tourmentés par le doute le plus cruel. Fatigué de cet état d'incertitude, je me ſens ſaiſi de la frénéſie du courage, & déſire l'arrivée du moment déciſif; car alors la vie me paroît un préſent maudit : dans d'autres momens, je ſens toute ma fermeté s'évanouir par la multitude de réflexions que je fais, & particulièrement lorſque ma femme envoie un de nos enfans s'informer de l'état des choſes, qui ne manquent jamais, en outre, de me faire les queſtions les plus embarraſſantes. C'eſt alors, je le confeſſe, que les ſenſations de mari & de père me plongent dans le déſeſpoir, & étouffent le germe du courage. Convaincu enfin que c'étoit une fauſſe alarme, nous nous couchons une ſeconde fois; mais quel bien peut nous faire le doux ſommeil, quand il eſt interrompu par de pareilles ſcènes?

Tous les matins, mes enfans racontent leurs rêves : l'un nous dit qu'il a vu des Sauvages armés de caſſe-têtes faits d'acier & de cuivre; les autres déclarent qu'ils ont vu des hommes blancs, dont les yeux étoient lumineux comme des verres polis; les plus jeunes racontent qu'ils ont apperçu un globe de feu nageant dans l'air, & prêt à tomber ſur la tête de leur mère. En vain je cherche à leur impoſer ſilence, il m'eſt impoſſible; ces images, productions d'une imagination effrayée, au lieu d'être regardées comme futiles & vaines,

ſont aujourd'hui conſidérées comme des préſages certains, comme des inſpirations du Ciel, qui nous avertit de notre deſtinée. Je ne ſuis pas ſuperſtitieux ; mais, je l'avoue, depuis l'époque de nos malheurs, je ſuis devenu plus timide & plus diſpoſé à croire à ces ſortes d'augures.

Placé, comme vous êtes, au ſein de la paix & de la tranquillité, ces récits affligeans ne vous ennuieront-ils point ? je ne ſaurois le croire. Différent des autres hommes, je ſuis ſûr que vous prêterez l'oreille de la ſympathie à ma triſte hiſtoire ; je ſuis ſûr que chacun de mes ſoupirs en enfantera de ſemblables dans votre cœur, & que vous verſerez des larmes ſur la ruine prochaine d'une famille jadis heureuſe & opulente, dont tous les momens ſont aujourd'hui remplis d'amertume, qui croit chaque nuit être la dernière, & dont tous les membres ſont auſſi miſérables que des criminels opprimés par les remords les plus vifs.

Quoique nos calamités aient été graduelles, l'habitude n'en diminue cependant pas le poids, comme il en eſt de la plupart des maux ; au contraire, plus nous ſemblons approcher de la cataſtrophe, plus je ſuis ſaiſi d'horreur. Où irons-nous, ſi nous abandonnons nos maiſons ? les habitations intérieures ſont déjà remplies de perſonnes qui s'y ſont réfugiées. Si nous quittons nos terres, nous

ſerons deſtitués de tout ; nous ajouterons la pauvreté à la ſomme de nos autres malheurs : le bien des Cultivateurs n'eſt pas comme celui des Marchands, léger & facile à cacher. L'indigence, la diſette & la dépendance, ne ſont-elles pas pires que la mort ?

Comme Membre de la grande Société, dont nous faiſons partie, je ſens que les liens qui m'y attachent ſont plus foibles que ceux qui m'uniſſent avec la partie dont je ſuis immédiatement un individu. On dit que la grande Nation qui nous réclame, eſt libre & juſte, plus que toute autre, dans ces limites inſulaires, mais que la ſageſſe & l'équité de ſes Loix ne s'étendent pas toujours à toutes les parties éloignées de l'Empire ; je ne ſaurois croire que dans le même Sénat où il ſe trouve tant de vertus, tant d'énergie & tant de connoiſſances, il s'y trouve auſſi une majorité d'erreurs & d'abſurdités.

Comme Membre d'une diviſion inférieure de cette même Nation, je vois que la plus petite oppoſition aux ſentimens nouveaux, mène à l'opprobre & à la jalouſie. Avec quelle rapidité les hommes ne paſſent-ils pas de l'union à la diſcorde, de l'amitié à la haine la plus amère ? J'aime la paix, vous le ſavez ; que faut-il donc que je faſſe ? Je vous le demande ; d'un côté je ſens toute la force du reſpect que j'ai eu pour notre ancienne

alliance; de l'autre, je tremble lorſque je conſidère les fatales conſéquences qui doivent ſuivre le nouveau plan tyrannique adopté par notre Métropole. Tout ce que peut ſavoir un Cultivateur comme moi, eſt que j'étois heureux, que je ne le ſuis plus; que l'Angleterre n'a ceſſé, depuis dix ans, de nous attaquer ſourdement pour nous ſoumettre à ſon fiſc. Comme homme, je regrette le bonheur & le calme dont nous avons joui; comme citoyen, je vois devant moi une longue & pénible carrière. Je ſuis mes compatriotes, & j'y entre avec eux; tel eſt le ſeul guide de la conduite d'un ſimple Colon comme moi. Si je m'attache aux intérêts de la Grande-Bretagne, qui eſt à douze cens lieues de moi, je deviens l'ennemi de ma propre patrie; ſi je ſuis mes compatriotes, je deviens l'ennemi de nos anciens Maîtres, de nos anciens Protecteurs.

Quand à la multitude d'argumens ſur leſquels cette diſpute a été fondée, je n'y connois rien; on a tant écrit & tant raiſonné de part & d'autre, que je m'égare dans ce labyrinthe. Tous ces Livres ceſſent de m'inſtruire. Les grands reſſorts qui font agir les parties adverſes dans toutes les révolutions, ſont toujours cachés aux yeux vulgaires; rien n'eſt préſenté à leur contemplation que ſous l'appareil trompeur du ſophiſme, ce poiſon de la liberté. C'eſt le probable, le plauſible & le ſéduiſant qu'on

explique & que l'on répand. Dans tous les pays, dans tous les âges, la claſſe la plus nombreuſe a toujours été la victime des autres ; c'eſt toujours ſur elle qu'on a élevé les différens phantômes de la puiſſance ; par-tout & dans tous les tems, la multitude a été condamnée à verſer des ſueurs, & à répandre ſon ſang. Mais peut-être le Peuple Américain va-t-il enfin travailler pour lui-même ; peut-être nous préparons-nous à acheter par la mort, par les pertes & les fatigues, la liberté des générations futures ; c'eſt le ſeul eſpoir qui puiſſe nous dédommager de tous nos maux, & nous les faire ſupporter avec courage. Heureux ceux qui verront ce grand, cet important évènement. Je vois par les diſcours de mes voiſins, que la plupart des hommes raiſonnent en conſéquence de leurs paſſions ; je vois qu'il eſt inutile de fouiller les replis tortueux d'un problême dans lequel la raiſon s'eſt perdue, & a fait place à la brutalité & au plaiſir de répandre du ſang, comme vous nous l'avez démontré à Lexington.

O toi, Source immortelle de ſageſſe, ſi tu daignes t'intéreſſer à nos foibles querelles, accorde-moi un rayon de ta lumière, ſuffiſant pour éclairer mes pas dans ce ſentier épineux & obſcur ! Encore une fois, faut-il que j'oublie mes anciens principes ? faut-il que je renonce à ce nom, à cette Nation que j'ai jadis tant reſpectée ? Je

reſſens (même encore aujourd'hui,) la puiſſante attraction de ces anciens ſentimens, ils nâquirent avec moi, ils furent greffés ſur mes premières connoiſſances, ils furent mêlés dans les premiers préjugés de mon éducation; m'unirai-je à ceux qui ſont devenus nos ennemis les plus cruels? Cette idée me révolte. Oſerois-je m'armer contre cette terre chérie, contre cette terre que je préfère à toute autre, où j'ai reſpiré pour la première fois? Oſerai-je m'armer contre les compagnons de ma jeuneſſe, les amis de mon cœur, mes compatriotes, mes voiſins? Je mériterois le mépris de ceux pour leſquels je m'armerois; cette idée me fait frémir, & répugne à mon cœur.

Que veut donc la Grande-Bretagne? Qu'exige-t-elle de nous par toutes ſes proclamations trompeuſes, qui déjà ont conduit tant de gens à leur perte? Veut-elle qu'en devenant ſon partiſan, je me ſoumette à être appelé parricide & traître? Veut-elle que je perde l'eſtime de mes compatriotes, pour mériter le nom de ſon loyal ami? La Nature m'a placé ici; ici elle m'a attaché par une multitude de liens; je ne réſiſte point à leur force invincible.

Quoique ſitué loin de la mer, & au milieu des bois, je puis cependant tracer ſur la carte le cours des calamités qui ont inondé ce Continent depuis un bout juſqu'à l'autre. Par-tout où les Anglois

ont porté la guerre, je vois des ruines accumulées, des meurtres inutiles. Je vois ces mots écrits sur leurs étendarts, *rapine & cruauté.* J'entends les plaintes & les sanglots d'une multitude de familles qui gémissent dans l'esclavage, ou totalement ruinées, ou manquant des premiers besoins de la Nature dans leurs prisons. Je vois ceux de nos Marins qui sont tombés dans leurs mains, enfermés dans leurs prisons, comme coupables de haute trahison, & pour comble d'horreur, je les vois forcés de servir à bord de leurs vaisseaux de guerre, pour les aider à répandre le sang de leurs propres compatriotes; je ne puis compter la multitude d'orphelins que la bayonnette Bretonne a fait sur ce Continent, depuis *Québeck* jusqu'à *Savannah.*

Mais voici quel est notre plus grand malheur; nous sommes divisés, plus encore sur les frontières qu'ailleurs; toutes ces grandes, toutes ces cruelles vérités, que je leur raconte souvent, ne les touchent ni ne les persuadent: ce qu'un parti appelle méritoire, l'autre l'appelle criminel; ces opinions se flétrissent ou s'épanouissent, paroissent ou disparoissent suivant les évènemens de la guerre sur lesquels elles sont fondées.

Et après tout, quel est le plus grand coupable? celui qui traverse l'Océan, pour venir m'imposer des taxes injustes par le moyen de sa bayonnette, celui

qui, ſous prétexte de devoir, pille, enlève tout ce qui lui convient, tue, aſſaſſine, brûle & convertit en déſert un pays fertile ; ou celui qui, armé pour ſa propre défenſe, repouſſe la force par la force, avec un courage guidé par l'humanité ? Lequel ſera le plus grand coupable aux yeux du tranquille ſpectateur ? Celui qui ne réuſſira point. Encore ſi notre ſuccès pouvoit être fondé ſur la juſtice de notre cauſe ; mais non, le Ciel abandonne tout au pouvoir du plus fort. Notre deſtinée eſt enfermée dans la roue obſcure de la fortune. A quoi bon donc tant de raiſonnemens inutiles ? Les hommes ſont nés pour être le jouet d'un aveugle deſtin. Adieu principes, préjugés, prévoyance ; adieu, vous êtes inutiles à la plus grande partie des hommes. Celui qui ſe gouverne ſuivant les principes reçus par ſes compatriotes, peut être appelé honnête ; & quoi qu'il en arrive, il ſera moins blâmable, car il aura la Nature pour ſa juſtification. Et devant quel autre Tribunal trois millions d'hommes peuvent-ils être jugés ? Que ſommes nous dans la grande balance des évènemens ? Pauvres habitans des frontières, ſans pouvoir & ſans défenſe. L'Univers qui a vu périr douze millions d'habitans dans notre hémiſphère méridional il y a deux cens ans, qui vient de voir diſparoître trois millions des naturels du *Bengale ;* ſe ſoucie-t-il ſi nous vivons où ſi nous avons

ceſſé d'être ? Quelques vertueux que nous ayions été, quelque mérite que nous ayions eu par nos travaux & par notre induſtrie, quelque talens que nous ayions fait éclore dans nos retraites éloignées, rien n'eſt d'aucun poids. La vertu & l'innocence ne garantiſſent point des afflictions & des malheurs ; nous ne ſommes pas d'une plus grande conſéquence que des républiques de fourmis, détruites & anéanties par la charrue. La ruine de ces inſectes induſtrieux empêche-t-elle le ſuccès de la moiſſon ſuivante ? Et qui ſait ſi l'homme eſt plus intéreſſant aux yeux du grand Créateur, que ces inſectes de la terre ? Ne l'a-t-il pas abandonné à tous les caprices de la deſtinée ? ne l'a-t-il pas fait naître victime des maladies & de mille accidens, ainſi que de ſes paſſions funeſtes ? ne l'a-t-il pas aſſujetti au phyſique, ainſi qu'au moral, au pouvoir du plus fort ?

Mais écoutons la voix de la Nature, elle dit : » L'Angleterre vous égorge ; elle entraîne vos » femmes & vos enfans dans l'eſclavage ; elle » inonde vos maiſons de votre propre ſang ; elle » ſaccage & brûle vos Villes ; elle ſe joue des » premiers droits de la Nature ; elle ſe déshonore » enfin à la face de l'Univers : ſi vous ne pouvez » vous tranſporter ſur leurs rivages pour les dé- » ſoler, allez les chercher par-tout où ils peuvent » être ſur votre terre, puniſſez-les du mal inoui

» que vous font leurs armées, & des meurtres de
» leurs Sauvages; tenez un regiſtre de toutes ces
» déprédations, que tous ces détails y ſoient ſoi-
» gneuſement enregiſtrés, pour être lus de géné-
» ration en génération, pour mettre la poſtérité
» ſur ſes gardes, & l'informer des ſacrifices in-
» nombrables que vous avez oſé faire pour elle:
» ſi vous obtenez votre liberté dans la ſuite, que
» cette hiſtoire apprenne à vos neveux combien
» elle a coûté, & avec quel ſoin religieux ils
» doivent la préſerver, avec quelle prudence &
» quelle modération ils doivent en jouir. «

Le Spectateur Anglois, au milieu de ſon café, me regardera, ſans doute, comme un coupable de haute trahiſon, comme un ingrat Colon, qui a oublié tous les ſervices que lui a rendu ſa mère patrie. Méritions-nous d'être traités en eſclaves? Eloigné de tout danger, ſa chaude imagination, ſans être agitée par la moindre convulſion du cœur, s'étendra aiſément ſur tous les points de cette grande queſtion; il deviendra éloquent, on l'écoutera de toutes parts, il la conſidérera comme un vaſte champ dans lequel eſt repréſentée une double ſcène, celle de l'attaque & celle de la défenſe; l'objet de ſpéculation lui paroîtra ſimple & abſtrait; la diſtance où il ſe trouve, le lui fera enviſager ſous un faux point de vue: toutes ſes ſenſations enfin ne lui ſuggéreront qu'une ſeule eſ-

pèce

pèce d'idée : ici il proclamera le grand crime d'un des deux partis, là le droit abſolu & irrévocable de l'autre.

Que ce même Politique ſe tranſporte ici ; qu'il y vienne réſider un mois, une ſemaine ſeulement ; qu'il éprouve avec nous nos travaux, nos terreurs & nos alarmes ; qu'il veille avec nous, ſon fuſil dans ſes bras, pendant des nuits entières ; ſon imagination ſillonnée pour lors, par le poiſon corroſif de toutes les paſſions humaines, aménera un prompt changement dans ſes idées, dans ſa façon de juger & de voir les choſes. Que ſa femme & ſes enfans ſoient à chaque moment expoſés à la mort la plus cruelle ; que l'exiſtence de ſa propriété dépende d'une étincelle ſoufflée par la bouche de ſon ennemi ; qu'il tremble avec nous dans nos champs, qu'il recule au moindre bruit des feuilles de nos arbres ; que ſon cœur ſoit déchiré par le récit de la fin tragique de ſes parens & de ſes amis ; qu'il trace avec nous ſur la carte le progrès de ces déſolations ; que ſon imagination alarmée lui prédiſe la nuit, la fatale nuit dans laquelle il pourra périr comme tant d'autres. — Les affections de l'homme éteindront bientôt les ſentimens du Citoyen ; l'Anglois deviendra bientôt un Américain ; toutes ſes anciennes maximes politiques s'évanouiront bientôt : oui, elles s'évanouiront ; il per-

dra de vue ſon ancienne Métropole, & tout ſon ancien reſpect ſera converti en haine amère ; il ne gémira plus que pour lui ; il ne ſoupirera plus que pour le bonheur & la tranquillité de ſa nouvelle Patrie.

Ah ! ſi cet Anglois, orgueilleux & fier, étoit ſitué où je ſuis ; que ſa maiſon fût perpétuellement remplie, comme la mienne, des miſérables victimes de la barbarie *Anglo-Sauvage*, venant d'échapper aux flammes & au coûteau meurtier, peignant des ſcènes, racontant des circonſtances qui font frémir la Nature ; ſes nouveaux ſentimens chaſſeroient bientôt ſes anciennes opinions, & les banniroient à jamais de ſon eſprit.

Dans mon malheur, je cherche des conſolations même imaginaires ; je jette quelquefois mes regards vers cet Homme couronné, le premier de notre ancien ſyſtême : ſerois-je coupable ſi j'oſois le tranſporter ici en imagination ? Hélas ! lui qui eſt un Père ſi tendre, lui qui peut ſe vanter d'avoir la plus nombreuſe, la plus ſaine, la plus belle famille qu'il y ait peut-être dans ſes Royaumes ; que feroit-il, que diroit-il, s'il étoit à ma place ? Son Caractère, quoiqu'indélébile & ineffaçable, ceſſeroit cependant d'agir ſur ſon eſprit ; l'Homme & le Père deviendroient ſupérieur au Roi ; car le premier eſt l'enfant de la Nature : le ſentiment d'amour pour ſa progéniture deviendroit ſupérieur

à tout autre. Comme moi, il verſeroit des larmes; comme moi, il ne ſauroit de quel côté tourner ſes pas; comme moi, il maudiroit le pouvoir altéré de notre ſang, ce pouvoir effréné qui ſacrifie tout à une ambition vindicative & abſurde, qui ſemble mettre ſon unique gloire à tout détruire.

Dans le cours de cette longue guerre, n'a-t-il donc jamais entendu parler de ces ravages inutilement horribles, ravages qu'il a autoriſés peut-être ſans le ſavoir? Hélas! s'il en étoit informé, il prêteroit l'oreille à nos cris, du-moins à ceux de nos femmes & de nos enfans, qui ne lui ont jamais fait de mal: peut-être arrêteroit-il le cours de cette guerre qui, ſans décider la grande querelle, a fait une tache éternelle à ſon règne. Oui, j'en ſuis sûr, il l'arrêteroit; car les bons Rois ſont comme la Nature, ils aiment à créer, à féconder & à protéger.

Il faut donc, afin d'être appelé ſujet loyal & fidèle, que philoſophiquement je me diſe à moi-même: « *Il eſt néceſſaire* pour la gloire, pour le » ſuccès des armes de la Grande Bretagne, que la » tête de mes enfans ſoit briſée contre les mu- » railles de la maiſon qui les a vu naître; que ma » femme ſoit poignardée & ait la chevelure em- » portée devant mes yeux, comme cela eſt arrivé » tant de fois; il faut que je ſois moi-même aſ- » ſaſſiné ou mené en captivité; ou que, pour plus

» de facilité, nous ſoyons tous enfermés dans no-
» tre maiſon, & réduits en cendres comme l'a
» été la famille *des Benjamins* & tant d'autres,
» ſur les deux branches de la rivière *Suſquéhan-*
» *nah*. Il faut, qu'avec réſignation, j'attende ce
» dernier degré de déſolation de la main de bar-
» bares, abandonnés aux impulſions les plus atro-
» ces; enfin, il faut que je joigne mes efforts à
» ceux de ces monſtres. S'il étoit poſſible que
» la Grande-Bretagne eût tranſporté des lions
» de l'Afrique, & les eût déchaînés dans nos
» bois, ils nous dévoreroient ſans doute pour ſe
» repaître de nos cadavres; mais leur appétit n'e-
» xigeroit point autant de victimes que *Brandt* &
» *Buttler* en ont immolé à la teneur de leurs Com-
» miſſions ». On obſerve, au milieu de toutes ces horreurs, une abſurdité, un aveuglement dans la conduite des Généraux Anglois, que je ne puis comprendre, & encore moins leur pardonner. L'inhumanité, les contradictions, l'ignorance même, eſt devenue ſyſtématique parmi eux. Eſt-ce la deſtinée qui met un bandeau ſur leurs yeux, ou ſont-ils conduits par des Miniſtres aveugles & impitoyables? C'eſt une queſtion que je réſoudrai, ſi je vis: je ſaurai lequel des Conſidens de Georges III lui a conſeillé d'employer la torche & le couteau des Sauvages, non pour conquérir ni ſoumettre, mais pour détruire. Je ſaurai lequel de ſes

Miniſtres a ſigné les Commiſſions ſanglantes que *Brandt & Buttler* ont reçues. C'eſt une anecdote qui ne peut intéreſſer que les Américains, & l'Hiſtorien futur qui, en retraçant nos pas dans cette pénible carrière, ſera obligé de charger plus d'une fois ſon tableau de ces lugubres peintures. Cependant, la teneur de toutes ces proclamations menſongères nous exhorte ou à les joindre, c'eſt-à-dire, à aller à *New-Yorck* s'expoſer au mépris, au dédain & à l'abandon; ou à prendre les armes pour joindre les incendiaires de nos maiſons, ou à reſter paiſibles ſous nos toits; & c'eſt ſous ces mêmes toits que nous ſommes sûrs de contempler le progrès de leurs ravages, & d'y recevoir enfin la mort qu'on nous envoie des confins du *Canada*.

C'eſt donc-là, me diſoit l'autre jour le Col. ***, (jadis grand Royaliſte) « qu'il faut que je de-
» meure pour leur plaire; c'eſt donc ſous ce toit,
» autrefois mon aſyle, qu'il faut que j'habite juſ-
» qu'à ce qu'il plaiſe à leurs Chefs Sauvages de
» venir le détruire; il faut enſuite que les ſurvivans
» aillent ſe cacher dans quelques nouvelles retraites,
» y déplorer tranquillement la perte de parens, ou
» captifs, ou tués ou brûlés; il faut qu'ils aillent er-
» rer dans les déſerts de nos bois, y attendre la mort
» au pied d'un arbre, ſans murmures & ſans ſou-
» pirs. Ils connoiſſent bien peu le cœur humain,

» ou ils nous prennent pour des habitans du *Ben-*
» *gale*, dont toute la vengeance consistoit à venir
» mourir aux pieds de ceux qui les affamoient.
» Si, d'un côté, continua le Col. ***, les An-
» glois exigent que, comme les anciens Martyrs,
» nous nous glorifions d'une allégeance devenue
» tyrannie & cruauté; de l'autre, la Nature &
» notre Patrie nous appèlent pour nous venger
» d'une désolation purement atroce & sangui-
» naire, puisqu'elle n'enrichit point nos ennemis,
» quoiqu'elle nous ruine entièrement ».

Combien de familles n'ai-je pas vu invinciblement attachées aux intérêts de la Grande Bretagne, malgré toutes ces raisons? Elles ont été haïes, mépriſées par leurs compatriotes & leurs voisins, & périrent presque toutes dans l'expédition de ***. Quelles réflexions amères n'ont pas faites celles qui ont survécu !

Plusieurs de ces malheureux m'ont dit plusieurs fois, les larmes aux yeux : « Faut-il donc que
» nous recevions ce traitement inhumain d'un
» pouvoir pour lequel nous aurions tout sacrifié,
» & que nous respections tant ? Quelle a pu être
» la cause de notre aveuglement, après avoir vu
» pendant trois ans la conduite atroce de ce mê-
» me Gouvernement? Le renard fuit, trompe les
» chiens qui le poursuivent; l'ours leur résiste
» hardiment, & même les attaque avec courage;

» la poule, la timide poule combat pour la pré-
» ſervation de ſes pouſſins, & oſe rencontrer à
» aîles déployées le fier vautour.

» L'homme, doublement pourvu du ſecours de
» l'inſtinct & des lumières de la raiſon, verra-t-il
» d'un œil paſſif & tranquille ſa ſubſiſtance brûlée,
» ſa famille détruite ? Par quelle fatalité eſt-il ar-
» rivé que les ſophiſmes de la raiſon ont juſ-
» qu'ici éteint parmi nous l'impulſion infaillible
» de l'inſtinct ? Oui, me dirent-ils avec la voix
» du courroux & de la vengeance, notre ancien
» reſpect & notre attachement ſe ſont évanouis
» avec le ſang qu'on a fait ruiſſeler ſur nos plan-
» chers, avec l'incendie de nos maiſons : nous
» renonçons à la Grande-Bretagne ; oui, nous y
» renonçons pour toujours : les moyens dont elle
» fait uſage pour rétablir ſon empire ſur nous,
» n'ont ſervi qu'à faire déteſter ſa domination
» avide & cruelle. Voilà donc à quoi aboutiſſent
» ſoixante ans de victoires, un commerce & un
» crédit qui a tant accumulé d'or ? — Oui, nous
» renonçons à cette Nation altière, nous, nos
» enfans & les enfans de ces derniers : devenant
» une Nation nouvelle, nous adoptons le nom
» d'*Américains* comme celui qui doit nous diſtin-
» guer ſoit dans la bonne, ſoit dans la mauvaiſe
» fortune. Je vous répète ici à peu-près leurs pro-
» pres paroles ».

C'eſt ainſi que la conduite de vos Miniſtres & de vos Généraux ont forcé des milliers d'hommes, qui leur étoient invinciblement attachés, à prendre les armes. Comme la conduite du Gouvernement Britannique avoit auparavant forcé le Corps de la Nation à en appeler au Souverain des Souverains, en la déclarant libre & indépendante, il eſt impoſſible d'étudier toutes les meſures priſes depuis dix ans, pour hâter cette ſciſſion ſans y voir le doigt de la deſtinée & le bandeau de l'aveuglement. C'eſt ainſi que trois millions d'hommes induſtrieux (s'il en fût jamais) ſont devenus les ennemis irréconciliables de ceux avec leſquels ſeuls auparavant ils commerçoient, pour leſquels ſeuls ils travailloient. C'eſt ainſi que marchant d'erreur en erreur, vos prudens Compatriotes, non contens de brûler onze de nos Villes, de détruire nos Ports de Mer, d'affamer nos Priſonniers, même de refuſer la jouiſſance des premiers droits de l'Humanité, nous ont marqué encore pour objets de leur vengeance particulière, nous pauvres habitans des frontières, nous, qui cultivions les derniers champs vers les grandes forêts, & qui n'avions nul poids dans la balance des événemens; & même telles ont été les eſpérances, fondées ſur le projet ſanglant & barbare, que l'on a fait venir Brandt, Mohawk de naiſſance, beau-frère de feu Sir W. Johnſon, qu'on l'a préſenté

au Roi, qui l'a élevé au grade de Capitaine, à condition qu'il armeroit autant de ſes Compatriotes qu'il pourroit ; à condition que d'accord avec * * * *, Capitaine Anglois, habitant du Comté de Tryon, qui devoit commander des Blancs non-moins barbares & vêtus à la Sauvage, ils uniroient leurs forces, leur adreſſe, leurs torches & leurs couteaux, pour incendier nos maiſons, & remplir nos champs des débris & des ruines de nos moiſſons, & de nos habitations dans leſquels, hélas ! il n'y avoit point d'or.

Telle eſt la foible eſquiſſe que je voulois vous donner. Quel hideux tableau ne pourrois-je pas vous tracer, ſi je vous faiſois parcourir minutieuſement ce vaſte champ de meurtre & de conflagration, depuis la rivière de l'*Ognion*, le long des bords du lac *Champlain*, à travers le comté de Charlotte, dans le voiſinage du fort Stanwick, aux Plaines Allemandes (German-Flats), à Schoharry, à Cherry-Valley, à Peen-Pack, à Ménéſinck, ſur les rives de la Suſquéhannah, dans la vallée de Buffato, ſur les bords de la Juniata, & dans mille autres endroits ! C'eſt alors, mon ami, que vous rougiriez du nom de ces hommes qui ſemblent avoir parcouru le grand cercle des crimes politiques & particuliers. Au Bengale, c'eſt la cupidité & la ſoif de l'or qui leur ont fait appeler la famine & la mort pour s'enrichir ; ici, c'eſt

l'eſprit vindicatif & cruel, c'eſt l'eſpoir de nous intimider, c'eſt le démon de la guerre civile qui les a conduits dans toutes leurs meſures, & qui les anime encore au moment même où ils prétendent nous envoyer la branche d'olivier, branche deſſéchée & trompeuſe, comme tout ce qui eſt venu de votre Iſle depuis bien des années. Un peu de bonne-foi & de raiſon nous auroit enchaînés, pendant bien des années, à votre ſort & à votre fortune, & nous l'aurions augmentée. Quelle abſurdité de faire payer des taxes arbitraires à une Nation qui ne travailloit que pour vous, & dont le commerce étoit excluſivement dans vos mains ! Jamais un Peuple auſſi ſavant & auſſi éclairé n'a commis une erreur auſſi fatale & auſſi palpable ; les ſuccès de la guerre dernière, la paix que vous forçâtes vos ennemis d'accepter, les tréſors des Indes, avoient faſciné les yeux & gonflé le cœur de vos Miniſtres. Le rideau eſt levé ; une nouvelle ſcène ſe préſente ; de quelque côté que panche la balance, vous y perdrez & vos tréſors, & l'opinion, & la confiance que nous avions en vous. A votre arrogance alarmante, ſuccédera une égalité plus convenable ; & ſi vous devenez moins riches, vous en ſerez plus heureux. Comme compatriotes, vous avez ſans doute verſé des larmes ſur la deſtruction de tant de Villes, ſur le carnage de tant de Citoyens.

Jugez, par l'état où je ſuis réduit, de celui de pluſieurs milliers de familles qui vivoient, il y a quatre ans, dans l'aiſance & l'opulence ! Gémiſſons enſemble à la vue de cette maſſe énorme de mal phyſique & moral, qui nous environne de tous côtés. Je me ſens quelquefois prêt à oublier le mien, quand je contemple attentivement celui qui déſole notre Patrie.

Adieu. ST.-JOHN.

ESQUISSE.

QUE ne donnerois-je pas, ſi je pouvois connoître les premières impreſſions qui doivent ſe former dans l'ame d'un Européen, lorſqu'il eſt arrivé ſur cette terre nouvelle ! certainement il doit ſe réjouir d'avoir aſſez vécu pour être le témoin d'une époque auſſi intéreſſante. — Si cet Européen eſt Anglois, je lui permets de s'en orgueillir, quand il ſe dit à lui-même : » Voici l'ouvrage de mes » Concitoyens ; ils ſe ſont établis ſur ces Rivages » étendus ; ils les ont cultivés, ils les ont peu- » plés ; déjà ils ont rendu fertiles une partie de » ces déſerts, &, dans la ſuite, ils rempliront » tout ce vaſte Continent. — Après avoir été » agité par une longue ſuite de convulſions ci- » viles & religieuſes, après avoir été affligé des

» plus cruels malheurs, ici ils ont pris refuge ;
» heureuſement pour l'humanité, ils apportèrent
» avec eux leur génie national : c'eſt à ce génie,
» ainſi qu'aux généreuſes conceſſions des Rois Bri-
» tanniques, qu'ils doivent la liberté dont ils jouiſ-
» ſent, & la ſubſiſtance qu'ils poſſèdent. « —— Avec peu de réflexion, cet Européen doit s'appercevoir que les démocraties de la Nouvelle-Angleterre, conviennent parfaitement au climat où elles ont été établies, & pouvoient ſeules, par l'amour de la Patrie qu'elles inſpirent aux hommes, les engager à défricher des terres auſſi infertiles, & à cultiver des champs auſſi ingrats & auſſi pierreux ; il obſervera que les Gouvernemens plus Monarchiques du Sud, y ont été également favorables à la population & au bonheur des hommes. Ici, il pourra voir l'induſtrie de ſa Patrie exercée d'une façon toute nouvelle ; ici, il diſtinguera le germe de tous les Arts & de toutes les Sciences ; ici, il verra l'heureuſe tranſplantation de ce génie, qui, un jour, rendra ce Continent ſi intéreſſant ; il y conſidérera nos Villes décentes & propres, nos beaux Villages ; par-tout des maiſons bien bâties & bien peintes, des champs bien cultivés & bien enclos, un Pays immenſe enfin, rempli d'habitations commodes, traverſé par un grand nombre de chemins, de ponts, de bacs, orné de prairies, de vergers fleuriſſans, & cou-

vert de moiſſons, où, il y a cent ans, tout étoit ſauvage & inculte. Quelle ſource d'idées agréables & d'obſervations inſtructives ! quel ſpectacle pour l'ami des hommes !

Toute la difficulté que je trouve dans la ſituation de cet Européen, eſt l'embarras que doit lui cauſer la multitude des objets, & de la manière dont il parcourra une ſcène auſſi variée & auſſi étendue. Il eſt arrivé ſur un Continent nouveau ; une Société nouvelle ſe préſente à ſa vue, Société ſi différente de celle qu'il a dernièrement quittée. Elle n'eſt pas compoſée, comme en Europe, de Grands qui diviſent entr'eux la ſurface de la terre, & de Plébéiens qui la cultivent pour ces mêmes Grands ; de Riches auxquels l'or procure, ſans le moindre travail, toutes les eſpèces de jouiſſances poſſibles, & de Pauvres qui, n'ayant qu'une ſubſiſtance précaire, à peine végètent ; d'hommes éclairés & ſavans, & d'autres êtres qui à peine jouiſſent des premiers dons de l'inſtinct.

Ici, les choſes ſe préſentent ſous un aſpect d'égalité plus touchant ; la Cour des Rois, la pompe des Grands, les dignités féodales, les diſtinctions ariſtocratiques, ſont remplacées par la ſeule, la ſimple majeſté des Loix. — Nous n'avons point de Manufactures immenſes qui, en condamnant l'homme au travail le plus pénible, retrécit l'eſpèce, & diminue l'énergie hu-

maine. — Les poiſons du luxe nous ſont encore inconnus ; de ce luxe qui corrompt le phyſique comme le moral, qui s'élève juſqu'au ſanctuaire, & qui deſcend juſques dans la couche nuptiale pour mettre un frein impie aux vœux de la Nature. — Le Riche & le Pauvre ne ſont que peu éloignés les uns des autres, parce que nous ne connoiſſons point, d'un côté, la richeſſe apathique & oiſeuſe, ni, de l'autre, la pauvreté abſolue & dégradante. Si vous en exceptez nos Villes, où le commerce occupe le premier rang, nous ſommes une Société purement agricole, qui s'étend depuis les rives du fleuve Saint-Laurent, juſqu'à celles du Miſſiſſipi ; nous ſommes une Nation de Cultivateurs, répandue ſur une étendue immenſe de Pays, communiquant les uns avec les autres par le moyen de bons chemins ou de rivières navigables, & tous unis par les liens d'un Gouvernement ſage & humain. Nous reſpectons les Loix ſans les craindre, parce qu'elles ſont fondées ſur l'équité & la liberté ; elles ſont nos Divinités tutélaires, qui menacent plus ſouvent qu'elles ne puniſſent.

Celui qui voyage dans nos Provinces, n'y voit point, il eſt vrai, l'antique château, ni la ſuperbe maiſon ; mais auſſi n'y voit-il pas la chétive cabane, où l'homme & l'animal, devenus compagnons, s'échauffent mutuellement dans les rigueurs

de l'hiver, & paſſent de triſtes jours ſous les haillons & dans la pauvreté. Ici, au contraire, on obſerve une uniformité conſolante de bâtimens, de meubles & de ſubſtance : les plus obſcures de nos maiſons, ſont celles conſtruites de troncs d'arbres, *log-ghouſes ;* elles procurent à l'homme une retraite ſalutaire & commode. — Les plus beaux titres que donnent nos Villes aux Citoyens, ſont ceux d'Avocat, de Magiſtrat & de Marchand ; celui de Cultivateur appartient aux habitans de nos campagnes. — Là, le Dimanche, il y voit une congrégation de Fidèles rempliſſant nos Egliſes ; ce ne ſont que des Colons reſpectables, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans : ils ſont tous montés ſur de bons chevaux, ou portés dans des charriots commodes. — Il n'y en a pas un parmi eux qui ait le titre d'Ecuyer, ſi vous en exceptez l'honnête Magiſtrat du voiſinage, ou le Repréſentant du Canton dans l'Aſſemblée Légiſlative. — Là, il y verra le Miniſtre de l'Evangile auſſi ſimple que ſes Paroiſſiens ; comme eux il élève une nombreuſe famille, & cultive la terre. — Laiſſant derrière nous le rang de Chaſſeurs & de Pâtres, nous vivons, nous fleuriſſons par la culture de la terre ; nous ne connoiſſons point encore d'autres richeſſes que celles de la charrue & celles du commerce, qui encourage, protège & anime notre agriculture.

Cette contemplation intéreſſante n'eſt point frivole & paſſagère, comme tant d'autres : le bien ſemble avoir pris des racines plus profondes ici que par-tout ailleurs ; car l'intérieur de notre Continent, les rivages de nos Lacs immenſes, ne ſeront pas encore habités dans bien des ſiècles. — Et qui peut dire où en ſont les limites ? qui peut prédire les millions d'hommes que produira & nourrira cette terre nouvelle ? Car le pied d'aucun Européen n'a encore voyagé vers les bords inconnus de l'hémiſphère profond que nous habitons.

Le ſecond ſouhait de ce Voyageur, ſera ſans doute de ſavoir d'où ſont venus ces hommes qu'on appelle aujourd'hui Américains ? — C'eſt un mélange de toutes les Nations de l'Europe, que la tyrannie, l'injuſtice des loix, l'inégalité des richeſſes, l'intolérance, & mille autres raiſons ont forcés de s'expatrier. — Nous excepterons de cette obſervation, les quatre Provinces Orientales (1), elles ſont aujourd'hui remplies des deſcendans de la race Angloiſe, qui abandonnèrent leur Patrie ſous les deux Charles. — Je ſuis bien perſuadé que cette race n'a pas dégénéré. — Telles qu'elles ſont aujourd'hui, elles forment une partie bien

(1) New-Hampshire, Maſſachuſſet, Rhode-Iſland, Connecticut.

intéreſſante de ce grand tableau, & compoſent une des perſpectives les plus frappantes. — Liſez leur Hiſtoire, déjà ſi intéreſſante, alors vous les reſpecterez comme je le fais, pour l'exactitude & la ſageſſe avec laquelle ils ont diſtribué & établi leur Territoire, pour la décence de leurs Mœurs, pour leur amour des Belles-Lettres, qui, ſi-tôt prit l'eſſor, pour l'établiſſement de leur Collége, fondé trente-ſix ans après leur arrivée, & le premier de cet Hemiſphère, & enfin pour leur induſtrie. — Qu'il me ſoit permis de le dire, il n'y eut jamais de Peuple, ſitué comme eſt celui dont je parle, ſur un terrein auſſi ingrat, auſſi dur, qui ait fait plus, en ſi peu de tems. — Vous en ſerez convaincu, après avoir examiné le nombre de leurs Villes, l'étendue de leurs Etabliſſemens, leur Commerce, leur Navigation & leurs Pêches.

Les Pauvres de l'Europe ſe ſont raſſemblés ici. — Toutes les cauſes poſſibles ſe ſont réunies pour opérer ce phénomène. — A quoi bon, ſe demanderoient-ils aujourd'hui, de quel Pays ils ſont venus ? Hélas ! les deux tiers de ces Emigrans n'avoient point de Patrie. Un Indigent qui erre ça & là, que ſon travail ne ſubſtante pas, dont la vie eſt une ſcène continuelle d'affliction & de pénurie, a-t-il quelque raiſon d'appeler ſa Patrie, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande ou l'Al-

lemagne? — Ces régions ne leur procuroient point de ſubſiſtance ; ce n'étoit pas pour eux que les champs de l'Europe ſe jauniſſoient tous les ans ; ils étoient expoſés aux caprices de leurs ſupérieurs, à la ſévérité des Loix, à la terreur du crédit & de la Puiſſance. Ils n'avoient donc point de Patrie? — Non. — C'eſt ici que ces malheureux ſont venus en chercher une ; c'eſt ici que cette nouvelle eſpèce d'hommes s'eſt trouvée régénérée, par le ſouffle vivifiant de nos Loix, par de nouvelles mœurs, un nouveau travail, un nouveau ſyſtême ſocial. — En Europe ils n'étoient que des plantes inutiles, manquant du ſol végétal, & des roſées du Ciel. — Actuellement, par l'effet de la tranſplantation, ſemblables à toutes les autres plantes, ils ſe ſont fortifiés & améliorés. — Anciennement ils n'étoient placés dans aucune claſſe des ſujets de leur ancien Pays, car les pauvres ne ſont d'aucune ; ici ils ſont devenus des Citoyens.

Mais, me demanderez-vous, par quel nouveau pouvoir cette métamorphoſe ſurprenante a-t-elle été accomplie? — Par le ſeul pouvoir qui ſoit ſur la terre, nos Loix. — Nos Loix humaines & indulgentes les protègent, les réclament auſſi-tôt qu'ils arrivent, & les marquent du ſigne de l'adoption ; ils reçoivent enſuite pour leur travail les récompenſes les plus amples, ils ſont nourris des meil-

leurs alimens : ces récompenſes accumulées leur procurent enfin des terres, & ces terres leur confèrent les immunités d'hommes libres. — Telle eſt l'opération journalière, qui ſe fait par le moyen de nos *actes de naturaliſation*. — Mais de quelle ſource viennent ces mêmes Loix ? de notre Gouvernement. — D'où vient ce Gouvernement ? Il eſt dérivé du génie des Peuples, confirmé par les Rois Britanniques. — Voilà la grande chaîne qui nous unit tous, depuis une extrémité du Continent juſqu'à l'autre ; ſi vous en exceptez *la Nouvelle-Ecoſſe*. — Là, les Rois Anglois ont tout fait. — Ou les premiers habitans n'avoient point de génie, ou leurs demandes ont été horriblement négligées. — Auſſi cette Province n'eſt preſque point peuplée ; l'influence de la Couronne, & le fléau des *Mouſtiches*, ont empêché les hommes de s'y établir. — Cependant une partie de cette Contrée floriſſoit jadis. — Jadis on y voyoit un Peuple doux & paiſible (1). La faute de deux ou trois perſonnes détermina l'Angleterre à les arracher de leurs foyers. — Ce fut un double crime, le premier fut contre l'humanité, le ſecond contre la ſaine Politique, qui exigeoit qu'on conſervât des hommes, & qu'on ne les bannît point d'un Continent, d'une Province par-

(1) Les Acadiens.

ticulièrement où il ne manque que des hommes.

Quel attachement peut donc avoir un pauvre Européen pour un Pays où il n'avoit rien, où il ne poſſédoit rien ? — La connoiſſance de la langue, ſon amour pour des parens auſſi pauvres que lui, étoient ſans doute les uniques liens qui l'arrêtoient; l'impérieuſe néceſſité, la cruelle faim, les lui ont fait briſer. — Sa Patrie nouvelle eſt donc néceſſairement devenue celle qui lui procure de la terre & du pain, & la protection des Loix : *ubi pannis & libertas, ibi Patria.* — Telle eſt la deviſe de tous les Emigrans qui arrivent ici.

Qu'eſt-ce donc que cet Américain, ce nouvel Homme parmi les Nations de la terre ? Il eſt Européen né, ou le deſcendant d'un Européen. — De-là ce mélange étonnant de ſang & de Nations, que vous ne trouverez nulle part ailleurs ſur la ſurface de ce globe. — Je connois une famille dont le grand-père étoit Anglois, & la grande-mère étoit Hollandoiſe, dont l'unique fils ſe maria à une Françoiſe de la Rochelle, dont les quatre garçons ont épouſé depuis, une Allemande, une Ecoſſoiſe, une Irlandoiſe, & une Suédoiſe. L'Américain eſt l'homme qui, après avoir été adopté par notre Mère Patrie, abandonne la plupart de ſes anciens préjugés, qui devenu ſenſible à ſon bonheur, remplit ſon cœur de reconnoiſſance envers Dieu, envers ſa Patrie

adoptive, qui devient actif & laborieux ; tel eſt le véritable Américain. — Tel doit être l'homme qui mérite le titre de Citoyen, & le bonheur qui y eſt attaché. — Ici les individus de toutes les Nations ſont fondus dans une nouvelle race, dont les travaux & la poſtérité produiront un jour des changemens merveilleux dans le monde. — Les Américains ſont les Pélerins qui portent vers l'Oueſt cette grande maſſe d'arts, d'énergie, de force & d'induſtrie, qui naquit avec l'homme dans les plaines de l'Orient. — Par eux finira le grand cercle. — Avant leur réunion ſur ces parages, les Américains étoient épars, & perdus dans la foule des habitans de l'Europe. — Aujourd'hui, réunis ſur cette terre adoptive, ils ont produit à leur tour un des plus beaux ſyſtêmes de population qui ait jamais paru. — Leurs talens, leur induſtrie, priſe collectivement, entre déjà pour quelque choſe dans la grande machine de ce commerce, qui aujourd'hui occupe tous les Gouvernemens. — Les différens climats que nous habitons, depuis les rochers de *Labrador*, juſqu'aux confins du *Méxique*, changeront dans la ſuite des tems les couleurs primitives que nous avons apportées de l'Europe, & nous caractériſeront dans la chaîne des Nations d'une façon bien plus frappante, & bien plus marquée que nous ne le ſommes encore.

L'Européen, devenu Américain, doit par conſéquent aimer ſa nouvelle Patrie, beaucoup plus tendrement que celle d'où il eſt venu. Les récompenſes de ſon induſtrie marchent toujours à la ſuite de ſes travaux. Ses travaux ſont fondés ſur la grande baſe de la nature même, *l'intérêt perſonnel*, qui, ſans qu'il y ſonge, s'accorde avec celui des autres. — Sa femme & ſes enfans, jadis lui demandoient inutilement de la nourriture ; à peine ſes ſueurs journalières ſuffiſoient-elles à ſoulager les plus preſſans beſoins : actuellement gais, ſains, l'ame paiſible, ils ſont tous occupés avec ce père, autrefois ſi malheureux, à défricher ces champs nouveaux, qui promettent & qui donneront d'abondantes récoltes. — Il s'en nourrira, lui & tout ce qui l'environne, ſans payer une rente abſorbante & énorme, ſans dîme, ſans les entraves du fiſc.

Ici la Religion, fille du Ciel, la protectrice des hommes, n'exige de ce Colon qu'un ſalaire modique & volontaire, pour l'uſage de ſon Miniſtre, & de la reconnoiſſance envers Dieu, le père des moiſſons. — Peut-il refuſer ces deux ſimples obligations ? — Les Américains ſont diviſés en pluſieurs Provinces, occupant un eſpace immenſe. — Je voudrois examiner cette nouvelle Société : ſi mon examen n'offre pas la même variété de couleurs, ni des gradations auſſi diffé-

rentes qu'en Europe, nous avons cependant des nuances qui nous ſont particulières ; il eſt naturel, par exemple, de concevoir que ceux qui habitent les parties maritimes du Continent diffèrent beaucoup de ceux qui habitent nos frontières & nos bois. — L'eſpace intermédiaire nous donnera une troiſième claſſe, différente des deux autres.

Les hommes, à bien des égards, reſſemblent aux plantes. — La bonté de leur fruit dépend du ſol, de l'expoſition & de la culture : les premiers ne ſont véritablement rien par eux-mêmes ; les différentes modifications qui diſtinguent les Peuples, viennent du Gouvernement auquel nous ſommes ſoumis, de l'air que nous reſpirons, du climat que nous habitons, de la nature de nos occupations, & du ſyſtême de Religion qui règne parmi nous. — Ici vous n'obſerverez que bien peu de crimes ; le mal n'a pas encore jeté parmi nous des racines profondes, parce que les Loix y ſont reſpectées, parce que les mœurs y ſont pures, parce que l'extrême beſoin n'exiſte pas.— Je voudrois être capable de tracer toutes mes idées ; mais ſi mon ignorance m'empêche d'en développer toute l'étendue, & de les peindre par la propriété de ma diction, j'eſſayerai du moins de vous préſenter les traits les plus frap-

pans : c'eſt tout ce que vous pouvez attendre d'un ſimple Cultivateur comme moi.

Ceux de nos habitans qui demeurent dans le voiſinage de la mer, & des nombreuſes baies qui en découpent les rivages, inſtinctivement prennent goût pour cet élément mobile ; ſouvent ils s'y embarquent, & à la fin s'aventurent dans des voyages lointains ; de-là ce goût pour la navigation, pour le commerce, pour toutes eſpèces d'échanges. L'action d'aller ſouvent à la mer, rend les hommes plus hardis, plus courageux, plus entreprenans. Les occupations paiſibles de la terre ceſſent d'avoir les mêmes charmes, elles ſont négligées. Les excurſions maritimes leur font connoître une foule d'hommes nouveaux ; ces nouvelles connoiſſances conduiſent néceſſairement à une nouvelle façon d'agir & de penſer. La mer inſpire un plus grand déſir d'acquérir des richeſſes, un plus grand goût pour les jouiſſances & les dépenſes. — De-là ce déſir de poſſéder une barque, & de tranſporter les denrées d'un endroit à l'autre ; de-là un nouveau ſyſtême d'idées qui nous fait négliger le travail de la terre, & nous fait enviſager les récoltes annuelles comme inſuffiſantes & comme trop lentes. — Cette nouvelle induſtrie remplace donc le travail des champs, & le déſir de les repoſſéder ne revient plus qu'à

l'approche de la vieilleſſe, à laquelle il faut la paix & un aſyle.

Ceux, au contraire, qui vivent au centre de nos Provinces, uniquement occupés de projets & de travaux agricoles, doivent être, & ſont néceſſairement très-différens de ceux dont je viens de vous parler. La culture de la terre purifie les mœurs, conduit à la tempérance, à la paucité des beſoins, à la ſimplicité, elle adoucit la férocité naturelle aux hommes; car c'eſt à la campagne qu'on a ſouvent beſoin de ſecours réciproques. — D'un autre côté, la douceur du Gouvernement, les inſpirations d'une Religion tendre, le rang que donne la propriété, qui ne doit rien & ne relève de perſonne; toutes ces raiſons doivent néceſſairement inſpirer au Cultivateur Américain des ſentimens, lui donner des idées bien différentes de celles dont ſa tête auroit été remplie, s'il étoit reſté en Europe. Les connoiſſances qu'ils acquièrent de bonne heure, les échanges de propriété, les différens marchés qu'ils commencent à faire dès leur plus tendre jeuneſſe, la poſſeſſion de quelque choſe enfin, leur donne beaucoup de ſagacité, & un genre de ſagacité bien différent de ceux qui habitent les bords de la mer.

L'Américain jouit d'une très-grande liberté d'action, de paroles & de volonté; mais cette

prérogative, ſi conſolante, & ſi néceſſaire, le rend en même-tems proceſſif & fier; l'orgueil & l'obſtination le mènent ſouvent au Barreau. — Comme Citoyen cultivateur, participant à toutes les branches du Gouvernement, s'intéreſſant au mouvement de toutes ſes roues, ce Colon lira aſſiduement les Gazettes, adoucira la ſévérité de ſon travail par l'étude de ces magaſins politiques, qui perpétuellement circulent dans tous les Cantons; il entrera, avec ſes voiſins, dans tous les détails des débats que peuvent occaſionner les ſéances des aſſemblées Légiſlatives; il blâmera librement, il cenſurera ou approuvera, ſans nulle contrainte, la conduite de ſes Gouverneurs & Repréſentans. Comme Cultivateurs, labourant leurs propres terres, ils ſeront attentifs au prix des denrées en Europe & ailleurs; ils calculeront s'il eſt plus avantageux de vendre leurs grains en nature, ou de les vendre en farines; ils ſeront ſoigneux de tout ce qu'ils font, car c'eſt pour eux qu'ils travaillent; ils déſireront d'établir leurs enfans avantageuſement, & ne négligeront aucune ſpéculation qui puiſſe faciliter cet heureux évènement. Comme habitant un pays froid, ils aimeront les liqueurs fortes; ils s'aſſembleront ſouvent dans les Auberges, pour y diſcuter les affaires du Canton; ils épouſeront toujours avec vivacité, ſoit un parti, ſoit un

autre, & rarement ils demeureront dans l'apathie de l'indifférence. — Souvent ils ſeront obligés de ſuivre leurs Procès, ou ceux des autres, comme Témoins ou comme *Jurés*. — Souvent ils entreprendront des voyages pour aller voir des Cantons nouvellement établis, & former quelques nouveaux projets, ſoit pour eux-mêmes ou pour leurs enfans. — Comme Chrétiens, ils chériront & préféreront à tous les autres, le ſyſtême Religieux établi dans leurs Cantons, ſoit parce que de bonne foi ils le croient le meilleur, ſoit parce qu'il ne gêne point leurs opinions; & ils vous diront: » la tolérance, en fait de Religion, eſt » comme la liberté des élections du Canton; » chacun eſt libre de donner ſa voix au Candi» dat qu'on croit le meilleur; pourrions-nous » être ce que nous ſommes ſans ce double pri» vilége? Nos actions, continueront-ils, ſont » ſujettes à l'œil vigilant de la Loi; Dieu ſeul » eſt le juge de nos penſées. » — L'induſtrie, le goût des projets, & des ſpéculations nouvelles, une aſtuce naturelle, un bon-ſens, même précoce dans un très-grand nombre, la bonne chère & la bouteille, la fierté, quelques diſpoſitions au Procès, le goût des diſcuſſions politiques, la franchiſe des hommes libres, beaucoup de tolérantiſme & même d'indifférence. — Voilà, je crois, quels ſont les traits généraux du caractère

des Américains. Chacune des Provinces ont en outre leurs nuances particulières, qu'il eſt aiſé de tracer depuis une extrêmité du Continent juſqu'à l'autre : ce ſont les Maris & les Pères les plus indulgens que je connoiſſe. Ici nos femmes ont un poids conſidérable, & jouiſſent d'une grande importance. Le bien-être d'une famille Américaine dépend en grande partie du ſavoir, de l'intelligence & de l'habileté de la femme. Les enfans Américains ſont expoſés à moins de ſévérité que ceux des autres Nations. L'indulgence & la liberté générale, dont tout le monde jouit, s'étend juſqu'à la génération qui vient de naître. — Telle eſt l'idée que je voulois vous donner non-ſeulement des Américains en général, mais de nos Cultivateurs.

Si vous quittez cette zône moyenne, que je viens de décrire, & que vous marchiez vers l'intérieur, vous y obſerverez les mêmes grands traits, & marqués de couleurs plus fortes encore : la Religion a moins d'influence ſur la conduite des habitans, les manières y ſont moins adoucies. — Marchez plus loin, arrivez aux grands bois, dans ces diſtricts les plus récemment habités, vous y verrez les hommes ſous une nouvelle apparence; il ſemblent être placés plus loin encore de l'influence du Gouvernement. — Cet éloignement les abandonne, pour ainſi dire, à eux-mêmes; &

comment ce Gouvernement doux pourroit-il ſe faire ſentir à une diſtance ſi éloignée du centre? — Il n'y a que la tyrannie qui, comme la foudre, pénètre par-tout. — La plupart de ceux qui habitent nos frontières, y ont été forcés par les malheurs, par la néceſſité, par l'envie d'acquérir beaucoup de terre avec peu d'argent; quelquefois par l'oiſiveté, par le défaut d'économie. — Le croiriez-vous? les vices & l'ignorance de l'Europe ſe font ſentir ſouvent juſqu'ici, parmi les émigrans qui en viennent. — La réunion des gens d'une pareille eſpèce, ne préſente pas au contemplateur un ſpectacle bien agréable; ſouvent la diſcorde, le manque de liaiſon & d'amitié; ſouvent l'ivrognerie & l'oiſiveté; ſouvent tous ces maux enſemble ſe montrent dans ces derniers Cantons; de là naiſſent les querelles, la pareſſe & la miſère. — Le malheur eſt qu'on ne peut point apporter à ce déſordre les mêmes remèdes dont on ſe ſert dans les parties plus anciennement habitées; le petit nombre de Magiſtrats qu'on voit ſur ces frontières, ſont en général groſſiers & ignorans, parce qu'ils ſont néceſſairement choiſis dans ces voiſinages; — d'ailleurs les habitans ſont ſouvent dans un état reſſemblant à une guerre inteſtine, nourrie par les procès & par l'amour de la diſpute. — Ces mêmes hommes deviennent féroces, par la guerre qu'ils déclarent à tous les animaux

dont ils ſont environnés: peu auparavant ils étoient les ſeuls habitans de ces antiques forêts, dont on vient les dépoſſéder. — C'eſt ici que l'homme m'a paru n'être qu'un animal carnivore; — ſupérieur aux autres, il ſe repaît de leur chair, quand il peut les ſaiſir, & de farine, quand il eſt malheureux à la chaſſe.

Que celui qui voudroit voir notre Amérique dans ſes foibles commencemens, formant la pénible ébauche de tous ces établiſſemens, aujourd'hui ſi rians & ſi baux; qu'il vienne viſiter cette longue ligne de frontières, ces champs tous nouveaux de nos derniers habitans! il y verra l'homme réduit à une induſtrie précaire, privé de l'appui des idées & des loix morales, de la force des bons exemples, du ſalutaire effet de la honte.

Ces Colons compoſent une eſpèce de cohorte d'enfans perdus; mais dans un petit nombre d'années, la proſpérité établie parmi quelques uns, la ſévérité des Loix, contribueront à policer les autres. — Les incorrigibles s'expatrieront une ſeconde fois, & s'uniſſant avec des compagnons de la même eſpèce, ſe retireront ſur des terreins encore plus éloignés, & ſeront forcés d'abandonner leurs premiers établiſſemens à des familles plus induſtrieuſes, qui bientôt rendront ce nouveau Canton policé & floriſſant. Ces nouvelles familles changeront la maiſon de troncs d'arbres, *Logg-*

Houſe, en maiſon de charpente, nette & commode: — elles amélioreront les prairies foiblement commencées, clôrront les champs à peine eſſartés, planteront des vergers, & donneront à ce diſtrict, preſque ſauvage, la forme d'un pays fertile & régulièrement habité. — Les accens de la Religion & des Loix s'y feront entendre, & ſeront reſpectés.

Tel eſt notre progrès, telle eſt la marche des Européens, depuis les bords maritimes de ce Continent vers les parties intérieures, & tel en ſera l'avancement ſucceſſif. — Il y a toujours, dans toutes les ſociétés, une partie moins bonne & moins pure. — En Europe, on en fait des ſoldats, les autres deviennent des voleurs & des mendians; — ici, ce rebut ſert de précurſeur aux bonnes gens. — Mon père étoit un habitant des frontières; le Gouvernement, en lui donnant des terres neuves, l'avoit tranſporté ſur ce même terrein que j'occupe aujourd'hui. — Hélas! il étoit Européen & pauvre, mais ſenſible à ce que la Penſilvanie avoit fait pour lui; il conſerva toujours ſes principes de probité & d'induſtrie, & nous a tranſmis, après quarante-un ans de travail aſſidu, les bons héritages que nous poſſédons aujourd'hui; — à peine *un* ſur *onze* de ſes contemporains, ont eu le même ſort.

Il n'y a pas plus de quarante ans que ce pays,

(aujourd'hui ſi charmant,) étoit ainſi peuplé; il eſt purgé depuis long-tems : par-tout on y obſerve une grande décence de mœurs; dans toutes les familles on y craint Dieu, on y reſpecte les Loix, l'ordre, la paix & l'économie : il ne faut pas vous le cacher, tel a été le ſort de nos plus beaux Comtés.

Outre ces caractères généraux, chaque Province, comme je l'ai obſervé auparavant, a le ſien particulier; il eſt fondé ſur le Gouvernement, le climat, la façon de cultiver les terres, la poſſeſſion d'un plus ou moindre nombre de Nègres; les coutumes, les uſages particuliers, & le génie des premiers habitans. — A peine les Européens ont-ils ſéjourné quelque tems parmi nous, qu'ils obéiſſent inſenſiblement à cette maſſe de circonſtances, qui ont tant de pouvoir ſur les hommes. — Dans le cours de deux ou trois générations, ils deviennent non-ſeulement Américains, mais ou *Penſilvaniens* ou *Caroliniens*, &c. — Dans la ſuite des tems, le ſeul point d'union ſera la Religion, le langage, le même goût pour la liberté, la tolérance, l'agriculture & le commerce.

Quel tableau intéreſſant la poſtérité n'aura-t-elle pas à contempler, lorſque toutes les parties intérieures de ce vaſte Continent ſeront remplies de peuplades immenſes, qui toutes prendront une

nuance

nuance caractériſtique propre au ſol & à leurs ſituations!

Après vous avoir montré, quoiqu'imparfaitement, comment les Européens deviennent Américains, il ne vous ſera pas déſagréable, je l'eſpère, de vous faire voir comment les différentes Sectes de la Chrétienté ont été introduites ici, comment elles ſe mêlent & ſe confondent enſemble, & par quelle cauſe cette tolérance religieuſe devient plus générale tous les jours. — Lorſqu'il arrive qu'un nombre conſidérable de Sectaires réſide dans le même voiſinage, s'ils ont du zèle & qu'ils ſoient aſſez riches, ils y érigent un Temple; & là, il y adorent la Divinité ſuivant leurs principes: perſonne ne s'y oppoſe; au contraire, tout le monde s'empreſſe d'y contribuer. S'il arrive que quelque Secte nouvelle paroiſſe en Europe, nous ſommes ſûrs que pluſieurs viendront s'établir parmi nous. — Il leur eſt permis de faire des proſélytes, s'ils le peuvent, ſans cependant troubler la paix de la ſociété, de bâtir une Egliſe, & d'y ſuivre les inſpirations de leur conſcience: ni les Loix, ni le Gouvernement ne s'en occupent ni ne les troublent dans leur zèle religieux. — Ce ſont des ſujets paiſibles; ils ſont induſtrieux. La ſociété n'en reſſent aucun inconvénient, le repos public n'en ſouffre point, la proſpérité générale n'en eſt point

altérée : pas une charrue n'eſt arrêtée en conſéquence de cette nouvelle branche ajoutée au grand arbre. — Mais s'il arrive que ces Sectaires ne ſoient point établis dans le voiſinage les uns des autres ; ſi, au contraire, ils ſont mêlés avec d'autres dénominations, leur zèle deviendra journellement plus froid, plus inactif ; il diſparoîtra dans peu de tems : inſenſiblement ils commencèront à croire que leurs voiſins ſont d'auſſi bonnes gens qu'eux. — Leurs occupations temporelles engloutiront leur ſyſtême ſpirituel ; l'abſence de leurs Miniſtres, & l'interruption de leurs aſſemblées religieuſes, leur feront perdre de vue la rigueur de leurs anciennes maximes ; ils ſe contenteront, comme les autres, d'offrir à Dieu leurs prières dans le ſilence de leurs maiſons. — Ainſi les Américains deviennent, quand aux différentes branches de la Chrétienté, ce qu'ils ſont déjà, nationellement parlant, un mêlange de toutes les Nations & de toutes les Religions de l'Europe. — Dans le citoyen Américain, ſe perd le nom d'Anglois, d'Hollandois, d'Irlandois & d'Allemand ; ainſi que dans leur culte, ſe confondent & quelquefois ſe perdent les règles auſtères des différentes Sectes, telles qu'on les pratique en Europe. — Cet effet s'étendra encore plus loin, dans la ſuite des tems. — Les cauſes morales & phyſiques en ſont radicalement

placées parmi nous. — Les générations futures en verront le développement, contempleront l'effet nouveau, qui doit néceſſairement provenir de ce grand mêlange de Nations, du tolérantiſme, d'une liberté primordiale, fondée ſur le génie de ce nouveau Peuple, ſur les Loix & la ſage diſtribution des terres. — Oſerai-je avancer quelques réflexions ſur ce ſujet ? Les grandes vérités morales ſont parmi nous dans toute leur vigueur, & deviendront à jamais la première baſe de notre Société ainſi que de nos Loix : — déjà un grand nombre des habitans les plus éclairés, ne connoiſſent plus que ce ſimple code ; il ſe fait un vuide dans le cœur des hommes, quant à leur attachement particulier, aux dogmes & aux Sectes qui ont été apportés de l'Europe. Si j'oſois anticiper en imagination une époque diſtante; s'il étoit poſſible de concevoir que le laps des ſiécles futurs pût jamais affoiblir le ſyſtême auquel nous obéiſſons, il ne ſeroit peut-être pas difficile de prévoir ce qui pourroit le remplacer. — Pour cela, il faut conſidérer que la Nation Américaine eſt la ſeule de l'Univers dans laquelle le génie & les lumières ayent influé ſur ſon exiſtence; que ſon origine date de l'époque la plus intéreſſante qu'ait jamais éprouvé l'eſprit humain : que les Sciences, la Bouſſole, l'Imprimerie, le Compas & la

Hache lui ont ſucceſſivement enſeigné à traverſer l'Océan, pour aborder ſur cette terre nouvelle; à organiſer ſon Gouvernement, à diriger ſon Agriculture, à fonder ſes Villes, à établir ſon commerce, & à former les Loix ſubſéquentes qu'a exigé l'accroiſſement de ſa population. — Eſt-il poſſible de concevoir que les ténèbres de l'ignorance puiſſent jamais ſe répandre ſur cette nouvelle partie du Monde? Eſt-il poſſible de concevoir que l'eſprit humain puiſſe jamais ſe ſoumettre aux preſtiges de cette multitude d'erreurs, que toutes les Nations de la terre ont ſucceſſivement adoptés, excepté la Chinoiſe? — La vérité, ſi rare parmi les hommes, (comme un fidèle ſatellite) ne ſuit-elle pas conſtamment la lumière? Quelle révolution pourroit jamais éteindre celle qui illumina le berceau de nos ſociétés, & dont les progrès ont été ſi brillans?

Que l'exemple ſuivant ſerve de juſtification à ce que je viens d'avancer. — En voyageant enſemble depuis *** juſqu'à ***, reſſouvenez-vous que l'établiſſement ſur la droite vous frappa beaucoup. Vous me demandâtes à qui il appartenoit. — Je vous répondis, à un Catholique: il ſe reſſouvient encore de tout ſon Catéchiſme; — il croit, comme de raiſon, à la Tranſubſtantiation; — il travaille avec la plus grande aſſiduité, il jouit d'une ſitua-

tion charmante, il moiſſonne beaucoup de bled ; il a élevé une nombreuſe famille d'enfans, tous ſains & robuſtes : ſa foi, ſa croyance, ſes prières n'offenſent perſonne ; il eſt aimé, eſtimé & conſidéré de tout le canton. — Plus loin, à un mille de diſtance, demeure un bon Allemand Luthérien, qui adreſſe ſes prières au même Dieu, le Dieu de tous les hommes, ſuivant les principes de ſon éducation. — Il croit à la Conſubſtantiation : ſon culte, quoique différent du premier, ne ſcandaliſe cependant pas le Catholique, qui eſt un homme très-charitable. Comme ce premier, l'Allemand adore Dieu dans ſa maiſon ; car ils n'ont point d'Egliſes dans ce voiſinage. — Il travaille dans ſes champs, avec ſa femme, pendant les nuits de lune ; il embellit la terre par ſes travaux, il nettoie les marais, &c. Qu'importe au monde, qu'importe à tout autre qu'à lui, ſes principes Luthériens ? Il ne perſécute perſonne, & perſonne ne le perſécute ; il ne hait perſonne à cauſe de la différence de leurs opinions, & perſonne ne le hait à cauſe des ſiennes. Il va voir ſes voiſins de tems en tems, & ſes voiſins vont ſouvent fumer leurs pipes avec lui ; ils ont mutuellement beſoin les uns des autres. Un peu plus loin, ſur la droite, eſt la maiſon d'un *Sécider* (1), le plus enthou-

(1) Secte Ecoſſoiſe très-rigide.

ſiaſtes des Sectaires : ſon zèle eſt intérieurement chaud & amer ; mais ſéparé de ſon ancienne Congrégation depuis qu'il a quitté l'Ecoſſe, il n'a plus d'Egliſes où il pourroit cabaler, propoſer des opinions nouvelles, mêler l'entêtement humain à la violence religieuſe. Comme ſon voiſin, il a d'excellentes moiſſons ; il vend annuellement deux cens boiſſeaux de bled ; il a trouvé de la marne : ſa maiſon eſt bien peinte & bien arrangée ; ſon verger eſt un des plus beaux du voiſinage. — Qu'importe au bien-être du Comté, à la proſpérité de la Province, quelles ſont les opinions religieuſes de cet homme ? c'eſt ſon affaire, & non celle de la Société. Guillaume Penn lui-même n'auroit pu ſouhaiter un meilleur Colon. — Cet établiſſement que vous voyez ſur ce joli côteau, environné d'acacias, appartient à un Hollandois qui croit ſincérement aux Ordonnances du Concile de *Dordrecht*. — L'idée qu'il a d'un Miniſtre eſt celle d'un homme à gages. — S'il remplit les fonctions qui lui ſont preſcrites, il lui paye ſon ſalaire, ſinon il le renvoie ; il ſe paſſe de ſes exhortations ainſi que de ſes prières, & ferme la porte de ſon Egliſe pendant des années entières. — Malgré ce groſſier ſyſtême, vous ne pouvez vous empêcher d'obſerver, que ſa maiſon & ſa grange ſont très-bien conſtruites, que ſa plantation eſt une des mieux ſituées du voiſinage, que ſes champs ſont parfaitement

bien enclos, &c. Il eſt laborieux & honnête, quoique réſervé, & viſitant peu ſes voiſins : il eſt donc tout ce qu'il doit être, comme Cultivateur & comme Citoyen. — Plus loin eſt le moulin d'un Quaker : c'eſt le pacificateur du canton ; ſes bons avis & ſes lumières ont été infiniment utiles à ſes voiſins, depuis bien des années. Tout ce voiſinage vit dans la paix & l'union : aux Elections publiques, chacun donne ſa voix pour le choix des différens Officiers municipaux, ſans s'informer de quelle Secte ils ſont ; leurs mœurs, leurs actions, & leurs principes politiques, forment la ſeule baſe des opinions.

Chacun de ces Colons inſtruit ſes enfans auſſi-bien qu'il le peut ; mais ces inſtructions ſont foibles, ſi vous les comparez à celles qu'on leur donne dans les écoles de l'Europe. — En effet, que peut enſeigner un homme qui a plus de zèle que de ſcience, plus de connoiſſance pratique que de lumières théologiques ? Les enfans de ces Colons deviendront, par conſéquent, beaucoup moins inſtruits que leurs pères, & même fort ignorans, chacun dans leur Secte, ſur les points diſtinctifs qui les caractériſent. — Le déſir violent de faire des Proſélytes eſt preſque inconnu dans ce pays. Les ſaiſons rapides demandent toutes leur attention ; les travaux ſe ſuccèdent dans une révolution perpétuelle ; ainſi donc, dans peu d'années,

ce voiſinage produira un ſingulier mêlange, qui ne ſera ni pur Catholiciſme, ni pur Calviniſme. — Dès la première génération, vous vous appercevez d'un commencement d'indifférence, ou plutôt d'ignorance de tous les détails que chaque Secte exige. — Dans le cours des choſes, il arrivera, peut-être, que la fille du Catholique ſera aimée du fils de ſon voiſin le *Sécider*. L'amour, vous le ſavez, eſt tolérant; — ils s'épouſeront; car la différence dans les opinions religieuſes des deux familles, n'apporte jamais aucun obſtacle aux établiſſemens des enfans. — Leurs Parens achèteront des terres pour les établir, peut-être à une diſtance conſidérable du lieu où ils ont été élevés. — Quelle éducation religieuſe pourront-ils donner à leurs enfans, je vous le demande? Elle ſera certainement très-imparfaite; mais ſi, dans le nouvel établiſſement que ces jeunes gens ſont venu habiter, le plus grand nombre des Colons, ſoit de la Société des Quakers, par exemple, ou de toute autre Secte, ce nouveau ménage ira à cette nouvelle Egliſe, plutôt que de ne pas adorer Dieu avec leurs voiſins. — Dans la ſuite il pourra très-bien arriver, comme cela arrive tous les jours, que leurs enfans prennent un goût pour la Doctrine qu'ils entendront prêcher dans cette Egliſe, & en deviendront Membres. Jugez par ce foible exemple, que je pour-

rois étendre beaucoup plus loin, s'il étoit néceſſaire, quel doit être l'effet inévitable de ce ſingulier mêlange de Sectes & d'opinions religieuſes? Le moment eſt arrivé où les petits-enfans du Catholique & du Sécider ſe marient : l'un épouſe une Anglicane, l'autre une Anabaptiſte ; les enfans qui naîtront de ces ſeconds mariages ceſſeront d'être attachés à aucune Secte particulière ; ils ſuivront ſans remords celle du voiſinage où le haſard les conduira, circonſtance qui ſouvent décide de ce choix. — Les *Quakers* & les *Moraves* ſont les ſeuls qui retiennent pendant long-tems un goût décidé pour leurs Sectes. Quelque ſéparés qu'ils ſoient du Corps de leurs frères, ils s'uniſſent de tems en tems dans leurs Aſſemblées, & n'oublient jamais de ſe nourrir dans le recueillement de la méditation de leurs premiers principes, qu'ils chériſſent avec tendreſſe. — Il n'y a point de diſtance qui les empêche d'aller au moins une fois par mois à leurs Aſſemblées religieuſes.

Ainſi toutes les Sectes ſe mêlent & ſe confondent comme toutes les Nations ; ainſi cette tolérance générale dégénère bientôt en indifférence & ſe répand depuis un bout du Continent juſqu'à l'autre. — Il ſeroit à déſirer, ſans doute, que le zèle pour la Religion, pour la vérité, pour un Culte pur & vraiment digne de l'Etre Suprême, conſervât toute ſa chaleur & toute ſon activité, & que

l'indifférence dont nous parlons n'éteignît que le zèle fanatique, ſuperſtitieux & intolérant. A Dieu ne plaiſe que nous prétendions recommander ou favoriſer l'indifférence en matière de Religion. Nous voudrions pouvoir ouvrir tous les yeux à la vérité, & tous les cœurs à la charité; mais les hommes s'égarent dans la recherche de ce vrai unique, qu'ils auroient tous tant d'intérêt de connoître, & la multitude des Sectes prouve l'erreur de preſque toutes. Au reſte, nous ne prétendons entrer ici dans aucune diſcuſſion théologique ſur les avantages & les inconvéniens de l'indifférence dont nous parlons, & ſur les bornes qu'il ſeroit à propos d'y mettre; nous racontons & nous ne dogmatiſons point; nous diſons ce que nous voyons arriver journellement, & ce que nous croyons qui arrivera par la ſuite, ſans rien approuver ni condamner expreſſément, parce que ce n'eſt pas là notre miſſion; & c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre tout ce que nous avons dit & tout ce que nous pourrons dire de l'influence du tems, du climat, des mœurs & des Loix ſur toutes ces différentes Sectes religieuſes qui ſe raſſemblent en Amérique. Nous prévoyons donc que peut-être un jour il ne reſtera que la pratique de la Morale univerſelle dénuée de tout Culte extérieur; le mêlange de tant d'opinions & de Nations, l'immenſité des diſtances; cet eſprit d'émigration, d'où

provient un flux perpétuel, un mouvement général de familles, qui vont chercher des établiſſemens par-tout où ils croient la terre meilleure. Le grand privilège dont jouiſſent les Américains, de n'être pas attachés à la Province qui les a vu naître, mais de pouvoir habiter tel canton qui leur convient le mieux : voilà, je crois, les raiſons locales qui, unies à l'eſprit tolérant des Loix, tendent à produire parmi nous le nouvel ordre de choſes & d'opinions dont je viens de vous donner une foible eſquiſſe. — L'eſprit de perſécution, le zèle religieux, la hauteur d'opinions, l'amour de la contradiction, tous ces motifs de diſputes européennes ne ſont plus aſſez concentrées pour agir avec violence ; ils s'évaporent en quelque ſorte dans la grande diſtance de nos Provinces & de nos établiſſemens ; ce n'eſt plus qu'un grain de poudre qui s'enflamme en plein air.

Mais revenons à nos Colons des frontières : je n'en ai pas encore fini la peinture. — Pourriez-vous imaginer que le voiſinage des bois influe ſur les mœurs ? cela eſt pourtant vrai, tant l'homme dépend des lieux. Les habitans des forêts reſſemblent, juſqu'à un certain point, aux fruits & aux plantes qui croiſſent ſous leur ombre ; ils diffèrent beaucoup de ceux qui croiſſent dans les plaines. — Je vais vous peindre nos idées avec candeur ; liſez-les avec indulgence. — Il eſt de fait que l'air

des bois change le caractère des hommes : les cerfs viennent ſouvent brouter leurs moiſſons, les loups dévorer leurs moutons, les ours leurs cochons, les renards leurs poules : — cette guerre ſoudaine met le fuſil dans leurs mains ; ils guètent, pourſuivent & tuent ces bêtes fauves. Gardiens de leurs récoltes, ils deviennent bientôt Chaſſeurs : tel eſt le progrès des choſes. Voilà ce qui a conduit tant d'hommes blancs aux villages des Sauvages, & leur à fait préférer cette vie errante à toute autre. — Auſſi-tôt que les Colons ſont devenus Chaſſeurs, plus de charrue ; la chaſſe les rend féroces, triſtes, inſociables. Un Chaſſeur n'aime point ſes voiſins ; bien différent en cela du Laboureur, il les hait, parce qu'il craint la concurrence d'une induſtrie ſupérieure. — Le ſuccès dans les bois fait négliger l'Agriculture ; on attend tout de la fécondité de la terre : plus d'amour, plus de ſoin des champs ; la négligence à entourer les grains expoſent leurs moiſſons aux déprédations des animaux. — Pour réparer ces malheurs, ils vont plus ſouvent dans les bois ; ce nouveau genre de vie, devenu habituel, amène un nouveau ſyſtême d'opinions, d'idées & de coutumes, que je ne puis vous décrire. — Ces nouvelles mœurs *foreſtières*, greffées ſur l'ancienne tige européenne, produiſent un mêlange inexplicable. — Celles des Sauvages forment un ſyſtême reſpectable, comparé à celui

auquel ſe ſoumet cet Européen, devenu Sauvage comme eux. — Leurs femmes & leurs enfans vivent dans la pareſſe & l'inactivité ; ils n'ont preſque rien à faire : jugez de l'éducation que reçoivent ces derniers ! — Ils croiſſent & deviennent, comme leurs pères, une race nouvelle qui, de plus en plus, ſe rapproche de l'état Sauvage. Ces nouveaux Chaſſeurs perdent bientôt ce délicieux ſentiment que leur procura jadis leur changement de ſituation. — La poſſeſſion de leur franc-alleu ne leur inſpire plus ce noble & doux orgueil, qu'ils avoient d'abord reſſenti : — peu d'années de chaſſe effacent ces heureuſes impreſſions. — Ajoutez à ces raiſons leur ſituation iſolée, les bornes de leurs beſoins, la grande diſtance à laquelle ils vivent les uns des autres. — Vous ne ſauriez comprendre l'effet ſingulier de toutes ces cauſes puiſſantes & combinées. — Quel eſt le plus grand nombre qui compoſe la claſſe de ces derniers Colons ? — Des hommes qui, parmi nous, ont tenu une mauvaiſe conduite, qui fuient la juſtice, des fainéans qui n'ont pas les connoiſſances néceſſaires pour proſpérer, des gens qui ont paſſé ſoudainement de l'oppreſſion & de la ſervitude à la liberté illimitée des bois de l'Amérique. Ils n'ont point de temples où ils puiſſent aller adorer Dieu enſemble ; peu ou point de commerce faute de chemins. Les idées ſociales qu'ils avoient avant

leur émigration s'effacent insensiblement, faute d'aliment : les Assemblées du Dimanche ont dans beaucoup d'endroits une grande influence ; on s'y voit, on se communique, on songe un peu à la propreté & à l'ajustement : ici ils ne s'assemblent jamais que dans les auberges ou pour la décision d'un procès. — Telles sont les raisons locales qui font qu'en général les habitans de nos frontières forment une classe intermédiaire entre les Cultivateurs & les Chasseurs ; — de-là ce grand nombre de familles qui se sont entièrement & pour toujours réunies aux Sauvages ; de-là ce plus grand nombre encore qui ont contracté les vices de ces peuples, sans perdre ceux des Européens.

Si les mœurs des hommes ne s'épurent pas toujours dans les champs, elles deviennent plus simples & plus douces en cultivant la terre ; le travail & le repos nécessaire qui partagent la vie des Colons, ne leur laissent ni le loisir, ni l'idée de commettre des crimes : dans l'état de Chasseur, au contraire, la vie est divisée entre la dissipation de la chasse & la langueur du repos. — C'est moins le travail que l'ivresse, moins le repos que l'inaction : je ne les accuse pas d'être naturellement enclins au crime ; mais quelquefois la mauvaise fortune les conduit au besoin, & le besoin éveille l'injustice & la rapacité. — Cette gradation fatale en a poussé plusieurs aux actions les plus noires,

dans leur commerce avec les Sauvages; de-là les cruelles repréſailles que ces fiers habitans des bois ont ſi ſouvent commiſes; de-là ces dévaſtations ſoudaines qui, plus d'une fois, ont enſanglanté de certains Cantons & cauſé la guerre.

Après ce foible examen concernant les Colons de nos dernières limites, peut-on encore ſe flatter de rendre les Sauvages Chrétiens? Nos Miſſionnaires devroient commencer par convertir ces Européens dégénérés; mais le nom de la Religion & ſes doux accens, ſe perdent dans l'immenſité des bois, où on ne trouve ni Temple, ni Miniſtres, ni moyens d'inſtruction, & où même le genre de vie que mènent les Colons & la localité de leur ſituation, les forcent à devenir ce qu'ils ſont. — Auſſi-tôt que les hommes ceſſent d'être domiciliés, & s'abandonnent à une vie incertaine & errante, blancs ou couleur d'olive, ils ceſſent d'être ſuſceptibles d'inſtruction.

Ne vous imaginez pas cependant que tous ceux qui habitent nos frontières, tombent dans cet état dégénéré; j'ai connu pluſieurs familles qui y ont porté & conſervé la décence de la conduite, la pureté morale, la crainte de Dieu & le reſpect des Loix. — Le degré plus ou moins grand de dépravation ſouvent dépend de la Nation ou de la Province dont ils ont émigré. On m'accuſeroit de partialité, peut-être, ſi j'oſois donner des

preuves de ce que je viens d'avancer. — Quand au milieu de ces forêts, on trouve des rivières dont les bords ſont couverts de *terres baſſes* (1), alors la fécondité du ſol engage les Propriétaires de préférer la charue au fuſil, parce que le travail néceſſaire eſt beaucoup moindre que ſur les terres ordinaires, & que les récoltes ſont sûres & abondantes ; & même, ſur ces rivages charmans, les hommes acquièrent un grand degré de ruſticité & d'amour-propre.

C'eſt en conſéquence de cette localité d'exiſtence, & de ſon effet irréſiſtible ſur les mœurs, que les derniers Colons des deux Carolines ont été, pendant long-tems, une ſociété de bandits ; il étoit même dangereux de voyager parmi eux. — L'énergie de nos Gouvernemens ſe perd dans une Région auſſi étendue ; &, après tout, ne vaut-il pas mieux que les Loix ſe taiſent pour un inſtant, que de ſe ſervir de moyens contraires à l'humanité ? — Le tems efface toutes ces taches à meſure que la grande population s'approche de ces Diſtricts. Malgré tout ce qu'on a dit des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, jamais leurs Annales n'ont été ſouillées de cet opprobre ; leurs derniers Colons ont toujours été contenus dans les liens de la décence & de l'ordre,

(1) Terres toujours très-fertiles.

par

par la ſageſſe des Loix de premier établiſſement ; par l'efficace de la Religion. — Après cette eſquiſſe, jugez de l'opinion que les Natifs ont dû ſe former des Européens. C'eſt avec la claſſe la moins honnête qu'ils commercent principalement. Ceux-ci s'enivrent avec les Sauvages, les trompent dans leurs achats ; de-là naiſſent nos querelles avec eux ; de-là la guerre que les *Shawanèſes* déclarèrent à la Virginie en 1774, qui fut terminée par le beau diſcours de *Logan* au Gouverneur *Dunmore*.

Ainſi s'ouvre la route par où doit arriver la ſeconde & la meilleure claſſe des Américains, celle des véritables Fonciers, qui compoſe le gros de notre Nation : reſpectables par leur induſtrie, par leur heureuſe indépendance, & par cette conquête perpétuelle qu'ils font ſur les forêts du Continent, en augmentant la richeſſe & le commerce de notre Patrie. — Ce beau Pays n'eſt peuplé que de ceux qui poſsèdent le ſol qu'ils cultivent, Membres du Gouvernement auquel ils obéiſſent. — Notre diſtance de l'Europe ajoute encore à notre utilité & à notre importance, comme hommes & comme ſujets. — Qu'auroient fait nos pères, s'ils étoient reſtés ſur leur ſol originaire ? Ils auroient contribué peut-être à prolonger des convulſions qui l'avoient déjà ébranlé trop long tems.

Mais chaque Européen induſtrieux, tranſporté ici, peut être comparé à un rejetton né au pied d'un grand arbre ; il ne jouit que d'une très-petite portion de sève : qu'il ſoit enlevé du tronc paternel & tranſplanté, il s'accroîtra & portera du fruit. Les Colonies méritent donc bien toute la conſidération de la Mère-Patrie, puiſqu'elles ſont peuplées de ſujets utiles. — Cent familles à peine végétant dans quelque partie de l'Ecoſſe, ſix ans après qu'elles auront été portées ici, cauſeront, par leurs nouveaux travaux, une exportation annuelle de dix mille boiſſeaux de bled, ſi elles ſont induſtrieuſes. C'eſt donc ici que les fainéans peuvent être employés, les inutiles rendus néceſſaires, les pauvres menés à l'aiſance & à la richeſſe. Par-là je ne veux point parler de l'or & de l'argent ; nous n'avons que peu de ces métaux ; je veux dire une eſpèce de richeſſe bien plus durable, des champs défrichés, des beſtiaux, de bonnes maiſons, de bons habits, &c.

Eſt-il donc étonnant que ce Pays préſente tant de charmes, & tente ſi puiſſamment tous les Européens qui y viennent ? Un Voyageur eſt étranger en Europe auſſi-tôt qu'il a quitté les limites de ſon Royaume. Il n'en eſt pas de même ici ; proprement parlant, nous ne connoiſſons point d'étrangers ; car c'eſt ici le Pays de tout le monde :

la grande variété de nos terreins, de nos climats, de nos ſituations, a quelque choſe qui eſt sûr de plaire à tous, ſuivant leur goût. — A peine un Européen eſt-il arrivé, qu'involontairement il ouvre les yeux ſur la riante perſpective qui s'offre à lui; il retrouve beaucoup des uſages de ſa Patrie; par-tout il voit l'induſtrie la plus active; il voit le bonheur & la paix répandus par-tout; il ne voit point de pauvres dont l'apparence & la détreſſe lui navrent le cœur; preſque point de punitions, ni d'exécutions publiques : ſans le vouloir, cet Européen s'attache à un Pays où tout lui paroît ſi aimable.

Quand ce même homme étoit en Angleterre, il n'étoit alors qu'en Angleterre; ici, il marche ſur la quatrième partie du Globe; il peut obſerver les productions du Nord, le fer, les goudrons, les bois de conſtruction, &c. : là, les proviſions de l'Irlande, les bœufs, les ſalaiſons, le beurre & les fromages; ici, les grains de l'Egypte; là, l'indigo & le riz de la Chine. Il ne ſe trouve pas entouré d'une ſociété trop nombreuſe, où toutes les places ſont occupées; il ne ſe reſſent point de ce conflict perpétuel qui, en Europe, renverſe tant de familles. Le champ eſt vaſte parmi nous; il y a de la place pour tout le monde, & il y en aura pendant bien des ſiècles à venir. — Ce pauvre Européen qui arrive, n'eſt-il qu'un journalier ſobre & induſtrieux, il n'a be-

ſoin ni de prendre beaucoup d'informations, ni d'aller bien loin; il trouvera à ſe louer, ou au mois, ou à l'année : il ſera bien nourri, car ici tout le monde vit des meilleurs alimens, & recevra un ſalaire bien plus conſidérable qu'en Europe. — Je ne veux cependant pas dire que tous ceux qui viennent ici, y deviennent riches : non; mais ils ſe procureront une ſubſiſtance douce, aiſée & décente, pourvu qu'ils ſoient induſtrieux : ces avantages ne ſont-ils pas ſuffiſans pour des gens qui ne ſavoient que faire chez eux?

Mais ſi, jouiſſant d'un honnête loiſir & de l'indépendance, cet Européen veut voyager, par-tout il trouve la plus honnête réception, par-tout une Société ſans vaine oſtentation, des tables bien garnies ſans aucun luxe, des femmes dont la beauté conſiſte plus dans la propreté & la ſimple élégance, que dans des ornemens multipliés; par-tout il pourra participer aux amuſemens innocens de nos Sociétés, ſans beaucoup de dépenſes. — Combien d'Anglois riches & lettrés n'ai-je pas vus préférer ce genre de vie nouveau & charmant pour eux, aux plaiſirs bruyans, à la pompe & à la richeſſe de leurs fêtes & de leurs Opéra!

A peine un Européen eſt-il arrivé parmi nous, qu'il ſe fait une révolution ſingulière dans toutes ſes idées : je ne puis vous en décrire les détails, ſans devenir peut-être ennuyeux. J'ai obſervé le

progrès de cette révolution jusques dans les distances ; deux cens milles lui représentoient jadis un espace très-considérable, peut-être l'enceinte de sa Patrie. Chez nous, cette distance n'est presque rien : à peine a-t-il respiré notre air, qu'il commence à former des projets, à concevoir un système d'occupations, auxquels il n'auroit jamais pensé dans son Pays ; car, en Europe, j'ai ouï dire que le trop-plein des Sociétés étouffe les talens les plus distingués. — Ici, l'amplitude des choses leur permet d'éclore & de fructifier : voilà comme les Européens deviennent Américains. — Jugez quel changement a dû se faire dans l'imagination d'un pauvre homme, six mois après qu'il a été employé, bien nourri, bien payé, & traité comme un égal ! il se rappelle moins son ancienne servitude & sa dépendance ; son cœur s'enfle & s'élève. Cette première chaleur lui inspire de nouveaux sentimens ; il bénit le moment qui l'a vu arriver ; il regrette même de n'être pas venu plutôt. Et comment n'aimeroit-il pas avec reconnoissance sa Patrie adoptive ! il regarde autour de lui, il voit beaucoup de familles heureuses qui, peu d'années auparavant, étoient aussi pauvres que lui. Cette réflexion l'aiguillonne ; il commence alors à se tracer quelques petits projets : ce sont, hélas ! les premiers qu'il ait jamais eu la liberté de con-

cevoir. S'il eſt ſage, il paſſera ainſi quelques années, occupé à travailler pour les autres; pendant cet intervalle, il acquerra les connoiſſances utiles, l'uſage des outils, l'art d'abattre les arbres, de cultiver la terre : cette conduite lui procurera une bonne réputation; c'eſt l'acquiſition la plus utile qu'il puiſſe faire. Il trouvera des amis; on l'encouragera; il conſultera, il écoutera les avis. Il ſe ſent enfin plus hardi qu'autrefois; il achète un morceau de terre; le peu d'argent qu'il avoit apporté, & tout celui qu'il a gagné, il le donne, & ſe fie au Dieu des ſaiſons pour le paiement du reſte: ſon bon renom lui procure un crédit de pluſieurs années. Il poſsède enfin le contrat d'achat qui lui donne irrévocablement le franc-aleu, & la propriété abſolue de deux cents acres de terre. — Quelle époque dans la vie de cet homme! il eſt devenu habitant de tel Comté; il a une place de réſidence; il va travailler pour lui-même; bientôt il épouſera une femme induſtrieuſe : telle eſt à-peu-près la marche des pauvres Européens qui arrivent parmi nous. — Cette métamorphoſe a ſur ces hommes de bien puiſſans effets; elle éteint la plupart de leurs anciens préjugés : ils ne voient plus, ils ne jugent plus de même la vie humaine; ils ne ſuppoſent plus qu'il y ait par-tout un ſyſtême d'oppreſſion, ſous lequel les derniers des êtres

doivent gémir en ſilence. La Nature & la Société ſont changées à leurs yeux; ils ſe ſentent jouir d'un bonheur imprévu, & l'eſpérance ne tarde pas de déployer, à leurs imaginations, le riant tableau d'une proſpérité peut-être exagérée, mais réelle. La plupart d'entr'eux ſont ſaiſis d'une ardeur pour le travail, qu'ils n'avoient jamais reſſentie auparavant; ils éprouvent cette fierté du Citoyen qui fait reſpecter les Loix, & inſpire la plus vive reconnoiſſance pour un Gouvernement qui ſemble ne s'occuper que de leur bonheur, & bientôt ces hommes, devenus heureux, deviennent auſſi des Colons utiles. — Il ne faut pourtant pas s'imaginer que le même degré de proſpérité devienne le partage de tous ceux qui arrivent; tous ne le méritent pas également. D'ailleurs, on trouve ici, comme dans le reſte de l'Univers, une foule de caſualités qui, ſans ceſſe, s'oppoſent à notre proſpérité; des maladies, des accidens imprévus, des pertes, &c.: il eſt cependant rare de voir l'homme ſobre, induſtrieux & perſévérant, ne pas parvenir au ſuccès.

J'en ai vu quelques-uns, & cela n'eſt pas rare, qui ont ceſſé d'être frappés de ces premières idées, ſi douces & ſi riantes; leur nouvel orgueil, au lieu de les conduire aux champs, ne les a menés qu'à l'oiſiveté; ils n'ont conſervé que le déſir de la poſſeſſion, & non pas de la jouiſſance; la pareſſe, ou des ſpéculations folles, ont tari pour

eux la ſource du bonheur qu'ils pouvoient s'approprier.

En général, la claſſe la plus ſage parmi les émigrans, c'eſt celle des Allemands ; ils commencent toujours par ſe louer à quelques-uns de leurs riches compatriotes ; dans cet apprentiſſage, ils acquièrent les connoiſſances néceſſaires, ils étudient attentivement l'induſtrie proſpère de ceux avec leſquels ils vivent ; cette contemplation leur inſpire le déſir efficace de marcher ſur les mêmes traces. — Cette idée frappante ne les quitte jamais. — Ils s'avanturent, & à force de travail, d'aſſiduité, d'économie & de perſévérance, ils réuſſiſſent ordinairement : ils le méritent bien. — Après les Anglois, c'eſt la Nation qui a été la plus utile à ce Continent, & à la Penſilvanie en particulier.

L'Ecoſſois & l'Irlandois vivoient peut-être dans leurs Patries auſſi miſérablement que les premiers ; mais ayant été, civilement parlant, plus heureux, l'effet de leur nouvelle ſituation ne les frappe pas ſi puiſſamment. — L'Ecoſſois eſt un peuple d'hommes moraux & laborieux ; mais leurs femmes n'entendent pas le travail comme les Allemandes, qui ſouvent deviennent les rivales de leurs maris, & partagent avec eux les travaux les plus pénibles. — Voilà pourquoi ces Germains n'ont rien à craindre que les caſualités ordinaires

de la nature, qui en général ſont comme un contre trois.

L'Irlandois, je ne ſais pourquoi, ne réuſſit pas ſi bien; il aime trop à boire, la boiſſon le mène aux querelles, il eſt proceſſif, & bientôt a recours à la chaſſe qui ruine tout; il ſemble d'ailleurs être plus ignorant, que les autres, des affaires rurales. Peut-être la manière dont les terres ſont diſtribuées en Irlande, la nature de leur Gouvernement, le grand nombre de pâturages, empêchent-ils leur induſtrie d'être exercée. Ce qu'il y a de vrai, eſt que l'Irlandois, chez lui, eſt très-mal logé, qu'il vit peut-être trop de pommes de terre, dont l'abondance le rend pareſſeux, peut-être que ſes gages ſont trop foibles, & ſon *wisky* à trop bon marché.

Il n'eſt pas poſſible de faire des obſervations de cette nature, ſans s'expoſer à l'erreur; partout il y a beaucoup d'exceptions, l'Irlandois lui-même eſt différent de l'Irlandois dans les différentes parties de ce Royaume. Je ne puis vous dire ſur quoi ſont fondés ces notables variétés.

L'Ecoſſois, au contraire, n'a qu'une nuance; toujours induſtrieux & économe, il ne déſire que les occaſions de travailler; auſſi ſont-ils preſque toujours ſûrs de réuſſir.

J'aime beaucoup non-ſeulement à m'entretenir, mais même à examiner la marche & la conduite

des Emigrans le plus récemment arrivés ; voilà pourquoi je vais visiter les nouveaux Etablissemens. — J'y observe soigneusement les différens progrès des familles qui les composent, les degrés plus ou moins grands de leur industrie & de leurs connoissances, le caractère des hommes, l'économie & l'adresse des femmes ; quelle peinture intéressante pour l'œil d'un Observateur ! quelle différence de nuances dans les modifications de leur industrie, de leurs procédés, de leur méchanisme ! — Le soir, après leurs travaux, je me plais à leur faire raconter l'enchaînement de leurs aventures. Je ne puis vous faire concevoir dans quel état de méditation & de rêverie me mettent le récit de leurs anciens malheurs, les détails de leur ancienne indigence, de ces tems funestes où, en se levant, ils ne savoient d'où viendroit le morceau de pain qui devoit les nourrir. — Souvent plusieurs d'entr'eux ont fini leurs histoires par un transport de reconnoissance vers l'Etre suprême, qui les avoit conduit à travers tant de dangers vers cette nouvelle Terre ; mais toutes les fois que j'ai observé dans ces familles la paresse, la nonchalance & l'inattention, je ne manque jamais de les encourager, & de leur faire les sermons les plus pathétiques, dont le texte est toujours l'activité.

En effet, qui pourroit ne pas s'intéresser à ces

nouveaux compatriotes, échappés à tant de malheurs ! quel contraſte pour un pauvre Ecoſſois, après avoir quitté les montagnes ſtériles du Nord, de ſe trouver placé ſur quelques plantations fertiles d'une de nos Provinces ! » Hé bien, mon ami, » diſois-je à l'un d'eux, comment cela va-t-il à » préſent ? Je ſuis venu de plus de 50 milles » pour vous voir ; comment va la coupe des ar- » bres & des buiſſons, le nettoyement de vos » terres, &c. ? Paſſablement bien, Monſieur ; » nous apprenons à nous ſervir de la hache Amé- » ricaine fort joliment ; nous réuſſirons, avec la » bénédiction du Ciel. — Nous vivons fort bien ; » chaque jour nos vaches paiſſent dans les bois, » & nous donnent tous les ſoirs le lait dont nous » avons beſoin ; nos cochons deviennent gras dans » les forêts. — Ah ! quel bon Pays ; puiſſe Dieu » le bénir, ainſi que Guillaume Penn. »

Ne vaut-il pas mieux cent fois contempler ſous ces humbles toits les premiers eſſais de la proſpérité & de la population future de ces Cantons, l'origine d'une Société naiſſante, le berceau d'une Ville peut-être, que d'aller à Naples parcourir les ruines de la nature, l'effet des volcans & des tremblemens de terre, & d'examiner dans le cabinet d'un Avocat les monceaux de papiers qui n'ont ſervi qu'à la ruine d'un grand nombre de familles ? — C'eſt ici, mon ami, c'eſt parmi nous

ſeulement qu'on peut reconnoître les voies par leſquelles le monde a été graduellement peuplé; c'eſt ici qu'on peut voir par quelles méthodes le marais fangeux a été converti en riantes prairies, le côteau boiſé en champs fertiles, l'inutile caſcade en moulins qui changent nos grains en farines, nos bois en planches, & nos lins en huiles. Quel plaiſir pour le Voyageur un peu ſenſible, de ſe dire à lui-même : » j'entends aujourd'hui » la chanſon champêtre, je vois les charrues tra- » cer des ſillons, je contemple de toutes parts » la ſanté, l'allégreſſe, & la fraîche proſpérité, » où, il y a peu d'années, tout étoit humide, » obſcur & boiſé, où l'oreille n'étoit frappée » d'aucuns ſons agréables, & n'entendoit que les » cris des Sauvages, la chanſon nocturne du hibou, » & les ſifflemens du ſerpent. »

L'Angleterre, qui contient aujourd'hui un ſi grand nombre de ſuperbes Palais, de Châteaux, de Maiſons de campagnes, de Canaux de navigation (ces prodiges de l'art) fut jadis comme l'Amérique, marécageuſe & couverte de forêts; ſes habitans, aujourd'hui ſi fameux dans les Arts & dans le Commerce, furent preſque nuds, le viſage peint à la Sauvage. Si *Jules Céſar* qui conquit Albion pouvoit la revoir aujourd'hui, environnée de ſes châteaux mouvans, la plus riche & la plus ſavante des Nations, que diroit-il? —

Nous fleurirons, nous proſpérerons à notre tour, & il ne nous faudra pas dix-huit ſiècles.

Que notre poſtérité ſente toute la reconnoiſſance qu'elle devra à nos travaux, au courage, à la perſévérance & au génie des premières générations. — C'eſt la baſe & l'unique fondement du ſyſtême bienfaiſant dont elle jouira pendant bien des ſiècles; notre proſpérité étonnera l'Univers, dont les débris viendront accélérer notre marche, en dépit des entraves & des Loix. — Nos déſerts immenſes, nos terres illimitées, les rivages de nos mers intérieures, les bords de milliers de rivières attendent & recevront le trop-plein des anciennes Sociétés; le génie & les arts, affaiſſés ſous mille poids différens, renaîtront parmi nous, dans toute l'énergie que leur procurera notre nouveau ſyſtême Social. Ce Continent deviendra le grand foyer, qui, pour le bien de la race, préſervera l'eſſence de la liberté, de la véritable induſtrie & du bonheur. — Mais que notre proſpérité future n'allume ni les alarmes, ni la jalouſie de l'Europe. L'enchaînement des choſes rendra notre félicité mutuelle à ces deux parties du monde; la deſtinée ſemble avoir ordonné que notre force, notre perfection, contribuera plus qu'on ne ſe l'imagine aujourd'hui, au repos, à la tranquillité & au bonheur de l'humanité entière. — Viennent ces beaux jours!

Je connois plusieurs Ecossois, dernièrement arrivés des Hébrides ; suivant les détails qu'ils m'en ont donné, ces Isles semblent beaucoup plus convenables à la résidence des malfaicteurs, que la Virginie & le Maryland. — Quelle étrange injure notre Mère-Patrie n'a-t-elle pas faite à deux des plus belles Provinces de l'Amérique ? Le Sénat Britannique a, de ce côté-là, bien mal vu les choses ; ce qui étoit proposé comme une punition, est devenu, au contraire, l'époque la plus heureuse pour un grand nombre de ces hommes malheureux ; plusieurs d'entr'eux sont devenus riches. Cessant d'être pressés par la force irrésistible du besoin qui les avoit poussés vers le crime, ils sont devenus industrieux. La paix de ces Cantons, l'abondance qui y règne, la sagesse de nos Loix, les ont rendus des Citoyens précieux & exemplaires. Le Gouvernement Anglois auroit dû, il y a long-tems, acheter l'Isle des *Hébrides*, la plus stérile & la plus froide, après en avoir transporté ici les simples & honnêtes habitans. — Alors ce même Gouvernement auroit dû les remplacer par une Colonie de ses mauvais sujets. — La sévérité du climat, la stérilité du terrein, la mer orageuse qui les environne, les affligeroit, les puniroit assez.

En effet, pourroit-on trouver en Europe un endroit plus propre à venger la Société des injures

qu'elle auroit reçues par la main de ces criminels ? — Pluſieurs de ces Iſles peuvent être regardées comme l'enfer de la Grande-Bretagne, où ſes mauvais ſujets devroient être relégués. — Dans peu d'années, la crainte d'être envoyé dans cette région polaire, inſpireroit une terreur que ne peut donner leur tranſportation chez nous; ce n'eſt point ici un endroit de punition. Si j'étois un pauvre Anglois, dénué de pain & d'eſpérance, ſans la honte qui y eſt attachée, je me trouverois heureux d'obtenir ainſi mon paſſage. — En effet, peu importe à un indigent par quelle voie il arrive ici.

J'ai connu un homme qui aborda à New-Yorck tout nud, c'étoit un François, Matelot à bord d'un vaiſſeau de guerre Anglois; il nagea à terre, il trouva des hommes qui le couvrirent & le nourrirent; il s'établit enſuite dans le comté de *Weſtcheſter*, dans un Canton appellé *Mamaraneck*; il s'y maria : il a laiſſé à ſa mort une plantation à chacun de ſes quatre enfans. — J'ai connu une autre perſonne, morte depuis à l'âge de 82 ans; étant âgé de douze ans, ce jeune homme fut pris par les Mohawks ſur les frontières du Canada. A peine eut-il ſéjourné quelque tems à Albany, qu'il fut généreuſement racheté par un Hollandois de cette Ville, qui le mit apprentif chez un Tailleur de cette même Ville; il s'établit en-

ſuite à *New-Town*, ſur l'iſle Longue : il a laiſſé un bien conſidérable, & une nombreuſe famille bien établie.

Après qu'un Etranger eſt arrivé parmi nous, qu'il a été naturaliſé & rendu Citoyen, qu'il prête une oreille attentive, qu'il écoute dévotement la voix de notre Patrie ; elle lui dit : » Sois le bien-venu ſur mes rivages, Européen » indigent ; bénis le moment qui a découvert à » tes yeux mes montagnes boiſées, mes champs » fertiles, mes rivières profondes, mes lacs poiſ- » ſonneux. — Si tu veux travailler, je te don- » nerai la ſubſiſtance. — Si tu veux être honnête, » tempérant, actif, je te donnerai des récom- » penſes plus étendues : l'aiſance, l'abondance, » & la douce liberté. — Je te donnerai des » champs, dont tu tireras ta nourriture, tes » vêtemens, tous tes beſoins. — Je te procurerai » un foyer propre & commode où, aſſis, tu fu- » meras ta pipe avec tranquillité, où tu diras à » tes enfans les moyens qui t'ont conduit à la » proſpérité. — Je te donnerai un bon lit, où tu » te repoſeras de tes fatigues ; je te conféré- » rai en outre toutes les immunités du citoyen » Américain. — Si tu veux élever avec ſoin tes » enfans, leur apprendre la reconnoiſſance qu'ils » doivent à Dieu, le Père des Cultivateurs ; le » reſpect, l'attachement qu'ils doivent à ce Gou- » vernement,

» vernement, à ce ſyſtême bienfaiſant, qui a
» raſſemblé ſur cette nouvelle terre tant de fa-
» milles devenues heureuſes : je prendrai ſoin
» d'eux après ſa mort. — Cette conſolante per-
» ſpective n'eſt-elle pas pour l'honnête homme
» l'objet le plus doux qui puiſſe le flatter, le
» plus puiſſant qui agiſſe ſur ſon ame, le der-
» nier vœu qu'elle adreſſe à l'Etre ſuprême au
» moment de la mort? — Vas-donc, travailles,
» laboures & ſemes; tu recueilleras, & recueil-
» leras en paix, ſans autres redevances que ce
» que je te demanderai. — Tu peux compter
» ſur le bonheur, ſi tu continue d'être juſte,
« reconnoiſſant & ſage. »

Adieu, ST. JOHN.

LETTRE

Ecrite par F-IS, AB-Y, Irlandois, Colon de l'Etabliſſement de Ce-y- V-y.

17 Septembre 1778.

JE ne ſuis qu'un pauvre Colon; je ne jouis d'aucun poids ni d'aucune conſéquence : le hazard me fixa ſur le ſol que j'habite, il y a dix-huit ans : j'y vins d'*Irlande*, pour éviter l'oiſiveté & la pauvreté. Je me les rappelle encore ces jours d'avi-

liſſement ; je demandois du travail aux Seigneurs du Canton, & rarement ils m'écoutoient : eh ! à quoi aboutiſſoit-il, ce travail, quand ils daignoient m'en donner ? Les grands propriétaires convertiſſoient leurs domaines en pâturages, & en chaſſoient ſans pitié les pauvres locataires qui y avoient leurs cabanes : me voyant *proſcrit* par les hommes & les élémens, je m'expatriai ; que dis-je ? je n'avois point de patrie, & je ſuis venu ici en chercher une : elle m'a adopté. J'y ai verſé les ſueurs du travail : j'y ai ſenti l'aiguillon de l'induſtrie, j'y ai appris la culture des champs, j'y ai connu les moiſſons. J'ai appelé la raiſon au ſecours de mes projets : *en Irlande*, je n'avois que de l'inſtinct ; ici j'ai penſé, j'ai réfléchi. Je me ſuis abſtenu du fuſil & de la bouteille, par la crainte de préférer la chaſſe au labourage & l'ivreſſe au travail : j'ai nettoyé plus de cent acres de terre ; j'ai planté un verger conſidérable, & je poſſédois une belle prairie : déjà je commençois à former des projets pour l'établiſſement de mes enfans. J'étois phyſiquement heureux, puiſque j'étois ſain & laborieux : quant à mon bonheur moral, je le renouvelois tous les jours par le ſouvenir de mon premier état, dont l'idée doubloit, pour ainſi dire, les délices de mon cœur ; & cet objet de comparaiſon faiſoit toujours la douce méditation, qui ſuivoit les prières ferventes & pures

que j'adreſſois à l'Etre Suprême : la guerre eſt venue. . . . . Mais, ſitué où je ſuis, ai-je dû la craindre ? & ſes calamités pouvoient-elles m'atteindre ? » Que l'ambition, (me diſois-je aux pre-
» miers bruits de cette guerre,) que l'ambition &
» la tyrannie faſſent luire leur fer meurtrier, &
» tonnent ſur nos rivages ; l'éloignement de nos
» retraites, l'étendue impénétrable de nos bois,
» la pauvreté de ces frontières, tout doit nous
» mettre à couvert des fureurs monarchiques.
» L'Angleterre, (diſois-je encore,) qui connoît ſi
» bien l'Irlande, n'a point de cartes aſſez exactes
» de ces Provinces, pour deviner que ſoixante-treize
» familles vivent depuis pluſieurs années ſur la
» Creek de ***. « Vains raiſonnemens, inutiles eſpérances ! les tyrans ont armé contre nous les habitans de ces mêmes bois, les Miniſtres de la Grande-Bretagne leur ont fait dire : » Allez,
» détruiſez, renverſez, brûlez tout ce que les
» blancs poſſèdent ſur les frontières : ce ſont des
» *enfans maudits*, qui rejettent le *lait de leur*
» *père*, (1) & qui par une ingratitude criminelle,
» & une indépendance puniſſable, ont voulu ſe
» ſouſtraire à la main paternelle du grand Roi,
» du Roi qui commande à votre Pays ainſi qu'à
» l'Océan. . . . . « Hélas ! je me croyois libre, &

(1) Expreſſion Sauvage.

voilà des chaînes ! que ferai-je ? où irai-je ? Je n'ai des amis que parmi mes voiſins, & ils ſont auſſi malheureux que moi. Dois-je errer de toits en toits, ſuivi d'une famille affamée ? Irai-je promener notre pauvreté & notre diſette de maiſons en maiſons ? Mais, l'hoſpitalité & l'abondance n'y ſont plus : non.... Après les plus triſtes délibérations, voici le projet que j'ai formé, & les raiſonnemens que je me ſuis faits : — La préſervation de nous-mêmes eſt le premier des préceptes, c'eſt un ſentiment ſupérieur, même aux opinions les plus chères ; la conduite la plus ſage & la mieux adaptée à un ſimple Colon comme moi, eſt de ſe prêter aux tems & aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve : à tous les maux qui m'environnent, il me faut un remède qui leur ſoit égal en vertu. Situé comme je le ſuis, quel parti prendrai-je qui ne déplaiſe point à mes compatriotes, & qui puiſſe en même-tems ſauver ma famille de la deſtruction prochaine qui la menace ? Si j'étois ſûr de les ſouſtraire à l'orage, & de leur acheter, par le ſacrifice de ma vie, le pain du travail & de l'induſtrie que je leur procurois auparavant, j'en atteſte le Ciel, je la donnerois volontiers, cette vie, puiſque ce n'eſt que pour eux que je voudrois vivre & travailler ; pour eux que j'ai amené dans cette miſérable exiſtence. — Notre Société, dans ſon état actuel, reſſem-

ble à une grande arche renverſée juſques dans ſes fondemens, ſans que je puiſſe reconnoître dans ſes débris la place particulière que j'y occupois moi-même : aujourd'hui que tout eſt épars & diviſé, je ne puis donc être rien, juſqu'au moment où le ſort me placera dans une nouvelle arche Américaine. — Je la vois à une diſtance conſidérable, il eſt vrai, elle eſt environnée d'une multitude de dangers, mais toujours m'eſt-il poſſible d'y parvenir ; puiſque je ne ſerai plus Membre de l'ancienne Société actuellement détruite, avec ardeur je me prépare à le devenir d'une autre, moins brillante à la vérité, mais auſſi plus voiſine de la Nature, moins embarraſſée de Loix contradictoires & volumineuſes, de Coutumes, de préjugés qui aſſerviſſent au lieu de protéger, qui demandent à l'homme plus de ſacrifices qu'il n'en devroit peut-être faire. Devinez-vous, mon ami, le chemin nouveau que je me ſuis tracé ? c'eſt celui qui mène aux grandes forêts de la Nature, où éloignés du voiſinage des Européens, les habitans de ce Canton vivent avec plus de décence, plus d'abondance, plus de paix & de bonheur que vous ne vous l'imaginez ; quelques préjugés, la force de peu de Coutumes ſimples & utiles, leur procurent toutes les reſſources néceſſaires, & forment un ſyſtême ſocial ſuffiſamment organiſé pour remplir tous les beſoins premiers de l'homme chaſſeur, & pour

le rendre tel qu'il doit être dans les forêts de l'Amérique. C'eſt une Société que vous connoiſſez peu ; remarquable, quoiqu'uniquement fondée ſur l'inſtinct, elle paroît bien mieux établie que les nôtres, & donne à ceux qui la connoiſſent, un attrait qu'ils n'oublient jamais. C'eſt-là que j'ai réſolu de me tranſporter; projet hardi & ſingulier, me direz-vous ! n'importe, je veux rompre mes anciennes liaiſons, pour en contracter de nouvelles avec une eſpèce d'hommes que la Nature a diſtinguée des Européens par tant de traits particuliers : mais comme le bonheur de ma famille eſt le ſeul objet de mes plus ardens déſirs, il m'importe peu de connoître d'avance la carte du pays que nous habiterons, pourvu que nous ſoyons réunis. Les calamités qui nous arriveront nous paroîtront moins dures, ſi nous pouvons les partager également. Notre affection réciproque dans cette nouvelle tranſmigration, deviendra le lien de notre nouvelle Société, & nous procurera tout le plaiſir qu'on peut attendre ſur un ſol étranger. — Les allarmes perpétuelles auxquelles nous avons été expoſés depuis long-tems, m'ont rendu la vie plus indifférente qu'auparavant ; j'ai oublié preſque juſqu'au nom de paix & de tranquillité. — Je ſais ce que je dois à ma Patrie, mais je ſais auſſi ce que je dois à la Nature ; le rang que j'occupe dans ma Société, me donne le droit de

m'abandonner à mon choix. Je n'ai jamais été revêtu d'aucune commiſſion ; tout ce que j'ai fait de mieux, vous le ſavez, c'eſt d'avoir fait naître les moiſſons ſur cent acres de terre ; entrepriſe qui a employé bien des années de ma vie ! Je n'ai jamais ſenti le poignard de l'ambition ni le venin de l'envie. Je n'ai jamais formé d'autres déſirs, je n'ai jamais cherché à jouir que du bien-être qui étoit le fruit de l'induſtrie réunie de toute ma famille. Tous mes vœux ſe réduiſoient à reſter chez moi, heureux & tranquille, occupé du ſoin de cultiver ma terre, d'en acquérir pour mes enfans, de leur procurer les moyens de s'y établir convenablement, & d'y gagner une ſubſiſtance ſuffiſante & honnête, comme je l'avois fait avant eux. — Faut-il donc que j'abandonne ces rians côteaux, ces douces prairies, cet immenſe verger où j'ai tant de fois entendu les chanſons matineuſes de nos oiſeaux Américains ? Cette maiſon humble, mais décente ; petite, mais commode, dont je vous ai envoyé le plan ? Faut-il que j'abandonne mes avenues d'acacia, mon jardin, mes deux granges, l'ouvrage de mes mains, & de tant d'années d'induſtrie ? Jugez, mon ami, jugez de mon affliction, lorſque je compare cette ancienne ſituation de paix & de bonheur, à celle où je me trouve. Les ſcènes riantes dont je repaiſſois mon imagination, & qui enfloient mon

cœur paternel, ne ſont plus qu'un rêve agréable, auquel ont ſuccédé les circonſtances les plus fâcheuſes. Après avoir dormi ſous nos propres toits, nous allons devenir errans & fugitifs ; de riches, nous allons devenir pauvres ; de la certitude de ſubſiſtance dans laquelle nous vivions, nous allons être plongés dans la dépendance cruelle des circonſtances & du hazard, au milieu des forêts que nous allons traverſer, par des chemins nouveaux & inconnus. Ah ! pourquoi ſuis-je né dans cette période terrible, où je vois échapper dans l'adverſité d'un jour, toute la félicité de ma vie ? Pourquoi mon triſte ſort veut-il que je contraſte l'obſcure atmoſphère qui m'environne, avec le ſoleil tranquille & luiſant de ma jeuneſſe ? Ah, vertu ! eſt-ce-là la récompenſe que tu donnes à ceux qui ont obéi à tes préceptes ? Tu n'es qu'une chimère impuiſſante & timide, qui s'envole aux premières menaces de l'ambition, ton puiſſant adverſaire. — Déjà il me ſemble entendre les accens terribles d'une multitude de pauvres, mais vertueux individus, qui périſſent ſous le fléau de la guerre, comme l'herbe tombe devant les Faucheurs. Toute ma vie j'ai aſſiſté le peu d'infortunés que j'ai connus ; je n'ai ceſſé d'encourager les induſtrieux ; ma maiſon fut toujours ouverte aux Voyageurs. — Oui, j'oſe le dire, l'on ne compoſeroit pas un jour, du tems que j'ai été oiſif

depuis que je ſuis ici. Eloigné comme je le ſuis d'Egliſes, de maiſons, de culte & d'écoles; j'ai été le Paſteur de ma famille, leur Apôtre, leur maître & leur exemple. Je leur ai appris auſſi bien que je l'ai pu, la reconnoiſſance qu'ils devoient au Dieu des moiſſons, & leurs devoirs envers leurs voiſins. J'ai été un ſujet utile par mon travail; j'ai toujours fidèlement obéi aux Loix que j'ai tâché de faire obſerver aux autres. (1) Je puis dire que jamais père n'a plus tendrement aimé ſes enfans que je n'ai aimé les miens, & cependant, ô Providence que je n'oſe accuſer d'injuſtice, nous périſſons! nous périſſons comme des bêtes ſauvages enfermées dans un cercle des feu! (2)

Oui, j'embraſſe avec plaiſir ce projet qui me ſemble une inſpiration divine: nuit & jour il ſe préſente à mon eſprit, & j'en ai ſoigneuſement examiné toutes les conſéquences futures. Je ſais que nous allons vivre ſans ſel, ſans épices, ſans linge & peut-être ſans vêtemens. Je ſais qu'il faut apprendre l'art de la chaſſe, nous conformer aux mœurs de nos compatriotes, adopter un langage nouveau, & trouver enfin quelques remè-

---

(1) Il avoit été Juge de Paix.

(2) Méthode dont ſe ſervent les Naturels pour prendre leur gibier.

des aux dangers preſque inévitables de l'éducation que mes deux enfans pourront recevoir. Mais peut-être que la plupart de ces changemens me paroiſſent plus terribles, lorſque je les conſidère dans une perſpective encore éloignée, que lorſqu'il nous ſeront devenus plus familiers par la pratique. En effet, que cela nous peut-il faire? Quelle différence y a-t-il entre du bœuf rôti & de la viande de cerf fumée? qu'importe au bonheur, pourvu que nous jouiſſions de la ſanté, d'être vêtus d'habits bien filés, bien teints, ou de bonnes peaux de caſtor; de coucher ſur des lits de plumes ou ſur une peau d'ours; tout devient aiſé par l'habitude. Mais la difficulté du langage, les mauvaiſes conſéquences qui peuvent naître de l'ivreſſe de nos nouveaux Hôtes; le danger de livrer mes plus jeunes enfans à l'infection, ou plutôt au charme ſingulièrement puiſſant de l'éducation Sauvage: voilà les ſeules conſidérations qui m'arrêtent & m'effrayent. Ne vous êtes-vous jamais informé de ce que je vais vous dire? n'avez-vous jamais ſu pourquoi des enfans Européens adoptés par les Sauvages, ont conſervé toute leur vie (après même leur échange,) les mœurs & les coutumes adoptives de ces Sauvages, & ſur-tout une prédilection irréſiſtible pour la vie errante? J'ai connu pluſieurs familles déſolées, dont les enfans avoient été enlevés dans la dernière guerre, qui, au retour

de la paix, furent aux Villages Sauvages où ils ſavoient que ces enfans avoient été menés en captivité. Mais quel fut leur chagrin, & quelle fut leur ſurpriſe ? Ils les trouvèrent ſi parfaitement métamorphoſés, que la plupart ne reconnurent plus leurs parens, & ceux dont l'âge plus avancé leur en retraçoit encore les traits, refuſèrent abſolument de les ſuivre, & ſe réfugièrent ſous la protection de leurs nouveaux amis, pour ſe ſouſtraire aux effuſions de l'amour paternel. J'en connois qui depuis leur retour ne ceſſent encore de gémir ſur la perte qu'ils ont faite, & n'en parlent jamais ſans verſer des larmes de douleur. Je dis plus, ces mêmes goûts ont ſéduit des perſonnes d'un âge avancé. — Dans le Village de * *, où je me propoſe de réſider, j'ai connu, il y a à-peu-près quinze ans, un Suédois & un François, dont l'hiſtoire, ſi j'avois le tems de vous la raconter, vous paroîtroit touchante. Ils avoient l'un & l'autre au moins trente ans quand ils furent faits priſonniers : heureuſement ils échappèrent au ſupplice qui les attendoit par l'adoption de deux femmes Sauvages qu'ils furent obligés d'épouſer : vingt mois après ils reçurent de leurs amis une ſomme d'argent pour leur rançon ; les Sauvages, leurs anciens maîtres, devenus leurs amis, loin de les conſidérer comme captifs, leur dirent, qu'ils étoient auſſi libres

qu'eux ; que depuis long-tems ils avoient chaſſé avec eux & participé, comme Membres de la Société, à toutes les immunités du Village, & qu'ils avoient par conſéquent le choix de les quitter ou de reſter. Ils prirent le dernier parti. » Où » irons nous, dirent-ils, pour être plus libres que » nous le ſommes ici ? Nous étions Soldats avant » notre captivité, & que deviendrions-nous à » notre retour ? Tandis que nous n'avons plus de » chaîne, irons-nous rentrer dans l'eſclavage » pour ſix ſols par jour ? Ici nous vivons bien & » avec peu de travail ; nous ne connoiſſons plus » cette foule de ſoins & de déſirs perpétuels, » que font naître des beſoins qui ſe renouvellent » chaque jour ; nous nous ſouvenons trop en- » core de ces ſollicitudes affligeantes que nous » avons tant de fois eſſuyées ; de ſes craintes de » châtiment ; châtiment ſouvent terrible, cruel » & deſtructeur de l'eſpèce humaine, de ce reſ- » pect éternel que nous devions à tout le monde, » de cette gradation de ſupérieurs qui ne finit » point, de cette contraction perpétuelle de vo- » lonté qui nous empêche à chaque minute de » parler ou d'agir. Eh ! qu'il eſt dur de reſſentir » cette foule de mouvemens intérieurs qu'une » contradiction perpétuelle étouffe ! Ici nous ſom- » mes véritablement hommes, la terre que nous » habitons eſt fertile au-de-là de nos beſoins,

» nos rivières ſont fécondes en poiſſon, nos bois » abondent en gibier ; enfin, un pays où nous » ſommes libres, tranquilles & heureux, doit être » notre patrie, & nous n'en voulons point d'au- » tre. « Telles ſont en racourci les reflexions qui leur firent préférer la vie ſauvage à celle qu'ils auroient pu ſe procurer. Genre de vie dont vous ſemblez cependant entretenir une opinion ſi effrayante. Il y a donc dans leur ſyſtême ſocial quelque choſe de ſinguliérement captivant, quelque choſe de ſupérieur aux charmes de nos mœurs & de nos coutumes, puiſque des milliers d'Européens ſont devenus volontairement Sauvages, & que depuis la découverte de l'Amérique, nous n'avons pas un ſeul exemple qu'aucun de ces *Aborigènes* ait par goût & par choix adopté nos Loix & nos uſages ? On y trouve donc quelque choſe de plus conforme aux inclinations naturelles que dans la Société améliorée, au milieu de laquelle nous vivons, & que vainement peut-être nous croyons ſupérieure à tout autre. Ce que j'avance ſera bien moins prouvé par mes raiſonnemens, que par ce grand nombre d'enfans, de jeunes gens, d'hommes & de femmes qui, dans un eſpace de tems très-court, ſont devenus invinciblement attachés à ce nouveau genre de vie. En effet, prenez un jeune Sauvage, donnez-lui la meilleur éducation Européenne qu'il ſoit poſſible, accablez-le de

bontés, de préſens, de richeſſes même, je ſoutiens qu'il conſervera toujours une inclination pour ſes bois, & qu'arrivé au terme de la vie où il pourra prendre des informations & un parti, vous le verrez, volontairement & avec joie, tout abandonner pour retourner au village, y coucher ſur la natte de ſes pères.

Un volume ne ſuffiroit pas pour vous apprendre tout ce que j'ai vu, tous les faits publics de ces métamorphoſes d'Européens en Aborigènes. Informez-vous de la réponſe que la Garniſon d'*Oſwego* (priſe en 1756 par le Marquis de Montcalm) fit au Général *Pierre Schuyler*, après avoir été répartie dans les différens villages Sauvages du Canada? La plus grande partie s'y établit. Il y a quelques années que M.** reçut d'un vieillard des Aborigènes un enfant de neuf ans, qui étoit ſont petit-fils. Il prit de cet enfant les mêmes ſoins, il eut pour lui la même attention que s'il eût été ſon propre fils, par reſpect pour la mémoire du grand-père, qui étoit mort dans ſa maiſon: l'intention de M.** étoit de lui faire apprendre un métier aiſé & facile. Un jour, lorſque toute la famille étoit dans les bois à faire (comme cela ſe pratique annuellement) leur ſucre d'érable, il diſparut ſoudainement, & ce ne fut que dix-ſept mois après, que M.** apprit qu'il étoit allé au village de *Bald-Eagle*, ſur une des branches Occidentales de la

rivière de Suſquehannah, où il avoit fixé ſa demeure.... Diſons ce que nous voudrons de ces gens-là, de leurs organes inférieurs, ou de leur manque de barbe, c'eſt une race forte & bien faite. Nous avons beau les mépriſer, ils nous mépriſent encore bien plus ſouverainement, & ils ont peut-être raiſon : nous nous appelons des Hommes vertueux, habiles, ſavans, &c. Hélas! quelles idées peuvent-ils avoir de nos ſublimes Loix, de nos Facultés ſupérieures? Dans preſque toutes les Provinces, nous n'avons droit d'y être connus que comme des *bandits*, ſans foi & ſans loi. Partout on les a trompés; par-tout nous nous ſommes montrés, en fait d'honnêteté, bien inférieurs à eux. On a voulu leur prêcher une Religion, Sainte à la vérité, mais que nous démentons à chaque moment pour la plus petite cauſe. Ils ne voyent parmi nous que diſſentions & procès, quand ils nous obſervent individuellement. Quand ils nous examinent nationalement, ils nous appellent des méchans & des voleurs. — Obſervez-les, dans leurs Villages, vous les verrez vivre en paix, ſans Temples, ſans Prêtres, ſans Loix écrites & ſans Rois. — Ils ſont nos ſupérieurs dans pluſieurs branches d'induſtrie, & ſont plus heureux que nous, puiſqu'ils ont moins de beſoins. Sans entrer, avec vous, dans de plus longs détails, finiſſons ces obſervations imparfaites, en prouvant ce que j'ai

avancé. — Voyez-les parler à un Général, ou à un Gouverneur, qui eſt tout ce que nous avons de plus élevé parmi nous; examinez cette audace mâle. — Ils leur parlent avec la même contenance qu'ils parleroient à un de nous. Inſenſibles à tout ce que nous appelons pouvoir, dédaignant tout ce que nous appelons pompe & grandeur, choſes dont toutes les explications poſſibles ne peuvent leur donner aucune idée, & dont ils ne veulent pas même s'inſtruire; ils vivent ſans ſoucis & ſans chagrins; ils dorment au pied d'un arbre, ſeuls, & au milieu des forêts, auſſi tranquilles que dans leurs cabanes de bouleau. Ils prennent la vie telle qu'elle eſt; ils en ſupportent toutes les peines & toutes les aſpérités, avec la patience la plus étonnante. Ils ſouffrent ſans ſe plaindre; ils meurent ſans terreur & ſans inquiétude, ni pour ce qu'ils ont fait, ni pour leur ſort futur. Quel eſt le ſyſtême de Philoſophie qui nous a jamais procuré tant de qualités néceſſaires? Ils ſont certainement moins éloignés que nous de la grande ſouche originelle. Ils ſont plus près de la Nature, dont ils ſont l'immédiate progéniture; car c'eſt dans nos bois qu'il faut voir ſes enfans, & y contempler ſes habitans primitifs tels qu'ils ſont ſortis de ſes mains.

Je l'ai enfin réſolu, ... ou je périrai dans l'eſſai, ou je réuſſirai: &, après tout, ne vaut-il pas mieux périr tous enſemble dans un moment malheureux

&

& terminer la tragédie, que de languir dans la perplexité, & voir toutes nos eſpérances ſe paſſer & ſe flétrir? Je ne me flatte pas de jouir dans le Village de * *, d'un bonheur parfait, il s'en faut bien. Oui : j'entrevois dans la nouvelle exiſtence que je me prépare, un grand mêlange de mal. Eh! dans quel parage irons-nous habiter où il ne s'en trouve pas? Je l'avoue, quelquefois je me perds dans l'étendue de mes rêveries, ainſi que dans les ramifications de cette nouvelle métamorphoſe. Des accidens imprévus arriveront ſans doute, pour augmenter mon malheur; mais je les ſurmonterai, je l'eſpère, car il n'eſt rien que je ne puiſſe ou vaincre ou ſouffrir pour notre bien commun. Je ſens combien il eſt plus facile, dans la chaleur de mon cœur paternel, de former la théorie de ma conduite future, qu'il ne le ſera d'obſerver tous les détails de la pratique. Je ſais ce que je dois attendre de la Nature, des accidens, de nos conſtitution, des ſaiſons, de cette grande combinaiſon de circonſtances, qui viennent perpétuellement aſſaillir les hommes, qui nous mènent aux maladies, à la pauvreté, &c. mais que ſais-je? peut-être trouverai-je dans ma nouvelle ſituation quelques nouvelles cauſes de proſpérité non attendue. Quel eſt l'homme aſſez préſomptueux pour prévoir tout le bien, & aſſez téméraire pour prévoir tout le mal qui couvre le

ſentier de nos vies ? C'en eſt fait, je pars dans peu de jours; — mais ce ne ſera point ſans avoir réfléchi bien des fois ſur le parti que je vais prendre, & le changement que je vais éprouver : pardonnez mes répétitions, mes réflexions puériles ; elles proviennent de l'exubérance de mon cœur, d'un cœur agité qui ne connoît d'autre ſoulagemens que celui de parler à ſon ami. L'action de m'entretenir avec vous, ſemble déjà diminuer le poids de mes peines, & raffraîchit mon eſprit. Ceci eſt d'ailleurs le dernier détail que vous recevrez de moi : c'eſt pourquoi je voudrois tout vous dire ; quoiqu'à peine ſais-je comment m'exprimer. Ah ! ſi dans ces momens cruels, dont je ſuis aſſailli quelquefois, dans ces momens d'angoiſſe, je pouvois intuitivement vous repréſenter cette foule de penſées, de ſenſations, qui agitent mon eſprit & mon cœur, c'eſt alors que vous auriez raiſon d'être ſurpris de ces détails, & de douter même de leur poſſibilité. — Hélas ! nous rencontrerons-nous jamais ? aurons-nous jamais ce bonheur ? & dans quel endroit ? Sera-ce en Europe ? ..... Non ; je ne quitterai point ce malheureux Continent. Sera-ce dans le Village de * * ? — Et pourquoi n'y viendriez-vous pas à la Paix ? Vous y verrez le premier ami que vous ayiez jamais eu *ſous le Bouleau* ; (1) nos anciennes

(1) Cabanne d'Ecorce.

liaiſons, le grand ſacrifice que je vais faire, les leçons que l'adverſité de ma vie nouvelle me donneront, l'expérience nouvelle que j'acquerrai, ſeront, ſans doute, des motifs ſuffiſans pour nous réunir. Ne peut-on pas paſſer les mers pour s'inſtruire, pour voir ce monde nouveau devenu ſi intéreſſant à l'ancien, pour y voir un ami enfin? — Si ma deſtinée veut que je demeure quelques années dans ma nouvelle Patrie, & que j'y termine ma carrière, j'eſpère changer un peu les Coutumes de mes nouveaux Compatriotes. J'y réuſſirois, j'en ſuis sûr, ſi je pouvois y introduire quelques autres familles, qui déſiraſſent, comme moi, d'y venir éviter les fureurs d'un orage dont les vagues impétueuſes ébranleront pendant bien des années nos rivages étendus. — Peut-être repoſſéderai-je ma maiſon, ſi elle n'eſt pas brûlée; mais à quoi reſſemblera ma plantation, & tous les ornemens que j'y ai faits? A moitié ruinée, ſans doute, mutilée par l'abandon, les pluies & les vents.... Ah! je ne me flatte point à préſent de ce retour. Je regarde comme perdu toute ce que je laiſſe derrière moi; ſi jamais je le repoſſéde, je le regarderai comme un don, comme une récompenſe de mon courage & de ma bonne conduite. Quel regrets amers! Ah! mon ami! ſavez vous ce qu'il en coûte pour quitter une maiſon que l'on a preſque bâtie ſoi-même? Oui, peut-être ne reverrai-je jamais ces

champs que j'ai nettoyés, ces arbres que j'ai plantés; peut-être tout cela ſera-t-il donné à quelqu'Ecoſſois, qui n'aura d'autre mérite que celui d'avoir verſé notre ſang au nom du Roi. Et ces prairies qui, pendant ma jeuneſſe, n'étoient qu'un marais fangeux & obſcur, converties, par ma ſeule induſtrie, en un beau tapis verd, faut-il que je les abandonne auſſi! Si dans l'Europe il eſt digne de louanges d'être attaché aux biens paternels, combien plus naturel, combien plus fort n'eſt pas cet attachement pour nous Américains, qui ſommes les créateurs, les fondateurs de nos terres? — Car quoique l'on poſſéde des fermes en Europe, la relation n'eſt pas ſi intime entre les champs & les propriétaires, qui n'ont pas, comme nous, verſé des ſueurs pour les rendre fertiles.

En vous racontant la longue liſte de mes regrets, pourrois-je oublier les principales réflexions que je fais tous les jours? — Quand je vois, autour de ma table, mes enfans tous unis par les liens de la plus étroite affection, ce ſpectacle fait germer dans mon cœur une foule de ſenſations tulmultueuſes... Hélas! il faut être père & mari pour les ſentir & les décrire. — Je me dis à moi-même: Peut-être dans peu de tems verrai-je ma femme & mes enfans dans la détreſſe; peut-être n'auront-ils pas le courage de ſe voir ſans pain, pourſuivis par les maladies, la diſette, la *pénurie* ren-

due plus dure encore par le ſouvenir de nos anciens jours de bonheur & de ſaciété. — Je me repréſente déjà ſous le *bouleau*, aſſis ſur ma peau d'ours, environné de ma famille anciennement heureuſe, & actuellement triſte & dénuée de tout.... Puis-je contempler de pareilles images ſans frémir? Mais, quoi qu'il en puiſſe arriver, il faut partir, & je ſupplie l'Etre Suprême de me donner tout le courage dont j'ai beſoin, la perſévérance néceſſaire pour conduire la frêle barque qui doit bientôt contenir tout ce que j'ai de plus précieux dans le monde, & pour la gouverner heureuſement, à travers tant de dangers, dans un havre tranquille. Quand j'y ſerai une fois arrivé, puiſſe le même Ciel me donner aſſez de vertu & de conduite pour devenir un guide plus sûr, un exemple plus frappant à ma nombreuſe famille, dans la nouvelle carrière qu'elle va parcourir!

J'ai vu avec plaiſir que tous les moyens dont la Grande-Bretagne s'eſt ſervi juſqu'ici pour armer contre nous les Nations limitrophes, ont été vains & ſans exécution; elles ne veulent point prendre la hache contre un Peuple qui ne leur a fait aucun mal. L'Angleterre n'a, juſqu'ici, pu émouvoir les paſſions qui déterminent ces gens à la guerre; ils n'ont contre nous aucun motif de vengeance, motifs qui, ſeuls, peuvent les animer

à répandre du ſang, &, en cela même, ils ſont infiniment ſupérieurs aux Européens. Ils n'entendent rien à la nature de nos diſputes ; ils n'ont point d'idées d'une révolution comme celle-ci. Une guerre inteſtine dans la même Tribu, eſt un évènement qu'ils ne connoiſſent pas, même par tradition ; ils ſavent bien que trop long-tems ils ont été les dupes des Européens & leurs victimes, en s'armant tantôt contre les uns, tantôt contre les autres ; car c'eſt ainſi que s'y prennent les Européens par-tout où ils vont s'établir : ils y portent le germe de leur guerre, & arment les Naturels. Les Nations Confédérées nous regardent comme frères, étant nés ſur la même terre ; & quoiqu'ils n'aient nulle raiſon de nous aimer, rien cependant, juſqu'ici, n'a pu les exciter à verſer notre ſang. Quelques centaines de vagabonds raſſemblés par Brandt (1), auquel le Roi a donné une commiſſion expreſſe, mêlés avec autant d'hommes blancs, encore plus barbares que ces premiers, commandés par Butler (2), forment ce Corps d'aſſaſſins & de conflagrateurs, qui ont fait tant de ravages depuis le lac *Champlain* juſqu'aux ſources de la belle rivière *Oyio*.

Dans ma jeuneſſe, je commerçois avec le vil-

---

(1) Brandt, Mohawk de naiſſance.

(2) Butler, Officier Anglois né parmi les Sauvages.

lage de * *, ſous la conduite de mon oncle : la juſtice & l'équité furent heureuſement la baſe de ma conduite. Les principaux habitans de cet endroit s'en reſſouviennent bien encore, heureux par leur ſituation qui les éloigne du voiſinage dangereux des hommes blancs. Le printems paſſé, j'y envoyai un homme de confiance pour leur communiquer mon projet. Il en eſt revenu il n'y a pas long-tems, après une abſence d'onze ſemaines; il m'a apporté un cordon de coquillages blancs, *wampun*, comme un témoignage que * * * (ce Chef ſi bien connu) veut bien me donner la moitié de ſa cabane, juſqu'à ce que j'aie eu le tems d'en bâtir une. Ce même Chef m'a fait dire encore qu'ils poſsèdent des terres en abondance, dont ils ne ſont point auſſi avides & auſſi jaloux que les Européens; que nous en cultiverons autant que nous voudrons; qu'avant notre première récolte, il nous fournira tout le *bled d'Inde* & la *viande fumée* dont nous aurons beſoin; que le meilleur poiſſon abonde dans les eaux du * * *, & qu'enfin le Village auquel il a communiqué ma propoſition, agréera que nous devenions leurs compatriotes.

Je n'ai pas encore communiqué à ma femme toutes ces bonnes nouvelles, & je tremble qu'elle ne refuſe d'y venir; le ſeul motif de cette crainte eſt l'extrême attachement qu'elle a pour ſes pa-

rens : mais je me flatte pourtant de pouvoir la perſuader & la convaincre. Je vous expliquerois volontiers de quels moyens je compte me ſervir pour tranſporter ma famille à une ſi grande diſtance, ſi ces détails n'étoient pas inintelligibles pour quiconque ne connoît pas ſuffiſamment la Géographie de notre Pays. Qu'il vous ſuffiſe donc de ſavoir qu'après avoir traverſé vingt-trois milles de bois, je pourrois faire le reſte du chemin par eau, à deux portages près, & qu'une fois embarqué, j'examinerois peu ſi la diſtance eſt de deux cents ou de trois cents milles. Nous n'emporterons avec nous que le néceſſaire, nous repoſant, pour l'avenir, ſur les pelleteries que nous pourrons attraper; car ſi nous allions nous embarraſſer de trop de bagage, nous ne pourrions jamais parvenir juſqu'aux eaux de **, qui eſt la partie de notre voyage la plus difficile & la plus dangereuſe. Voici ce qu'avant mon départ, je me propoſe de dire à mes Nègres : » Au nom de Dieu » ſoyez libres, mes enfans; je vous remercie de » vos ſervices paſſés; allez, & ſoyez, pour l'ave- » nir, auſſi libres que moi, qui fus votre Maître » ou plutôt votre ancien ami, votre ancien com- » pagnon d'induſtrie; travaillez pour vous-mêmes, » & ſoyez sûrs qu'avec l'amour de la ſobriété & » du travail, vous jouirez d'une ſubſiſtance hon- » nête. « C'eſt ainſi que je leur ferai mes der-

niers adieux, en les abandonnant aux ſeules Loix de leur propre volonté, & aux ſoins d'une Providence qui ſera peut-être moins cruelle pour eux que pour leur Maître. Je n'oublierai pas toutefois de leur laiſſer leur manumiſſion ſignée & ſcellée, pour mettre leur liberté à l'abri de tout doute & de toute pourſuite. Mais que diront mes compatriotes, inſtruits de mon départ ? Ah ! s'ils alloient s'imaginer que je ſuis allé joindre nos ennemis, ces incendiaires de notre Patrie, ces meurtriers de nos frontières ! Penſée abominable, vous n'entrerez jamais ſans doute dans l'eſprit de mes frères ! & pour les mettre dans le cas de me rendre juſtice, je vais écrire une Lettre à * *, à deſſein de l'informer de ma retraite dans les bois, & des raiſons qui m'y ont déterminé. J'y ſerai accompagné de l'homme que j'ai envoyé au village de * *; il a été coureur de bois pendant pluſieurs années; il parle très-bien la Langue Sauvage, & deviendra pour moi un homme très-utile.

Conſidérez-moi donc, mon cher ami, comme ſi j'étois déjà Membre du village de * *; ne tremblez pas pour votre ami : je connois ſi bien les mœurs & les uſages de cette bonne eſpèce humaine, que je ne redoute rien de leur accueil. Je m'abandonne à leur diſcrétion, & me repoſe ſur l'efficacité de leur hoſpitalité avec plus de confiance, que ſur tous les contrats ſignés & ſcellés

de l'Europe. Permettez que je vous donne une eſquiſſe de ma conduite future. — Auſſi-tôt après mon arrivée, je me propoſe de bâtir, ſur le terrein qu'on m'aſſignera, une cabane conforme à celle des autres, afin d'éviter les dangers de la ſingularité & de la raillerie (quoique les Sauvages en connoiſſent peu l'uſage). Je ferai enſorte que toute ma famille devienne la famille adoptive des habitans du village de **. Suivant leur uſage, nous recevrons tous des noms par leſquels nous ſerons toujours appelés. Les plus jeunes de mes enfans apprendront à nager, & à ſe ſervir de l'arc & de la flèche, afin qu'ils ne ſoient pas mépriſés des Sauvages de leur âge. Quant à nous, ſi nous ne voulons pas paſſer parmi eux pour efféminés, il faudra devenir Chaſſeurs : heureuſement, je ſuis un tireur aſſez expert pour ne pas m'attirer leurs railleries, & j'eſpère même n'être pas le plus maladroit d'entr'eux. — Mais ce charme irréſiſtible de l'éducation Sauvage... Ah ! voilà ce qui m'arrête & me rend irréſolu ! Peut-être mes plus jeunes enfans oublieront-ils que je ſuis leur père, pour n'être enfans que de la Nature ! — Je ne connois qu'un ſeul remède à oppoſer à ce grand malheur; c'eſt de les employer conſtamment aux travaux de nos champs : je ſuis abſolument réſolu de faire dépendre leur ſubſiſtance journalière, de leur application & de leur induſtrie dans ces mêmes

travaux. Car je ne vois pas le danger de devenir Sauvage dans la vie pénible & laborieuſe de l'homme cultivateur & laboureur ; mais le croiriez-vous, mon cher ami, c'eſt la chaſſe & la viande qu'elle fournit, c'eſt la vie errante & ſolitaire du Chaſſeur, qui produiſent ce ſingulier effet & cette métamorphoſe involontaire. Excuſez la comparaiſon ; les animaux, nos cochons, par exemple, que nous tenons conſtamment dans les bois, conſervent toujours leur ancien degré de domeſticité, tant que nous leur donnons du grain deux fois par ſemaine : mais ſi, au contraire, les bulbes, les noix & les racines ſauvages deviennent la ſeule jouiſſance de leur faim toujours active, bientôt la voix qui les appeloit à leurs repas, ne ſera plus pour eux qu'un objet de frayeur, & ils ne ſeront plus que ſauvages & féroces. — Pour moi, je puis ſemer, labourer ou chaſſer, ſuivant le beſoin ; mais que ſera ma femme, quand elle ſera privée de laine & de lin ? Faut-il que ſon induſtrie ceſſe, faute de ces précieux matériaux ? Il faut qu'elle apprenne, comme les autres femmes Sauvages, *Sqwas*, à accommoder le *naſaump* & le *ninchiké* (1), & toutes les autres préparations de *maïs* en uſage parmi ces Peuples. Il faut qu'elle s'accoutume à préparer ſous les

(1) Mets Sauvages faits avec du bled d'inde.

cendres la plupart de nos mets, à couper en tranches les viandes que je tuerai, à les deſſécher & à les fumer. Il faut qu'elle étudie, avec ſoin, & qu'elle adopte les manières & les coutumes de ſes compagnes, dans leur habillement, leur conduite, leur économie intérieure & extérieure; mais cette complaiſance néceſſaire nous paroîtra un bien léger ſacrifice, ſi une fois nous avons aſſez de courage & de force pour quitter tout ce que nous avons, pour nous expatrier à une ſi grande diſtance, & nous mettre à la merci d'un Peuple ſi différent de nous : d'ailleurs l'amour propre (ce principe ſi ingénieux juſques dans les bois) n'abandonnera peut-être pas tout-à-fait ma femme & ma fille, quand il faudra quitter nos habillemens uſés, pour nous conformer à l'accoutrement ſauvage. Car, le croiriez-vous, mon ami? on trouve dans les forêts, ſous le bouleau, des peintures & des miroirs. Ces habitans, ſi ſimples d'ailleurs, prennent autant de peines à orner leur viſage de couleurs, leurs bras de bracelets, que les femmes d'Europe à placer leur rouge, leurs mouches & leurs rubans. Les hommes même, ſi fiers & ſi hautains, s'occupent auſſi à treſſer leurs cheveux, peindre leur corps de peintures effrayantes, orner leur tête de plumes, à la manière de nos anciens *Pites du tems de Jules Céſar.* Mais quelle différence entre ces deux races! ces mêmes *Pites*,

après vingt ſiècles de meurtres, de conquêtes & de révolutions terribles, ſont devenus cette Nation ſi riche, ſi ſavante & ſi puiſſante, qui, ne voulant point communiquer les influences de ſa liberté inſulaire aux autres membres de l'Empire, nous fait aujourd'hui la guerre la plus injuſte & la plus cruelle; tandis que j'obſerve les anciens habitans de ce vaſte Continent, abſolument incapables d'être plus civiliſés qu'ils ne le ſont, périſſant dans l'oiſiveté, & la non-chalance, dès qu'ils ne ſont plus Chaſſeurs. Oui, ce ſont deux races, peut-être moins différentes dans leurs couleurs, que dans leur organiſation & leurs premières diſpoſitions naturelles.

Je ne déſire cependant point voir ma femme & mes filles adopter, avec trop de ſcrupule, toutes ces coutumes particulières. Nous pourrons vivre en paix avec eux, ſans les imiter ſi minutieuſement; d'ailleurs, l'interruption de toute eſpèce de commerce aura ſimplifié, s'il eſt poſſible, leur parure, & leur aura interdit bien des choſes d'ornement.

Ma femme fait adminiſtrer l'inoculation, car ce n'eſt qu'en Europe que cette opération ſi ſage & ſi ſimple, fonction purement maternelle, eſt regardée comme une ſcience. Outre qu'elle a inoculé tous nos enfans, elle a prodigué ces mêmes ſoins à pluſieurs familles qui, vivant iſolées au milieu de nos bois, ne pouvoient participer aux ſecours

de nos inoculateurs. Si nous pouvons perſuader à une ſeule famille de s'y ſoumettre, & que nous réuſſiſſions, ce ſera un des plus grands bonheurs que nous ayons droit d'attendre de notre ſituation. Car ſi on n'eſt reſpecté dans une ſociété qu'à proportion qu'on eſt utile, ce ſuccès nous procurera un premier dégré de conſidération, & ſi nous leur apprenons à ne plus craindre une maladie qui eſt la peſte & peut-être le ſeul fléau de ces Peuples, je me confie alors à la force de l'exemple, & nous deviendrons bientôt véritablement néceſſaires : que ſera-ce après tout ce foible tribut que nous payerons à des Hommes, qui auront bien voulu nous incorporer dans leur Société, nous faire participer à l'abri de leur village, nous communiquer l'énergie de leur adoption & la dignité même de leurs noms ? Puiſſe le Ciel ſeconder nos premiers eſſais, & leur donner du ſuccès ! Ils compareront alors l'utilité de nos ſervices aux faſtidieux Miſſionnaires, qui, depuis tant d'années, leurs prêchent un Evangile qu'ils ne comprennent point, & dont l'effet n'a jamais été de rendre leur ſanté plus robuſte & leurs chaſſes plus heureuſes, ni même leurs mœurs moins ſauvages, ni leur goût pour la culture plus décidé.

Quant à notre Culte & aux principes de notre Religion, ils ne ſouffriront aucune altération dans leur paſſage des plaines au ſein des bois. Je redou-

blerai même de zele & de piété. Sans déroger à la méthode que j'ai conſtamment ſuivie dans ma famille, depuis que je ſuis père, deux fois la ſemaine je ne manquerai point de leur lire le Décalogue, & de leur expliquer de mon mieux la belle & utile morale contenue dans ces préceptes laconiques; morale qui ſeule peut rendre les Hommes humains, juſtes & miſéricordieux. Une douzaine d'acres de *ces terres baſſes* (1), dont jouit le Village, & dont la fertilité eſt inouie, fournira abondamment à tous nos beſoins; je ne manquerai point de donner le ſuperflus de ma récolte, à ceux des Sauvages qui auront été les plus malheureux a la chaſſe : cet exemple m'aidera peut être à leur inſpirer plus de goût de la culture, & à leur faire comprendre les avantages combinés de la chaſſe, de la pêche & des moiſſons. Afin de les encourager encore davantage, je me propoſe de bâtir quelques moulins à bras *quirns*, tels que nos premiers Colons, ſur les frontières, ſont obligés d'en avoir; car j'ai obſervé que ce qui dégoûte ſur-tout les Sauvages de la culture du maïs, eſt le plus ſouvent le défaut de moulins. Comme je ſuis Charpentier, je conſtruirai mes charues, & me rendrai utile à ceux qui voudront m'imiter; qui ſait même quelle pourra être la conſéquence de mon induſ-

(1) Lowlands.

trie, & la contagion de mon exemple ? Les difficultés de la langue s'évanouiront avec l'uſage & la patience. Dans les converſations fréquentes que je me propoſe d'avoir avec les Chefs, je tâcherai de les engager à régler leur Commerce de façon que les *coureurs de bois* n'ayent plus la liberté d'entrer dans le Village pour y faire leur traite, mais qu'elle ſe faſſe dans un lieu marqué, ſous l'inſpection des Vieillards. Je ſuis perſuadé que le reſpect, que la jeuneſſe obſerve invariablement à leur égard, rendra cette nouvelle coutume ſacrée & inviolable ; voilà ce que les Miſſionnaires n'ont jamais imaginé.

J'eſpère que le pouvoir de l'amour ſur le cœur de * *, dont vous avez connu le père, & ſon attachement pour ma fille, ne lui permettra pas de nous voir aller ſans lui. Jeune & vigoureux, comme il eſt, il ne peut manquer de devenir un excellent Chaſſeur ; & je ne déſeſpère pas qu'il n'égale en adreſſe & en activité, les plus fameux du village. Ah ! je ſens tout le prix de cet engagement fortuné, & cette circonſtance eſt ſans doute d'un heureux préſage ; car, quoique je reſpecte cette Société, ſi ſimple & inoffenſible, le préjugé le plus fort me feroit abhorrer toute alliance avec leur ſang ; ce préjugé eſt ſans doute conforme aux intentions de la Nature, qui a diſtingué les deux races par tant de caractères indélébiles.

Quand

Quand nous ſerons malades, nous aurons recours aux connoiſſances médicinales de ces gens, qui ſont ſuffiſamment inſtruits des traitemens qu'il convient d'adapter aux maladies dont ils ſont le plus communément attaqués ; ainſi, de Planteurs que nous étions, nous nous métamorphoſerons en une eſpèce d'hommes plus ſimples encore, dépourvus de tout, excepté de l'eſpérance, de la ſubſiſtance & de l'habillement des bois. Je ſais que nous changeons une maiſon décente & commode pour une cabane de bouleau, un lit de plume pour la *natte* ; mais nous y dormirons dumoins ſans terreur, & à l'abri de ces rêves pénibles & effrayans, qui nous pourſuivent ici. La tranquillité, la paix phyſique & morale nous dédommageront amplement de ce que nous allons perdre. Ces bénédictions eſſentielles, que trop longtems nous avons perdu de vue, peuvent-elles être achetées trop cher? Hélas! j'irois avec joie juſqu'au de-là du Miſſiſſipi pour y retrouver ce calme, ce repos, qui faiſoit autrefois mon bonheur ; quelquefois mon cœur ſemble fatigué de palpiter, comme mes paupières abattues & opprimées par les inſomnies.

Voilà les parties principales de mon projet ; jugez de leur ſuccès : dans le détail, chacune me paroît ſuſceptible d'exécution ; & pourquoi ſe trouveroit-il plus de difficulté dans l'enſemble ? Mais

l'éducation de nos enfans ! voilà le terrible écueil qu'il eſt difficile de franchir. Les abandonnerai-je aux influences de l'éducation Sauvage ? Continuerai-je les principes & la méthode dont je me ſuis ſervi juſqu'ici ? D'un autre côté, je crains que la portion de travail néceſſaire pour notre ſimple ſubſiſtance, ſans aucun excédant lucratif, n'ait pas ſur leur eſprit le même effet encourageant que l'ont eu juſqu'ici nos travaux, fondés ſur une baſe plus étendue. L'exubérance de nos moiſſons étoit convertie en eſpèces réelles, qui en récompenſant nos ſueurs, fixoient l'attention, rempliſſoient les déſirs de mes enfans, & nourriſſoient dans leur eſprit des idées de richeſſe & d'indépendance futures ; mais pour ſuppléer à ce manque de motifs, je tâcherai d'y ſubſtituer quelque aiguillon réel qui préviendra les conſéquences fatales de cette apathie agricole. Je tiendrai, par exemple, un compte exact de tout ce que nous récolterons, & je donnerai à chacun un crédit annuel de ſa part du travail, dont je leur promettrai le paiement en propriété réelle, au retour de la paix. J'ajouterai à ce crédit la dépenſe des habits dont ils ſeront obligés de ſe priver, & que j'aurois continué de leur donner, ſi nous euſſions reſtés ici. C'eſt ainſi que, toujours uniquement pourvus d'une ſimple ſubſiſtance dans une terre étrangère, ils jouiront par avance d'une richeſſe idéale, par la perſpective ſé-

duiſante de voir un jour la ſomme de leurs travaux convertie en une propriété future, par les legs que j'établirai dans mon teſtament. C'eſt par le charme de ces expédiens que je les ferai jouir d'un bonheur factice, en portant avec plus de réſignation la couverture, la peau de caſtor, le *matchcoat*, les mocaſſins, &c... Leurs ſuccès à la chaſſe ne ſeront jamais regardés que comme des exploits de pure récréation, & non comme des talens du premier ordre. « Vous chaſſerez, vous » pêcherez, leur dirai-je; mais uniquement pour » convaincre vos nouveaux Compatriotes que vous » ne leur êtes point inférieurs en fait d'adreſſe & » de ſagacité ».

Loin du bruit de ces diſputes & de ces ſcènes grondantes, ſi communes parmi nous, je veux qu'ils obſervent ce profond & modeſte ſilence, cette paix, cette tranquillité, cette apparence de concorde, cette ſubordination filiale, beautés caractériſtiques, qui frappent toujours un Européen, auſſi-tôt qu'il vient réſider quelque tems parmi ces peuples. En effet, rien n'eſt ſi beau à voir que cette harmonie de leurs villages, qui ne ſeroit peut-être jamais interrompue, ſans l'effet des mauvaiſes eaux-de-vie que leur vendent quelquefois les coureurs de bois, en échange de leurs pelleteries. — Si mes enfans n'apprennent point les règles géométriques, l'uſage du compas, les élé-

mens de la langue Latine, ils apprendront du-moins la tempérance & la ſobriété, qui ſont devenues plus auſtères chez les Sauvages depuis que la guerre a ſupprimé leur commerce ; ils apprendront cette méfiance de ſoi-même, cette modeſtie ſi remarquable parmi les jeunes gens ; ils apprendront que la culture de la terre eſt un travail premier, & la chaſſe un ſimple amuſement : leurs tendres imaginations ceſſeront d'être agitées par des alarmes continuelles ; ils ceſſeront de devenir lâches par l'habitude de vaincre l'effet des dangers auxquels ils ſeront expoſés. S'ils viennent à contracter un air lourd & peu façonné, une apparence étrangère, qui les rendroit ridicules dans nos capitales, ils adopteront un goût plus décidé pour ce genre de ſimplicité qui ſied ſi bien aux Cultivateurs Américains. Ils ignoreront, ſans doute, ces arts & métiers qui embelliſſent une Société ſavante ; mais je leur apprendrai à renverſer des arbres, à façonner le bois à leur gré, à conſtruire leurs maiſons & leurs charues, avec beaucoup d'intelligence & peu d'outils. Si, dans la ſuite des tems, ils ſont obligés d'avouer qu'ils n'appartiennent à aucune Egliſe particulière, j'aurai du-moins la conſolation de leur avoir tracé les grands traits du culte premier, qui eſt le principe de tous les autres. S'ils n'apprennent point à craindre Dieu, ſuivant les règles particulières de telle ou telle Secte, ils auront ap-

pris à le craindre & à le ſervir, ſuivant les anciennes Loix de la Nature. L'Etre Suprême ne réſide point excluſivement dans les Egliſes, il eſt également le grand *Manitou* adoré dans les bois, comme le Dieu que nous adorons dans les plaines: dans l'obſcurité des plus épaiſſes forêts, on peut y craindre ſa colère, y implorer ſa miſéricorde, comme dans les temples les plus magnifiques. Je ne préſenterai à mes enfans d'autres images de la Divinité, que celles qu'ils pourront ſe figurer eux-mêmes, par leurs foibles imaginations. Je leur dirai: « C'eſt » le père commun de tous les êtres, à la gloire du- » quel nous ne pouvons rien ajouter, dont le bon- » heur eſt indépendant du nôtre, & qui n'a voulu » nous aſſujetir à d'autres règles qu'à celles qui ten- » dent à nous faire aimer notre prochain & à nous » rendre meilleurs & plus heureux ». Dans tout ce qui pourra nous arriver, nous nous y ſoumettrons avec réſignation, & nous dirons avec nos nouveaux Compatriotes: Que ta volonté, Seigneur, ſoit faite ſur la terre comme elle eſt dans ton Royaume d'en (1) haut. —

---

(1) Tout ce raiſonnement ſur la Religion, qui l'a réduit à la Religion Naturelle, & auquel on ſent tout ce qu'il y auroit à répondre, eſt celui que doit faire un Homme qui prend le parti deſeſpéré de quitter l'Etat Civil pour l'Etat Sauvage.

La vie ſolitaire & iſolée de ma jeuneſſe a dû me préparer à celle qui m'attend au village de **. Je ne ſuis pas le premier Européen qui en ait fait l'eſſai, il eſt vrai; mais ils ne menoient pas avec eux, comme moi, une nombreuſe famille; ils y alloient comme ſpéculateurs, & moi comme un père tendre qui fuit les malheurs de la guerre; ils y furent pour étudier les mœurs & les coutumes de ces peuples Sauvages, & moi pour m'y conformer. D'autres s'y tranſportèrent comme voyageurs, & moi je vais habiter parmi eux, pour y devenir leur compagnon de chaſſe & de travail, déterminé à m'y former un ſyſtême de bonheur proportionné à mes beſoins & à ma ſituation. J'avois joui de ce bonheur dans ma maiſon, juſqu'au commencement de cette guerre; pourquoi ne pourrois-je pas eſpérer le même ſort ſous l'humble toit de ma cabane?

L'ancienne affection que vous m'avez toujours portée, m'aſſure que vous lirez ces détails avec l'intérêt & la ſympathie de l'amitié. Comme Membre de la même Société, comme Compatriote, vous avez ſouvent verſé des larmes ſur le carnage horrible de nos Concitoyens, ſur la conflagration de nos villes, & ſur toutes les ramifications de nos malheurs. Par l'état où je ſuis réduit, jugez de celui de milliers de familles qui vivoient il y a ſix ans dans l'indépendance, & dont le partage au-

jourd'hui eſt ou des chaînes ou la mort. Gémiſſons enſemble à la vue de cette maſſe énorme de mal phyſique & moral qui nous environne ; prions l'Etre Suprême d'y mettre une fin prochaine en éclairant l'Angleterre ſur ſes propres intérêts. O, Etre Suprême ! ſi ton œil tout-puiſſant daigne jeter un regard ſur cette multitude innombrable d'êtres diſperſés dans les différentes planètes que tu as ſi ſagement placées autour de leurs ſoleils reſpectifs ; ſi tu daignes t'intéreſſer au malheureux ſort des chétifs mortels ; ſi ma félicité future n'eſt pas contraire aux cauſes ſecrettes de cette multitude d'effets, dont tu créas la chaîne indeſtructible, ne rejette pas l'ardente prière d'un homme ſorti de tes mains, auquel, dans ta bonté, tu as donné une femme & cinq enfans. Conſidère-les avec ta bénignité paternelle, reçois le ſacrifice de ce grand conflit de paſſions, de regrets & de ſouhaits que nous t'offrons aujourd'hui ; guide nos pas chancelans dans la nouvelle carrière que nous allons parcourir ; bénis la vie nouvelle que nous allons commencer : ſi nos deſſeins ſont honnêtes, ils ne peuvent venir que de toi ; oui, c'eſt toi qui nous les inſpire, puiſqu'il n'y entre ni ſupercherie, ni fraude, ni trahiſon ; donne-moi cette énergie de conduite, actuellement devenue ſi néceſſaire, pour mener la famille que tu m'as donnée à travers les dangers de ce nouvel état dans lequel je vais m'en-

gager ; inſpire à mon cœur des ſentimens dignes d'être imités des autres : préſerves la compagne chérie que tu m'as donnée ; donne-lui toute la force & le courage dont ſon ame timide a beſoin pour ſoutenir l'effroi de ce moment critique. Bénis les enfans qui ſont le fruit de notre union ; j'implore pour eux ta divine aſſiſtance : parles à leurs tendres cœurs, inſpire-leur l'horreur du vice & l'amour de la vertu ; mais, ſur tout, rends à notre infortunée Patrie la paix & la tranquillité, dons précieux dont tu l'as privée dans les jours de ta colère ; arrête & calme cet orage affreux qui l'a bouleverſée depuis ſi long-tems. Permets, ô Pere de la Nature, que nos anciennes vertus & notre induſtrie ne ſoient pas entièrement perdues, & qu'en récompenſe des pénibles & grands travaux que nous avons eſſuyés ſur cette terre nouvelle, nous puiſſions jouir des douceurs de la liberté (ce premier préſent que tu fis à l'homme). Satisfaiſant alors au premier & au plus doux de tes préceptes, nous remplirons ce Continent immenſe de millions d'habitans qui, ſans ceſſe heureux, te loueront ſans ceſſe, te remercieront de tes bienfaits, & te béniront à jamais juſqu'à la diſſolution de ce grand Univers. — Puiſqu'il t'eſt impoſſible d'être le Dieu Créateur de ce même Univers ſans être bon, ne rejète pas la prière que mon cœur vient de m'inſpirer, & que mes lèvres ont oſé pronon-

cer au pied de ton Trône. Pardonnes à un foible Mortel.... Mes larmes, mon cher ami, mes larmes en terminant ma prière, me forcent auſſi de terminer ma lettre; mais je vois auſſi couler les vôtres.... Ah! je n'ai plus qu'à me taire, puiſque vous n'avez plus le courage de m'entendre, ni moi celui de parler.

Adieu, ST.-JOHN.

LETTRE

D'un Voyageur Européen, ſur la ſituation de Charles-Town, *ſur ſon Commerce & les Mœurs de ſes Habitans, & de ceux des Campagnes; Penſées ſur l'Eſclavage, ſur le mal Phyſique; barbarie des Planteurs.*

CHARLES-TOWN eſt dans l'hémiſphère du Nord, ce que *Lima* eſt dans celui du Sud. Situées toutes les deux au milieu des plus riches Provinces, dont elles reçoivent les productions, elles ont le titre de Capitales, & brillent du même éclat. Les richeſſes ont produit dans ces deux Villes à-peu-près le même effet. Le Pérou abonde en or. Ce métal précieux qui paſſe à *Lima* comme un torrent, pour ſe répandre de-là dans toute la terre, y eſt devenu la ſource du luxe & des plaiſirs. Charles-Town doit à la culture des terres

les richeſſes qui rempliſſent ſes magaſins. Au premier coup-d'œil elles paroiſſent de moindre valeur, & ſéduiſent moins l'imagination; mais la raiſon les préfère, parce qu'elles ſont le fruit de l'induſtrie. L'étalage de l'opulence & du luxe y eſt donc moindre qu'à *Lima*, mais infiniment au-deſſus de tout ce que vous avez vu dans nos villes Septentrionales. Sa ſituation eſt admirable, elle eſt bâtie ſur une Péninſule formée par le confluent des deux rivières d'*Ashley* & de *Cooper;* elles reçoivent dans leurs cours beaucoup d'autres petites rivières, dont les canaux procurent, à une grande diſtance, l'avantage d'une navigation intérieure. Les quais & les magaſins ſont très-commodes. Les riches productions de la Caroline refluent d'elles-mêmes vers cette Métropole, qui les diſtribue à toute l'Europe.

Charles-Town eſt appelée *le centre de notre beau monde;* ſes Habitans ſont d'une humeur fort enjouée; les Planteurs les plus riches de cette Province y viennent en foule, quelquefois pour leur ſanté, & toujours pour leur plaiſir. On y voit, dans preſque toutes les ſaiſons, beaucoup de valétudinaires & d'infirmes, qui viennent des *Antilles* pour ſe rétablir. Combien n'ai-je pas vu de gens, épuiſés par l'ardeur de leur climat, fatigués de leur manière de vivre, & de l'inſalubrité de l'air; combien n'en ai-je pas vu accablés dès l'âge

de trente ans de toutes les infirmités de la vieilleſſe ? Rien n'eſt ſi commun dans ces contrées Méridionales que d'y voir des hommes perdre la faculté de jouir des plaiſirs les plus ordinaires de la vie, & n'être encore qu'au midi de leur âge. C'eſt ainſi qu'ils perdent par l'excès de leurs plaiſirs prématurés le fruit de leurs travaux & de leur induſtrie.

Le cercle des amuſemens & la dépenſe de leurs tables vous étonneroient. C'eſt cependant une ſuite très-naturelle de la grande proſpérité de cette Province. On ne peut concevoir la rapidité avec laquelle les défrichemens y ont été pouſſés, ſans avoir vu la variété, la quantité immenſe de leurs articles d'exportation, ainſi que l'activité de leur commerce. La Péninſule ſur laquelle la Ville eſt bâtie étant fort étroite, rend les maiſons fort chères ; mais c'eſt à ce défaut même de leur ſituation que les Habitans doivent les vents de mer qui tempèrent la chaleur ſuffoquante, dont certains cantons de cette Province ſont accablés. Tous les excès, & particulièrement ceux de la table, ſont ici fort dangereux ; malgré cela ils ne ſongent qu'à jouir, & ſe dépêchent de vivre. Semblables aux mouches & aux papillons, les hommes des pays méridionaux, animés par la chaleur enivrante du ſoleil, ne ſe laiſſent guider que par l'inſouciance, & l'amour de la diſſipa-

tion ; ils n'aſpirent tous qu'à mourir de plaiſir : voilà le terme de leur ambition, & le but de leur vie.

Les femmes, au contraire, beaucoup plus ſobres & plus réſervées, parviennent à une extrême vieilleſſe, & finiſſent rarement leur carrière ſans avoir eu quatre ou cinq maris.

Le voyageur Européen doit s'étonner de l'élégance de leurs maiſons, de leurs meubles, de l'abondance & de la délicateſſe qui règnent ſur leurs tables. A peine pourroit-il ſe croire dans la métropole d'une Province ſi récemment défrichée, s'il n'y reconnoſſoit l'heureuſe influence de la liberté & du tolérantiſme.

On y peut diviſer les Habitans en trois claſſes ; ſavoir, les Gens de Loi, les Négocians & les Planteurs. C'eſt ici que les premiers ſe ſont approprié les plus riches dépouilles. Je n'ai rien vu dans cet hémiſphère Septentrional, qui égale leurs richeſſes, leur crédit & leur pouvoir ; ils peuvent dire qu'ils ont atteint le *nec plus ultra* de la félicité humaine : nulle propriété n'eſt aſſurée, nuls titres ne ſont bons, nuls teſtamens valides, ſi ces choſes ne ſont dictées, réglées & approuvées par ce Corps. La maſſe entière des propriétés eſt devenue tributaire de cette Société, qui bien plus avide que le Clergé en Europe, ne ſe contente pas d'une foible dîme. J'en appelle à cette foule

d'Habitans, qui pour défendre leurs droits ou leurs prétentions à quelques centaines d'acres de terre, ont perdu tout leur patrimoine, dans le labyrinthe de la chicane; ils ſont plutôt Légiſlateurs qu'interprètes de la Loi ; ils joignent la dextérité du *Scribe*, au pouvoir & à l'ambition des *Princes* : qui ſait juſqu'où cela pourra nous conduire? La nature de nos Loix, notre eſprit de liberté, qui tend quelquefois à nous rendre litigieux, ont déjà jetté dans leurs mains une grande partie de la propriété territoriale de cette Colonie ; & dans moins d'un ſiècle, les *Gens de Loi* poſſéderont dans le Nord, ce que les *Gens d'Egliſe* poſsèdent dans le *Pérou* & dans le *Méxique*.

Mais, tandis que l'on ne reſpire à la Ville que le bonheur & la joie, quel ſpectacle affreux la miſère n'offre t-elle pas dans les Campagnes ?

Leurs oreilles, par le pouvoir de l'habitude, ſont devenues ſourdes, & leurs cœurs *calleux* ; ils ne voient, ils ne ſentent, ils n'entendent rien des maux & des gémiſſemens de ces pauvres Eſclaves, qui par leurs pénibles travaux font naître toutes leurs richeſſes. Ici, les fatigues perpétuelles & les horreurs de l'eſclavage ne ſont jamais appréciées ; à peine trouve-t-on, au contraire, un ſeul homme qui penſe avec un ſentiment de compaſſion aux ſueurs & aux larmes dont ces malheureux Africains arroſent journellement la

terre qu'ils cultivent. De cette riante Capitale, on n'entend pas le bruit des fouets dont on preſſe ces malheureuſes victimes à un travail exceſſif. La race favoriſée de la nature & de la fortune, boit, mange & vit heureuſe; pendant que l'autre remue la terre, cultive l'*indigo*, & nettoye le *riz*, expoſée à l'ardeur d'un ſoleil, preſque auſſi brûlant que celui de leur pays, qu'ils ne reverront jamais. — Privés d'une nourriture convenable & du ſecours, quelquefois néceſſaire, d'aucune liqueur ſpiritueuſe, de combien de réflexions affligeantes ce grand contraſte n'eſt-il pas devenu pour moi le ſujet? Vous voyez d'un côté une ſociété d'hommes jouiſſans, ſans travail & ſans fatigue, ſans ſe donner la peine de former un ſouhait, de tout ce que la vie offre de plus agréable & de plus enchanteur, par le moyen de l'*or* tiré des montagnes du *Pérou*; aſſis dans leurs comptoirs, d'un trait de plume, ils expédient des vaiſſeaux pour la côte d'Afrique. Par le moyen de ce même *or*, on porte la guerre, le meurtre & la dévaſtation dans quelque village Africain, où tout étoit auparavant paix & tranquillité; chez un Peuple doux & innocent, qui ne ſavoit pas même qu'il y eût des hommes blancs. — La fille eſt arrachée des bras de ſa mère; l'enfant, de ceux de ſes miſérables parens; la femme, de la couche d'un époux chéri; des familles entières

ſont enlevées & conduites, à travers les tempêtes, à cette riche Métropole, où ils ſont expoſés comme les chevaux à la foire, vendus & marqués d'un fer rouge. On les conduit enſuite ſur les Plantations, où ils ſont condamnés à mourir de faim, à languir pendant quelques années, & à un travail exceſſif. Pour qui faut-il qu'ils travaillent ainſi? Pour des Etrangers qui n'ont d'autre droit ſur eux que celui que leur donne ce maudit métal. Quel étonnant arrangement des choſes! grand Dieu! La ſeule différence de couleur eſt-elle une barrière entre tes enfans, que ſans doute tu chéris également? eſt-elle un ſignal de guerre? doit-elle ſuffire pour armer une moitié du genre-humain contre l'autre? ta tendreſſe ne te parlera-t-elle pas en faveur de ces enfans opprimés? & ta juſtice.... quand viendra-t-elle écraſer les oppreſſeurs?

Les malheureux ſont forcés de ſacrifier leur ſanté, leur force, leur volonté, toutes leurs facultés enfin, à des maîtres qui ne les regardent pas avec la moitié de ce ſentiment affectueux, qu'ils ont pour leurs chiens ou leurs chevaux. Ceux qui cultivent la terre, qui portent des fardeaux énormes, qui convertiſſent les troncs d'arbres en planches, peuvent-ils inſpirer des ſentimens d'affection, de bonté, ou même de compaſſion? Non. — Cette foible récompenſe, ſi ſim-

ple & ſi naturelle ſeroit un effet de l'humanité, & il ne faut pas que des Planteurs en aient. Si on leur permet de devenir pères, cette fatale indulgence ne ſert qu'à augmenter leur misère. Les triſtes compagnes de leurs plaiſirs fugitifs ſont encore les compagnes de leurs plus durs travaux, & ils ont la douleur de les voir, dans un état doublement malheureux, joindre au fardeau de la nature, (ce fatal préſent) celui d'une tâche non-diminuée. A peine ces enfans ſont-ils nés, que les pauvres mères ſont forcées de les attacher ſur leurs dos, pour ne point interrompre leur travail, & de ſuivre leurs maris aux champs. Le claquement des fouets, la rude voix des piqueurs, & les cris de douleur, ſont les premiers accens qui frappent l'oreille de ces petits infortunés. Ne ſeroit-ce point par un reſte d'humanité que les Planteurs leur cachent, leur dérobent avec ſoin dès leur naiſſance, la moindre ſenſation, la moindre idée du bonheur, pour enſuite les accoutumer à nager ſans effort dans l'abîme de miſère qui leur eſt préparé ?

Pauvres Nègres, remerciez vos tyrans ; oui, c'eſt un bienfait que vous recevez d'eux. Hélas ! s'ils vous permettoient de vous livrer aux ſentimens ineffables que la nature inſpire à tous les pères, d'élever vos enfans avec tendreſſe, de les prendre ſur vos genoux, & de recevoir leurs innocentes

nocentes careſſes, l'horrible idée d'avoir fait naître de nouvelles victimes deſtinées à hériter de vos chaînes & de votre misère, ne viendroit-elle pas convertir de ſi doux plaiſirs en fiel, en amertume?

Êtres, nés pour ſouffrir, eſt-il étonnant que le repos du tombeau vous paroiſſe quelquefois préférable à la vie?

Planteurs, c'eſt ainſi que vous devenez riches; véritables antropophages, vous faites mourir les hommes dans un long & rigoureux ſupplice, & vous vous nourriſſez de leur ſubſtance; vous étouffez en vous la voix de la Nature, & vous avez même l'audace d'impoſer ſilence aux Miniſtres de la Religion. Un de ceux ci, *le Miniſtre de Georgetown*, affecté des mêmes ſenſations qui m'agitent, recommandoit à ſon Auditoire plus de modération envers les Nègres; ſe ſervoit pathétiquement des paſſages de l'Evangile, qui preſcrivent l'humanité: il mettoit tout en uſage pour attendrir le cœur de ſes Paroiſſiens. « M. le Rec-
» teur, lui dit un Planteur en l'interrompant,
» nous vous donnons 360 guinées par an pour
» nous lire les prières de la Lithurgie, ſuivant
» l'ordre de l'Egliſe, & nous ne voulons pas que
» vous vous mêliez de nous apprendre comment
» nous devons traiter nos Nègres ».

D'où nous vient donc le droit que nous nous arrogeons ſur eux, ou plutôt ſur quoi eſt fondée

cette coutume barbare ? La force, la fraude & la trahiſon ſont-elles des droits ? Je ſais que l'eſclavage a été connu dans tous les âges & chez toutes les Nations ; c'eſt-à-dire, je ſais que la loi du plus fort a de tout tems été dominante. Les *Lacédémoniens* conquirent les *Ilotes* pour en faire leurs Eſclaves ; les Romains, ce grand peuple où nous allons encore chercher nos Maîtres dans toutes les ſciences civiles & militaires, vivoient au milieu de l'eſclavage le plus affreux ; ils conquéroient pour envahir & pour aſſervir. Jetez vos yeux ſur cet Empire Romain, & conſidérez attentivement le triſte tableau que préſentoit alors l'Univers ; quel ſpectacle effrayant ! à peine une Province étoit-elle ſoumiſe, que les villes, les diſtricts, les villages étoient en partie dépeuplés, leurs habitans conduits à *Rome*, le grand marché de l'Univers, où ces infortunés étoient vendus comme Eſclaves. — Les terres n'étoient cultivées que par les mains de ces malheureux, auparavant auſſi riches, auſſi libres que leurs nouveaux Maîtres : quel cruel droit ! quel pouvoir atroce ! Tels étoient les Romains, dont le nom nous imprime encore la vénération & le reſpect ; & ſi nous jetons un regard ſur le reſte de la terre, que nous préſente-t-elle ? un monde alternativement détruit & reproduit dans le laps d'une longue ſuite de ſiècles. L'examen du Globe, des Montagnes, des

Iſles & des Mines, tout ce que nous voyons l'atteſte : les principes d'action qui nous animent, pareils aux différentes matières qui compoſent la planète que nous habitons, ſemblent auſſi n'exiſter que pour ſe détruire alternativement par les efforts d'un combat perpétuel. — La Nature a donc placé dans le cœur de l'homme des paſſions qui renverſent néceſſairement ſon bonheur. Elle nous a fait naître au milieu des calamités de toute eſpèce ; elle nous a aſſujettis à la férocité qui règne dans les bois, à la tyrannie qui déſole les plaines, à la ſuperſtition, à l'eſclavage qui ſe trouve par-tout, à la guerre enfin, le plus grand de tous les fléaux. Comme dans le monde phyſique, le plus foible cède au plus fort, de même dans le monde moral, l'injuſtice, la ſubtilité, l'aſtuce, triomphent toujours de l'honnêteté déſarmée, de la foibleſſe & de l'innocence. — Juſtice, modération, n'exiſterez-vous jamais que dans la retraite d'une vie privée & obſcure ? Ambition, tyrannie, fraude cachée ſous des noms trompeurs, guiderez-vous toujours ceux auxquels la deſtinée a ſoumis l'Univers ? Quelle ſuite d'horribles tragédies, quel enchaînement de malheurs n'obſerve-t-on pas en liſant l'Hiſtoire ? Après les flots de ſang qui ont été répandus, après ces longues dévaſtations qui ont dépeuplé la terre, on eſt étonné que la race entière n'ait pas péri. Les guerres

les plus injuſtes ne ſont-elles pas toujours ſuivies de la victoire, quand elles ſont ſoutenues de la plus grande force? Des impoſteurs n'ont-ils pas régné dans tous les âges ſur la crédulité humaine, & impoſé le poids de leurs rêveries, ſouvent ſanguinaires, juſques ſur les générations futures? Les ſources de nos malheurs ſont-elles donc nées avec l'ame humaine? La vertu, ſans ceſſe opprimée, les injuſtes enlevant toujours le partage qui devoit être réſervé aux bons : voilà pour moi la ſource des réflexions les plus amères. — Je trouve les contradictions les plus affligeantes dans les méditations, même les plus douces : d'un côté, j'admire la grande variété des plantes, des arbres & des fruits, convenables à tous les climats; j'y vois la bénédiction d'un Principe bienfaiſant. — Par-tout où je rencontre la ſtérilité du ſol, la rareté de proviſions, l'âpreté du climat, j'obſerve auſſi dans le cœur de l'homme des ſentimens qui ſemblent balancer toutes ces rigueurs, & les habitans de ces régions ont un attachement plus fort pour leurs retraites ſauvages, pour leurs âpres contrées, pour leurs rochers eſcarpés, que n'en ont pour leurs pays ceux qui en habitent de plus heureux; & par-tout j'y vois le mal mille fois plus commun que le bien. Examinez l'âpre climat du Nord, où des hordes affamées ont à lutter ſans ceſſe contre tous les beſoins; leur ſort n'eſt-il pas plus triſte que

celui des ours auxquels ils ne ſont ſupérieurs que par le don de la parole ? Examinez ces déſerts immenſes, qui occupent une ſi grande partie du Globe : *là*, rien n'exiſte, ſinon les matières brutes & premières ; la ſtérilité de ces régions eſt auſſi ancienne que l'Univers ; elle eſt coévale aux neiges & aux glaces qui les couvrent : *là*, le Génie bienfaiſant de la Nature s'eſt arrêté ; *là*, le froid tout-puiſſant a preſcrit des bornes éternelles au pouvoir créateur : *là*, l'Inſtinct même (ce guide preſque toujours infaillible) eſt comme inutile aux hommes : le foible rayon de leur intelligence n'eſt qu'une lueur pâle & lugubre, qui ſemble éclairer à regret une cérémonie funèbre.

En oppoſition à ces rigueurs du Nord, voyez celles du Soleil dans toute ſon ardeur ; jetez vos regards ſur ces contrées, embraſées par ſa chaleur, épuiſées par la ſéchereſſe ; ſous ce ciel brûlant, la colère de la Nature ſe manifeſte de mille manières : des exhalaiſons peſtilentielles & ſulphureuſes rempliſſent l'Atmoſphère ; ce ſont encore des déſerts affreux ; ce ſont des montagnes dont le centre renferme la cauſe de tant de révolutions funeſtes, qui verſent annuellement, par pluſieurs bouches, des torrens de flammes, de fumée & de matières miſes en fuſion, juſqu'à ce que les gouffres qui les vomiſſent deviennent d'immenſes tombeaux pour les générations à venir. Sur le ſol

empoiſonné de l'Equateur, combien de rivières coulent lentement leurs eaux bourbeuſes? de leur limon infect s'échappent des vapeurs mortelles, & l'air n'y eſt ſalubre que pour des monſtres, ennemis de notre race : c'eſt-là le ſéjour de la ſoif & de la famine ; là les hommes, ſous l'empire de la déſolation, ſont obligés de faire ſans ceſſe la guerre aux *lions* & aux *tigres*, pour leur diſputer l'eau déſaltérante d'une fontaine. Les feux électriques, ſurabondans au ſein des eaux, ou dans les airs, ſuſpendus dans les nuages, ſemblent menacer à chaque inſtant cette partie du Globe d'une diſſolution générale.

Hélas ! l'œil le plus attentif ne trouve ſur la ſurface de cette planète, que peu de régions favoriſées, où l'homme puiſſe vivre dans l'abondance & le repos ; & c'eſt préciſément dans ces climats, que le poiſon de l'eſclavage, la fureur du deſpotiſme, la rage de la ſuperſtition, ſont réunis contre lui : vous n'y verrez que des Maîtres qui jouiſſent & qui commandent, & des millions d'Eſclaves ou d'Indigens qui travaillent, gémiſſent & ſouffrent. La Nature humaine paroît y être encore plus opprimée & plus dégénérée qu'ailleurs. — Les fertiles plaines de l'*Aſie*, les riches terres de l'*Egypte*, les bords du *Tigre* & de l'*Euphrate*, l'étendue immenſe des Indes Orientales, toutes ces contrées qui, devroient être le ſéjour de l'a-

bondance & de la paix, portent les plus malheureux de tous les hommes : par-tout la liberté (ce premier bien) n'appartient qu'aux Tyrans ; tout le reſte, Eſclaves abrutis, adore, comme des Divinités, les êtres les plus féroces & les plus criminels, les Sultans, qui ſont perpétuellement entraînés par tous les caprices, & ſans ceſſe égarés par le délire du pouvoir illimité. L'excès de la tyrannie y détruit les plus beaux dons de la Nature, y étouffe les plus ſaintes inſpirations, & l'extrême fertilité du ſol indique preſque toujours l'eſclavage & la misère.

Dans toutes les parties du Globe, une claſſe de l'eſpèce humaine eſt ſans ceſſe occupée à verſer le ſang des autres ; l'exiſtence politique des Nations conſiſte à faire la guerre à leurs voiſins, qui ſont toujours leurs ennemis. Si quelque part on apperçoit une lueur de félicité politique, on frémit en voyant les torrens de ſang qu'elle a coûté.

De cette revue imparfaite de nos malheurs généraux, paſſons à l'état de l'homme dans la ſociété civiliſée ; qu'y verrons-nous ? une augmentation de beſoins, une multitude de ſacrifices, un mal ſyſtématique, malheureuſement fondé ſur la néceſſité. Hélas ! que nous payons chèrement la portion de tranquillité dont nous jouiſſons ! quelle foule d'entraves, quel mêlange, quel étonnant aſſemblage des principes hétérogènes ! tous conte-

nus par la force, ne jouiſſant jamais que d'un calme apparent, dans lequel fermentent toutes les paſſions, & d'où découlent des calamités innombrables : on les ſouffre, il eſt vrai, mais par foibleſſe, par habitude, & parce que l'on a déſappris à ſentir & leur nombre & leur poids.

Dans quelle contrée, dans quel état la Nature a-t-elle donc voulu que nous fuſſions heureux ? Les habitans des bois ſe mangent ſouvent faute de nourriture ; ceux des plaines s'affament & ſe détruiſent faute de place.

Voir la terre peuplée, eſt cependant le ſouhait général : la gloire des Royaumes conſiſte, dit-on, dans le nombre de leurs habitans. Ce ſeroit mon déſir auſſi, s'ils naiſſoient pour être plus heureux ; mais, grand Dieu ! à quoi bon la multiplication de créatures condamnées à nager au milieu de tant d'erreurs, à commettre tant de crimes, à ſouffrir tant de malheurs & de beſoins ?

La ſcène ſuivante, dont j'ai été le témoin, m'a tellement frappé, qu'elle pourra ſervir d'excuſe aux réflexions, trop mélancoliques peut-être, que je viens de faire ; elles n'ont été dictées ni par la préſomption, ni par un mécontentement perſonnel, ni par un fol orgueil ; ce ſont les mouvemens involontaires d'un cœur vraiment affligé.

Dans le dernier voyage que je fis à la Caroline du Sud, je fus un jour invité à dîner chez un Plan-

teur qui demeuroit à ſept milles de la ville de ***: pour éviter la chaleur du ſoleil, je pris le parti d'aller à pied, en ſuivant un petit ſentier, que l'on m'avoit indiqué à travers un bois fort agréable : je voyageois tranquillement, tantôt rêvant, tantôt examinant avec attention quelques plantes odoriférantes que je cueillois. — Tout-à-coup je ſentis l'air agité, quoique l'atmoſphère fut très-calme. — Je jetai les yeux ſur les champs voiſins, dont je n'étois qu'à une très-petite diſtance, pour voir ſi cette agitation n'étoit point cauſée par l'approche de quelque orage. Dans ce moment un ſon, reſſemblant à une voix rauque & profonde, me fit entendre, à ce que je m'imaginai, quelques monoſyllabes confus; ſurpris & même alarmé, je regardai précipitamment de tous côtés; à quatre perches de diſtance, j'apperçus quelque choſe de ſemblable à une cage, qui ſembloit être ſuſpendue à une branche d'arbre; elle étoit couverte d'oiſeaux de proie (1); beaucoup d'autres voltigeans de tous côtés, ſembloient à leur mouvement & à leurs cris, chercher auſſi à s'approcher de cette cage; plutôt par inſtinct que par un deſſein prémédité, je tirai mon fuſil; ils s'envolèrent tous à une petite diſtance, en faiſant le bruit le plus déſagréable. — Je tremble encore, quand

(1) Jurkey Buzzards.

j'y penſe ; je ne vous le répète qu'en friſonnant de tout mon corps. Cette cage contenoit un Nègre vivant, condamné à y périr : les oiſeaux lui avoient déjà arraché les yeux ; les os de ſes joues étoient dépouillés, ſes bras à moitié dévorés, ſon corps enfin couvert de mille plaies ; ſous la cage, la terre étoit teinte du ſang, qui lentement découloit de toutes ſes bleſſures. — A peine les oiſeaux furent-ils partis, qu'un eſſaim d'inſectes dévorans couvrirent tous les membres de ce malheureux, pour ſe repaître de ſa chair & de ſon ſang. Je me rappèle encore, en vous écrivant ces détails, les cris tantôt aigus, tantôt plaintifs, que pouſſoit ce pauvre Nègre ; j'en ſuis encore bouleverſé, quoiqu'il y ait dix-huit mois. — Je me trouvai tout-à-coup immobile, par l'effet de la terreur & de l'épouvante, qui avoient glacé tous mes ſens : mes nerfs tombèrent en convulſion ; un tremblement univerſel me ſaiſit en contemplant le ſort de ce Nègre dans toute l'atrocité de ſes ſouffrances. Ce ſpectre, quoiqu'à moitié rongé & privé de la vue, pouvoit cependant encore entendre, & dans ſon langage, me pria de lui donner de l'eau, pour calmer la ſoif dévorante dont il étoit conſumé. L'humanité même auroit reculé d'horreur à ce ſpectacle ; elle auroit douté au moins s'il valoit mieux le ſecourir dans cette épouvantable détreſſe, ou terminer cette ſcène d'agonie & de tourmens par un coup mortel

ſcène d'agonie & de tourmens par un coup mortel & charitable. — Ah! ſi j'avois eu une balle dans mon fuſil, certainement je l'aurois tué par pitié; mais me trouvant hors d'état de lui rendre ce grand ſervice, je cherchai, en me ſoutenant à peine, à ſatisfaire ſon déſir. — Une *gourde*, déjà fixée à une gaule, & dont quelques Nègres s'étoient, ſans doute, ſervis pour cet uſage, ſe préſenta à mes yeux; je la remplis d'eau, & avec des mains tremblantes, je l'approchai des lèvres livides de ce pauvre Africain qui, preſſé par le pouvoir irréſiſtible de la ſoif, cherchoit à la rencontrer, & ſembloit deviner où elle pouvoit être, par le bruit que faiſoit la gourde en paſſant à travers les barreaux de la cage. *Mercie, homme blanc, mercie; mettez la poiſon, donnez-moi.* Depuis quand êtes-vous ſuſpendu dans cette cage, oſai-je lui demander en palpitant? *Deux jours & my non meure, my non meure; les oiſeaux, les oiſeaux aah mi, aah mi.*

Prêt à ſuccomber ſous l'effort de l'agitation que ce ſpectacle affreux m'avoit cauſé, je réſolus enfin de fuir. Lorſque je fus arrivé à la maiſon où je comptois dîner, j'étois dans un état facile à concevoir; j'en pus à peine expliquer l'horrible cauſe. On me dit tranquillement que ce Nègre avoit tué l'Intendant de la plantation ſur laquelle il travailloit, & que ce que j'avois vu étoit la punition d'uſage. Je m'informai des motifs qui l'avoient

porté à commettre ce meurtre ; c'étoit, me dit-on, la jalouſie : il faut connoître, comme moi, les Africains pour ſavoir l'effet qu'un motif ſi puiſſant doit avoir ſur leurs eſprits. — L'amour eſt chez eux le premier ſentiment de l'ame ; c'eſt la paſſion qui abſorbe toutes les autres : une amante chérie lui avoit été enlevée par cet Intendant. — On m'ajouta que ces châtimens étoient néceſſaires pour la conſervation de la Colonie ; ils défendirent la doctrine de l'eſclavage par les mêmes argumens dont on ſe ſert dans tous les pays où la terre eſt cultivée par des mains ſerviles : je ne pus rien répondre, & il m'eſt impoſſible d'écrire plus long-tems.

Je ſuis, &c.

De Charles-Town, le ....

CONVERSATION

Entre Métacomet (1), *fils de Maſſaſoit* (2), *frère de Wamſuta, & le vieux Siccacus, Sachem des Péquods* (3), *Extraite des Journaux Manuſcrits de B. Wentworth, Ecuyer, Gouverneur du Nouveau Hampshire.*

1634.

PHILIPPE.

MON eſprit eſt grandement troublé, *Siccacus*, & il y a long-tems. — N'obſerves-tu pas comme

(1) *Métacomet*, nommé *Philippe*, par les gens de la Nouvelle-Angleterre, étoit fils de *Maſſaſoit*, Sachem de *Pokanoket*, où les Anglois abordèrent en 1626, & frère de *Wamſuta*, appelé *Alexandre*; tous deux avoient été bâtiſés, & en partie élevés par les Blancs; ils les quittèrent auſſitôt qu'ils parvinrent à l'âge de maturité, & formèrent le projet de délivrer leur Patrie du joug des Blancs. C'eſt l'eſquiſſe de ce projet qui eſt racontée dans la Converſation ci-jointe, que j'ai extraite des Journaux du Gouvernement *Wentworth*, & que j'ai traduite littéralement.

(2) *Maſſaſoit* étoit le Chef de la Nation des *Wamponoags*, & fut le premier des Sauvages qui concéda des Terres aux Anglois en 1626; il vivoit à *Pokanoket*, aujourd'hui une Ville appelée *Nouvelle-Plimouth*, à l'Oueſt dans la grande Baie de *Maſſachuſſet*.

(3) *Péquods*, Nation conſidérable qui habitoit le Diſtrict aujourd'hui connu ſous le nom de l'*Iſle de Rhodes* & *Providence*. Ils furent détruits en 1637.

les Blancs ſe multiplient ſur nos rivages, rempliſſent le fond de nos baies, & le bord de nos grandes rivières? La terre d'où ils viennent eſt donc une mauvaiſe terre, ſans ſoleil, peut être, ſans lune, ſans gibier & ſans poiſſon? car obſerve la patience avec laquelle ils cherchent dans le ſable nos *ſucciwags* (1), que les enfans même mépriſent : ils vivent journellement de *quahags* (2) & de *teutags* (3), comme s'ils n'avoient rien autre choſe à manger. Le pays d'où ils viennent n'eſt donc pas riche & abondant comme le nôtre, ou bien le grand Génie les en a chaſſés? Sans cela, pourquoi auroient-ils quitté la *wigwham* (4) de leurs pères, & abandonné les *os* de leurs ancêtres? —Quels gens que ces hommes *du point du jour* (5)?

(1) *Succiwags*, la plus mauvaiſe des trois eſpèces de *Clams*, poiſſon qui reſſemble aux Huîtres, & qu'on trouve ſous le ſable de nos rivages.

(2) *Quahags*, Clams dont l'écaille eſt très-dure, appelée en Anglois Hard Shell Clams.

(3) *Tewtags*, eſpèce de poiſſon noir, d'un goût exquis, & qu'on trouve dans la plus grande abondance ſur toutes les Côtes de la Nouvelle-Angleterre.

(4) *Wigwhams*, Cabanes des Sauvages très-ingénieuſement faites avec de l'écorce de Bouleau; elles ſont élevées de ſept pieds, arrondies vers le toit, dans le milieu duquel il y a un trou pour y laiſſer paſſer la fumée; leur longueur dépend du nombre de la famille qui l'occupe.

(5) C'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens qui en effet viennent de l'Orient.

ils ont quitté leur ſoleil ſans ſavoir s'ils en retrouveroient un ici. — Méfions-nous en, *Siccacus*, s'il n'eſt pas trop tard. — Comme ils en agiſſent avec nous ! Si nous leur acordons un petit terrein, bientôt ils en demandent davantage, & davantage encore ; & bientôt ils exigent, & cela ne finit point ; — enſuite ils bâtiſſent une *wigwham* ici, une autre *wigwham* là : — après cela ils plantent un petit champ de maïs au Nord, un autre petit champ de *ſquash* (1) au Sud : telle a été leur marche depuis que mon père *Maſſaſoit* les reçut à *Pokanoket* (2) & *Maſconoméo* (3), à *Numkéag* (4). Ah, comme ils étoient humbles alors ! — un petit abri contre les vagues de la mer, un peu de bois pour allumer leurs feux, quelques poiſſons ſecs, voilà tout ce qu'ils demandoient. Quelle race d'hommes ſont-ils donc, *Siccacus* ? viennent-ils de la mer ou de la terre ? ils ſemblent pleuvoir dans notre pays ; ou, comme les grands *ours blancs*, viennent-ils

---

(1) *Squash*, eſpèce de Potiron, d'un goût exquis, & qu'ils cuiſent ſous les cendres.

(2) *Pokanoket*, c'étoit un grand Village des Wamponoags, aujourd'hui *Nouvelle-Plimouth*.

(3) *Maſconoméo*, Sachém du *Cap Anne* ; il reçut les Anglois avec bonté.

(4) *Numkeag*, aujourd'hui *Salem*, à dix-huit milles de *Boſton*.

de la *hauteur des terres* (1)? Non, car c'eſt la mer qui les apporte dans leurs grands canots : d'où leur ſont venus ces grands canots, qui ne peuvent pas ſervir ici, puiſqu'ils ne ſauroient remonter nos rivières, ni les mettre ſur leurs épaules aux portages? — Que ferons-nous aujourd'hui, je te le demande, bon vieillard? — je m'adreſſe à la ſageſſe de ton âge ; — tu vois, tu ſens, comme moi, qu'ils ſont devenus nuiſibles & dangereux ; d'abord ils ſont trop nombreux ; — ils abattent nos arbres, ils diminuent nos bois ; ils brûlent nos buiſſons ; ils effarouchent nos cerfs ; nos *ours* en ont peur, ainſi que tout notre gibier. — Vois une cabane de ces gens-là plantée quelque part, tout les fuit, tout s'en va. — Pourquoi cela, *Siccacus?* Ce que je te dis eſt vrai, n'eſt que trop vrai ; j'ai raiſon de les bien connoître ; j'ai vécu bien des lunes avec eux, tu le ſais : — c'eſt pendant cette époque de ma jeuneſſe, que je les ai vu, s'adreſſant toujours à leur Dieu, auquel ils parlent beaucoup ; mais je n'ai jamais ſu que leur Dieu leur parlât : c'eſt un mauvais Dieu, puiſqu'il leur permet de faire de mauvaiſes choſes (2). — Ils font la juſtice

(1) Hauteur des terres ; c'eſt l'endroit le plus élevé du Continent, d'où les eaux découlent d'un côté dans l'Océan Atlantique, à travers ces Colonies ; de l'autre dans des Mers juſqu'ici inconnues.

(2) Il faut ſe ſouvenir ici de la réponſe d'Alvarès à Za-

entr'eux

entr'eux assez bien ; mais ils ne nous la font jamais , quoique nous les ayons traités en frères tout d'abord, & qu'ils fumèrent dans notre calumet ; cependant ils nous regardent mal, très-mal même, & souvent ils disent dans leurs cœurs : « Chassons , tuons ces gens des bois ; ils n'ont pas » de barbe , comme nous ; ils ne sont pas blancs, » comme nous , & ne sont pas de la famille de » notre Dieu (1) ». — *Siccacus* , forçons-les de nous craindre, sans cela point de paix , point de justice , & ils prendront toutes nos terres : ce tems n'est pas loin ; — car leurs femmes font tant d'enfans , & tant viennent du *Point du jour* (2) : Peut-être ce Point du jour seroit-il la source des hommes ? — Ne pourrions-nous pas, *Siccacus* , inventer quelques moyens pour les empêcher de nous détruire ? Je suis venu sur ta *natte* pour conférer sérieusement de cette matière avec toi, qui as tant vu de neiges. — Il faut que tu envoies des

---

more , qui lui fait à peu près la même objection. Ils ont le même Dieu , mon fils , mais ils l'outragent.

(1) Trop d'Européens , en effet , ont fait ce raisonnement cruel , si contraire à l'esprit de l'Evangile , & se sont conduits en conséquence.

(2) *Point du Jour* , c'est l'expression des Sauvages pour désigner l'Europe & les Européens , qu'ils appellent *Saganash.*

paroles aux *Narraganſets* (1), aux *Péquods* tes amis, aux *Natticks* de *Maſſachuſſet* (2), aux *Wamponoags* (3), aux gens de *Mashpée* (4) : qu'en dis-tu, *Siccacus* ?

SICCACUS.

Comment prévenir, comment arrêter un mal devenu ſi grand ? — Peux-tu empêcher la neige de tomber, quand le vent de Nord-Eſt nous l'apporte ? — C'eſt ton père *Maſſaſoit* qui a commencé lui-même ce grand mal dont nous nous plaignons tous. — Les Blancs ſont devenus trop nombreux ; — leurs armes de feu nous atteignent de loin : que ferons-nous avec nos arcs & nos flèches ? pas plus que des enfans qui s'en ſervent contre des *ours* ; nous attrapons quelquefois de leurs armes creuſes ; mais nous n'en avons pas aſſez, & les Blancs ne veulent pas nous en donner ;

---

(1) *Narraganſets*, grande Nation qui habitoit à l'Eſt de l'Iſle de Rhodes.

(2) *Natticks*, de Maſſachuſſet, Nation qui habitoit le fond de la Baye du même nom. Ils furent détruits en 1675.

(3) *Wamponoags*, Nation qui habitoit à l'Eſt de la grande Baye de *Maſſachuſſet*.

(4) *Mashpée*, la grande Péninſule de *Namſet*, aujourd'hui *Cap Cod*, étoit diviſée en deux Régions ; celle en dedans de la Baye, étoit appelée la Région de *Mashpée*, & les Sauvages, les Sauvages de *Mashpée*.

— outre cela, n'ont-ils pas leurs forts faits avec des arbres ? — quand ils y ſeront enfermés, que pourrons-nous contr'eux ? c'eſt comme des écureuils au haut des arbres. — Les Blancs ſont trop forts pour nous ; c'eſt *Siccacus* qui te le dit, *Métacomet*. — Ils peuvent vivre ſans nous, & nous autres pouvons-nous vivre ſans les choſes qu'ils nous donnent ? — Il vaut mieux devenir leurs amis, & vivre en paix ſous le même ſoleil : — ils nous donnent des *houes* de fer qui valent mieux que nos *houes d'écailles de clams* (1), des couvertures & des couteaux, & nous y ſommes grandement accoutumés, & notre jeuneſſe ne peut plus s'en paſſer.

PHILIPPE.

Qu'eſt-ce que tu dis, *Siccacus* ? — Toi, homme d'âge & de ſageſſe ! tes idées ne ſont que comme des plumes ſur mon eſprit ; — nous vivrons comme avant que les Blancs arrivaſſent. — N'avions-nous pas du gibier & du poiſſon en abondance ? nos femmes n'avoient-elles pas du lait ? — Leurs ar-

(1) Houes d'écaille de *Clams*. Avant l'arrivée des Européens, les Sauvages ſe ſervoient des grandes écailles de ce Poiſſon, & les fixoient artiſtement au bout d'un bâton, pour cultiver leur maïs & leur tabac ; c'eſt deux d'où nous tenons la première idée de cet inſtrument ſi utile dans l'Agriculture.

mes, je l'avoue, ſont meilleures que les nôtres, parce qu'elles vont plus loin ; mais ne ſommes-nous pas aſſez nombreux pour nous en moquer ? arrivons ſur eux avec nos lances & nos *tomé-hawks* (1) : quant à leurs forts, je voudrois les y voir tous enfermés ; nous les affamerions bientôt : nous couperions les jarrets de leurs chevaux, nous brûlerions leurs maiſons, nous détruirions leurs plantations de maïs ; nous verrions un beau jour, *Siccacus* ! — Ce n'eſt pas leurs forts que je redoute ; qu'ils s'y enferment quand ils le voudront, & tu verras, bon vieillard, ce que fera la jeuneſſe. — Si nous achetons d'eux des couvertures, faut-il les acheter au prix de notre liberté & de notre indépendance ? — Faut-il que tes gens les *Péquods*, les *Narraganſets*, faut-il que tous périſſent pour faire place à ces Blancs ? — Et que ſont-ils ? les enfans d'un mauvais eſprit, comme tu le vois par leurs liqueurs de feu (2) & par leur poudre combuſtible. — Des gens comme nous, des enfans de notre Dieu ne s'en ſeroient jamais ſervi pour la première fois, & ſi nous nous en ſervons aujourd'hui, c'eſt la faute des gens du *Point du jour*.

---

(1) *Tomehawks*, inſtrument reſſemblant à une petite hache, avec laquelle ils caſſent la tête de leurs Ennemis, avec laquelle ils fument, & ſur le manche de laquelle ils tiennent un regiſtre de leurs victoires.

(2) Liqueurs de feu, l'eau-de-vie.

SICCACUS.

Je les connois comme toi, *Philippe*; c'eſt parce que je les connois, que je les redoute. Je ſens tout le poids de leurs forces. — Ne vois-tu pas comme ils ſe préparent, comme ils nous guettent? — ils peuvent recevoir un renfort de *Shamut* (1), de *Suckiang* (2), de *Patuxet* (3), & de tous côtés quand ils le voudront. Ils nous pourſuivront, & alors que deviendront nos femmes & nos enfans? Pour moi, qui ai tant vu de lunes, je ſuis las: — rendons leur voiſinage utile à nos gens.

De quelle quantité de terre ont-ils beſoin en comparaiſon de nous? toute une famille vit ſur un petit morceau de cette terre; voilà pourquoi il faut tant de Blancs parmi nous. — Notre plus grand mal, *Métacomet*, germe & pouſſe ſous nos wigwhams. Les Blancs ſont tous unis comme une corde, & nous, diviſés comme des branches. Le *Narraganſet* ne s'unira jamais avec le *Péquod*; le *Péquod* ne fumera jamais avec le *Nattick*, leur ancien ennemi. — J'ai beau leur repréſenter que

---

(1) *Shamut*, aujourd'hui *Boſton*, Capitale de la Province de *Maſſachuſſet-Baie*.

(2) *Suckiang*, aujourd'hui *Hartford*, Capitale de la Province de *Connecticut*.

(3) *Patuxet*, petite Ville connue aujourd'hui ſous le même nom.

les Blancs nous haïſſent tous dans leurs cœurs; j'ai beau leur dire : « Méfiez-vous des *Blancs barbus*; ils parlent bien, ils font de belles harangues, & fument avec nous, & nous ſerrent les mains; mais c'eſt pour nous tromper comme ils ont toujours fait, parce qu'ils mépriſent les hommes des bois, & qu'ils ſe croient plus forts que nous ». J'ai beau dire cela à tous, perſonne ne me croit; les jeunes gens ferment les yeux & ne veulent pas voir. — Et comment, *Métacomet*, aménerions-nous à ta penſée les *Narraganſets*, qui ne ſont pas même d'un bon accord entr'eux? Comment compter ſur l'aſſiſtance des gens de *Nauſſit* (1), qui ne peuvent remuer ſans que les Blancs ne les voyent, & même nos amis de *Pokaſſet* (2)? Je les connois bien. — Qu'irions-nous faire à *Pokanoket* (3), à *Acamenticus* (4), à *Haſſanimiſco* (5), à *Moshawſick* (6)? Les Blancs

---

(1) *Nauſſit*, appellée aujourd'hui *Eaſtham*, ſur la Péninſule du *Cap Cod*.

(2) *Pokaſſet*, le Diſtrict des *Wamponoags*, dont *Pokanoket* étoit la Capitale à l'arrivée des Anglois, & où demeuroit *Maſſaſoit* leur Chef.

(3) *Pokanoket*, le principal Village ci-deſſus mentionné.

(4) *Acamenticus*, connu ſous le même nom, à neuf milles du vieil York.

(5) *Haſſanimiſco*, aujourd'hui le diſtrict de *Grafton*.

(6) *Moshawſick*, aujourd'hui *Providence*, Capitale des

les ont tous gâtés avec leurs eaux de feu, avec lesquelles ils les rendent fous (1). — *Yoncho de Munhauſſet* (2) ne penſe pas toujours comme il le devroit. — Les ſeuls gens qui auroient uni leurs bras aux nôtres, étoient les Guerriers de *Numkéag* (3), de *Sangus* (4), de *Naponſet* (5), d'*Aquidneck* (6). Il y avoit alors *Hyacomès* (7) qui étoit de mon ſang, & *Wabon* (8), ce vieux Guerrier, & *Wéquash*, de ma Tribu (9), & *Miantonimo* (10), & *Tatoban* (11); mais tous ces gens ſont partis vers l'Oueſt (12) : — les Blancs les ont tués, & ont empoiſonné leurs enfans. Ce que je

---

Plantations du même nom, ſituée au fond de la Baye de l'*Iſle de Rhodes*.

(1) Les rendent fous, ivres.

(2) *Munhauſſet*, l'Iſle Longue.

(3) *Naumkéag*, aujourd'hui la Ville floriſſante de *Salem*, près de Marbleheap.

(4) *Saugus*, aujourd'hui *Lynn*.

(5) *Naponſet*, aujourd'hui *Milton*.

(6) *Aquidneck*, aujourd'hui l'*Iſle de Rhodes*.

(7) *Hyacomès*, Chef des Sauvages qui habitoient l'Iſle de *Kapawock*, aujourd'hui l'*Iſle de la Vigne de Martre*.

(8) *Wabon*, Chef des *Natticks*.

(9) *Wéquash*, Chef *Péquod*.

(10) *Miantonimo*, Sachem des *Narraganſets*.

(11) *Tatoban*, le premier Chef des *Péquods* avec lequel les Anglois firent un traité.

(12) Vers l'Oueſt, ſont morts; les Sauvages croient que le repos des ames eſt vers l'Oueſt.

te dis, *Métacomet*, eſt cinq fois vrai. Va-t-en à Winéſimet (1), qu'eſt-ce qu'il y a à eſpérer? rien; — à Matapan (2), rien; à Naponſet (3), rien: — tous les gens de ces cantons ne ſont plus que les Eſclaves des Blancs; — les Blancs n'ont qu'à parler, leur diſant: « *Vas*, & ils vont; *reſte*, & » ils reſtent tranquilles ». J'ai entendu pluſieurs des nôtres qui leur diſoient: « Donnes-nous de ton » eau, qui rend les gens fous, & nous ferons tout » ce que tu voudras ». — Ce que je te dis n'eſt-il pas vrai, *Métacomet?*

PHILIPPE.

Oui, à moitié vrai, & c'eſt trop de la moitié. — Que deux ou trois Nations commencent l'attaque, & aillent brûler *Suckiang* (4), par exemple, qui n'eſt pas nombreux, tu verras alors comme tout le reſte de nos gens marchera, comme ils prendront le *Toméhacok*, & chanteront leurs chanſons de guerre? — Tu verras, *Siccacus*, comme nous les pouſſerons vers la mer. — Que je déteſte ces *Blancs barbus!* je les hais dans mon cœur, & je ne ſuis pas le ſeul. — Ils nous font du mal par

(1) *Winéſimet*, Village Sauvage dans les voiſinage de *Boſton*, appelé aujourd'hui *Chelſea*.

(2) *Matapan*, aujourd'hui appelé *Dorcheſter*.

(3) *Naponſet*, aujourd'hui *Milton*.

(4) *Suckiang*, aujourd'hui *Hartford*.

plaiſir, & au nom de leur Dieu ; ils nous en font tant qu'ils le peuvent, & leur bien eſt notre mal. Pendant que je vivois avec eux, j'entendis un jour *Nimcraſt* (1) qui leur parla dur, & ferma la bouche à un de leurs *Devins* (2). Ce Devin diſoit à nos gens : — « Votre Dieu *Kitchy Manitou* (3) » n'eſt qu'un foible oiſeau en comparaiſon de no- » tre *Grand Eſprit ;* c'eſt lui qui a tout fait, & le » ſoleil & la lune, & il défera tout quand il vou- » dra ; c'eſt lui qui nous a conduits ici. — Eh bien, » va-t-en dire à ton Dieu, lui répondit *Nimcraſt*, » qu'il rende d'abord les gens du Point du jour « bons, s'il eſt bon lui-même, & enſuite nous » t'écouterons (4). — Les uns parmi tes gens ne » travaillent point le ſamedi (5) pour plaire à » ton Dieu ; les autres ne travaillent point le jour

---

(1) *Nimcraſt*, Chef des Sauvages, appelé *Mohégins*.

(2) Devins, des Miniſtres.

(3) *Kitchy Manitou*, nom que les Sauvages donnent au Dieu d'où vient tous leurs maux & tous les malheurs des Hommes.

(4) Voyez la réponſe d'Alvarès dans la note ci-deſſus.

(5) Parmi les Puritains, il y en a qui ne travaillent point le Samedi, on les appeles Sabatériens ; d'autres, font commencer l'obſervance du Dimanche le Samedi au Soleil couchant, & le font finir le Dimanche à la même époque ; d'autres encore placent l'obſervance du Dimanche depuis le matin de ce jour juſqu'au ſoir du même jour.

» d'après. Dis-moi, lequel faut-il que nous faſ-
» ſions pour plaire à ton Dieu ? Qui nourrira nos
» femmes & nos enfans, quand nous ne ferons
» rien ? ton Dieu nourrit-il les oiſifs ? — Vas-t'en
» prêcher ta parole à d'autres ; s'ils t'en croient,
» je pourrai alors ouvrir mes oreilles. — Une au-
» trefois, il dit au même Devin Mahew (1),
» dans une Conférence publique : je ne vois pas
» en quoi les hommes ſoient meilleurs pour être
» Chrétiens, comme tu les appèles, puiſque tes
» gens nous volent & nous trompent, & nous
» vendent de mauvaiſes choſes. — Tous tes li-
» vres écrits ne ſervent qu'à graver la ruſe ſur l'eſ-
» prit, & le menſonge dans le cœur. — Quand tes
» gens deſcendirent tout d'abord ſur nos terres,
» ils firent de grands ſignes de détreſſe ; ils avoient
» envie de manger, de boire, & de ſe chauffer à
» nos feux ; ils nous dirent que nous étions frères,
» fils du même grand Dieu, & puis ils nous ten-
» tèrent avec leurs marchandiſes & leurs eaux de
» folie ; & puis ils demandèrent un petit coin de
» terre pour y bâtir leur habitation, & nous le
» voulûmes bien, parce que nous les croyons frè-

---

(1) *Mahew*, famille de Boſton des plus reſpectables ; leur premier Ancêtre étoit un Miniſtre de ce nom, qui montra beaucoup de zele pour la converſion des Sauvages ; ils poſsèdent un bien très-conſidérable ſur l'Iſle *de Martre*.

» res ; & ils ont amené des *buffalots* (1) & des
» chevaux qui ont fait peur à notre gibier ; & au-
» jourd'hui ils nous traitent comme des Eſclaves,
» & prennent nos terres depuis une montagne juſ-
» qu'à l'autre, & ils empoiſonnent les eſprits de
» nos jeunes gens. — Tous les Devins comme
» toi, font encore plus de mal que les autres ; car
» dès qu'ils ont ſéduit nos enfans, nos enfans
» n'aiment plus leurs parens, ni leur ſang, ni
» leurs amis, & deviennent ceux des Blancs : tes
» Devins les ont rendus traîtres & méchans com-
» me des Blancs ; — & ils en achètent enſuite
» des terres, des prairies, des montagnes & des
» rivières, avec tout le poiſſon, & voilà tout ce
» que nous avons gagné à écouter les Blancs ».
Ainſi leur parloit *Nimcraft* ; — voilà comme ils ont enſorcelé mon père, & les pères de tous ceux qui vivent aujourd'hui. — Eſt-ce que ton ſang ne te réchauffe pas, *Siccacus*, quand je te dis tout cela, qui eſt ſi vrai ?

SICCACUS.

Je ſuis vieux, *Métacomet*, tu le vois ; je n'ai plus que la parole, & ce n'eſt pas tout : — il faut des bras ; il faudroit tous les bras de toutes nos Nations : — notre mauvais Eſprit ne le veut pas.

---

(1) Buffaloës, des Vaches.

PHILIPPE.

C'eſt que nous ne le voulons pas ; dis plutôt : nous pouvons le forcer, ſi nous voulons. — Il n'y a qu'à lever la hache & frapper les Blancs, tu verras comme notre mauvais Eſprit s'en ira. — Le tems preſſe, *Siccacus ;* car tu vois que quand quelques-uns des *Blancs barbus* s'en retournent vers l'Eſt (1), d'autres arrivent ; ils appèlent nos gens ; ils leur demandent une petite pointe de terre, comme les autres avoient fait dans un autre endroit ; on leur donne cette pointe de terre, parce qu'il n'y a plus de gibier. — Nos gens s'en vont, je ne ſais comment ; la terre reſte, & les Blancs s'y multiplient comme l'herbe. — Alors nous gémiſſons, nous fumons enſemble, & nous diſons : « N'en donnons pas davantage, plus de » terre aux Blancs ; alors chacun de nous dit oui, — oui, — oui ». — Mais bientôt leurs Devins reviennent parmi nous, & emmènent avec eux quelques-uns de nos enfans qu'ils enſorcèlent ; enſuite ils leur demandent une rivière, encore une montagne, & c'eſt ſans fin : c'eſt le même mal répété dans toutes les lunes : tu vois où ils

(1) *Vers l'Eſt.* Quand les Européens meurent, les Sauvages s'imaginent qu'ils retournent dans une terre de repos vers la partie d'où ils viennent, qui eſt l'Orient.

ont commencé ; tu vois où ils ſont déjà arrivés — Je mourrai plutôt que de les voir marcher où nous avons marché, ſe coucher où nous avons dormi, abattre les arbres que notre Dieu nous avoit donnés. — Allons, *Siccacus*, donnes moi ta vieille main, & commençons : tout eſt perdu, ſi nous ne tombons pas comme une boule ſur la tête des Blancs ; tout eſt perdu, ſi les *Péquods*, les gens de *Mashpée*, ceux de *Connecticut*, les *Wamponoags*, ne s'uniſſent pas pour frapper tous enſemble. — Si nous manquons ce moment, alors il faudra remonter les rivières avec nos femmes & nos enfans, & peu de tems après nous y verrons venir leurs Devins, qui viendront troubler notre raiſon. — Que dis-tu, *Siccacus* ?

SICCACUS.

C'eſt un grand trouble pour mon eſprit ; mais n'en avions nous pas avant que les Blancs vinſſent parmi nous? tu n'étois pas encore, *Métacomet* ; je te le dirai donc, ouvre tes oreilles. Nous étions agités comme la mer ; nous avions trop de guerres entre nous, & depuis ce tems-là les Blancs, comme des renards, ſe ſont joints tantôt avec les uns, tantôt avec les autres ; car ils n'avoient pas le bien dans leurs cœurs, & ils nous ont fait tuer, les uns par le *Toméhawk* des autres : voilà notre plus grand mal, *Philippe*, & je n'y vois point de remède.

PHILIPPE.

Le ſuccès ne viendra pas nous trouver en parlant ; ce ſont nos jambes qui doivent aller à ſa rencontre : ce ſont nos bras qui doivent le faire venir. — Ah ! ſi tous nos gens haïſſoient les Blancs comme moi, nous ne manquerions pas de bras. — Je ne les prends jamais par la main, ces *Barbus*, que mon cœur n'en treſſaille, & que *Manitou* ne me diſe : « *Philippe*, voilà tes ennemis ; ce ſont » des gens de l'*Eſt*, qui ne valent rien, & qui » viennent ici pour y attraper ton poiſſon, pour y » tuer ton gibier, pour y brûler tes *wigwhams* ; » ce ſont les ennemis des gens des bois : malheur » à ces derniers, s'ils ſont fous, & qu'ils ne s'u» niſſent pas pour chaſſer les Blancs ».

SICCACUS.

Comment peux-tu empêcher ce qui eſt déjà arrivé ? — Ce que le grand Eſprit veut, il le veut ; & nous n'y pouvons rien : quand il *ſouffle*, c'eſt ſa parole, c'eſt ſa volonté : n'eſt-ce pas le vent qui a amené ici ces *Blancs barbus* ?

PHILIPPE.

Ce n'eſt pas le grand Eſprit qui nous a rendus fous, & qui nous diviſe ; auſſi long-tems que nous avons des bras pour exécuter, un cœur pour nous

rendre hardis, & une tête pour nous conduire, qu'importe tous les Eſprits ? — Levons-nous, allons, commençons. — Je ne veux plus vivre avec les Blancs ; je vais emmener ma femme & mes enfans ; je tuerai enſuite le premier blanc que je rencontrerai.

SICCACUS.

C'eſt inutile, *Métacomet ;* c'eſt inutile : n'as-tu jamais obſervé les terres vertes des Blancs (1) ? dans notre tems elles étoient mouillées & remplies d'une herbe que nous brûlions tous les printems. — Ils en ont apporté une autre eſpèce, & là où ils ſèment cette herbe de l'*Eſt* (2), la nôtre ne revient plus. — Il en eſt de même avec ces Blancs du *Point du jour :* on ne voit preſque plus perſonne dans nos villages, qui ſont voiſins des leurs, je ne ſais pourquoi ; & les leurs augmentent toujours, je ne ſais pourquoi.

PHILIPPE.

Eh bien, tu vois donc, *Siccacus*, qu'il faut une ſéparation ; je ne me ſoucie plus de leurs *houes*

---

(1) *Terres Vertes ;* Prairies naturelles dont ce pays abonde.

(2) Herbe de l'*Eſt ;* les Herbes à foin que les Européens ont introduites & ſemées ſur ces Prairies naturelles après les avoir deſſéchées.

ni de leurs *couvertures ;* c'eſt de leurs armes creuſes dont nous avons ſeulement beſoin : — j'en trouverai ; — je vais voir nos autres Guerriers. Adieu, *Siccacus.*

SICCACUS.

Il eſt trop tard.

PHILIPPE.

Trop tard pour toi, *Siccacus ;* il eſt encore tems pour moi.

Quelque tems après, *Siccacus* révéla tout ce complot, que *Philippe* avoit déjà pouſſé très-loin. Cette importante découverte, qui menaçoit tous les Etabliſſemens des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, les détermina à prévenir les Sauvages. De-là cette Guerre, fameuſe dans leurs Annales, & ſi bien connue ſous le nom de la *Guerre Philippique.* Ce malheureux Sauvage, après pluſieurs ſuccès, fut abandonné de ſes Alliés, & enfin fut tué dans une embuſcade, laiſſant derrière lui la réputation d'un Guerrier brave, magnanime & entreprenant. Son caractère reſſembloit beaucoup à celui de *Miantonimo.* Il prédit peu avant ſa mort la ruine de toutes les Nations voiſines de la mer, dont en effet on a peine à retrouver les plus foibles traces.

FIN.

TABLE

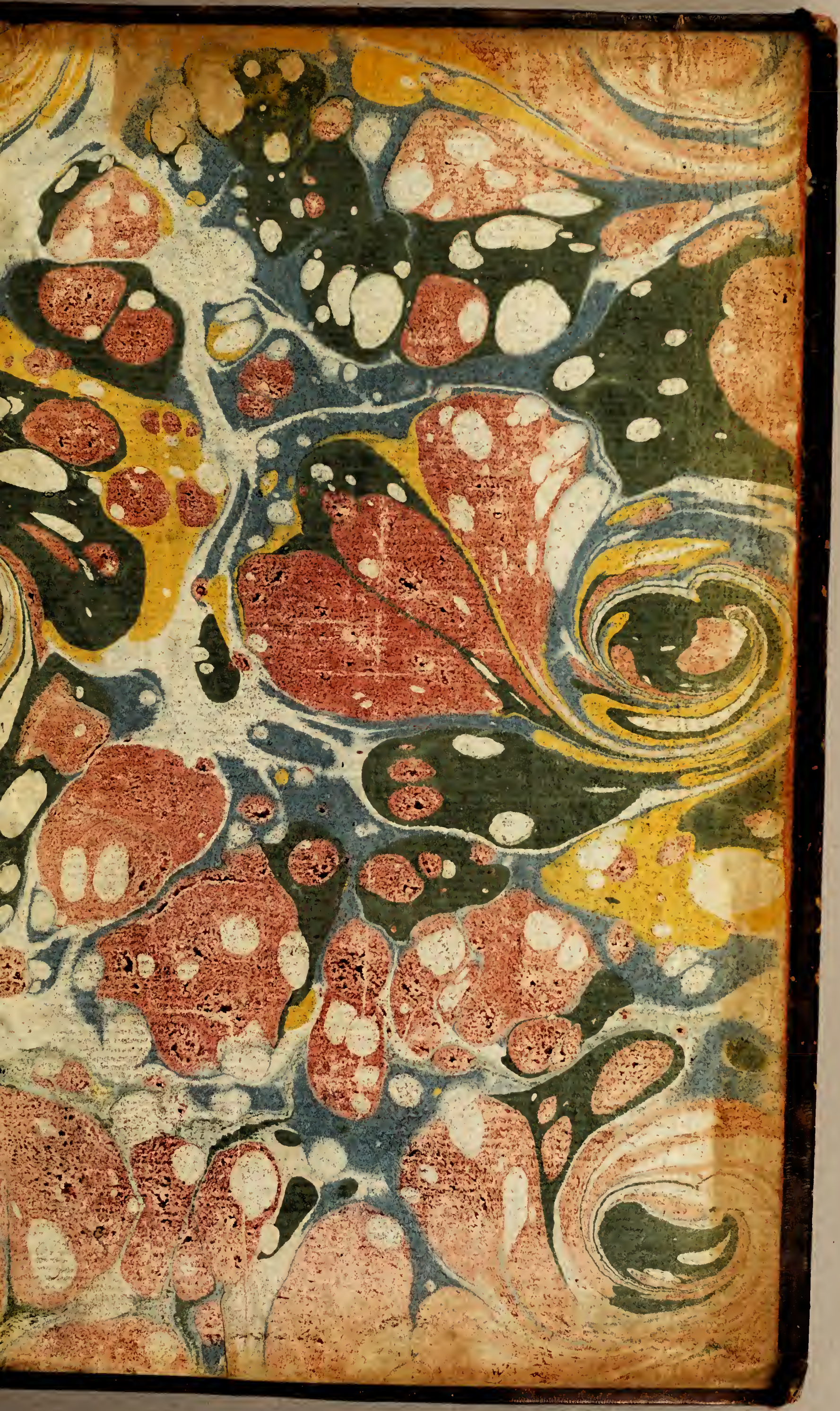
Des Pièces contenues dans ce Volume.

CANADA, page 1
ISLE SAINT-JEAN, 15
ACADIE ou Nouvelle-Ecoſſe, 20
TERRE NEUVE, 25
TERRITOIRE de Sagadahock & de Main, 26
MASSACHUSSET-BAYE, 28
NOUVEAU HAMPSHIRE, 41
ISLE DE RHODES, 49
CONNECTICUT, 55
PROVINCE de Nouvelle-Yorck, 68
DESCRIPTION de l'Iſle de Nantucket, 88
DEUXIÈME LETTRE. L'Iſle, 103
TROISIÈME LETTRE. Sauvages, 115
QUATRIÈME LETTRE. Éducation, 130
CINQUIÈME LETTRE. Progreſſive Induſtrie des Premiers Colons, 135
SIXIÈME LETTRE. L'Iſle de la Vigne de Martre, 141
SEPTIÈME LETTRE. Pêche de la Baleine, 147
HUITIÈME LETTRE. Mœurs, 157
NEUVIÈME LETTRE. Mariages, 163
DIXIÈME LETTRE. Emigration, 165
ONZIÈME LETTRE. La Religion de l'Iſle. 175
DOUZIÈME LETTRE. Coutumes Particulières, 180

08894

TABLE.

TREIZIÈME LETTRE. Singulière Coutume, 194
QUATORZIÈME LETTRE. Plaiſirs Champêtres, 197
QUINZIÈME LETTRE. Excurſion vers la Partie Orientale de l'Iſle, 201
SEIZIÈME LETTRE, Livres & Réflexions finales, 207
PROVINCE du Nouveau Jerſey, 210
PENSILVANIE, 220
L'HOMME des Frontières, 240
ESQUISSE, 267
LETTRE écrite par F-IS, AB-Y, Irlandois, Colon de l'Etabliſſement de Ce-y- V-y. 321
LETTRE d'un Voyageur Européen ſur la ſituation de Charles-Town, *ſur le Commerce & les Mœurs de ſes Habitans, & de ceux des Campagnes; Penſées ſur l'Eſclavage, ſur le mal Phyſique; barbarie des Planteurs*, 361
CONVERSATION entre Métacomet, fils de Maſſaſoit, frère de Wamſuta, & le vieux Siccacus, Sachem des Péquods, extraite des Journaux Manuſcrits de B. Wentworth, Ecuyer, Gouverneur du Nouveau Hampshire, 381

Fin de la Table du ſecond Volume.

D784
S143J
vol. 2